UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong21obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

F Relig M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 81. — Mars 1883

294878
2:1:34

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1883

Redding
M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 81. — Mars 1883.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA.

NOTRE-DAME DE LOURDES A QUÉBEC.

Saint-Sauveur de Québec, le 15 novembre 1882.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le dimanche, 5 novembre, deuxième anniversaire de l'expulsion de nos Pères de plusieurs de leurs communautés de France, jour de l'ordination de notre P. Grandfils à Ottawa, une imposante cérémonie avait lieu à Saint-Sauveur de Québec. Le récit ne pourra que vous édifier et vous consoler grandement.

Depuis longtemps nous désirions avoir ici une statue de notre Immaculée Mère, semblable à celles que pendant notre séjour en France, à l'époque du Chapitre général, nous avions eu l'occasion d'admirer aux sanctuaires de

l'Osier et de Sion. Le R. P. Dazé, chargé de veiller à la construction d'une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, avait mis toute son activité et toute son intelligence à commencer l'œuvre. Le R. P. Provincial avait applaudi à l'idée, et le P. Durocher, succédant au P. Dazé appelé à Montréal, avait continué l'entreprise avec un zèle égal.

Le jour de l'inauguration, un ciel sans nuages, faisant diversion aux jours maussades de la saison d'automne, éclairait Québec d'un beau soleil; les rues et les chemins, réparés et nettoyés avec soin, se préparent pour le cortège de la procession; les rues Boisseau et Sauvageau, en particulier, sont pavoisées avec le goût qui distingue nos Canadiens, et tout annonce une fête splendide.

Mgr l'Archevêque nous fait l'honneur de présider le dîner de la communauté, auquel veulent bien aussi prendre part plusieurs prêtres du clergé séculier et régulier de la ville. Notre bon Père Provincial est parmi nous.

A une heure et demie, un dernier son de cloche appelle tout le monde à notre église paroissiale, où la foule se presse et s'entasse, ne laissant pas une seule place vide. Le maire de la ville et plusieurs notables sont à avec nos amis à des places réservées. Mgr l'Archevêque fait son entrée solennelle, accompagné de M. le Supérieur du séminaire de Québec et du Chapelain de la desserte de Saint-Jean. Sa Grandeur prend la parole, et explique à l'assemblée chrétienne le sens de la belle cérémonie à laquelle elle va assister. Il s'agit d'abord de la bénédiction de trois statues : celle de Notre-Dame de Lourdes, destinée à dominer la ville entière, celle de saint Joseph et celle de saint François d'Assise. Monseigneur invite les fidèles à porter souvent leurs regards vers la statue de la Vierge de Lourdes, qui bientôt va s'élever dans

les airs et prendre place sur son trône, et à lui envoyer, aux heures du travail et de la prière, le salut de la piété filiale.

Le salut du très saint Sacrement suit ce touchant discours; puis la procession s'organise et s'achemine vers la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. La bannière des jeunes gens ouvre la marche. Puis successivement s'avancent le corps de musique, lequel a offert gratuitement ses services; les deux congrégations de jeunes gens et d'hommes, formées de six cents membres revêtus de leurs insignes; la croix processionnelle précédant le clergé et Mgr l'Archevêque. Les invités et la foule font suite. Le trajet de l'église paroissiale par les rues Boisseau et Sauvageau s'accomplit au chant des litanies, au milieu d'une foule compacte dont les rangs grossissent à chaque pas et s'inclinent avec respect sous la bénédiction du pontife. Aux abords de la chapelle c'est une multitude ; il y a du monde jusque sur les toits, et le cap qui nous domine est couvert de milliers de spectateurs. C'est à grand'peine que le clergé et le cortège épiscopal peuvent arriver aux degrés. Les trois statues sont là sur une estrade, et Monseigneur procède aux cérémonies liturgiques de la triple bénédiction : la première est pour la statue de Notre-Dame de Lourdes ; les chants, oraisons et antiennes alternent et envoient vers le ciel les accents d'une imposante supplication; le spectacle est vraiment indescriptible et un saint enthousiasme a gagné tous les cœurs.

Mais voici le moment solennel et émouvant entre tous : l'érection de la statue. Son poids est de près de 3 000 livres, et il faut la faire arriver à une hauteur de 180 pieds. Pour expliquer cette masse énorme, il faut dire que la statue en bois est recouverte de lames de plomb doré et qu'elle a 18 pieds de haut. Ce matin

même, une messe a été dite pour l'heureuse réussite de l'ascension. Toutes les mesures de prudence ont été prises : l'entrepreneur est à son poste, sur le toit d'une maison en face de la chapelle ; les ouvriers sont placés et espacés avec ordre aux divers étages du clocher. Malgré la sagesse et la minutie des dispositions arrêtées, on n'assiste pas sans quelque frayeur à l'opération. A trois heures vingt-sept minutes le signal est donné ; la manœuvre commence, la statue s'ébranle et monte majestueusement. La foule, anxieuse et suivant des yeux ce spectacle grandiose, fait silence ; toutes les poitrines sont haletantes, tous les cœurs prient. Les mères, qui sont restées au foyer pour garder de petits enfants, font prier à cette heure leurs petits chérubins pour *la Sainte Vierge*.

Sous l'action puissante de la mécanique la statue monte, monte toujours, quand tout à coup une panique se produit. Une des deux amarres d'allègement s'est brisée et une oscillation de la statue la met en péril ; mais l'entrepreneur, d'un signe de commandement, calme la foule et réclame un silence absolu. Les ouvriers sont admirables, veillent à tout, et à quatre heures trente minutes la statue est debout et installée sur son piédestal. Notre-Dame de Lourdes a pris possession de son trône. Une immense acclamation, s'échappant de trente mille poitrines, la salue d'en bas et l'on respire enfin. *Vive Notre-Dame de Lourdes ! vive Marie Immaculée !* Désormais la reine du ciel régnera du haut de son sanctuaire de Saint-Sauveur de Québec sur cette population qui lui est si dévote. Tous les yeux se mouillent de larmes, la joie est universelle ; on applaudit et l'on s'aborde en se félicitant mutuellement, comme d'un bonheur particulier à chacun : c'est une explosion d'enthousiasme que je ne puis rendre.

Sur place même on nous donne les honoraires de deux messes d'actions de grâces. Au moment où la statue vient de s'asseoir triomphante sur son trône, on présente une petite fille au baptême, et tout le monde est unanime à dire qu'elle devra s'appeler Bernadette, du nom de l'humble enfant à qui apparut à Lourdes la Vierge immaculée.

La ville de Québec est fière de son monument religieux, et, en particulier, les treize mille âmes qui vivent à l'ombre même du cher sanctuaire ; Saint-Sauveur a, en effet, la part principale dans cette œuvre et dans cette gloire.

Nous venons de jouir pendant quelques jours de la présence du R. P. Martinet ; ç'a été vraiment l'octave bénie de notre fête. Vénérer d'abord une croix du bois de votre porte brisée, et puis voir un de vos chers assistants, un fils particulièrement aimé de notre Mère immaculée, c'était une seconde fête. Merci, mon très révérend Père, de ces joies intimes de famille que vous nous avez procurées.

Daignez agréer, mon très révérend Père, toute la reconnaissance de votre dévoué et obéissant fils en N. S. et M. I.

A. Tortel, o. m. i., Supérieur.

OTTAWA.

IMPOSANTE SOLENNITÉ A L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA.

Sous ce titre nous lisons, dans le journal *le Canada*, n° du 23 novembre, l'intéressant récit qui suit :

Quatre des professeurs du collège d'Ottawa, les RR. PP. Joseph Mangin, J.-B. Balland, Michel Froc et

J.-Jules Fillatre, tous les quatre Oblats de Marie Immaculée, recevaient, hier matin, des mains de S. Gr. Mgr Duhamel, les insignes de docteurs en théologie.

A huit heures trente du matin, Monseigneur se rendait à l'église Saint-Joseph, précédé de tous les professeurs et élèves de l'institution, et d'un grand nombre des messieurs du clergé du diocèse, le tout formant une procession de près de quatre cents personnes, et accompagné de M. le Vicaire général Routhier, ainsi que des RR. PP. Martinet, assistant et secrétaire général de la Congrégation des Oblats, et J.-H. Tabaret, d. d., supérieur du collège.

Monseigneur offrit d'abord le saint sacrifice de la Messe. Puis, après que les nouveaux élus eurent fait la profession de foi, exigée par le Droit Canon, Sa Grandeur leur remit le bonnet, l'anneau et le manteau de docteurs en théologie.

La cérémonie fut des plus solennelles et des plus imposantes.

Le dîner de circonstance fut également présidé par Mgr Duhamel. De nombreux invités, venus pour honorer de leur présence la belle et joyeuse fête, prirent place à table aux côtés de Sa Grandeur. On remarquait, parmi les hôtes, outre les RR. PP. Martinet, o. m. i., assistant général; Antoine, provincial, et les professeurs du collège, les RR. MM. Routhier, v. g.; Michel, curé de Buckingham; Burns, curé d'Eganville; O'Connell, curé de Richmond; Dussert, curé de Gloucester; Rougier, curé de Renfrew; Francœur, curé de Grenville; Bérubé, curé de l'Orignal; Champagne, curé de la Pointe-à-Gatineau; Phillippe, curé de Saint-Joseph de Gloucester; Agnel, curé d'Aylmer; Magnan, curé de Notre-Dame de Lourdes; Rochon, curé de Papineauville; Wheelan, curé, et Cole, vicaire de Saint-Patrice d'Ottawa; Sloan

et Campeau, de la Basilique; Marion, curé de Douglas; Towner, curé de Saint-Eugène; le R. P. Pian, o. m. i., de Notre-Dame du Désert, et les RR. PP. Cauvin, Thérien, Fournier, Barou et Harnois, o. m. i., de Notre-Dame de Hull.

Bon nombre de ces messieurs ont été, pendant plusieurs années, les élèves des nouveaux docteurs.

Tout, dans la nombreuse assemblée, respirait la joie et la plus franche cordialité.

Dans la soirée, à sept heures, il y eut séance solennelle dans la belle et spacieuse salle de récréation. Le R. P. Mangin, o. m. i., d. d., lut un magnifique discours en latin auquel Sa Grandeur répondit par un autre discours, également en latin, que les auditeurs ont, à juste titre, beaucoup goûté, beaucoup admiré. Une adresse en anglais fut présentée à Monseigneur par M. Mc Kechme, élève de rhétorique. A cette adresse, Monseigneur répondit encore de la manière la plus heureuse, avec une onction vraiment épiscopale, et une émotion qu'il sut faire partager à tous ceux qui l'écoutaient. Une autre adresse en français fut lue au R. P. Martinet, o. m. i., par M. Dioscore Hurteau, élève de philosophie. Sa Grandeur et le Révérend Père avaient, à bien des titres, droit d'être comptés parmi les héros du jour.

La partie musicale, sous la direction du R. P. Gladu, o. m. i., du Collège, consistait en plusieurs airs de fanfare et chœurs appropriés aux convenances de la fête.

Cette belle solennité laissera assurément de profonds et agréables souvenirs dans l'esprit de ceux qui en ont été témoins.

Les directeurs et professeurs du collège ont lieu de se féliciter de la haute marque de distinction dont vient de les honorer le chef suprême de l'Église. Cette approbation,

venue de si haut, ne saurait manquer d'être, pour notre collège, une source de nouvelles bénédictions et un gage de prospérité toujours croissante.

Les mérites des nouveaux docteurs sont assez connus du public pour que nous nous dispensions de les énumérer ici.

A eux et au collège où ils enseignent avec tant de succès, nous offrons nos plus sincères félicitations et nos meilleurs souhaits. *Ad multos annos.*

Voici l'adresse présentée au très révérend Père Martinet, o. m. i., et la belle réponse qui y fut faite. Nous sommes persuadé qu'on sera heureux de les lire comme nous l'avons été de les entendre :

Au Très Révérend Père Aimé Martinet, O. M. I., assistant et secrétaire général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Très révérend et très aimé Père,

Parmi toutes les fêtes et solennités enregistrées dans les annales du collège d'Ottawa, ce jour brillera d'un éclat particulier; et quand les élèves de cette institution auront fourni de longues étapes dans le voyage de la vie, ils aimeront à reporter leurs regards vers ce point si pur et si calme du ciel de leur adolescence.

La cérémonie religieuse, présidée ce matin par celui qui s'est montré, pour nous et pour son *Alma Mater*, père tendre non moins que sage pasteur, cette cérémonie, disons-nous, témoignait d'une manière non équivoque de l'intérêt profond que nous porte, et de l'affection vive dont nous honore le pasteur suprême de l'Église, le Père commun de tous les fidèles, l'immortel Léon XIII.

Ces honneurs insignes, accordés par la plus haute autorité de ce monde à quatre professeurs de notre

collège; la présence au milieu de nous de notre évêque bien-aimé; le mouvement progressif imprimé à cette institution; l'avenir brillant que semble lui réserver la divine Providence : voilà assurément pour nous tout autant de motifs de joie et de gratitude.

Mais il s'y en ajoute un autre que nous tenons à mentionner. C'est de vous voir, vous, très révérend et très aimé Père, participer à cette belle fête, en rehausser l'éclat par votre présence. Vous l'avez compris : vous n'êtes pas étranger au milieu de nous. Ce sont bien vos enfants qui vous saluent. Ce droit de paternité vous est acquis par le fait que votre mérite, votre vertu et votre dévouement vons ont élevé à un poste si éminent dans la belle et sainte congrégation dont les membres ont fondé et dirigent encore, avec tant de zèle et de succès, ce collège d'Ottawa. Il vous est acquis d'une manière plus spéciale encore, ce don de paternité, par le fait que plusieurs de nos professeurs, dont quelques-uns notamment ont été, en ce jour, revêtus des insignes de docteurs en théologie, furent autrefois commis aux soins de votre paternelle vigilance, soumis à votre autorité et à votre direction. C'est donc en toute vérité et en tout à-propos que peuvent vous être adressées ces paroles : *Videas filios filiorum tuorum* (Ps. CXXVII, 6).

Comme il doit être heureux aujourd'hui, votre cœur de père! Comme ce beau spectacle de tout le bien opéré par vos fils et vos frères Oblats doit vous consoler, vous et le très révérend Père Général de votre Congrégation, au sein des épreuves par lesquelles, présentement, il plaît à la divine Providence de vous faire passer. Vous voudrez bien lui dire, à ce vénéré Père de tous les Oblats de Marie Immaculée, qu'il est, dans la capitale de la puissance du Canada, un asile de vertu et de science, où plus de trois cents jeunes gens, venus de

tous les points du continent américain, font des vœux pour son bonheur, et lui sont très reconnaissants du dévouement mis à leur service par la société dont il est le chef.

Et vous, très révérend Père, daignez aussi et de nouveau agréer l'expression de notre gratitude, de notre filiale vénération, et croyez, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que votre présence a ajouté à cette belle fête un charme de plus, et que le souvenir de votre passage ne s'effacera point de la mémoire de vos dévoués enfants du Collège d'Ottawa.

RÉPONSE DU R. P. MARTINET.

MESSIEURS,

Je me félicite de ma bonne fortune. Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'être témoin de la solennité scientifique et religieuse à laquelle nous avons assisté ce matin.

Dans la distinction dont mes confrères ont été honorés, je reconnais le bienveillant intérêt que Mgr l'Évêque d'Ottawa n'a jamais cessé de témoigner aux membres de notre Congrégation ; je reconnais la haute sollicitude de N. S. P. le Pape Léon XIII pour les bonnes études, et en particulier pour votre Université ; je reconnais aussi volontiers le mérite de nos nouveaux docteurs ; et tout cela me remplit de joie et de reconnaissance.

Mais cette distinction, Messieurs, a un caractère particulier qui vous touche de près et que je veux faire ressortir à vos yeux.

Tandis que, selon le cours ordinaire des choses, les palmes académiques ne sont décernées aux candidats qu'après épreuves orales et écrites devant un aéropage désigné à cette fin, les titres conférés aujourd'hui, sont sortis spontanément du cœur de Léon XIII, sur l'exposé

et l'attestation de votre éminent prélat, bon juge en cette matière, et depuis longtemps témoin de l'enseignement donné dans cette université et de ses fruits.

Dans le procès de canonisation de saint Thomas d'Aquin, le promoteur de la foi, vulgairement appelé l'avocat du diable, objectait que Thomas n'avait pas fait de miracles. « Vous vous trompez, répondit le Saint-Père, il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles : *Tot fecit miracula quot scripsit articulos.* » Si quelque avocat du diable venait nous demander, à propos des grades conférés ce matin, et qui sont une sorte de canonisation dans l'ordre scientifique, où est la *soutenance de la thèse*, où sont les preuves de la lutte *per chartam et atramentum*, outre que nous pourrions lui montrer une soutenance de thèse qui dure depuis dix, quinze, vingt ans, irréprochable, solide, brillante, jugée telle par l'autorité compétente; outre que nous pourrions produire cet excellent petit livre, le *Manuel du citoyen catholique*, approuvé par tous les évêques de la province de Québec, et que je m'honore d'avoir lu en manuscrit ; œuvre collective de vos professeurs, qui prouve autant la solidité de leur doctrine que l'unité de leur esprit, nous vous montrerions vous-mêmes, messieurs, élèves anciens et élèves actuels du collège, et nous mettrions dans la bouche du saint et savant pontife Léon XIII ces paroles qu'il a prononcées, en effet, équivalemment : « *Tot scripserunt libros quot habuerunt discipulos :* Ils ont écrit autant de livres qu'ils ont fait de disciples. »

Donc, Messieurs, vous avez été l'honneur de vos Pères ; aujourd'hui vous êtes associés à leur gloire et il me semble ne pas abuser du droit d'interprétation en disant que le même décret qui les déclare docteurs vous reconnaît pour doctes : doctes ès arts, doctes ès lettres, doctes ès sciences, doctes en philosophie, doctes en théologie.

Vous êtes, Messieurs, une université de connaissances divines et humaines, soyez aussi une université de vertus : vertus de la vie privée, vertus de la vie de famille, vertus de la vie civile... qu'ai-je besoin de les énumérer? elles se résument toutes dans la vertu de religion, et la vertu de religion vous est plus chère que la vie : c'est pourquoi je salue en vous la France du passé et, je l'espère, la France de l'avenir.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. E. CHIROUSE,
à un laïque de la ville de Montréal.

New Westminster, Colombie anglaise, Canada,
le 7 juillet 1882.

Mon bien cher Monsieur,

C'est à la veille d'un départ pour un voyage de deux cents milles que je vous trace à la hâte ces quelques lignes destinées à vous remercier de vos bontés à mon égard; je suis bien reconnaissant de tous les petits envois que vous avez daigné me faire : *Annales des Missions*, *Missions de Québec*, *Annales Franciscaines*, *Manuel de la Sainte-Enfance*, *Bulletin du Sacré-Cœur*. Tout m'est parvenu. Merci encore une fois, merci. Daigne le bon Maître vous rendre au centuple le plaisir que vous nous procurez par la lecture de ces feuilles! je me fais un bonheur de les passer à plusieurs de mes confrères.

La réception des Bulletins du Sacré-Cœur a fait surgir en moi l'idée de vous entretenir de la dévotion de nos chers néophytes envers l'adorable Eucharistie et le Sacré Cœur de Jésus. Puissent ces quelques mots réjouir votre cœur de chrétien!

Sur les côtes du Pacifique vivent en paix trois tribus de nos Indiens : les *Clayamines*, les *Sheashels* et les *Skovamishs*. Ils avaient, sur les ordres de leur Missionnaire, été convoqués dans un même lieu pour la solennité de la Fête-Dieu ; solennité qui devait être rehaussée cette année par la présence de S. Gr. Mgr D'Herbomez, notre vicaire apostolique, et aussi de celle de Mgr Durieu, son coadjateur, accompagné du R. P. Martinet, assistant du Supérieur général, venu de France en qualité de visiteur. Nous fîmes de notre mieux pour recevoir ceux que les Indiens se plaisaient à nommer les *chefs de la prière*. Le samedi 10 juin, qui précédait le dimanche dans l'octave du Saint Sacrement, était le jour fixé pour la réception de nos illustres visiteurs. Dès le matin de ce jour nos Indiens portaient au loin leurs regards sur la baie de Barra's Inlet, désireux d'apercevoir au plus tôt le canot qui amenait Nosseigneurs les Évêques. Les drapeaux des chefs furent hissés sur les mâts ; deux canons d'assez gros calibre, achetés par rencontre à un vaisseau de guerre, devaient faire tous les frais de la salve d'honneur.

A deux heures de l'après-midi un cri se fait entendre : Les voilà !... A l'instant la cloche du village est mise en branle, les canons tonnent, nos Indiens frémissent de joie. Pendant que le canot s'avance majestueusement à travers les eaux tranquilles de la baie, tout ce peuple se range sur une seule ligne. Au moment où le canot va toucher terre, trois hourahs formidables s'élancent de toutes les poitrines : c'est le salut de la bienvenue ! Alors les rangs se resserrent en forme de couronne et tous ces chers néophytes tombent à genoux pour recevoir la bénédiction de Nos Seigneurs les Évêques. Notre bien-aimé Vicaire apostolique, l'émotion dans l'âme, adresse à ses chers enfants de la forêt des paroles de

remerciement, puis, en présentant le R. P. Martinet : « Voilà, dit-il, un chef de la prière venu de bien loin, du pays de France, pour voir tous les priants du Grand Chef d'en Haut et s'assurer de leur dévouement à la prière. » Alors un des chefs s'avance et, se faisant l'interprète des sentiments de tous les Indiens, il prononce en sa langue un discours à l'adresse de Nos Seigneurs les Évêques et des Missionnaires ; le tout fut couronné par la cérémonie indispensable d'une poignée de main ; chacun vint à son tour : hommes, femmes, on n'exceptait même pas les enfants à la mamelle. Le reste de la journée fut consacré à entendre les confessions, travail toujours pénible pour le Missionnaire dans de pareilles circonstances ; mais la présence de nos chers Évêques faisait tout oublier.

Le dimanche, jour de la fête, près de deux cents de nos néophytes s'approchent de la sainte Table pour recevoir dans leurs cœurs le Dieu qui se plaît avec les humbles. Avec quelle admirable piété ils accomplissent cette grande action ! On croirait assister à une communion des premiers chrétiens. Oui, cher Monsieur, nos Indiens font le meilleur accueil à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Le peu d'argent qu'ils gagnent au service des blancs, ils l'emploient à construire et orner leurs églises. Nous possédons tout ce qui est nécessaire pour la procession de la Fête-Dieu : encensoirs pour les thuriféraires, aubes pour les fleuristes, ostensoir, dais, etc., et tout cela acheté avec l'argent de nos fervents chrétiens. Si Dieu regarde avec satisfaction un donateur quelconque, quelle ne doit pas être la joie du Cœur Sacré de Notre-Seigneur en voyant la générosité de ces pauvres enfants de la forêt à son égard !

Quand la chaleur a commencé à devenir plus supportable, on donne le signal de la procession de la Fête-Dieu.

Tous aussitôt s'alignent dans l'ordre le plus parfait. On s'avance en chantant, chaque tribu en sa propre langue. Les fleuristes et les thuriféraires, tous Indiens, forment devant le Saint Sacrement de gracieuses figures, ainsi qu'il se pratique dans notre pays de France à l'occasion de cette solennité. Le Saint Sacrement est porté par le R. P. Martinet, qui ferme la marche; nos deux Seigneurs les Évêques suivent, puis tous les chefs des tribus. En vérité c'était un cortège imposant et nouveau. Deux coups de canon saluent le Saint Sacrement. Pas de désordre dans le défilé de la procession, tout se passe avec un recueillement admirable. On arrive au reposoir érigé par nos Indiens; la verdure et les fleurs en font le principal ornement. Alors les chants et les prières redoublent comme pour solliciter de Notre-Seigneur une abondante bénédiction. Un instant après tous les fronts se courbent et notre Seigneur épanche sur cette multitude les effusions de son cœur. Le retour à l'église s'effectue dans le même ordre. La journée était finie. Nos illustres visiteurs surabondaient de joie et bénissaient Dieu d'avoir opéré tant de merveilles de grâces au milieu de nos chers néophytes.

Je passe sous silence bien des détails. Un mot seulement sur leur dévotion au Sacré Cœur. De la dévotion à l'adorable Eucharistie à celle du Sacré Cœur, il n'y a qu'un pas; aussi Mgr Durieu, coadjuteur de S. Gr. Mgr d'Herbomez, l'a compris et depuis deux ans il a enrôlé deux tribus de nos Indiens dans l'association de la garde d'honneur; tous ont leurs heures de garde déterminées et se font un scrupule d'y être fidèles. Ils se règlent sur le soleil pour déterminer les heures et ils se trompent rarement. On en a vu plusieurs qui, pendant l'exercice de la chasse ou de la pêche, s'arrêtent pour penser à Notre-Seigneur. D'autres, s'imaginant être tenus aux

heures de garde la nuit comme le jour, se lèvent et, à genoux, dirigent leurs pensées vers le Sacré Cœur. Sans doute ils n'ont peut-être pas comme bien d'autres chrétiens l'intelligence théologique de cette dévotion, mais en réalité par leur ferveur et leur tendre piété ils comprennent mieux que d'autres le but de cette association.

Je me vois forcé, cher Monsieur, d'abréger cet entretien. Je finis en me recommandant à vos bonnes prières pendant la mission que je vais entreprendre. Les maringoins se préparent à me livrer un terrible combat, ils abondent dans nos pays. Je prie pour vous, cher Monsieur, et suis heureux d'être

Votre dévoué serviteur,

Eugène Chirouse, o. m. i.

VICARIAT DE CEYLAN.

Visite pastorale de Mantotte-nord, 1882

RAPPORT ADRESSÉ A Mgr BONJEAN, VICAIRE APOSTOLIQUE, PAR LE R. P. GOURET, O. M. I.

Monseigneur,

Votre Grandeur me demande un abrégé des faits principaux qui se sont passés pendant la visite de la mission de Mantotte-Nord en 1882 ; pour répondre à votre désir je trace ces quelques lignes.

A la retraite annuelle, en février dernier, Votre Grandeur ayant décidé que Monseigneur d'Adrana, votre zélé coadjuteur, se chargerait de visiter cette pauvre mission, tous mes soins se portèrent, dès mon retour, à préparer les voies et à disposer les choses pour le plus grand bien de tous. Après bien des pourparlers, je pus écrire à

Mgr Mélizan que tout était prêt. Sa Grandeur, heureuse de sa mission, partit immédiatement, et, accompagnée du cher P. Sandrasagra, arriva à Vidattattivou, où l'attendait notre courageux P. Lytton, missionnaire de Manaar.

Des divisions locales existaient sur ce point; elles étaient survenues à l'occasion d'usages de caste non observés ou exagérés par quelques-uns, et ces divisions, si nuisibles au bien des âmes, atteignaient l'église et menaçaient même ses intérêts temporels par la suppression de la vente du poisson. Après trois ou quatre jours de discussions assez vives de part et d'autre, la paix se fit, et les chrétiens, d'ailleurs bons et dociles, se montrèrent très empressés à assister aux instructions que nous leur faisions matin et soir. Tous remplirent leur devoir pascal, plusieurs païens furent baptisés et plusieurs unions illégitimes furent régularisées. Après la retraite, Monseigneur d'Adrana consentit à aller passer un jour à Côvil-Culam, petite chrétienté voisine, pour remettre dans la bonne voie ce peuple, de tous côtés entouré et assailli par les païens. On peut espérer que tout marchera bien désormais. — Vers le milieu de la retraite de Vidattattivou, le bon vieux sacristain, homme tout dévoué aux Missionnaires, mourut. Pendant la petite mission il était occupé nuit et jour à instruire les païens ; mais un matin, pendant qu'il assistait à une messe, il tomba sans connaissance. Monseigneur d'Adrana accourut aussitôt et lui donna l'Extrême-Onction. Il mourut le soir. La veille il avait communié, et deux jours auparavant, à ma demande : « Comment vas-tu ? — Oh, avait-il répondu, je serais heureux de mourir maintenant, ayant tant de prêtres pour m'assister. » Il était si estimé et si aimé que tous, même les femmes (ce que je n'avais pas encore vu), accompagnèrent son corps jusqu'au cimetière.

Avant d'avancer dans mon récit, il est bon, je crois,

de vous faire connaître la manière dont se sont faites ces petites retraites. A notre arrivée dans une église, Monseigneur nous réunissait et, selon les lieux, les besoins et les circonstances, il dressait la liste des sermons, distribuait à chacun son rôle, avec indication du jour de prédication, de sorte que chacun, dûment prévenu, on se tenait prêt et tout marchait avec ordre et ensemble. Ne demeurant dans chaque église que peu de temps, et en pouvant faire une mission en règle, nous nous contentions d'une retraite de six ou sept jours.

Le 23 mai, Sa Grandeur arrivait à Adamben-Mottai, première station de Mantotte-Nord, foyer et centre du schisme de 1872. Je n'étais pas sans craintes à l'occasion de la visite de cette chrétienté, que je désirais beaucoup, et cela pour de bonnes raisons. Les chrétiens firent d'abord quelques difficultés à nous recevoir, mais comme leur fête de caste, la Pentecôte, approchait, ils finirent par consentir et ils se mirent à tout préparer. Dès le début de la mission, nous fûmes agréablement surpris, en constatant leur assiduité aux instructions, et leur bonne volonté, et je puis dire qu'à l'exception de deux ou trois, tous se sont approchés des sacrements. Pour votre consolation, Monseigneur, je suis heureux de vous annoncer que le fameux médecin, fauteur des deux schismes de 1850 et de 1872, lequel était resté seul insoumis jusqu'à ce jour, est venu demander pardon. Il a fait sa rétractation en règle, a été absous de l'excommunication et a fait sa confession. Fasse le ciel qu'il répare les scandales passés et qu'il vive désormais en vrai catholique ! Après la célébration de la fête, laquelle fut l'occasion d'une grande affluence de peuple, nous continuâmes les exercices quelques jours encore, et le 4 juin nous arrivâmes à Mâligai-Têdel, petit village habité par des chrétiens de diverses castes. Tous ont montré la bonne

volonté et ont reçu les sacrements. Trois adultes païens ont été baptisés et, sous peu, j'espère que trois ou quatre autres auront le même bonheur. Adamben et Neduncandel s'étant joints à cette église, nous n'avons pas manqué de travail. De Mâligai-Têdel nous passons à Parappancandel, dont les chrétiens sont devenus un peu indifférents par le fait du voisinage de la grande église goanaise, qu'ils fréquentent tout aussi bien que la nôtre. Monseigneur, qui avait vu cette église, autrefois, remarqua qu'on n'y avait fait aucune réparation et qu'il n'y avait pas d'habitation pour le Missionnaire. Aussi lorsque les gens vinrent lui demander, le samedi, de chanter un *vâsâppou* (dialogue chanté) qu'ils avaient préparé sans rien nous en dire, ils reçurent une verte réprimande et un refus formel. La leçon a profité, car déjà le bois nécessaire pour réparer l'église et pour bâtir une maison au Missionnaire est arrivé sur place, et j'espère qu'ils commenceront bientôt. D'ailleurs, tous à peu près ont bien suivi les exercices de la retraite et rempli leurs devoirs de chrétiens.

Le 18 juin nous arivâmes à Parappoukadandan, où, malgré nos craintes et le très petit nombre de chrétiens, nous trouvâmes tout, maison et *pandel*, disposé pour nous recevoir. Pendant deux jours nous préparâmes à la réception des sacrements les quelques familles du village, et le 20 au soir, nous arrivâmes au sanctuaire de Maddu pour nous reposer auprès de notre bonne Mère du Rosaire et y célébrer la fête du pèlerinage, fixée au 2 juillet. Cette année il n'y a pas eu moins de 10 000 pèlerins; aussi le travail fut abondant. On a distribué la communion à 625 personnes. Le dimanche soir, pendant que les Pères, aidés des chefs du pays, faisaient ranger la foule sur la place située en face de l'église, Monseigneur bénit le *pitché-sôrou*, ou riz d'aumône. La distri-

bution faite, tous, à genoux, sans changer de place, reçoivent la bénédiction de Sa Grandeur, et chacun reprend joyeusement la route de ses foyers. Pour nous, nous préparons nos bagages, et le 4 juillet nous arrivons, au soleil couchant, à Navatculam pour y reprendre la visite interrompue par la fête de Maddu. Les chrétiens vinrent nous chercher à un demi-mille de distance, la musique indienne en tête, les enfants des écoles sur deux lignes avec bannières déployées ; ainsi fûmes-nous accompagnés jusqu'à l'église, au milieu des décharges de fusils et de boîtes.

Pour nous épargner un surcroît de travail, j'avais réglé que les chrétiens des trois ou quatre petites églises voisines se réuniraient à celle-ci ; ce qui nous aurait amené une population de 500 âmes environ. Mais, à notre arrivée, les habitants de Nagattalvou, qui n'avaient pas encore vu l'Evêque dans leur église, vinrent supplier Sa Grandeur de venir faire la mission chez eux. Monseigneur n'eut pas le courage de refuser, et nous fûmes obligés de partager notre temps entre les deux villages. par suite des rapports quotidiens de ces localités avec Manaar, l'esprit d'indifférence et d'apathie des voisins a gagné jusqu'ici. Aussi, craignant pour le succès de la mission dans la région et à Vangâlai, avions-nous réclamé les prières des communautés et orphelinats de Jaffna. Ces prières ont été exaucées, le bon Dieu a multiplié ses grâces, et, pendant les dix jours que nous avons passés à Navatculam, nous avons fait un travail continuel et riche en consolations. Il y a tout lieu d'espérer que les chrétiens marcheront dorénavant sans respect humain et avec ardeur dans la voie du salut, et qu'ils seront toujours fidèles aux avis que nous leur avons donnés. Ici je me félicite d'avoir gardé avec nous le cher P. Batayron, Missionnaire de Mantotte-Sud, qui a bien voulu quitter

sa mission jusqu'au 16 août, afin de nous seconder. Je le remercie de tout cœur, car il nous a été d'un grand secours pour les instructions et les confessions.

De Navatculam, nous passâmes à Nagattalvu, où la réception fut encore plus brillante, ou, si vous voulez, plus bruyante ; car dans ce pays-ci, plus il y a de bruit, plus c'est beau. Nous y restâmes sept jours, et, si nous avons éprouvé de la fatigue, nous n'avons pas manqué de consolations. En voyant l'empressement de ces chrétiens à profiter des grâces abondantes que le bon Dieu leur accordait, on ne pouvait douter qu'ils ne les désirassent et qu'ils ne fissent tous leurs efforts pour n'en rien perdre. Aussi cette mission a-t-elle été un vrai succès, comme celle de Navatculam, d'où était parti le bon exemple.

Le 23 juillet, nous nous séparons de ces chers enfants, et nous partons pour Vangâlai, distant de 3 milles environ. Cette église, sous le vocable de sainte Anne, est la résidence des Missionnaires de Mantotte durant la saison des pluies. C'est la chrétienté la plus populeuse des deux missions. Elle compte 700 habitants, tous chrétiens Paravars, descendants des Paravars de saint François-Xavier. Les préparatifs pour la réception sont plus grandioses que partout ailleurs. Le village était entièrement décoré de *pandels* ou arcs de triomphe très riches et très bien construits. Aussi Monseigneur fut-il obligé de mettre pied à terre à l'entrée du village, pour passer sous ces arceaux de verdure et bénir la population compacte qui se pressait autour de lui. Sa Grandeur, tout en la félicitant de ses efforts et la remerciant de sa belle réception, l'invita à bien profiter des grâces que Dieu lui offrait pour le temps de la visite pastorale. Vu le nombre des chrétiens, la négligence d'un grand nombre à remplir leurs devoirs religieux, et surtout la malheu-

reuse habitude de la boisson et des jeux de cartes, etc., nous résolûmes de passer à Vangâlai plus de temps qu'ailleurs. Comptant sur la protection de sainte Anne et sur les prières faites pour la conversion de ce peuple, nous réglâmes que la retraite durerait trois semaines et nous dressâmes la liste des sujets d'instructions pour ce temps.

La première semaine fut entièrement consacrée aux prédications et aux catéchismes ; la seconde à la confession des hommes et des jeunes gens, et elle fut terminée le dimanche par la communion générale et la confirmation. La troisième semaine fut employée aux confessions des femmes et des jeunes filles, avec communion et confirmation à la fin.

Le premier dimanche, Monseigneur d'Adrana installa le R. P. Sandrasagra comme mon successeur dans la mission de Mantotte-Nord. Ce cher Père, sous l'effet de la bénédiction de son supérieur, et se voyant chargé des Paravars que saint François-Xavier, son patron, avait convertis et tant aimés, se sentit enflammé d'un nouveau zèle. Il a employé un moyen qui a très bien réussi, et grâce auquel tout le monde, sans exception, a suivi les exercices de la mission et s'est approché des sacrements. Pendant la neuvaine qui précède la fête de sainte Anne, le village est partagé en sections, dirigées chacune par un chef particulier. Le cher Père trouva dans cette organisation un élément de recrutement ; il chargea donc chaque chef d'amener tous les jours aux instructions, puis à la confession, tous les membres de sa section. La mesure fut commune aux hommes et aux femmes. Nous avons été obligés d'employer une quatrième semaine pour les ignorants et les retardataires, en sorte que cette belle mission finissait le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dont la fête a été célébrée cette année avec

grande pompe. Plus de trois mille personnes assistaient à la messe de clôture. Pendant la mission de Vangâlai il se passa un fait qui mérite d'être rapporté. Dans le village se trouvent trois ou quatre familles de Tattars (bijoutiers), tous païens. Une femme de la corporation, se trouvant très malade, demanda le baptême. Le P. SANDRASAGRA se rend auprès d'elle, l'instruit et la baptise ; le lendemain elle meurt et part pour le ciel. Nos Paravars lui firent des funérailles solennelles. Son exemple et ses prières seront d'un bon effet sur les gens de sa caste.

Pendant ces trois mois de mission, 12 païens ont été baptisés, 1190 communions ont été distribuées et 540 confirmations ont été administrées. Pour continuer le bien fait à Vangâlai, le Missionnaire de cet endroit a établi des associations pour les hommes et les femmes ; mais comme il se dispose à vous en envoyer les statuts pour les faire ériger canoniquement, je n'en dirai rien.

Je ne vous parlerai pas, Monseigneur, des fatigues de vos enfants, prêchant, confessant sans relâche dans des églises ouvertes à tous les vents : n'ayant pour demeure, à l'exception de deux localités, que des huttes en paille ou en feuilles de palmiers, sous un soleil tropical. Le bon Dieu nous a soutenus par sa grâce et ses consolations. En voyant les chrétiens si bien profiter de cette mission, malgré les peines et les fatigues, nous pouvons dire comme l'Apôtre : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*

Votre aimable Coadjuteur a toujours été le premier au labeur, nous montrant la voie en s'y engageant le premier. Au commencement de la troisième semaine de la mission de Vangâlai, l'excès du travail, la fatigue des prédications et des confessions ayant déterminé des palpitations de cœur, il fut obligé, à son grand regret, de s'arrêter et de nous laisser finir seuls le travail com-

mencé. Espérons que quelque temps de repos le remettra entièrement.

Donc, gloire à Dieu pour les miséricordes et les grâces infinies qu'il a répandues sur notre faible travail. Mille fois merci à vous, Monseigneur, de nous avoir donné un guide si zélé; merci à votre Coadjuteur des bons exemples et des saintes leçons qu'il nous a donnés et du bien qu'il a fait dans Mantotte-Nord.

Pour nous, Monseigneur, nous vous demandons une bénédiction qui refera nos forces et nous rendra aptes à recommencer joyeusement au premier signal.

Je suis, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le fils dévoué et obéissant,

F. Gouret, o. m. i.

TRINCOMALIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. MASSIET.

Le 8 de ce mois de novembre 1882, j'ai eu à remplir un ministère bien pénible, celui d'accompagner un pauvre condamné à l'échafaud. Né de parents chrétiens, ayant perdu son père dans un âge très tendre, Pedro Niclan avait été élevé complètement à la païenne. Marié à une païenne dont le frère avait épousé sa sœur, il était depuis longtemps en désaccord avec son beau-frère. Au mois de juillet dernier, un jour, dans un accès de colère, il tua sa sœur d'un coup de bâton et blessa grièvement ses trois enfants. Je le vis dans la prison pour la première fois le lendemain du meurtre de sa sœur. Cette première visite ne me laissa pas grand espoir.

Ignorance complète de la religion, cœur corrompu et tête exaltée, voilà tout ce que je pus constater en lui. Trois mois après quel changement s'était opéré! La grâce avait agi complètement sur ce cœur. J'allais le voir presque tous les jours, autant pour m'édifier moi-même que pour le préparer à la mort qui l'attendait. Il reçut sa sentence avec beaucoup de calme et de résignation. « Je l'ai méritée, me dit-il; il est juste que j'expie mon crime. Daigne le bon Dieu me pardonner. » Le 7, au matin, je dis la messe dans sa cellule et il reçut la sainte Communion. Le soir du même jour il fit ses adieux à sa famille, recommandant aux siens de l'imiter dans sa conversion. Le 8, à cinq heures du matin, je me trouvais avec lui. Tout le monde pleurait dans la prison. Lui seul restait calme. Le bourreau ne tarda pas à arriver. Le condamné se prêta à la funèbre toilette. Il demanda ensuite à se confesser une dernière fois, et nous partîmes pour le lieu de l'exécution. Pedro gravit les degrés sans broncher, demanda pardon du mauvais exemple qu'il avait donné, me dit quelques mots, et pendant que je lui donnais une dernière absolution la trappe s'ouvrit. Deux minutes après il était mort. On l'enterra au cimetière catholique, et cette mort, qui était de nature à jeter du discrédit sur notre sainte Religion, ne servit qu'à faire éclater davantage sa puissance et sa beauté.

Ch. Massiet, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-ULRICH

PRÈS DE SARREBOURG (ALSACE-LORRAINE).

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport que vous réclamez depuis longtemps sur la fondation de l'établissement et les œuvres de la maison de Saint-Ulrich, près de Sarrebourg (Alsace-Lorraine), maison qui a été incorporée à la province du Nord.

Le 17 août 1880, Mgr l'Évêque de Metz m'adressait la lettre suivante : « Mon cher Père, j'aurais besoin de vous entretenir : venez me trouver le plus tôt possible, et, s'il se peut, au sortir de Haute-Vigneules, où je sais que vous prêchez l'adoration perpétuelle.

« Agréez, mon cher Père, l'assurance de mon affectueux dévouement,

« † PAUL, Évêque de Metz. »

Je m'empressai de répondre à cette invitation. Le prélat me parla du pèlerinage de Saint-Ulrich, que je connaissais pour y avoir une fois prêché un jour de concours ; il me dit qu'en prévision de l'exécution des décrets, il s'était entendu avec le gouverneur de l'Alsace-Lorraine, lequel consentait à l'établissement de quelques-uns de nos Pères à Saint-Ulrich en cas d'expulsion de nos maisons de France, et que je devais en référer à nos supérieurs majeurs, pour avoir leur avis à ce sujet. Je remerciais

Sa Grandeur de mon mieux en l'assurant que, dans les circonstances actuelles, notre T. R. Père Général serait on ne peut plus heureux d'une offre si gracieuse et si généreuse.

La réponse de notre T. R. Père Général fut ce qu'il était facile de prévoir. Monseigneur fit une dernière démarche auprès du gouverneur de l'Alsace-Lorraine ; celui-ci, à la date du 7 octobre, envoya à Sa Grandeur une lettre dont l'Évêché nous a transmis une copie, et qui disait en substance : « Que, conformément à la demande faite, il ne s'opposait pas à l'établissement de trois ou quatre membres de l'ordre des Oblats de Marie, au pèlerinage dit *de Saint-Ulrich*. »

Je prêchais l'octave des Morts à Puttelange, au moment de l'exécution de nos Pères de Nancy. Me rendant de là à Metz pour prêcher avec le P. Thevenon la retraite annuelle du petit séminaire diocésain, j'eus l'honneur de voir Sa Grandeur. Le saint prélat me reçut à bras ouverts, se félicitant de pouvoir offrir l'hospitalité à quelques membres de notre Congrégation, en reconnaissance du bien que nous avions fait et que nous ferions encore dans son cher diocèse. Il n'avait, disait-il, qu'un regret, c'était de n'être pas libre de nous admettre en plus grand nombre.

Sa Grandeur nous offrit non seulement un asile, mais aussi un subside pour subvenir aux premiers frais d'installation. Depuis, nous n'avons pas cessé d'être l'objet de sa sollicitude paternelle et de sa protection spéciale. C'est ainsi qu'après avoir annoncé au prélat notre arrivée définitive à Saint-Ulrich, je reçus de lui la lettre suivante à la date du 23 novembre : « Je suis charmé d'apprendre que vous êtes devenu l'hôte de Saint-Ulrich, le Saint Pontife se réjouit dans le ciel de voir son pèlerinage ressuscité ; il vous bénira. » Et en réponse à nos vœux de bonne

année, nous reçûmes une très aimable lettre dans laquelle le saint Évêque dit : « Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle ferveur je demande à Notre-Seigneur de bénir l'ermitage de Saint-Ulrich, qui m'est devenu bien plus cher depuis que vous y êtes. » Chaque fois que j'ai l'honneur de faire visite à Monseigneur, il nous témoigne le même intérêt, me questionnant non seulement sur nos missions, mais encore sur nos santés et nos ressources.

Après la clôture de la retraite du petit séminaire, c'est-à-dire le lundi 15 novembre, je me rendis à Saint-Ulrich pour en prendre possession au nom de la Congrégation ; en chemin je fus rejoint par le bon et dévoué Frère Dreyer. C'est par une pluie battante que nous arrivâmes, le Frère pour rester et moi pour revenir quelques jours plus tard ; car je repartis pour Sion, où je ne m'arrêtai que le temps nécessaire pour faire ma malle et prendre quelques livres allemands.

Enfin je revins définitivement à Saint-Ulrich. Nous nous trouvions dans une grande et belle maison, manquant de tout, excepté de courage et de confiance.

Cette confiance fut bientôt récompensée ; car les habitants des villages voisins, dont le plus rapproché est à vingt minutes, ayant appris notre arrivée et notre dénuement, nous apportèrent du pain, des pommes de terre, des œufs, du lait, du beurre. Le maire de Dolving, notre commune, alla de maison en maison pour ramasser du bois destiné à Saint-Ulrich; un excellent curé qui nous est bien dévoué nous fournit un hectolitre de vin ; sur ces entrefaites arriva le R. P. Dru, expulsé non seulement de la maison de Nancy, mais encore du territoire français comme Alsacien-Lorrain. Grâce à lui, on nous envoya de différentes régions du linge, des meubles, des ornements et même de l'argent ; et bientôt nous pûmes nous installer, sinon confortable-

ment, du moins convenablement. Le F. Mauss, qui était provisoirement dans sa famille, vint aussi nous rejoindre. Monseigneur de Metz voulut bien l'ordonner diacre aux quatre-temps de Noël; peu après, sur l'avis du médecin, il partit pour la Suisse en compagnie du bon P. Michaux, qui était venu nous visiter dans notre ermitage, et qui, depuis, n'a pas cessé de nous témoigner l'intérêt le plus efficace; que le bon Dieu l'en récompense au centuple dès ici-bas. Notre R. Père Provincial voulut également venir nous encourager et nous soutenir par sa présence et ses bons conseils.

Le P. Mauss, ordonné prêtre à Lucerne, le 25 mars, par Mgr Lachat, nous revint au mois de mai; depuis, nous formons une communauté de trois Pères et un Frère.

L'ouvrage ne nous a pas manqué jusqu'ici. D'abord, avec le consentement de l'Évêque, nous avons réparé et embelli la chapelle, nous avons aussi fait construire un mur de clôture qui nous met à l'abri des indiscrétions des braves gens du pays.

Mais ce sont surtout les travaux du saint ministère qui nous ont occupés, et ils auraient été bien plus nombreux si nous avions eu au moins encore un Missionnaire sachant l'allemand; j'ai été obligé de refuser beaucoup de demandes; aussi Monseigneur ne cesse d'exprimer le désir de voir augmenter le nombre des Missionnaires de Saint-Ulrich; mais jusqu'ici nos supérieurs majeurs n'ont pas pu condescendre à ce désir.

Voici le chiffre des travaux accomplis du 15 novembre 1880 au 15 novembre 1882 :

P. Bach : 53 missions (1), adorations, retraites, premières communions.

(1) Pour expliquer ce nombre considérable de travaux, il est bon de rappeler que les exercices des Missions sont de courte durée en Alsace-Lorraine. (*Note de la Rédaction.*)

P. Dru : 36 missions, adorations, retraites.

P. Mauss. Ce Père, malgré son état maladif, a pu faire quelques travaux dans des paroisses allemandes ; il ne lui manque qu'un peu plus de santé pour devenir un excellent Missionnaire.

Le ministère de la chapelle demande la présence habituelle d'un Père ; car quand le temps est un peu convenable et que les travaux de la campagne ne sont pas trop pressants, il y a tous les jours un certain nombre de pèlerins, et presque tous désirent se confesser et communier. Mais c'est surtout les lundi de Pâques et de la Pentecôte, le 4 juillet, fête de Saint-Ulrich, le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'il y a foule. On vient surtout demander à saint Ulrich des grâces de guérison de lésions corporelles. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans une petite brochure éditée récemment :

« La Lorraine a eu de longue date une confiance illi-
« mitée dans la puissante protection de saint Ulrich. Les
« ex-voto que nos ancêtres appendaient aux murs de la
« chapelle dédiée au saint Évêque, les béquilles, les mains
« et les pieds en bois qu'on y rencontre encore, attestent
« les guérisons miraculeuses dont ils ont été l'objet. Je
« connais plus d'une personne qui, après une neuvaine
« en l'honneur du saint, ou un pèlerinage à son sanc-
« tuaire, a obtenu la santé du corps et celle de l'âme. Il
« ne m'est pas permis de détailler des faits miraculeux
« qui n'ont pas été soumis à une enquête canonique de
« la part de l'Église. Mais j'aime à répéter, pour la con-
« solation de tous les dévots serviteurs de saint Ulrich et
« de toutes les personnes affligées de n'importe quelle
« calamité, maladie corporelle et spirituelle, le vieux
« dicton de nos pères :

Saint Ulrich,
De tout mal guérit.

Le pèlerinage de Saint-Ulrich remonte au commencement du douzième siècle.

Une chapelle, dit le Bréviaire de Nancy, érigée sous le nom de saint Ulrich, non loin de la ville de Sarrebourg, nous atteste l'antiquité de la dévotion à ce saint. Depuis les temps les plus reculés, les fidèles affluent de toutes parts à ce pieux pèlerinage.

Veuillez, mon très révérend Père, agréer l'expression des sentiments très respectueux de votre très humble et très dévoué fils en Jésus-Christ et M. I.,

BACH, O. M. I.

VARIÉTÉS.

VOYAGE DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL EN ESPAGNE.

AU R. P. DE L'HERMITE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Bordeaux, 8 janvier 1883.

Mon révérend Père,

Voici les pages que j'ai tracées, mais bien à la hâte, comme vous le verrez, pour répondre à votre désir. Ce récit est incomplet de beaucoup de manières. Nous ne faisions pas un voyage de touristes ; pour ma part, je n'en ai ni les goûts, ni les facilités. Notre voyage avait un but sérieux, et ce n'est pas dans ces pages qu'il était possible de laisser voir le travail qu'il imposait. Vous n'aurez donc à servir aux lecteurs de nos Annales, si tant est que vous jugiez à propos de publier ces notes, que des choses assez banales qu'on trouve infiniment mieux rédigées dans la plupart des Guides. Malgré tout, j'ai tenu à vous montrer ma bonne volonté, votre indulgence voudra bien en tenir compte.

Veuillez agréer, mon révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués en N. S. et M. I.

F.-M. Anger, o. m. i.

Barcelone, 15 *octobre* 1882. — Je commence aujourd'hui mon journal. C'est la fête de sainte Thérèse, qui revêt cette année un caractère plus grand, non seulement en Espagne, mais dans tout l'univers catholique, à cause de la circonstance du troisième centenaire. Nous avons une joie très grande de nous trouver, à pareil

jour, sur la terre d'Espagne, patrie de la grande sainte. Cependant nous ne quittons pas la maison où l'on nous a donné l'hospitalité et nous nous contentons de prier dans le fond de notre cœur l'illustre réformatrice de nous obtenir de Dieu les grâces nécessaires à notre ministère. Du reste, la fête à Barcelone paraît n'être que dans les églises ; au dehors rien ne manifeste une solennité extraordinaire.

Voici deux jours que nous sommes ici. Notre voyage, de Bordeaux à Barcelone, a été fatigant. Partis de Bordeaux jeudi soir, à 6 h. 50 par l'express, nous devions arriver le lendemain à 10 heures du matin. Un accident survenu à un train de marchandises, qui se garait pour laisser passer le nôtre, nous a retenus deux heures tout près de la gare de Moissac. Notre train n'a pu regagner le temps perdu, et quand nous sommes arrivés à Narbonne à quatre heures du matin, le train d'Espagne était parti depuis longtemps. Nous avons dû attendre le train suivant, qui partait à huit heures, et nous résigner à n'arriver qu'à huit heures du soir à Barcelone. Dès l'ouverture du bureau télégraphique, nous prévenons de ce retard les supérieures des maisons de Barcelone.

Quelque plaisir qu'on puisse avoir de voyager, un retard pareil ne laisse pas que d'être bien ennuyeux. Nous prenons patience néanmoins; d'ailleurs, nous ne pouvons pas nous plaindre beaucoup, nous avons des provisions de voyage, et puis nous partageons le sort commun.

La route, du reste, est des plus agréables de Narbonne à la frontière d'Espagne. La plupart du temps on longe la mer, et après avoir passé Perpignan, les petites stations d'Argelès, Collioure, Port-Vendres et Banyuls sont charmantes. Cerbère est la dernière station française. On s'arrête un peu de temps dans ce site sauvage

avant de franchir la frontière et d'arriver à Port-Bou, première station espagnole. Ici l'arrêt est plus long, à cause de la cérémonie toujours ennuyeuse de la visite de la douane. On ne se montre pas trop difficile pour nous. Port-Bou paraît un assez joli village, du moins telle est l'impression que produisent une belle église toute neuve, bâtie, dit-on, par les administrateurs du chemin de fer espagnol, et la gare elle-même, qui paraît bien aménagée. Ici, il faut nécessairement changer de train, les wagons français ne pouvant aller plus avant sur le territoire espagnol, à cause de la différence de construction des voitures et des rails. Le train que nous prenons semble être convenablement organisé ; les wagons sont disposés à l'américaine, fort propres et bien confortables. Nous longeons la mer encore pendant quelque temps, puis nous nous dirigeons vers l'intérieur pour gagner Figueras, ville forte d'un aspect imposant ; puis Girone, capitale de la province de ce nom. A 24 kilomètres plus loin, la voie se bifurque à un endroit que l'on nomme Empalme; les deux lignes partant de ce point conduisent à Barcelone, l'une en longeant la mer, c'est la plus pittoresque, dit-on, l'autre par l'intérieur. Si nous n'avions pas manqué le train ce matin, nous aurions suivi la première de ces lignes ; notre train de ce soir suit la seconde, beaucoup moins intéressante. Du reste, peu nous importe, la nuit est venue, et, après vingt-quatre heures de route, nous n'avons plus qu'un désir, celui d'arriver le plus tôt possible.

Enfin, vers huit heures, on annonce Barcelone et nous nous hâtons de mettre pied à terre. Les supérieures des trois maisons de la Sainte-Famille sont là à nous attendre, bien qu'elles n'aient pas encore reçu les dépêches annonçant notre retard. Nous nous empressons de quitter la gare et de monter en voiture, car il nous reste près

d'une heure de chemin à faire avant d'arriver à Las Corts, où nous devons recevoir l'hospitalité. Je ne me rends pas bien compte du trajet que nous faisons; je sais maintenant que, la gare étant à l'est de la ville et Las Corts à l'ouest, nous avons dû traverser une bonne partie de la cité, et c'est ce qui m'explique les longues files de lanternes à gaz, brillamment illuminées, que nous rencontrions à chaque instant. Nous finissons par arriver à une route obscure et extrêmement cahoteuse, c'est le chemin de Las Corts, et bientôt la voiture s'arrête à la porte du couvent.

Une charmante réception avait été organisée pour le matin, à l'heure où l'on nous attendait; mais dans l'incertitude où l'on s'était trouvé en ne nous voyant pas venir par le premier train, on s'était borné au strict nécessaire, et nous en sûmes gré à tout le monde, car le besoin de repos était le plus urgent pour nous, et nous nous hâtâmes d'aller en jouir, après avoir salué M. l'aumônier et les personnes présentes.

Hier, grâce à l'accueil cordial que nous trouvons ici et à ce beau ciel sans nuages, si différent de notre ciel de France, les fatigues du voyage étaient presque oubliées. Nous avons fait connaissance avec la maison et le parc qui l'entoure. L'établissement ou, comme on dit ici, le *Collège de Lorette*, est dans une situation fort belle. Il se trouve à l'ouest de la ville, à quelques centaines de mètres de l'*Ensanche* (c'est le nom qu'on donne à l'immense agrandissement projeté et en partie exécuté de Barcelone), sur le versant d'une petite colline d'où l'on embrasse un vaste et splendide horizon. L'air y est très pur et l'accès en est facilité par une ligne de tramvias qui conduit jusqu'au cœur de la vieille ville. Aussi la maison jouit-elle d'une juste renommée à Barcelone, et volontiers les parents y envoient leurs enfants. En ce moment

le nombre des pensionnaires atteint presque la centaine. Pendant bien des années le local avait laissé à désirer. Une vaste construction a été entreprise, la partie achevée est d'un bel aspect; quand tout sera terminé, le collège de Lorette pourra marcher de pair avec les plus beaux établissements de ce genre. Ce qui nous a le plus frappés et le plus complètement satisfaits dans notre visite, c'est la chapelle. Comme proportions et commodité, on ne peut rien désirer de mieux. Cette chapelle a été enrichie d'un sanctuaire de toute beauté, qui est une véritable œuvre d'art et fait l'admiration de tous les visiteurs. L'autel, en beau marbre blanc, est surmonté d'une sorte de retable gigantesque qui comporte dans ses ornementations des statues, des lustres et des sculptures du plus bel effet. Tout cela est richement doré et doit être resplendissant les jours de grande illumination. Les peintures de la voûte et des murs complètent cette magnifique décoration et font du sanctuaire un véritable bijou. Toutes ces splendeurs sont dues à la générosité d'un bienfaiteur qui s'est complu à en doter le collège de Lorette, en souvenir d'une fille bien-aimée, enlevée prématurément à son affection et ancienne élève de la maison.

Un très vaste jardin entoure les bâtiments. Il paraît qu'il a beaucoup perdu de sa beauté. Quand, il y a quatorze ans, notre très révérend Père visita cet établissement, on comptait par centaines les orangers qui couvraient la propriété; la maladie en a fait mourir un très grand nombre; il en reste fort peu; par leur taille et leurs beaux fruits on peut se faire une idée de ce que devait être autrefois ce jardin. Mais, tel qu'il est, il offre encore bien des agréments et une utilité incontestable.

Je ne puis parler ici de la joie avec laquelle les membres de la communauté accueillirent notre Père Général.

Sa visite était désirée depuis bien des années, on pressentait les grâces qu'elle apporterait; on la reçoit comme une faveur insigne du bon Dieu, et comme un puissant encouragement à persévérer dans les pratiques de la ferveur religieuse et du zèle pour les âmes.

La Sainte-Famille possède trois établissements à Barcelone ; inutile de dire que, dès le premier jour, on vint des deux autres maisons saluer le premier Chef de la Famille et demander sa bénédiction.

Les élèves aussi s'empressèrent de montrer leur bonheur. Elles comptaient sans doute sur cette visite pour obtenir bien des faveurs très appréciées des enfants de tous les pays ; mais on nous assure, et nous le croyons sans peine, que ce n'est pas cela seulement qui fait leur joie. Elles sont attachées de cœur aux supérieurs de celles qui se consacrent à leur éducation, et c'est surtout la joie de leurs maîtresses qu'elles partagent. Nous avons eu hier la réception préparée pour la veille, mais avec moins d'éclat, notre bien-aimé Père ayant rappelé le deuil récent dont vient d'être frappée la Sainte-Famille par la mort de la vénérée Mère Bonnat, et ayant déclaré ne vouloir aucune fête.

Aujourd'hui dimanche, fête de sainte Thérèse, nous ne sommes pas sortis de la propriété. Notre Père Général ne veut aller en ville que pour les visites indispensables, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut les faire.

Jeudi 19 *octobre*. — Le temps continue à être splendide. Il fallait venir ici pour se dédommager de cette série de jours pluvieux dont on est si fatigué en France.

Lundi dernier, notre très révérend Père a voulu faire ses visites à Monseigneur et aux amis des Œuvres de la Sainte-Famille. L'accueil a été partout des plus aimables. L'Évêque de Barcelone, Mgr Urquinahona, est un beau vieillard un peu courbé par l'âge et par le travail,

mais dont la physionomie indique une grande finesse et beaucoup d'esprit. Les journaux parlent de lui en ce moment pour le siège de Séville actuellement vacant. Nous avons bien regretté qu'il ne s'exprimât pas en français. Il est très bienveillant pour les Œuvres de la Sainte-Famille, et notre Père Général n'a pas manqué de le remercier de ses bontés. Son page nous a fait voir quelques pièces du palais, entre autres la chambre à coucher de Monseigneur et sa chapelle; tout cela est modeste comme dimension, mais il s'y trouve, ainsi qu'on le rencontre si souvent en Espagne, des choses bien précieuses comme peintures et sculptures.

L'évêché touche presque la cathédrale; nous n'avons pas, en ce moment, le temps de la visiter; nous y reviendrons. Elle ne produit pas un fort bel effet au dehors; l'intérieur, sans doute, doit être plus imposant.

Nous nous rendons ensuite à la communauté de l'Espérance. Cette maison est neuve et située dans l'*Ensanche*, c'est-à-dire dans le nouveau quartier. Elle est de modeste apparence, mais grande et parfaitement aménagée. On achève en ce moment la chapelle et quelques pièces qu'on a voulu y ajouter. C'est un groupe de bienfaiteurs qui a entrepris de doter l'Œuvre de l'Espérance d'une maison convenable. Ces messieurs ont bien fait les choses et ont droit à la reconnaissance de la Sainte-Famille. En quittant la communauté nous allons à Sarria, village dont dépendait autrefois Las Corts. Le chemin qui y conduit est exécrable, et maintenant que nous le voyons pendant le jour, nous comprenons la cause des nombreux cahots que nous avons si bien sentis le soir de notre arrivée. Le but de notre visite à Sarria est de voir l'un des principaux bienfaiteurs de l'Espérance, celui qui a eu l'initiative de tout ce qui s'est fait pour les récentes constructions. Nous recevons le plus cordial accueil dans

la villa de M***, qui parle parfaitemen français, ainsi que toute sa charmante famille. Après quelques instants de conversation, nous rentrons à Las Corts, situé tout près de là.

Je n'ai rien à signaler pour les deux jours suivants. Aujourd'hui nous avons passé la journée en ville pour visiter de nouveau l'Espérance et l'externat de Lorette. Ces Dames sont en location dans une maison qui laisse beaucoup à désirer comme installation, et cependant les élèves affluent chez elles. Notre visite ayant été annoncée, les enfants étaient arrivées en toilette et chargées de ces belles fleurs qu'on voit ici en abondance. Elles nous font l'accueil le plus agréable et acceptent en retour la faveur d'un congé et de bonnes paroles auxquelles elles ne paraissent nullement insensibles.

L'externat compte une soixantaine d'élèves; ce nombre serait bien supérieur si le local était plus vaste et plus convenable. La Mère de Lesseps, supérieure de cet établissement, ne désespère pas de pouvoir l'installer dans de meilleures conditions.

Demain je me propose de faire une promenade à travers la ville.

Vendredi 20 *octobre*. — M. l'Aumônier veut bien, cette après-midi, faire trêve, pour quelques heures, à ses occupations de confesseur dans toutes les langues européennes, et me servir de guide. Nous prenons, à la porte de l'aumônerie, la tramvia qui doit nous conduire à l'entrée de la vieille ville. Chemin faisant, nous admirons les belles constructions des quartiers neufs, entre autres l'Université, le séminaire, des couvents, des fabriques, etc. Toutes ces constructions se présentent fort bien, et quand tout le terrain réservé à l'agrandissement de la ville sera ainsi bâti, Barcelone sera une des plus belles villes du monde. Mais qu'il me soit permis de dire ici

tout bas que les visiteurs seraient encore mieux impressionnés si les rues n'étaient pas dans un état vraiment déplorable, sous certains rapports. Elles sont larges, tirées au cordeau, plantées pour la plupart, mais les cloaques y abondent.

Nous quittons la tramvia à la place de Catalogne et nous suivons la Rambla. On appelle ainsi une avenue très large et magnifiquement ombragée, qui traverse d'un bout à l'autre la vieille ville et va aboutir au port. C'est une promenade toujours animée, très bien tenue, du reste, et qu'il faut avoir parcourue une fois pour avoir une idée du mouvement et de la vie qui règne à Barcelone. Nous revenons ensuite un peu sur nos pas afin de parcourir la calle Fernando, autre spacieuse artère de la ville, bordée de beaux et riches magasins, ainsi que de plusieurs établissements publics; nous la quittons un moment pour visiter la plazza Real, belle place avec un square au milieu, entourée de galeries et qui me rappelle le jardin du Palais-Royal à Paris. La calle Fernando nous conduit au Parc, magnifique plantation située sur l'emplacement de l'ancienne citadelle. Vers le centre du parc, se trouve un monument, espèce de château-d'eau, construit dans le style et presque sur le modèle du palais des Arts à Marseille. Le pavillon principal est surmonté d'une terrasse où l'on accède par de vastes escaliers. Nous étions là, admirant le coup d'œil dont on jouit de cette hauteur, lorsque je vis déboucher d'un des escaliers un homme, vêtu d'un costume oriental, qui se mit à me regarder fixement ; il finit par s'approcher de moi, me prit la main, la baisa avec respect, la mit sur sa tête et fit sur lui-même un grand signe de croix. L'inconnu était au milieu de ces cérémonies, quand deux autres Orientaux, puis une femme et un petit garçon, arrivèrent aussi et firent la même chose. Je n'eus garde

de m'opposer à ces manifestations de la foi de ces braves gens. Mon compagnon, qui a voyagé partout et connaît une foule de langues, sut bientôt découvrir que c'étaient des Maronites du Liban, en tournée de pèlerinage, qui faisaient sonner bien haut leur titre de catholiques et étaient heureux de montrer leur affection pour la France, car ils m'avaient reconnu pour un prêtre français.

Dans le parc de Barcelone, il y a, en pleine terre et en parfaite vigueur, une quantité de plantes, d'arbustes et d'arbres qui, chez nous, sont classés parmi les exotiques : là ils viennent comme sur leur sol natal. Du reste ce jardin est fort bien entretenu.

Rien à noter sur les quais, que nous avons longés en partie. C'est le mouvement et la variété que l'on rencontre dans toutes les grandes villes maritimes.

Je tenais beaucoup à visiter l'église Santa Maria del Mar et à voir dans cette église une certaine chapelle dédiée à saint Michel-des-Saints. Elle est tout près des quais, nous nous y rendîmes. Ma déception fut grande en y arrivant. Tout y était sombre comme au milieu de la nuit et il était impossible d'y rien voir. On chantait l'office au chœur ; à la lueur des lampes, nous nous dirigeâmes vers le sanctuaire, mais les lumières, trop faibles pour un si grand vaisseau, nous permettaient à peine de nous guider ; l'office venant à finir, nous fûmes plus que jamais plongés dans l'obscurité. Un des bénéficiers qui sortait du chœur, et qui y voyait plus clair que moi, vint à ma rencontre et m'interpella en bon français. Je lui fis connaître l'objet de ma visite, et, très aimablement, il nous conduisit à la chapelle en question. La grille était ouverte ; j'y entrai pour voir de plus près la décoration intérieure ; nos efforts furent à peu près inutiles. Je ne puis offrir au bon P. Amorès, en souvenir duquel je faisais cette démarche, que ma bonne volonté,

sans avoir la satisfaction de lui assurer que tout est en bon état dans la chapelle dont il est le bénéficier.

A la cathédrale, même déception ; là aussi tout est obscur. Il paraît que c'est un genre adopté à Barcelone ; on dit que cela favorise la piété, mais il faut avouer que cela offre aussi bien des inconvénients. Cette cathédrale est pourtant, dit-on, fort belle, on y signale une quantité de choses remarquables. J'espère avoir plus de bonheur une autre fois.

Nous entrâmes dans une troisième église, celle de Belem, ancienne église des Jésuites. Celle-ci était plus claire, pour une bonne raison, c'est qu'on y exécutait des travaux de restauration, et que, pour assujettir les échafaudages, il avait fallu ouvrir les fenêtres. A cause de ces mêmes travaux, on ne pouvait presque rien visiter. Je suis confus de dire si peu de chose des églises de Barcelone ; j'avoue n'être plus tenté d'aller en voir d'autres.

Samedi 21 *octobre*. — Ce matin, à Las Corts, j'ai célébré la sainte Messe pour le repos de l'âme de la Mère Bonnat. Cette vénérée Mère est la fondatrice de toutes les Œuvres de la Sainte-Famille en Espagne, elles les a toujours suivies avec le plus vif intérêt et elle continuera à les protéger, sans aucun doute. Des Sœurs sont venues des deux autres maisons, et les enfants, s'associant aux prières de leurs maîtresses, se sont approchées en grand nombre de la sainte Table.

Cette après-midi, cérémonie religieuse fort touchante. Notre Père Général a adressé la parole aux élèves, puis en a admis un certain nombre dans la Congrégation établie pour elles. Les externes sont venues fraterniser avec leurs compagnes du pensionnat ; la joie a été complète, aussi dure-t-elle encore en ce moment où la nuit est déjà venue. On a illuminé brillamment les allées, et

surtout la grotte surmontée de la statue de la sainte Vierge; les cris de joie ne cessent pas.

Mardi 24 octobre. — Esparraguerra. — Rien de notable dans la journée de dimanche. Hier, de bonne heure, nous nous sommes rendus à la gare de la place de Catalogne, afin de partir pour nous rendre ici. Nous arrivons trop tôt, les portes de la gare ne sont pas ouvertes. Par faveur cependant on veut bien devancer l'heure officielle; on finit par ouvrir les guichets, puis les portes de la salle d'attente et nous montons dans les wagons, qui sont loin de ressembler à ceux de Port-Bou. Nous n'avons qu'un court trajet à faire; il est des plus intéressants. Pendant l'espace de 5 à 6 kilomètres on traverse la riche campagne de Barcelone, semée de villages et d'établissements industriels, puis on gagne la vallée du Llobregat, que l'on suit jusqu'à Martorell. Bientôt on commence à apercevoir la cime dentelée du Montserrat, et ce spectacle, nous l'aurons sous les yeux jusqu'à Esparraguerra. Un peu avant Martorell on traverse le Llobregat, à 200 mètres d'un vieux pont très curieux, sur la même rivière; dans le pays on l'appelle le *Pont du diable;* les savants disent que la construction de ce pont remonte jusqu'à Annibal. Il est en pierre et se compose d'un arc ogival très grand, dont la clef est très élevée au-dessus de l'eau, et de deux arcs plus petits, l'un ogival et l'autre plein cintre. A l'entrée du pont se dresse un arc de triomphe et au milieu un portique. Ce qu'il y a de plus remarquable en ce pont, c'est qu'il est à pentes tellement raides des deux côtés, et si étroit, que les voitures n'y peuvent passer.

Nous quittons le train à Martorell et nous nous installons dans une diligence pour faire le trajet, d'une heure et demie environ, qui nous sépare d'Esparraguerra. Six mules sont attelées à notre véhicule, lequel ne res-

semble pas beaucoup aux omnibus de Paris, notamment pour les vitres, qui sont absentes et remplacées par des volets en bois percés de petites ouvertures en losange ; nous ne sommes pas trop mal à l'aise et nous nous confions à notre conducteur, qui est, paraît-il, le plus habile du pays. La route laisse bien à désirer, mais l'adresse du cocher supplée à tout. Un peu avant d'arriver, on rencontre un torrent ; le pont nécessaire pour en faciliter le passage a été oublié. Peu importe, on descend rapidement, on passe dans le lit du torrent, qui heureusement est à sec, et l'on remonte aussi vite que l'on peut. Enfin voici le village. Notre attelage enfile une rue longue et étroite où son approche fait sensation, puis nous tournons pour gagner la plus belle rue de l'endroit, et nous nous arrêtons devant la porte du couvent des Sœurs de l'Immaculée Conception. Ces bonnes Sœurs ont, en effet, ici une œuvre intéressante : un petit pensionnat et des classe : si l était juste que notre Père Général leur accordât aussi la faveur d'une visite.

La joie fut grande au moment de notre arrivée; elle l'a été pendant tout notre séjour. Il a fallu passer par toutes les cérémonies habituelles, chants, compliments et visites. Notre Père Général se prête si volontiers à tout cela, qu'il gagne la confiance sur toute la ligne, et ces enfants, qui le voient pour la première fois, se mettent si bien à l'aise avec lui, qu'elles s'enhardissent à lui demander toutes les faveurs qu'elles désirent se voir accorder. Du reste, leurs demandes sont bien accueillies et la joie est à son comble.

Le temps est magnifique, le soleil brille comme en plein été en France, la chaleur est même un peu forte. Aussi, que la végétation est splendide sous ce beau climat !

Esparraguerra est situé tout à fait au pied du Mont-

serrat. Le géant se dresse majestueusement tout près d'ici, et l'on est bien placé pour admirer l'aspect si bizarre de cette montagne rendue célèbre par le sanctuaire qui s'élève sur ses pentes. Ce n'est pas une montagne, c'est un amoncellement de petites montagnes pierreuses, posées les unes sur les autres. Les différents sommets se détachent nettement sur l'horizon et font mieux comprendre l'étymologie de son nom, *Mons serratus*, montagne à dents de scie.

Aujourd'hui, nous avons partagé notre temps entre le travail à l'intérieur et les visites au dehors. Nous sommes allés voir M. le Curé. Il avait chez lui une troupe de pèlerins du Montserrat, arrivés la veille, et auxquels il avait donné l'hospitalité en transformant sa maison en une sorte de camp. Du jardin du presbytère on jouit d'une bien belle vue sur la vallée du Llobregat. Rien n'est charmant comme ce paysage. M. le Curé voulut naturellement nous faire visiter son église et nous y accompagna. Elle est vaste et très riche de sculptures aux autels principaux. Pendant que nous y étions, un vicaire vint prendre le très saint Sacrement pour le porter à un malade, à la campagne. Cette cérémonie ne nous offrit rien d'extraordinaire, mais on nous dit à ce propos que rien n'est beau comme de voir le Saint Viatique porté le soir dans les rues du village. La famille du malade a soin de faire prévenir les habitants des rues par lesquelles doit passer le très saint Sacrement, et de faire distribuer des torches en grand nombre, pour l'escorter, et toutes les maisons sont illuminées. Que nous sommes loin, en France, de ces manifestations si catholiques !

Nous vîmes aussi un des principaux habitants de l'endroit et nous fûmes frappés du luxe et du bon goût de sa demeure. Nous ne nous attendions pas à cela dans

une localité qui semble offrir si peu de ressources.

Demain matin nous quitterons Esparraguerra pour retourner à Barcelone. Nous nous éloignerons d'ici sans avoir vu le sanctuaire de *Notre-Dame de Montserrat*. Ce pèlerinage nous demanderait au moins une bonne journée, nous n'avons pas le temps de le faire et nous nous contentons d'invoquer de loin la Vierge vénérée.

Samedi 28 *octobre*. — *Barcelone*. — Le temps s'était couvert pendant la nuit du mardi au mercredi; le matin vers six heures une légère pluie était tombée. Aussitôt les élèves des Sœurs conçurent l'espérance de nous voir différer notre départ. La pluie est si rare dans ces beaux pays, que quelques gouttes d'eau suffisent pour empêcher de sortir. Nous n'en eûmes pas autant de peur; à l'heure dite nous fîmes nos adieux et nous nous embarquâmes de nouveau dans la vieille diligence qui nous avait amenés. Rien de saillant dans ce voyage de retour. Le torrent, malgré la pluie du matin, était encore à sec et les wagons n'avaient pas changé. Le temps s'était remis au beau et nous jouîmes longtemps de la vue du Montserrat. Au lieu de descendre à la gare de Catalogne d'où nous étions partis la veille, notre train nous conduisit, en faisant un tour immense, jusqu'à la gare de France. C'était la première fois qu'on suivait cette nouvelle ligne et ce ne fut pas très agréable pour nous, car la distance à franchir pour se rendre à Las Corts est bien plus considérable.

Rien à noter pour la journée suivante, si ce n'est une charmante réunion d'anciennes élèves, auxquelles notre Père Général adressa, à la chapelle, des conseils bien sages et bien pratiques. Cette instruction fut suivie d'un salut solennel. Plusieurs de ces demoiselles prêtèrent le concours de leur voix et de leur talent pour rehausser cette cérémonie, elles le firent bien volontiers et bien pieusement.

Une tempête effroyable éclata la nuit suivante et cette fois ce fut un déluge qui dura toute la matinée du lendemain. Cela dérangeait mes projets de promenade. Cependant la pluie ayant cessé de tomber vers une heure, je me fis conduire au cimetière, qu'on m'avait bien recommandé de visiter.

Du chemin de fer, en voyageant, j'avais aperçu quelques-uns de ces asiles de la mort, j'étais désireux d'en voir un, de près. Le grand cimetière de Barcelone a une entrée monumentale. On franchit d'abord une première enceinte semi-circulaire disposée en jardin, puis on arrive à la porte principale. Cette porte est surmontée d'une statue en marbre blanc, représentant un ange assis, tenant en main une trompette qui repose sur ses genoux; au-dessous on a gravé cette inscription : *Expecto resurrectionem mortuorum*. J'ai trouvé cette idée admirable.

Les cimetières espagnols ne ressemblent pas aux nôtres. Ici, généralement, on n'enterre pas les morts, on les *emmure*, c'est l'expression adoptée et elle est exacte. Le cimetière de Barcelone m'a paru divisé en deux parties. La première est partagée en plusieurs grandes places carrées, séparées les unes des autres par des rues bien droites et sablées fort soigneusement. Ce qui fait la division des places et des rues, ce sont d'épaisses murailles percées de part et d'autre, d'une manière symétrique, de niches longitudinales pouvant recevoir chacune un cercueil. Quand on a mis un corps dans une de ces niches, on place à l'ouverture une plaque sur laquelle on grave le nom du mort, la date de son *emmurement* et telles inscriptions qu'on veut. Il y a de ces murailles qui ont jusqu'à huit ou dix rangs de sépulcres ainsi superposés. Dans l'espace laissé libre au milieu des places, il y a des monuments comme dans nos cimetières français.

La seconde partie du champ des morts est entourée d'une immense galerie ; à chaque arcade correspond une chapelle plus ou moins richement décorée. L'espace du milieu est également consacré à des monuments à la française. Une vaste chapelle, où l'on dit la messe tous les jours, sépare ces deux portions du cimetière. Nous avons vu là des chefs-d'œuvre, des inscriptions bien touchantes, mais nous y avons aperçu aussi bien des banalités et des frivolités.

Notre départ pour Valence étant fixé à demain soir, nous avons passé une partie de notre journée d'aujourd'hui en visites aux amis et aux maisons de la Sainte-Famille.

Mercredi 1er novembre. — *Valence.* — Nous avons dit adieu dimanche à ce beau pays de Barcelone, où nous avons été si bien accueillis. C'est à regret que nous nous en éloignons, c'est à regret aussi qu'on nous voit partir, si nous en jugeons par ce que nous voyons et entendons. Il est certain que notre Père Général a gagné ici l'affection de tout le monde et que tous, jusqu'aux enfants de la classe pauvre, à qui il a donné des preuves de son paternel intérêt, garderont le meilleur souvenir de sa visite.

Notre départ devait avoir lieu lundi matin seulement ; le voyage eût été plus intéressant et moins fatigant. Malheureusement les heures des trains ayant été modifiées, il nous fallait absolument partir le soir et voyager la nuit. Ce train étant le seul direct entre Barcelone et Valence, nous trouvons foule à la gare et nous risquons d'avoir des compagnons de voyage, peut-être pas à notre goût, dans le compartiment où nous montons. La mère de Lesseps, si connue et si appréciée à Barcelone, se donne un peu de mouvement et finit par nous caser comme il faut. Nous voilà installés, et vers neuf heures le train part nous emportant à Valence.

Je ne puis rien dire du parcours. Nous avions un magnifique clair de lune, mais malgré cela on distingue mal les objets, et puis on fait bien quelques efforts pour dormir. Vers le milieu de la nuit, nous essuyons une rafale, les deux lampes qui éclairaient le compartiment sont éteintes du coup; à la station suivante on les rallume. Vers cinq heures, nous jouissons tout à notre aise de la vue de la comète. A six heures, nous sommes à Castellon de la Plana, ville forte dont, à la faveur du jour naissant, nous apercevons les clochers. Puis à mesure que le jour croît nous découvrons des sites enchanteurs, ayant presque toujours la mer à notre gauche à peu de distance, et traversant de riches pays plantés à profusion d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de caroubiers et de palmiers. Nous passons auprès de petites villes à l'aspect riant. Une station porte le nom illustre de Sagonto. C'est un amas immense de ruines qui disent encore ce que fut autrefois cette fameuse cité, aujourd'hui peuplée seulement de quelques milliers d'habitants. On approche de Valence. Bientôt on passe près du Grao, port de Valence, et l'on découvre une multitude de dômes blancs et de tours qui annoncent la ville. Enfin le train s'arrête, nous sommes au terme du voyage.

Quelques Sœurs sont là, accompagnées de plusieurs élèves que nous reconnaissons facilement à leur uniforme. Ces chères enfants, ayant su qu'on attendait l'arrivée des supérieurs, ont mis leurs équipages à notre disposition, nous n'avons que l'embarras du choix. La distance entre la gare et le collège est vite franchie, et nous trouvons à l'arrivée une foule sympathique qui nous souhaite la bienvenue. Nous nous arrêtons peu, on aura le temps de se revoir dans la journée.

Ici, comme à Barcelone, le collège de Lorette jouit de

la meilleure réputation, aussi est-il florissant. Au pensionnat sont annexés un externat et un jardin d'enfants. Cela fait un ensemble d'œuvres qui permet de donner une éducation complète aux jeunes filles de la haute société de Valence. Des classes gratuites d'adultes sont ouvertes, le soir, pour les jeunes ouvrières; les plus grandes élèves du pensionnat servent d'adjointes aux Sœurs chargées de cette œuvre charitable; elles tiennent beaucoup à cet emploi méritoire.

Vers trois heures de l'après-midi, les élèves réclament l'honneur de saluer notre Père Général. Elles s'acquittent à merveille de ce devoir d'urbanité, les chants surtout sont exécutés avec beaucoup de goût. J'ai oublié de dire qu'ici, comme à Barcelone, toutes les enfants savent le français, l'instruction se donne en cette langue et les élèves finissent par l'apprendre quelquefois d'une manière parfaite.

Hier, mardi, nous sommes allés offrir nos hommages à Mgr l'Archevêque. Sa Grandeur nous a reçus avec bienveillance et nous a donné tous les pouvoirs nécessaires pendant notre séjour. J'ai remarqué dans la cour de l'archevêché une belle statue, en marbre blanc, de saint Thomas de Villeneuve, qui fut autrefois archevêque de Valence. Nous sommes ici sur une terre de saints, nous nous en apercevons à chaque pas.

De l'archevêché nous allons à la cathédrale, qui est voisine. Nous la visitons rapidement, nous promettant d'y revenir. Tout à côté se trouve le sanctuaire vénéré de *Nuestra Señora de los Desemparados*. C'est le sanctuaire de prédilection des Valenciens, nous ne pouvons manquer d'aller y saluer Marie, que l'on y invoque avec tant de ferveur sous ce vocable de *Notre-Dame des Abandonnés*. Au lieu de nous conduire dans l'église, on nous introduit dans une petite chapelle réservée qui se trouve

derrière le maître-autel et que l'on appelle *el Camara de la Virgen*, la Chambre de la Vierge. Nous sommes là plus à notre aise pour prier et pour voir la statue miraculeuse. La sainte Image se présente à nous, vue de dos, mais, sur un mot dit au sacristain, nous voyons celui-ci allumer d'abord de grands cierges, puis faire mouvoir un mécanisme, et la statue merveilleuse tourne lentement sur elle-même jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait en face de nous. Nous pouvons alors la contempler de près, admirer les traits de son visage, la figure de l'Enfant Jésus, et les riches ornements dont elle est toute couverte. Ces ornements, qui doivent représenter des sommes considérables, sont des dons de la piété espagnole ; chaque jour ils augmentent.

Les Dames de Lorette possèdent une petite campagne, à vingt minutes de Valence. C'est le but de promenade de leurs élèves ; elles y vont fréquemment respirer le bon air et y prendre leurs ébats. Nous l'avons visitée hier après midi et, chemin faisant, il nous a été donné d'admirer cette splendide plaine de Valence qu'on nomme *la Huerta*, et que l'on compare si justement à un jardin. C'est une plaine immense de près de 4 lieues carrées de superficie, arrosée avec art, et dont pas un pouce de terrain n'est perdu. L'activité des habitants, la température si douce du pays, et surtout ces irrigations faites avec tant d'intelligence, ont donné au sol une fécondité incomparable. En toute saison on y cultive toutes sortes de produits, et rien n'est gracieux à voir comme ces champs de verdure, sillonnés de ruisseaux, et au milieu desquels on distingue, de distance en distance, des groupes de maisonnettes bien blanches. Ces petites habitations, que l'on appelle *barraccas*, sont toutes sur le même modèle, on dirait des cellules de Chartreux, et les petites croix qui en surmontent les pi-

gnons ne sont pas faites pour détruire cette illusion. L'eau qui alimente ces canaux provient du fleuve dont on voit le lit à Valence, mais dont les eaux sont retenues bien en amont de la ville pour être distribuées dans la campagne. Le *Turia*, c'est le nom du fleuve, ne fait pas un très bel effet dans Valence, où il est habituellement à sec, mais il n'en rend pas moins de précieux services à l'époque des inondations, car alors il coule à pleins bords; dans les temps ordinaires il a bien aussi son utilité : son lit sert de séchoir pour la lessive et de champ de manœuvre pour la cavalerie. De très beaux ponts relient les deux rives, et plusieurs de ces ponts sont ornés de statues des saints patrons de la ville, en particulier celui que nous avons franchi pour aller à la campagne, qui porte, d'un côté, la statue de saint Vincent Ferrier, de l'autre, celle de saint Vincent, martyr, tous deux enfants de Valence.

Aujourd'hui, fête de tous les Saints, un ami de la maison veut bien me faire faire une petite promenade en ville. Je tenais par-dessus tout à voir la *Casa natalicia*, maison natale de saint Vincent Ferrier; mais la maison, actuellement transformée en église, était fermée. Il fallut nous contenter de voir la cour intérieure, petit espace de quelques mètres carrés. Les murs, recouverts de faïences peintes représentant les principaux traits de la vie du saint, supportent un nombre considérable d'ex-voto, aussi naïfs que dans la plupart de nos vieux sanctuaires de pèlerinages en France. Je remarquai surtout un grand nombre de nattes de cheveux; il paraît que c'est ici une des offrandes les plus communes. — Au fond de la cour, il y a un bassin avec quelques robinets et des gobelets, l'eau qui y coule provient du puits de la maison du saint, on lui attribue une vertu miraculeuse. Il est bien entendu que nous goûtâmes cette eau Du

reste, tous les gens, et ils sont nombreux, qui passent devant la porte de la cour ne manquent jamais d'y entrer pour y boire une gorgée de l'eau de saint Vincent.

Nous allâmes voir ensuite l'ancien couvent des Dominicains, tout plein, lui aussi, des souvenirs de saint Vincent. Il est devenu, je crois, la capitainerie générale. Nous vîmes là deux belles chapelles; l'une sert pour l'armée, on y préparait la messe militaire; la seconde, *Capilla Real*, contient les tombeaux des anciens rois de Valence. — Nous parcourûmes la jolie promenade de la *Glorieta*, puis nous allâmes à la cathédrale, où s'achevait la messe solennelle, ce qui ne nous permit pas encore de la visiter en détail.

Ce soir nous avons eu ici, au collège, ce qu'on appelle une *fonction*. Les vêpres ne sont pas d'usage à Valence, pas plus que dans le reste de l'Espagne, mais les jours de grande fête, il y a un exercice devant le très saint Sacrement exposé, et c'est cet exercice que l'on nomme *la fonction*. On le diversifie suivant la dévotion du jour : tantôt c'est un psaume que l'on chante, avec des prières en langue vulgaire; d'autres fois, c'est ce qu'on appelle le *Trisagion de la sainte Vierge*, pieuse et touchante prière, sorte de dialogue entre le prêtre au pied de l'autel, les fidèles et le chœur des chantres dans les tribunes; il y a encore la *Félicitation à la sainte Vierge*, qui n'est autre chose que le chapelet de l'Immaculée-Conception, moitié chanté, moitié récité, et suivi d'une série d'oraisons. Un autre chant usité aussi pour les fonctions est le *Santo Dios;* la musique en est fort pieuse et entraînante; on aime toujours à l'entendre, et l'on sent que l'on prie en chantant avec tout le monde.

Il est consolant de voir l'attitude des élèves pendant ces exercices; toutes ont la tête couverte de la mantille, qui leur donne un air très modeste; elles chantent et

prient à haute voix, avec beaucoup d'ensemble, et l'on nous dit qu'elles vont toujours avec bonheur et empressement à toutes les réunions de la chapelle, quelque longues qu'elles puissent être.

Valence, dimanche 5 novembre: — En vertu d'un précieux privilège accordé à l'Espagne, tout prêtre peut célébrer trois fois le saint sacrifice de la Messe le jour des Morts. Le culte des morts est bien gardé ici. On se rend en foule aux cimetières dès le 1er novembre, on y porte des cierges que l'on fait brûler le soir à l'entrée des tombeaux. Cette illumination offre, paraît-il, un beau spectacle. Dans les églises, on célèbre partout des services et dans un grand nombre on fait le *Mois des Ames.*

Nous ne sommes sortis qu'un moment jeudi dernier, jour des Morts, pour faire une petite promenade après le dîner. Nous avons trouvé tout près d'ici un lieu charmant pour cette récréation. Ce n'est autre chose que l'*Alameda*, c'est-à-dire la plus belle promenade de Valence, que toute la société de la ville parcourt à certaines heures, mais qui est complètement déserte au moment où nous nous y rendons. *Alameda* veut dire : *lieu planté de peupliers.* Autrefois, peut-être y en avait-il sur cette promenade ; aujourd'hui, c'est une magnifique avenue de plusieurs rangs de platanes le long de la rivière et une série de parterres et de bosquets formés de plantes fort belles, d'orangers, de citronniers, de bambous, etc., etc. Nous sommes si contents de cette découverte, que nous avons refait la même promenade les deux jours suivants.

Vendredi matin nous avions rendez-vous à la cathédrale pour visiter les saintes Reliques qu'elle possède. En attendant l'arrivée de l'excellent chanoine don Luis Badals, qui tenait à nous les faire voir lui-même, nous admirons les magnificences de cette belle église. Le chœur surtout, comme dans la plupart des cathédrales

espagnoles, appelle notre attention par les riches sculptures dont il est orné. Il y a aussi, dit-on, de très précieuses statues au-dessus de plusieurs autels, mais actuellement elles sont dissimulées par des tableaux qui eux-mêmes sont de grand prix. On nous fait entrer dans l'ancienne salle capitulaire, enrichie des portraits de tous les archevêques de Valence ; plusieurs ont la calotte cardinalice, trois d'entre eux portent la tiare. Un grand tableau, dans un des côtés, représente quatre saints, enfants de Valence : les deux saints Vincent, saint Thomas de Villeneuve et saint Louis Bertrand, occupés à arroser un arbre qui symbolise l'Eglise de Valence. — Enfin on vient nous prévenir que le chanoine nous attend, et nous nous rendons à la sacristie où l'on vénère les Reliques. Cette sacristie est une sorte de sanctuaire, le respect y est commandé et à juste titre quand on sait tous les trésors qui s'y trouvent. On commence par allumer des cierges, et tout le monde se prosterne quand on ouvre les deux battants de la principale armoire vitrée. Un bénéficier, en habit de chœur, lit l'énumération des saintes Reliques, le sacristain les éclaire à mesure. Je ne dirai pas toutes celles que nous avons vues, j'en ai la liste complète, et elle est longue. Je n'en veux citer que la plus insigne et la plus précieuse de toutes ; c'est le *très saint Calice dans lequel Jésus-Christ Notre-Seigneur a consacré son très précieux Sang et l'a donné à boire à ses Apôtres, la nuit de la Cène, dans le Cénacle.* C'est en ces termes qu'on nous la présenta.

On ne peut se défendre d'un certain étonnement en apprenant que cette Relique si précieuse se trouve ici. Cependant les Valenciens n'émettent aucun doute sur l'authenticité d'un pareil trésor; ils savent l'histoire de ses diverses pérégrinations, ont des documents qui en font foi et s'appuient surtout sur la fête très solennelle

qui, depuis des siècles, se célèbre le 14 septembre en l'honneur du Très Saint Calice.

Ce vase sacré par excellence ne diffère pas beaucoup, pour la forme, de nos calices actuels, il a seulement de plus qu'eux, deux anses par lesquelles on peut le tenir. Voici une description que je trouve dans une brochure sur les reliques de la cathédrale de Valence :

« La *coupe* sacrée en laquelle consacra sa divine Majesté est en agate (cornaline orientale) de la grosseur d'une demi-orange un peu forte, et peut contenir de dix à douze onces de vin, elle est haute de quatre doigts et sans aucun ornement. Le *pied*, de même couleur que la coupe, semble être en écaille ; il est garni, à l'entour et vers le milieu, d'or très pur dans lequel sont enchâssés trente-huit perles très fines, deux diamants et deux émeraudes d'un grand prix ; sa hauteur est de trois doigts et demi. Le *montant*, avec son nœud, a trois doigts de hauteur. Il est, ainsi que les anses, en or très pur, orné de dessins finement burinés qui dénotent une très grande antiquité. Le calice entier, coupe, pied et montant, a environ une palme de hauteur. »

Après avoir vénéré cette précieuse relique, nous nous en approchâmes pour la voir de plus près. Au moyen d'un mécanisme, on voulut bien la sortir de l'armoire où elle était placée, et enlever le globe qui la recouvrait. On nous demanda des objets de piété pour les faire toucher au Saint Calice ; nous donnâmes nos chapelets et l'on nous invita ensuite à le baiser, ce que nous fîmes tous avec le plus profond respect.

Les autres reliques sont peu de chose auprès de celle-là. Nous n'oublierons pas de longtemps le souvenir de cette précieuse faveur.

La journée d'hier n'a été marquée par rien de bien saillant. Le soir, les enfants voulurent cependant nous

récréer un peu et, pour cela, elles jouèrent un acte d'une pièce qu'elles avaient représentée le jour de la fête de la Supérieure, qui se nomme Thérèse. Cette pièce n'était autre chose que la vie de cette grande patronne de l'Espagne, et l'acte auquel nous assistâmes est celui de la transverbération du cœur de cette grande amante de Notre-Seigneur. Le dialogue était tout en espagnol, mais les gestes étaient si expressifs, que nous n'eûmes pas de peine à comprendre au moins le sens, et nous applaudîmes de bon cœur.

Un Français, établi depuis longtemps ici, enfant de l'Œuvre de la Jeunesse, à Marseille, grand admirateur de notre Fondateur et du cardinal Guibert, s'était mis à notre disposition pour nous piloter dans la ville. J'ai accepté son offre bienveillante aujourd'hui, et grâce à lui j'ai pu voir enfin la *Casa natalicia* de saint Vincent Ferrier. Ma curiosité a été un peu déçue, mais la piété y a peut-être gagné. L'église de Saint-Vincent n'a rien de remarquable que trois belles lampes en argent massif, dons de la piété valencienne, et la statue du saint, placée au-dessus de l'autel. Cette statue est en bois et plus grande que nature. On raconte qu'elle a été faite du tronc d'un figuier qui était dans la cour. L'artiste avait mal pris ses mesures, et d'après les proportions données à la statue il lui manquait du bois. Désespéré, un soir, il s'adressa au saint qui avait fait tant de miracles durant sa vie et le supplia de lui venir en aide. Le lendemain, quand il retourna à son travail, il vit que le bloc de bois s'était allongé de ce dont il avait besoin pour achever son œuvre.— Cette église appartient à la ville, qui veille à sa conservation. — La maison du Cid, tout près du collège de Lorette, n'a pas été si bien traitée. Elle est devenue un magasin militaire, on y entasse de la paille pour les lits des soldats.

Avec mon guide, toujours complaisant, je visitai quelques églises encore, puis, à l'hôpital très curieux de *los Pobres Sacerdotes*, la chambre où mourut saint Louis Bertrand. Cette chambre a aujourd'hui le même aspect qu'au moment de la mort du saint (vers le seizième siècle, je crois). Il est représenté couché sur son pauvre lit, au moment où le bienheureux Juan de Ribera, archevêque de Valence, vient lui apporter sa dernière bénédiction. Le bienheureux archevêque est assis sur une chaise à côté du lit, tandis que deux religieux dominicains se tiennent de l'autre côté.

Je fis aussi une nouvelle visite à *N.-S. de los Desemparados*. Je voulais prier une dernière fois devant cette merveilleuse image, œuvre des anges, selon la légende, et lui demander de ne pas nous priver de son secours pendant la continuation de notre voyage, car c'est demain que nous laissons Valence pour nous diriger vers Malaga.

Le soir il y eut au Collège une grande fonction. Les anciennes élèves de la maison s'étaient réunies en grand nombre, à l'occasion de la visite de notre T. R. Père Général. Ce fut pour lui un vrai plaisir de constater l'attachement que conservent ces jeunes personnes, des meilleures familles de la ville et du pays, pour l'établissement où elles ont été élevées. Comme à Barcelone, il leur adressa une instruction bien sérieuse sur leurs devoirs et l'obligation de se montrer vigilantes au milieu de tant de séductions qui les entourent.

Malaga, mercredi 28 *novembre*. — Après avoir fait nos adieux à tout le monde, vers deux heures nous nous sommes éloignés de cette délicieuse ville de Valence ; nous garderons longtemps le souvenir des bonnes impressions qu'elle nous a laissées.

Nous entreprenions un long et fatigant voyage. Il faut

près de trente heures pour aller de Valence à Malaga. La première partie du trajet est charmante, on traverse un pays incomparablement beau; on est comme dans un jardin somptueusement planté et délicieusement arrosé ; nous avons ce splendide spectacle sous les yeux jusqu'à la nuit, qui vient bien à propos nous cacher les plaines dénudées de *la Manche*. Quand le jour renaît, nous avons changé de train à Alcazar de San-Juan, et nous nous trouvons sur la ligne de Cordoue. Bientôt nous apercevons le Guadalquivir, que nous côtoyons jusqu'à Cordoue. La chaleur commence à devenir accablante. Nous avons une heure d'arrêt à Cordoue, mais la gare est loin de la ville et il nous faut renoncer à visiter les merveilles de la cathédrale. — Nous prenons le train de Malaga, et nous poursuivons notre course; le pays, d'ailleurs beau et accidenté, n'offre rien de saillant jusqu'à Bobadilla. A partir de cette station, on se trouve transporté dans une série de gorges pittoresques dont l'aspect ne laisse pas que d'inspirer une sorte d'effroi. Le chemin de fer traverse une chaîne de montagnes rocheuses; à plusieurs reprises on n'a eu d'autre ressource que de jeter un pont au-dessus du précipice pour continuer la voie ferrée. Les tunnels se multiplient, on en compte jusqu'à quatorze entre les deux gares de Gobantes et d'Alora. Rien de curieux et d'imposant comme ces murailles à pic et ces abîmes profonds que l'on découvre à la sortie des tunnels. Mais quand on a achevé cette traversée périlleuse, la vue se repose agréablement sur la gracieuse vallée du Guadalhora, que l'on a sous les yeux jusqu'à Malaga. C'est de nouveau la fécondité et la richesse de la plaine de Valence. — La nuit était venue quand nous arrivâmes, enfin !

A peine débarqués, nous faillîmes avoir une affaire avec la police. Nous étions rendus au bas de la rue montueuse

qui conduit chez les Sœurs de l'Espérance, quand tout à coup on arrête notre voiture. C'est un agent de police qui parlemente avec le cocher et veut lui faire un procès. Qu'était-il donc arrivé ? Notre conducteur n'avait pas vu une corde tendue au milieu de la rue, à une telle hauteur, qu'il avait pu passer dessous sans s'en douter. Or, cette corde était placée là parce qu'il se trouvait une personne malade dans une maison voisine, et elle indiquait que le passage était interdit aux voitures. Notre pauvre cocher, n'ayant rien vu, ne pouvait être accusé d'avoir transgressé à dessein la défense, on le comprit et on le laissa partir. Cet incident nous valut du retard, car il s'en faut que dans ce pays-ci toutes les rues soient accessibles aux voitures ; nous dûmes faire un long détour pour arriver enfin à la communauté de l'Espérance, où tout le monde nous attendait avec une joie filiale. — Une bonne nuit nous remit à peu près des fatigues du voyage.

La Sainte-Famille possède deux maisons à Malaga, l'une de gardes-malades, confiée aux Sœurs de l'Espérance, l'autre d'enseignement, dirigée par les Sœurs de l'Immaculée-Conception. Toutes deux jouissent d'une grande considération et comptent de nombreux amis dans le clergé et dans toutes les classes de la société. Aussi, dès aujourd'hui nous avons reçu des visites et, suivant l'expression espagnole, chacun a mis à notre disposition sa personne et sa maison.

Nous avons voulu, dès l'après-midi, aller voir le collège de l'Immaculée-Conception ; nous avions d'ailleurs besoin de prendre l'air, car il fait chaud, et la maison de l'Espérance, étroite et étouffée, est dépourvue de jardin. Mais quelle rue que cette *calle del Refino!* quel pavé et quel aspect ! Une vraie rue de village, où grouille une foule d'enfants et de femmes dépenaillés, où il y a des trous à chaque dix pas, et où les ânes nous disputent

obstinément le passage sur ce qui sert de trottoir. C'est pourtant une des rues à l'entrée desquelles on a représenté deux flèches sur les murailles, ce qui signifie que les voitures peuvent aller et venir dans les deux sens ; il y en a une multitude ici où l'on ne voit qu'une seule flèche, et d'autres encore où il n'y a rien du tout ; celles-là ne sont accessibles qu'aux ânes. Nous rencontrons des marchands de toutes sortes de comestibles, qui crient leur marchandise, mais le plus pittoresque de tous est le marchand de poisson : les deux mains fièrement campées sur les hanches, il porte, suspendues à ses deux bras, par de longues cordes, deux corbeilles plates où sont les poissons, et il crie à tue-tête sans désemparer. C'est assourdissant.

Nous finissons par arriver, au milieu de ce brouhaha, chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception où, bien entendu, nous recevons le meilleur accueil. Leur *patio* (cour intérieure que l'on trouve dans la plupart des maisons) est orné d'un magnifique bananier. Les enfants, convoquées pour souhaiter la bienvenue à notre Père Général, se sont mises en frais de réception et nous offrent, avec grâce, de superbes bouquets. Il faut faire ici comme dans les autres collèges, c'est-à-dire accorder quelques jours de congé qui font plaisir aux élèves et permettent aux maîtresses d'avoir un peu plus de liberté pendant notre séjour.

Derrière la maison de la Conception, il y a une chose très curieuse à voir, c'est le vaste lit desséché d'un torrent qui, en temps ordinaire, sert de marché, ou plutôt de champ de foire. On ne peut pas se faire une idée de l'animation qui y règne. C'est un pêle-mêle de gens et de bêtes, chevaux, ânes, bœufs, vaches et chèvres ; un fouillis indescriptible de toutes sortes d'objets. Tous ces gens, aux costumes parfois fort étranges, sont là comme

chez eux; plusieurs y ont bâti des espèces de huttes et ne quittent le lit du torrent ni jour ni nuit. Et pourtant il arrive parfois que l'eau coule à pleins bords dans ce lit, parfois même elle descend d'une manière si soudaine et si impétueuse, qu'on n'a pas le temps de se sauver; alors tout est impitoyablement emporté sur le passage de l'élément dévastateur. Quand l'eau s'est écoulée, on recommence comme de plus belle, jusqu'à une nouvelle catastrophe.

Demain, nous irons à l'Evêché présenter nos hommages à Monseigneur. Notre Père Général a pour lui une lettre que lui a remise le bon chanoine D. Luis Badals, de Valence, qui est l'ami intime du prélat.

Malaga, dimanche 12 *novembre.* — On peut aller à pied, en dix minutes à peu près, de chez les Sœurs de l'Espérance à la cathédrale. Jeudi nous avons voulu nous y rendre, et, comme nous ne savions pas le chemin, on nous a procuré une voiture. Nous avons mis environ vingt minutes pour faire ce trajet; qu'on ne s'en étonne pas, car, ainsi que je l'ai déjà dit, les voitures ne peuvent passer partout, et cette fois il nous a fallu faire presque tout le tour de la ville. Nous y avons gagné de voir de plus près le torrent, l'*Alameda*, et beaucoup de choses que nous n'aurions pas vues sans cela. — A la cathédrale nous avons trouvé un excellent guide dans la personne de don Gregorio, chanoine très distingué, que notre Père Général avait connu à son dernier voyage ici et qu'il a été heureux d'y retrouver. Grâce à lui, nous avons pu voir toutes les beautés de cette vaste église. Il ne nous a fait grâce de rien. Après avoir admiré la *silleria* du chœur, c'est-à-dire les stalles, nous avons dû parcourir toutes les chapelles, nous extasier devant les tableaux, chefs-d'œuvre de maîtres espagnols, dont la cathédrale possède un grand nombre, vénérer les saintes reliques,

voir dans les sacristies la gigantesque niche en argent massif dans laquelle on dépose l'ostensoir aux processions du très saint Sacrement, cet ostensoir lui-même et sa custode enrichie de pierres précieuses, puis des ornements datant d'Isabelle la Catholique et d'autres richement brodés. Ce bon Chanoine s'est montré d'une extrême complaisance et ne nous a laissés partir que lorsqu'il n'y avait plus rien à nous faire visiter.

En sortant de la cathédrale nous nous sommes rendus au palais épiscopal; mais Monseigneur, malade depuis plusieurs jours, nous a fait exprimer tous ses regrets d'être dans l'impossibilité de nous recevoir, nous assurant en même temps de sa bienveillance à notre égard, car il nous accordait toutes les facultés dont nous voudrions user pendant notre séjour, et nous invitait à nous installer dans son palais.

De là nous nous sommes dirigés vers le Collège, où nous avons passé le reste de la journée.

Vendredi matin, de très bonne heure je suis retourné chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception pour y dire la sainte Messe. Rien n'est curieux comme l'aspect des rues de Malaga le matin. C'est l'heure de la distribution du lait; mais ici il n'y a pas de laitiers comme à Paris et ailleurs, on ne voit partout que des vaches accompagnées de leurs veaux muselés, des chèvres et des ânesses. Toutes ces bêtes vont par troupes, et font des stations à chaque porte pour y laisser la quantité de lait que l'on désire. On peut être à peu près sûr, de cette façon, d'avoir du lait bien pur.

Nous avons fait encore quelques visites l'après-midi, une ou deux entre autres dans une des rues les mieux habitées. Cette rue s'appelle *Calle del Peligro*, c'est-à-dire *rue du Péril*, et elle est bien baptisée. Je ne puis mieux la comparer qu'à ces cartes qui représentent, en relief,

la chaîne des Pyrénées ou celle des Alpes. Il n'y a pas de voitures qui puissent résister à une course dans une rue de ce genre.

Hier, rien d'extraordinaire, sinon la répétition de ce que notre Père Général avait fait, pour les élèves, dans les autres maisons que nous avons vues : bonne et sérieuse instruction, suivie de la fonction.

J'ai profité ce matin d'un moment de liberté pour aller faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Victoire. C'est un sanctuaire où l'on vénère une Vierge miraculeuse, celle qu'Isabelle la Catholique avait apportée et qu'elle invoquait pendant le siège de Malaga, celle à laquelle fut attribuée la victoire qu'elle remporta sur les Maures.

Une belle rue, *Calle de la Victoria*, conduit à cette église qui est bâtie sur une hauteur. Faut-il dire ici combien j'ai été tristement surpris en voyant travailler publiquement sur cette rue, aujourd'hui même ! Déjà j'avais vu des magasins ouverts, j'avais rencontré bien des ouvriers en costume de travail, mais je ne m'attendais pas à la violation publique du repos dominical, car le travail qu'on fait là sur la rue est un travail officiellement commandé ou au moins toléré. Pauvre Espagne ! malheur à elle si elle oublie ses traditions catholiques !

La rue de la Victoire se termine par un square très joli, et une avenue de bananiers et d'acacias conduit de là à l'église. Nous y trouvâmes un certain nombre de fidèles, bien qu'il n'y eût pas de messes à ce moment. On venait prier la Vierge miraculeuse, qui, aujourd'hui même, doit être portée solennellement à la cathédrale. A cet effet, la statue vénérée a quitté son *camarin* (chambre) ; elle est dans l'église et déjà disposée sur un char de triomphe pour être traînée à travers les rues de la ville. Le but de cette procession est d'obtenir de la pluie ; on en a grand besoin ici. Nous fîmes notre prière,

puis nous jetâmes un coup d'œil sur l'église, ancienne propriété des Carmes, qui n'offre rien de bien extraordinaire. Je dois cependant signaler un buste admirable de la très sainte Vierge, placé sur un des autels latéraux. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que ce visage de Marie. Cette sainte image est en grande vénération, on l'appelle Notre Dame de Bethléem. Le curé nous fit conduire au *camarin*, vide actuellement de sa statue. C'est une sorte de chapelle octogone, surmontée d'une lanterne ; ce petit sanctuaire est remarquable par ses sculptures en plâtre ; au milieu des reliefs on a placé de distance en distance des miroirs qui font là un étrange effet. Quelques ex-voto y sont déposés. Il paraît que cette église a été bâtie sur l'emplacement même qu'occupait la tente d'Isabelle pendant le siège de Malaga ; mais ce ne sont pas les rois catholiques qui ont fondé ce couvent et cette église, c'est une famille de Villalcazar, dont on nous fit voir aussi les sépultures : un groupe de quatre colonnes en marbre noir soutient la voûte du monument funéraire, voûte qui est ornée de reliefs en plâtre. Tous les murs sont aussi décorés de la même manière ; l'artiste y a représenté la mort dans toutes les attitudes possibles. Les principaux tombeaux sont surmontés de belles statues ; des caveaux vides sont réservés pour les membres de la famille encore vivants.

Nous passons le reste de la journée à faire nos préparatifs de départ pour demain matin.

Madrid, mardi 14 novembre. — Nous sommes arrivés ce matin à Madrid après vingt-quatre heures de voyage. Notre bien-aimé Père s'est trouvé fatigué pendant la dernière nuit à Malaga ; néanmoins, il a voulu partir, et le voyage ne lui a pas fait plus de mal. Rien de bien saillant durant le parcours. Jusqu'à Cordoue il a fait chaud ; la température s'est refroidie sensiblement à mesure que

nous approchions de Madrid. A Alcazar, où nous passons vers minuit, il y a un arrêt, c'est un point de croisement pour plusieurs lignes. Pendant que nous nous promenions sur le trottoir, un petit garçon nous suivait, nous saluant à chaque instant ; enfin il s'approche et finit par demander au Père Général une médaille. Notre Père s'empresse de lui en donner une ; l'enfant remercie et, tout triomphant, il va montrer à d'autres personnes la belle médaille qu'on lui a donnée ; bientôt ces personnes arrivent à leur tour pour en demander aussi. Nous sommes heureux d'en avoir pour tout le monde. Et à ce propos notre Père Général nous raconte que, passant à la même gare et à la même heure il y a quatorze ans, il avait été aidé, dans ses recherches pour trouver des places, par un petit garçon comme celui de cette nuit, qui ne l'avait pas quitté un instant et qui pour toute récompense avait aussi demandé une médaille. Notre bien-aimé Père avait eu le regret de ne pouvoir lui en donner, n'en ayant pas à sa disposition ; c'est en souvenir de cette petite aventure qu'il s'en était muni cette fois.

Le jour paraissait à peine quand nous sommes arrivés ce matin à Madrid. La distance, quoique considérable, entre la gare d'Atocha, où nous avons débarqué, et la Maison de l'Espérance, où nous descendons, est assez rapidement franchie. Chemin faisant, nous avons remarqué quelques édifices publics pavoisés, en l'honneur de la naissance d'une infante, que le canon nous avait annoncée à Malaga, au moment même de notre départ.

Inutile de dire l'accueil qu'on nous a fait à Madrid. C'est le même que partout.

Notre arrêt ici n'a pas seulement pour objet les intérêts des Œuvres de la Sainte-Famille. Au mois de mars dernier nous avions fait une première visite à Madrid, et nous nous étions occupés en détail de tout ce qui con-

cerne les maisons que la Sainte-Famille possède ici et aux environs. Cette fois notre T. R. Père a un autre but, c'est celui d'établir une résidence pour nos Pères. Ce projet, nourri depuis longtemps, va enfin voir sa réalisation. Tout est préparé, nos Pères vont arriver dans quelques jours, il ne reste plus à prendre que les dernières mesures et, sans retard, elles vont être prises.

Notre première sortie est pour aller visiter le logement destiné à nos Pères. Il est modeste, mais tout a été prévu de la façon la plus intelligente et la plus cordiale. Ce sont les Sœurs de la Sainte-Famille qui ont pris ce soin. Dès leur arrivée, nos Pères vont trouver un logement tout prêt à les recevoir ; la chapelle, petite, mais très gracieuse, a tout son ameublement ; les rayons de la bibliothèque sont garnis, les provisions de ménage sont faites, et un bon domestique est là, tout disposé à les servir. Notre bien-aimé Père est heureux de tout ce qu'il voit et se montre bien satisfait de cette installation. Pour le moment l'espace est restreint : en sus de leurs cellules, nos Pères ne pourront recevoir qu'un ami ; mais on n'est là qu'en location, et si la Communauté doit être plus nombreuse dans l'avenir, on l'installera plus grandement.

La maison de nos Pères, Calle de Zurbano, 13, est dans un quartier neuf, tout près des magnifiques promenades de la Castellana et du Prado, et à peu de distance des maisons de la Sainte-Famille dans lesquelles ils auront à exercer le saint ministère.

Pour n'y pas revenir, je veux dire ici maintenant un mot sur les Œuvres de la Sainte-Famille à Madrid et aux environs. Ces œuvres sont nombreuses et importantes. Outre la maison considérable des Sœurs de l'Espérance, il y a à Madrid deux collèges dirigés par les Dames de Lorette. Le premier est celui de la rue Saint-Augustin, fondé par la Mère Bonnat ; c'est le premier établissement

que la Sainte-Famille ait eu en Espagne. Il se compose d'un pensionnat et d'un demi-pensionnat alimentés par les enfants des principales familles de la ville. Le second compte à peine quelques années d'existence et porte le titre de Collège Royal de Lorette. Le roi y entretient trente orphelines, mais on peut en recevoir un plus grand nombre. Le collège est sous la juridiction du patriarche des Indes. Jusqu'au mois d'août de cette année il était situé près d'un sanctuaire consacré à Notre-Dame de Lorette, mais, l'église et la maison menaçant ruine, on s'est établi provisoirement dans un autre quartier, tout proche de chez nos Pères, en attendant que l'on reconstruise ailleurs l'église et le collège.

Dans le village d'Hortaleza, près Madrid, se trouve le noviciat général de la Sainte-Famille pour l'Espagne. Ce noviciat semble vouloir prendre de jour en jour tant d'importance, qu'on se voit obligé d'agrandir la maison qui l'abrite.

A 14 kilomètres de la capitale, dans la petite localité de Getafe, les Sœurs de l'Immaculée-Conception dirigent un collège ; à Tolède, un autre collège, et de plus le grand Etablissement des Orphelines de l'Infanterie. Les Sœurs de Saint-Joseph ont un orphelinat considérable à Pinto, village situé à 21 kilomètres de Madrid, et à Guadalajara, un établissement comme celui de Tolède, pour les orphelines de la guerre. Toutes ces maisons sont dans le diocèse de Tolède. Nos Pères auront là un vaste champ pour exercer leur zèle, et la Sainte-Famille trouvera un véritable avantage dans leur direction. C'est ce que l'on comprend partout et ce qui fait qu'on les a tant désirés et qu'on accueille avec tant de bonheur leur prochaine venue.

Nous avons fait ce soir une petite visite d'arrivée dans les deux collèges de Lorette. Au mois d'août, notre

Père Général avait dû quitter Madrid dans de tristes conditions de santé. On a été heureux de le revoir mieux portant, malgré la fatigue du long voyage qu'il venait d'accomplir.

Madrid, samedi 18 *novembre.* — Nos Pères sont arrivés dans la matinée. A midi nous nous sommes trouvés réunis cinq Oblats ! Quelle joie pour nous, pour notre Père Général surtout ! Ils se sont installés, dès l'arrivée dans leur maison et ne savent comment dire leur surprise de trouver toutes choses si bien préparées. Le R. P. Huard, plus robuste que ses deux compagnons, les RR. PP. Corne et Besson, a pu célébrer la sainte messe dans leur petite chapelle. Hier, le cardinal Moreno, plein de bienveillance, en avait autorisé la bénédiction et avait délégué pour la cérémonie un de nos meilleurs amis, Don Clemente, curé d'une des principales paroisses de la ville. Non content de bénir la chapelle, cet excellent ami avait voulu encore bénir la maison et ériger le Chemin de la Croix. Aussi notre T. R. Père a-t-il voulu sans retard aller, avec le R. P. Corne, lui rendre visite, ainsi qu'à deux autres prêtres des plus distingués, qui se sont montrés pleins d'empressement et de cordialité pour nous.

En attendant l'arrivée de nos Pères, nous étions allés faire une apparition à Hortaleza, au noviciat de la Sainte-Famille. Nous avons passé deux jours dans cette délicieuse solitude, que nous connaissions déjà et dont les jardins, vastes, bien ombragés et bien entretenus, forment un contraste si frappant avec les plaines dénudées qui les entourent.

Madrid, vendredi 24 *novembre.* — Voilà presque huit jours que je n'ai rien écrit, et nous devons quitter Madrid ce soir pour retourner en France. Je me hâte donc de consigner ici mes derniers souvenirs avant qu'ils s'effacent.

Dimanche dernier, 19, notre T. R. Père Général s'est rendu au palais du cardinal archevêque de Tolède pour lui offrir ses hommages et lui présenter le R. P. Corne, directeur de la nouvelle résidence. Après quelques minutes d'attente dans la grande salle du Trône, Son Eminence paraît et nous fait entrer dans son cabinet de travail. Le cardinal nous accueille avec affabilité, puis répondant à notre Père Général, qui lui présente le R. P. Corne, il le félicite d'avoir enfin réalisé un désir que plusieurs fois il avait fait exprimer par les supérieures des maisons de la Sainte-Famille. L'entretien se prolonge quelques instants, puis après nous avoir bénis et congédiés, le bon cardinal nous rappelle pour nous montrer ses armes magnifiquement brodées sur la portière de son cabinet. « Ce sont les Sœurs de Pinto qui m'ont fait cela, » nous dit-il. Il ajouta que dans sa chapelle il avait un prie-Dieu brodé par les Sœurs de Tolède, et il appela lui-même son page, à qui il recommanda de nous montrer ce beau travail. Le cardinal est plein de bienveillance pour les Œuvres de la Sainte-Famille, il le sera de même pour nos Pères.

Lundi 20, nous retournâmes à Hortaleza, où se préparait une grande fête, à cause d'une prise d'habit qui devait avoir lieu le lendemain. Nos Pères vinrent y passer la journée avec nous. Ce fut pour eux l'occasion de faire connaissance avec le noviciat, et aussi avec les Supérieures de toutes les maisons de Madrid et des environs.

Nous avons employé les jours suivants à des visites et à des affaires ; nous nous apprêtons maintenant à reprendre la route de France.

Notre T. R. Père a réalisé un vœu bien cher à son cœur, il a tout réglé selon les inspirations d'une sage prudence pour ce qui concerne le ministère de nos Pères et la préparation dont il a besoin, à cause de la

langue dans laquelle il doit principalement s'exercer ; il a comblé les désirs des Sœurs de la Sainte-Famille en visitant leurs Œuvres, et en assurant aux principales d'entre elles une direction qui s'inspirera toujours de ses conseils, il s'éloigne chargé des bénédictions de toutes les âmes auxquelles il a fait du bien ; elles n'oublieront pas cette bonne visite.

Bordeaux, 26 *novembre*. — Nous sommes arrivés depuis hier soir. Le voyage a duré vingt-quatre heures, mais il a été aussi heureux que possible. Et maintenant il nous reste à remercier Dieu de nous avoir préservés de tout accident, et à lui rendre grâce de toutes les consolations qu'Il a daigné nous faire rencontrer. Ce voyage a été visiblement béni du Ciel, eu égard sans doute aux prières faites à l'intention des voyageurs. Il nous reste aussi à souhaiter qu'il porte ses fruits, et surtout que le grain de senevé déposé par notre bien-aimé Père dans cette catholique terre d'Espagne, germe et grandisse pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand honneur de notre chère Congrégation.

RAPPORT

SUR LE NOVICIAT DE SAINT-GERLACH.

Un rapport, dû à la plume du R. P. Corne et publié dans nos annales, a fait connaître aux membres de notre famille religieuse l'émigration en Hollande d'une petite colonie de jeunes Oblats à l'époque des expulsions. Les principales circonstances de cet exil ont été fidèlement relatées. On se rappelle le noviciat et le cours de philosophie logés ensemble, pendant quelques semaines, dans

une étroite maison de ferme, puis forcément séparés, à cause de l'exiguïté du local, sans cesser cependant de former une seule communauté.

Cette première année passée sur la terre étrangère, année d'essai et, par conséquent, d'installation provisoire, avait eu ses épreuves. Aux peines de l'exil s'ajoutaient les embarras inévitables de la fondation. Mais, grâce au bon esprit qui régnait chez tous, on n'en était pas moins heureux. On estimait le bonheur de souffrir les effets de la persécution pour le nom de Jésus-Christ. On aimait à reconnaître dans sa vie une certaine ressemblance avec celle de notre Sauveur à Nazareth, et avec celle de nos zélés missionnaires des pays infidèles. Ce sentiment de foi inspirait force et courage à tous les cœurs, et volontiers on aurait supporté longtemps encore les petites difficultés de la situation.

Mais Dieu, satisfait, sans doute, de cet esprit de sacrifice, allait récompenser, avec une bonté toute paternelle, nos exilés, en ouvrant devant eux un avenir plus heureux.

En effet, dans le courant du mois de septembre 1881, pendant que les uns se dirigeaient vers Rome, où les attendaient tant de joies de l'esprit et du cœur, les autres, voyant se réaliser leurs désirs d'apostolat, faisaient voile vers l'Amérique. Ils n'entraient pas encore dans ces missions, d'autant plus chères qu'elles sont plus pénibles, mais ils avaient du moins la joie de s'en rapprocher. D'autres allaient revoir la France, cette patrie toujours aimée, bien qu'elle n'accorde pas, hélas ! à tous ses enfants, la liberté à laquelle ils ont droit.

Parmi ces derniers se trouvait le R. P. Corne lui-même, le dévoué directeur de la colonie. Il se rendait à Autun, dans la maison du Sacré-Cœur, afin d'y trouver un repos aussi mérité que nécessaire, car cet excellent Père ne

s'était pas sacrifié, pendant une année entière, pour le bien de ses enfants tant novices que scolastiques, sans en éprouver quelques dommages pour sa santé : deux fois la maladie l'avait obligé à rendre les armes.

Une récompense plus belle avait été décernée par Notre-Seigneur, au commencement du même mois de septembre, à un frère scolastique, le regretté frère Arnaud, neveu de Sa Grandeur Mgr Durieu. Il l'avait bien méritée, on peut le dire, par une constante fidélité à sa vocation, malgré toutes les difficultés qui se rencontraient sous ses pas. Non seulement il avait, comme tous ses frères, supporté avec courage, pendant une année, les rigueurs de l'exil, mais il avait dû se faire une continuelle violence, pour ne pas abandonner l'étude de la philosophie, dans laquelle son esprit ne pouvait trouver aucun attrait. Soutenu par le désir d'aller bientôt se dévouer à l'évangélisation des infidèles, il était parvenu à acquérir par son travail une connaissance assez solide des principes et des lois de la métaphysique. Il espérait dès lors pouvoir rejoindre bientôt son saint oncle dans les missions, où son activité et son industrie naturelle eussent été d'un si grand secours. Mais Dieu en avait décidé autrement : après une courte et violente maladie, notre cher frère entrait dans une vie meilleure, laissant après lui le plus doux souvenir de son caractère aimable, de son zèle précoce et de ses vertus.

Malgré tous ces départs, la communauté de Neerbeek ne devait pas disparaître. Elle fut reconstituée par l'arrivée de quatorze nouveaux novices, tous disposés à marcher sur les traces de leurs aînés. Ils ne devaient pas cependant demeurer longtemps dans le petit Nazareth qui avait abrité la première colonie.

Le moment marqué par la divine Providence pour donner au noviciat de Hollande une installation plus par-

faite était venu. L'occasion favorable se présenta, pour ainsi dire d'elle-même, après beaucoup d'inutiles efforts tentés de toutes part, pour la trouver. Le R. P. Corne put entrevoir cette grâce tant désirée, avant de quitter le sol de la Hollande, et ce dût être pour lui une bien douce consolation de voir que toutes ses recherches n'avaient pas été infructueuses.

A deux lieues de Neerbeck, du coté du sud, dans une belle et riche vallée qui se prolonge des bords de la Meuse jusqu'aux environs d'Aix-la-Chapelle, se trouve le village de Houthem que le souvenir et le tombeau de Saint-Gerlach ont rendu assez célèbre dans la contrée. Un peu plus loin, à l'est, apparaît la petite ville de Fauquemont (Valkenburg), rendez-vous, pendant la belle saison, d'un assez grand nombre d'étrangers, attirés là par les charmes de la nature et la pureté du climat. En allant de Houthem à Fauquemont, le voyageur aperçoit plusieurs gracieuses villas assises sur le versant du coteau. L'une d'elles fut construite, il y a quarante ans, par le général de Céva, puis habitée, jusqu'en ces derniers temps, par son gendre M. Van der Maesen de Sombreff, ancien député du Limbourg et ancien ministre.

Située sous le ciel choisi de la Hollande, voisine de la station du chemin de fer, un peu isolée, cependant, de toute habitation étrangère, entourée d'une large bordure de grands arbres et de bosquets, voyant se dérouler devant elle, jusqu'à sa base, une verte et agréable pelouse, offrant de plus à ses futurs habitants les utiles produits de son jardin potager, enfin construite elle-même avec élégance et dans les meilleures conditions, cette villa semblait prête à recevoir une communauté. Comment, parmi tant de religieux qui, depuis un an, parcouraient en tout sens la terre du Limbourg, afin d'y trouver un asile pour leurs frères persécutés ; comment, disons-nous,

personne n'avait-il porté son attention sur la villa de *Straabeeck*? La chose est difficile à comprendre, quand on pense que, depuis deux années, la mise en vente en était publiée dans les journaux. Ne serait-il pas permis de voir, dans ce fait, la bonté de Dieu exauçant en secret des vœux et des prières qui se faisaient sous l'humble toit de Neerbeek ?

Quoi qu'il en soit, une circonstance providentielle, dûe à la protection évidente de saint Gerlach, au tombeau duquel la communauté était allée en pèlerinage, fit découvrir au R. P. Corne, quelques jours seulement avant son départ, la maison dont nous venons de parler. Les renseignements parvinrent à qui de droit assez tôt, pour permettre au R. P. Provincial et au R. P. Soullier de visiter successivement l'immeuble et d'en conclure l'achat, le 8 octobre 1881, au moment même où il allait être enlevé par d'autres acquéreurs.

Quel avantage pour la Congrégation, et en particulier pour la province du Nord, de posséder cet asile ! Tant d'œuvres, en nos temps malheureux, pourront en avoir besoin ! Bientôt, peut-être, juniorat, noviciat, scolasticat devront se le disputer. La dispute, en effet, semble s'élever, un instant, entre ces trois œuvres, du moins entre les deux premières. Mais le scolasticat étant enfin établi sur deux points opposés de l'Europe, à Rome et à Dublin, et le juniorat vivant encore en paix, sous le manteau tutélaire de notre Mère Immaculée, c'est au noviciat que Dieu et nos bien-aimés supérieurs réservent la nouvelle maison.

En conséquence, le 3 novembre 1881, il dit adieu à l'ermitage de Neerbeek, et le lendemain, fête de Saint-Charles et de notre vénéré Fondateur, il s'installe joyeusement à Saint-Gerlach. A Neerbeek, de touchants témoignages de sympathie et de regret semblent vouloir retar-

der son départ : l'excellente population beckoise aurait bien voulu conserver plus longtemps, au milieu d'elle, les exilés français. A Houthem et à Fauquemont, au contraire, des manifestations de joie saluent leur arrivée. Comment pourrait-il en être autrement ? Une communauté religieuse, pour ces chrétiens à la foi vive, c'est la prière, la pénitence, la sainteté et la bénédiction de Dieu. On n'en saurait douter en voyant les signes de respect et de vénération qu'ils donnent aux religieux. Les cheveux blancs du vieillard s'inclinent devant le novice de vingt ans ; des femmes, des hommes d'un âge mûr se mettent à genoux sur son passage, et le mécanicien lui-même, emporté par la vapeur qu'il dirige, ne manque presque jamais d'accorder au saint habit la marque de son respect.

A la joie se mêle bientôt l'admiration que font naître les changements opérés tout à coup, dans cette villa de Straabeek. Là, en effet, les ministres et les amis du Roi du ciel succèdent aux ministres d'un roi de la terre, les chants religieux aux chants profanes, le recueillement et la méditation au bruit mondain, la prière aux vains discours ; et, spectacle plus étonnant encore, le Dieu de l'Eucharistie, ce Dieu qui naquit autrefois dans une pauvre étable, a fixé son tabernacle à la place même où, jadis, les animaux prenaient leur nourriture ! Le nom de cette demeure, lui aussi, sera changé : elle ne s'appellera plus, comme autrefois, *villa* ou *château de Straabeek*, mais, en souvenir et en reconnaissance de la faveur en quelque sorte merveilleuse par laquelle ses nouveaux habitants y ont été introduits, elle portera désormais le nom de *Saint-Gerlach*, le patron si aimé et si vénéré de la contrée. Nous en avons l'espoir, le noviciat placé sous sa puissante protection, verra dans l'avenir des jours prospères. Il poursuivra, avec facilité et avec fruit, sa vie régulière de chaque jour.

Les générations succédant aux générations, toujours on entendra retentir l'écho des chants sacrés en ces lieux depuis longtemps sanctifiés par les vertus du bienheureux ermite.

Si nous désirons connaître ce que renferme de plus remarquable ce pays désormais cher à nos cœurs, interrogeons nos frères novices transformés, une fois ou deux par semaine, en véritables explorateurs. Avec une curiosité bien légitime, ils interrogent dans chaque promenade les monuments et les souvenirs de la contrée. Souvent, on peut le dire, ils reviennent émerveillés de leurs découvertes.

Tantôt c'est la rivière, dont le cours gracieux se déroule au fond de la vallée, qu'ils ont franchie, non sans péril, mais avec bravoure, sur un pont improvisé : c'est, disent-ils, un apprentissage des dangereuses traversées de l'Amérique du Nord et du territoire cafre ; tantôt ce sont les ruines de l'ancien château de Fauquemont qu'ils ont étudiées et dont ils ont compris le silencieux enseignement. Assis sur la colline, ce château dominait autrefois fièrement la vallée, mais le temps et les hommes l'ont frappé de leur pic destructeur, et la demeure des puissants est devenue l'asile des tristes oiseaux de nuit, tandis qu'au pied du monticule, l'église plus humble est demeurée debout. Le peuple se réunit toujours sous ses voûtes, car le *Seigneur* qui y habitait, le seul grand, le seul bienfaiteur des hommes, y est toujours distribuant sans cesse ses trésors. D'autres fois ce sont les vastes grottes creusées, dans la suite des siècles, au sein des collines voisines, que nos hardis explorateurs ont visitées à la lueur des torches. Grande a été leur admiration quand ils ont rencontré, dans ces profonds souterrains, une chapelle, un autel, une chaire, un tribunal sacré. « Ici vinrent se réfugier des victimes de la Révolution fran-

çaise », assure la tradition par l'organe du guide ; « ce sont elles qui nous ont laissé ces pieux souvenirs d'une noble fidélité à une religion persécutée ».

En d'autres jours, c'est Maestricht, la vieille capitale du Limbourg, dont on a surtout admiré et vénéré les monuments religieux ; c'est la célèbre cité de Charlemagne que l'on a parcourue avec une sorte d'enthousiasme en rappelant l'histoire des siècles passés.

Mais, le plus souvent, on s'est fait un plaisir de visiter la gracieuse église de Saint-Gerlach, de prier à son tombeau, d'étudier les principaux épisodes de sa vie, artistement représentés sur les murs du temple. Il est touchant le spectacle de ce noble guerrier, se convertissant subitement, au milieu d'une fête, à la nouvelle de la mort de sa femme, disant adieu à la gloire des armes et des combats, prenant à pied et en habit de pénitent le chemin de Rome, faisant son humble confession aux pieds du pape Paul III, accomplissant sa pénitence de sept ans à Jérusalem, en gardant les troupeaux, puis, revenu dans sa patrie, sanctifiant le désert de Houthem par sa vie charitable et mortifiée, enfin, rendant le dernier soupir entre les bras de saint Servaix venu du ciel pour l'assister.

Il est touchant pareillement le culte que rend encore aujourd'hui à l'illustre pénitent la piété des fidèles. De toutes les parties du Limbourg, et même de la Belgique et de l'Allemagne, ils viennent lui adresser leurs vœux, et chercher la poussière de son tombeau vénéré.

Avant de clore ce trop long rapport, qu'il nous soit permis de relater plusieurs visites utiles et agréables que la maison de Saint-Gerlach a reçues durant le cours d'une année.

Au mois de décembre 1881, elle donnait l'hospitalité au R. P. Soullier, ainsi qu'au R. P. Provincial, revenus pour assurer la fondation, et donner plus de solennité à

notre fête patronale du 8 décembre. Avec quelle ferveur ils ont dû prier Marie Immaculée de bénir ce berceau des futures générations d'Oblats !

Plus tard, en janvier et en mai 1882, Saint-Gerlach recevait successivement la visite du R. P. Fayette, supérieur de la maison de Pontmain, et celle du R. P. Voirin, supérieur de Saint-Martin de Tours, procureur de la province du Nord. Tous les deux étaient appelés par les intérêts du noviciat. Leur passage ne fut pas sans résultat. Le R. P. Fayette laissa un plan d'amélioration de la maison, lequel ayant été approuvé par le conseil provincial, a déjà reçu un commencement d'exécution. Le reste s'achèvera peu à peu. Quant au R. P. Voirin, après avoir conclu une affaire importante, en faveur du Juniorat, savoir : la location d'une maison assez spacieuse pour le recevoir, dans le cas fort possible d'une prochaine expulsion, il se rendait à Nancy ; et là, au milieu des soucis les plus graves occasionnés par la vente de la maison, il daignait se souvenir du noviciat. Il faisait emballer pour Saint-Gerlach les meubles et les objets de la chapelle, ainsi qu'un lot considérable d'autres choses utiles. Le noviciat de Hollande, grâce à cet envoi, sortait enfin complètement du provisoire.

Le R. P. Delpeuch, appelé à Liège pour prêcher les exercices de la retraite aux religieuses de la Sainte-Famille, au commencement de septembre, ne voulut point passer si près de ses frères sans leur procurer le plaisir de sa visite. Il ajoutait ainsi un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà à leur reconnaissance, pour la part qu'il avait prise, quelques semaines auparavant, à l'expédition des meubles.

Vers la fin du même mois, le R. P. Provincial, toujours infatigable, revenait au sein de la jeune communauté, pour y présider et prêcher les exercices de la retraite

annuelle. Un moment, il faillit, contre son habitude, succomber à la fatigue, mais il l'eut encore une fois bientôt surmontée. Les exercices ne furent pas interrompus et la retraite obtint, grâce à Dieu, son parfait résultat qui fut d'aider les uns à bien terminer leur noviciat, et les autres à le bien commencer. La cérémonie de clôture eut un caractère imposant qui ne s'était pas encore présenté dans la communauté depuis sa fondation. Pendant que les Pères et Frères profès se préparaient à renouveler leurs engagements religieux après la célébration du divin sacrifice, huit Frères novices, s'unissant plus directement à l'adorable victime, contractèrent les leurs, pour un an, au moment de la sainte Communion. Quelques jours plus tard une oblation perpétuelle aurait pu ajouter un nouvel éclat à la fête, puisque à elle seule elle suffit pour donner un caractère particulier de réjouissance au troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse.

On le voit, les grâces de Dieu, les consolations intimes, les douces et agréables distractions n'ont point manqué à Saint-Gerlach pendant le cours de cette première année. Aussi laissera-t-elle dans le cœur de tous ceux qui l'ont vu s'écouler trop rapidement, un précieux souvenir. Les douze frères restés fidèles à leur vocation, et qui se sont envolés dernièrement vers différentes régions, ne démentiront pas sans doute cette assertion.

Cependant, nous devons l'avouer, les épreuves et les peines ne sont jamais longtemps absentes de la vie de tout homme ici-bas. Elles se rencontrent partout et toujours. Si les uns parfois les ignorent, pour un peu de temps, ou n'en trouvent que de légères, c'est le partage du petit nombre. Qui n'a jamais senti le poids d'une croix, d'ailleurs salutaire, même pendant sa jeunesse, même dans la paisible solitude du noviciat ?

Mais de toutes les petites peines qu'ont pu rencontrer

les membres de la communauté, il n'en est guère qui méritent d'être notées. Nous dirons seulement qu'aligner, additionner, soustraire, multiplier et diviser des chiffres durant tout le cours d'une année ; parcourir sans cesse les épiceries, les boulangeries, les charcuteries, les draperies et autres maisons de commerce ; avoir à s'entendre avec des personnes dont on ne comprend pas toujours le langage ; être toujours à la disposition de Messieurs les curés ou des communautés des environs, quand ils ont besoin d'une messe pour six, huit ou dix heures ; passer le reste du temps dans une humble et complète retraite, tout cela est, sinon une peine sensible, du moins un travail presque accablant, surtout pour un ancien missionnaire. C'est le travail auquel se dévoue le R. P. Eymère, économe de la maison de Saint-Gerlach. Cela ne l'a point empêché de donner trois retraites dans l'espace de temps qui vient de nous occuper : une à notre communauté du noviciat en 1881, et les deux autres aux religieux de Saint-Jean de Dieu établis depuis peu dans le Limbourg. Ces faits, ce nous semble, méritent une mention.

Et maintenant, que saint Gerlach, saint Charles et saint Joseph, que notre Mère Immaculée et le divin cœur de Jésus, désormais inséparables dans la dévotion du noviciat, veuillent bien lui continuer leur toute-puissante protection. Puisse-t-il, sous de si heureux auspices, devenir un cénacle permanent où descendra toujours le divin Esprit et d'où partiront chaque année de nombreux et véritables apôtres.

En ce moment (décembre 1882), il ne compte parmi ses membres, pour la nouvelle année, que trois prêtres, quatre frères scolastiques et quatre frères convers. C'est peu encore ; mais, grâce à Dieu, la qualité suppléera au nombre. Nous récitons chaque jour avec ferveur l'in-

vocation de nos litanies : *Ut in messem tuam mittas operarios secundum cor tuum, te rogamus, audi nos.* Tous nos Pères et Frères voudront bien offrir à Notre-Seigneur, à cette intention, leurs vœux, leurs prières et leurs bonnes œuvres.

F. Favier, o. m. i.,
Maître des Novices.

NOUVELLES DIVERSES

PROVINCE BRITANNIQUE (Holy-Cross de Liverpool). — *Inauguration du maître-autel.* — Voici quelques extraits des journaux anglais et des lettres de nos Pères :

La cérémonie de l'inauguration du maître-autel de l'église Sainte-Croix, à Liverpool, a eu lieu le dimanche 26 novembre 1882, en présence de l'assemblée la plus nombreuse qu'on ait encore vue dans cette église. Malgré l'inclémence du temps et une pluie battante, les fidèles sont accourus de tous les quartiers de la ville, et bien que les billets d'entrée ne fussent que de deux shillings six pence, la quête a été la plus abondante qu'on ait jamais faite.

L'autel est un magnifique spécimen de l'art religieux, et il fait le plus grand honneur à son architecte, M. P. Pugin. Ce travail, pour la beauté de l'ensemble et des détails, pour le fini de l'exécution, est sans rival dans toute la Grande-Bretagne, et il rappelle les plus beaux morceaux de sculpture du style gothique que l'on rencontre à Paris et à Rouen.

Le sanctuaire, dessiné par feu M. Pugin, semble, avec son abside d'un goût gracieux et pittoresque à la fois, avoir été disposé pour recevoir l'autel et le retable qui devaient en être les plus beaux ornements. Tous les sujets représentés sur les panneaux du retable rappellent le souvenir de la Croix, sous le vocable de laquelle

l'église a été placée. Le soubassement est en serpentine Le groupe du côté de l'Évangile offre aux regards la scène de la descente de la croix ; l'expression des personnages est saisissante ; le groupe de l'Épître rappelle l'invention de la vraie Croix par sainte Hélène. Ailleurs, c'est saint Michel que l'on voit, tenant d'une main la croix rédemptrice et de l'autre un bouclier avec la devise angélique : *Quis est Deus?*

L'autel lui-même repose sur trois marches de marbre qui lui servent de base. La table mesure 11 pieds de long et est établie sur six colonnes de serpentine, avec socles et chapiteaux en albâtre. Le panneau central porte, encadré dans une élégante moulure, un Sacré Cœur couronné d'épines. Un riche baldaquin d'albâtre s'élève à la hauteur de 42 pieds au-dessus du thabor de l'ostensoir. Les colonnes qui le supportent sont en marbre du Derbyshire. C'est une œuvre magnifique qui offre à l'admiration des fidèles une forêt de pignons, de clochetons ornés de crosses, et des légions d'anges.

Les dessins de ce superbe monument, dus au talent de MM. Pugin, de Westminster et de Ramsgate, ont été exécutés par MM. R.-C. Boulton, sculpteurs de Chiltenham. L'autel a été posé sous la direction de M. Martin ; la porte du tabernacle sort des ateliers de MM. Hardmann et C^e^, de Birmingham.

Cette œuvre, magnifique dans son ensemble, ne coûte pas moins de 1500 livres sterling ; et cette somme considérable a été recueillie presque en entier parmi la population laborieuse qui fréquente l'église de Holy-Cross, population pauvre, il est vrai, mais dévouée à la Mission.

La grand'messe a été chantée par le R. P. Gaughrœn, O. M. I, assisté des PP. Brady et Brody. La messe de sainte Cécile, de Gounod, a été interprétée par un chœur de plus de cinquante voix, sous la direction de M. Ar-

thur Tuer de Saint-Edouard, à Everton. L'orchestre était dirigé par M. Jarett. Parmi les chanteurs on distinguait MM. Aynsby-Cook et Faulkner Leigh.

Le sermon du matin a été prêché par M. John Kelly, curé de Saint-Michel. L'orateur a pris pour sujet de son discours la catholicité de l'Église, et, dans un très beau langage, il a fait ressortir la supériorité de la véritable Église sur l'Église judaïque, laquelle n'était que l'apanage d'une nation, et sur les autres églises rivales. L'Église catholique ne s'est pas bornée à un pays et à un peuple : elle a immédiatement porté l'Évangile à toutes les nations.

A l'office du soir, affluence considérable encore. Le R. P. Antony Gaughran, Supérieur de Rock-Ferry, a prononcé un beau discours, tout de circonstance. En termes choisis et excellents, après avoir décrit les beautés du monument, il a sollicité la charité des assistants. Le matin et le soir la foule a été compacte à Holy-Cross de Liverpool, et tout porte à croire que les dons, que la vue d'une si belle œuvre a provoqués, ont été riches et en rapport avec le travail, et que les dépenses qui restaient encore à payer auront été couvertes par la quête qui a suivi le sermon.

Depuis cette belle journée, la foule des visiteurs continue à affluer dans l'église pour en admirer l'autel.

Disons, en terminant, que Mgr l'Évêque de Liverpool s'était fait excuser de ne pouvoir pas présider la cérémonie. Sa Grandeur était sur le point de partir pour le midi de la France, où l'amenait le mauvais état de sa santé.

— Bordeaux. La mort de S. Ém. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, décédé le 23 décembre dernier, est un véritable deuil pour notre Congrégation. C'est à Son Éminence que nous devons nos beaux établissements du Bordelais. Cet homme si apostolique comprenait et aimait

les Missionnaires. Contemporain de notre vénéré Fondateur, il avait pour lui la plus haute estime, et l'affection qu'il eut pour le Père, il la reporta sur ses enfants et sur sa famille religieuse. Plein de bienveillance pour les Oblats de Marie, tenant en grande considération leur Supérieur général actuel, premier successeur du Fondateur, le cardinal Donnet ne cessa de nous témoigner en toutes circonstances le plus vif intérêt joint à une véritable affection. Nous pourrons dire plus tard quelles furent les vertus de cet ardent missionnaire et pontife, et raconter les événements afférents à notre prise de possession dans son diocèse. C'est une histoire à faire. Pour le moment, nous ne pouvons que joindre nos regrets à ceux du diocèse et des âmes qui le pleurent. Mais, en attendant des récits plus complets, nous envoyons à la mémoire de l'éminent cardinal l'hommage de nos larmes et le suffrage de nos reconnaissantes prières. R. I. P.

— Saint-Albert. *Mission des Pieds-Noirs* (Old Man River). Réserve des Piéganes, 16 juillet 1882.

Mon révérend et bien cher Père Boisramé,

C'est des bords sauvages de la rivière du Vieux, du milieu des sauvages qui se sont fixés ici, que ma lettre partira pour aller vous trouver sur les bords civilisés du Saint-Laurent. Je voudrais connaître un peu mieux mes sauvages pour vous en parler avec plus d'autorité ; mais, d'un autre côté, j'ai hâte de rompre un trop long silence, et il me tarde aussi de recevoir de vos nouvelles, des nouvelles du noviciat, de la Congrégation, du Canada, etc.

La partie de l'immense diocèse de Mgr Grandin, qui m'est échue en partage est celle qui confine aux Etats-Unis et que borne à l'ouest la ligne des montagnes Ro-

cheuses. La nation sauvage la plus nombreuse qui habite ce vaste pays est celle des Pieds-Noirs, laquelle comprend trois tribus : celle des Pieds-Noirs proprement dits, celle des Piéganes, et celle des gens du Sang. Une quatrième tribu, celle des Sarcis n'appartient pas à la même famille et se rattache plutôt à celle des Montagnais de la rivière la Paix ; mais depuis longtemps cette tribu s'est unie aux Pieds-Noirs et a appris à parler leur langue tout en conservant la sienne.

Je suis maintenant chez les Piéganes, où j'ai déjà passé quelques mois l'hiver dernier. Il y a quelque temps, je visitais une autre réserve, celle des Pieds-Noirs proprement dits, établis sur la rivière des Arcs. Mon compagnon est le R. P. Doucet, qui est déjà depuis longtemps habitué au pays. Dans quelques semaines nous irons faire une visite aux gens du Sang. Depuis que le buffalo a disparu à peu près complètement de la prairie, les sauvages ont renoncé à la vie nomade et se sont fixés sur les réserves de terrain que le gouvernement leur a accordées. Là ils se bâtissent des maisons et commencent à cultiver la terre. Ces conditions sont bien plus favorables à l'évangélisation de ces pauvres Indiens, et le moment est venu d'implanter solidement au milieu d'eux notre sainte religion. Mais nous sommes trop peu nombreux. Il y a environ deux mille cinq cents Pieds-Noirs sur la rivière des Arcs, huit ou neuf cents Piéganes sur la rivière du Vieux, trois mille gens du Sang sur la rivière du Ventre, et de plus, cinq ou six cents Sarcis, à une dizaine de milles du fort Galgary. Nous ne sommes que deux pour tout ce monde, alors qu'il faudrait être huit ou dix. Il ne suffit pas d'aller de temps en temps au milieu de ces sauvages et de baptiser les enfants ; il faudrait résider habituellement parmi eux, il faudrait établir des écoles permanentes, etc. ;

par ce moyen seulement on peut espérer d'obtenir des résultats sérieux. Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront et ce sera un malheur. Les protestants sont déjà ici comme ils sont partout. Quand il y avait du danger à venir trouver les sauvages, on ne les voyait pas ; maintenant qu'il n'y a aucun danger à craindre, ils arrivent. Espérons que la vérité triomphera, mais, ici comme ailleurs, ce ne sera pas sans lutte. Veuillez prier, mon révérend et bien cher Père, et faire prier pour nos pauvres missions et pour nos pauvres Pieds-Noirs.

Nous avons reçu au printemps la visite du R. P. Leduc, qui nous a amené du renfort. Le R. P. Claude, ordonné peu de temps après son arrivée à Saint-Albert, réside actuellement au fort Galgary. Le F. Pineau continue ses études sous la direction du P. Claude. (On l'appelle *frère*, quoiqu'il n'ait pas encore commencé son noviciat.) Je suis enchanté, pour ma part, d'avoir pour confrère le P. Claude dont je connais toutes les bonnes qualités. Sa présence au fort Galgary est déjà d'un grand secours pour nous, car elle nous épargne les visites que nous serions obligés de faire à la population métis qui habite dans les environs du fort. Le P. Scollen est retourné à Saint-Albert en même temps que le P. Leduc, après avoir passé seulement une huitaine de jours à la mission de Bow-River.

Peu de jours avant le départ du P. Leduc, nous avons appris une nouvelle qui m'a fait bien plaisir, c'est le retour du R. P. Lacombe dans le diocèse de Saint-Albert. Dans la disette d'ouvriers où nous sommes actuellement, le R. P. Lacombe semble destiné aux missions des Pieds-Noirs, qu'il a rencontrés souvent autrefois dans la prairie, et dont il parle la langue. J'attends avec impatience l'arrivée de ce missionnaire expérimenté, et je souhaite de tout mon cœur qu'il vienne apporter à nos pauvres

sauvages le tribut de son zèle et de son dévouement.

Une autre nouvelle nous est parvenue à peu près en même temps. C'est celle de la maladie du P. Le Stang. Monseigneur, appelé en toute hâte par un télégramme, partait par le premier steamboat pour aller assister cet autre zélé missionnaire. L'état du P. Le Stang était, paraît-il, assez grave pour ne laisser guère d'espoir. Depuis nous n'avons eu aucune nouvelle (1).

Le F. Cochin a été ordonné prêtre à la Saint-Joseph, si je ne me trompe ; il partait avec Monseigneur pour aller précisément, dans le district de Battleford, commencer ses premières armes de missionnaire sous la direction du R. P. Le Stang. Le P. Dauphin partait par le même steamboat pour la mission de Saint-Eugène, près de Carleton. Le P. Van Tighen fait maintenant son noviciat.

L'abbé Beillevaire, qu'on appelle aussi quelquefois le P. Beillevaire, est le missionnaire des Arcs, à la petite montagne d'Ours, non loin de la rivière Bataille ; il a une petite maison sur une réserve sauvage. Je l'ai vu en venant, l'an dernier, à Galgary. Il a promis de venir cette année faire un tour à Bow-River. Il avait commencé son noviciat à Saint-Albert, puis au bout de six mois il l'a interrompu, et il est actuellement le premier prêtre séculier du diocèse de Saint-Albert, avec un engagement de dix ans. C'est pour cela qu'il ne met jamais le nom d'Oblat dans ses lettres.

Je termine mon bavardage, mon révérend et bien cher Père, en me recommandant, moi et mes sauvages, à vos bonnes prières. Veuillez aussi faire prier aux mêmes intentions votre fervente communauté, à laquelle j'envoie le plus cordial et le plus fraternel bonjour.

Agréez, etc. Em. Legal, prêtre, o. m. i.

(1) Des letres plus récentes nous ont appris l'heureux rétablissement de cet excellent Père. (*Note de la R.*)

P. S. — J'ajoute à ma lettre un important *post-scriptum*, pour vous prier de nous faire participer aux largesses de cette pieuse personne qui, chaque année, vous envoie des vêtements d'hiver. Souvent nous aurions l'occasion de rendre de grands services à de pauvres enfants qui sont obligés de rester à demi nus par les froids les plus rigoureux, et la plupart du temps nous n'avons rien à leur donner pour les protéger contre les intempéries de la saison. Si cette pieuse personne modifiait un peu la nature de ses envois, ce serait encore mieux. L'étoffe que le sauvage préfère à tout, c'est la *couverte;* avec la couverte il compose tous ses habits et sait se draper là dedans d'une façon qui parfois n'est pas sans grâce. Si vous le jugez à propos, je pourrais même écrire un petit mot à cette pieuse personne, si vous vouliez me donner son adresse.

Si vous aviez l'intention de nous envoyer quelque caisse, vous pouvez l'adresser à Saint-Boniface au R. P. Maisonneuve, qui se chargerait de la faire parvenir à sa destination définitive.

— Nous recevons également de la Réserve des Piéganes la lettre suivante, datée du 30 novembre 1882 :

Mon révérend et bien cher Père Boisramé,

Il y a déjà longtemps que j'ai reçu votre bonne lettre et que je songe à vous écrire. Enfin la saison d'hiver est arrivée, les voyages, les longues courses sont pour quelques mois suspendus, et nous pouvons jouir d'un peu plus de calme et de repos. J'en profite pour causer un peu avec vous et vous parler de nos missions, puisque vous voulez bien vous y intéresser.

L'événement le plus important de cette année, pour ce qui nous concerne, a été l'arrivée du R. P. Lacombe. Depuis longtemps, Mgr Grandin avait sollicité son retour.

L'an dernier, comme j'arrivais à Saint-Albert, on désespérait de l'obtenir. Depuis, le Bon Dieu a su arranger les choses, et au printemps, au moment même où le R. P. Leduc faisait sa visite dans les missions de Bow-River, nous recevions la nouvelle que le P. Lacombe était en route pour Saint-Albert, depuis déjà plusieurs semaines.

Cette nouvelle me fit le plus grand plaisir, et ce fut avec un nouveau courage que j'entrepris, en compagnie du R. P. Doucet, la visite de nos camps sauvages. Nous visitâmes les Pieds-Noirs, établis au nombre de plus de deux mille, sur la rivière des Arcs, puis les gens du Sang, qui ont leur réserve sur la rivière du Ventre (Belly-River). Des trois familles pieds-noirs, c'est la plus nombreuse ; ils sont près de trois mille. Nous avons fait un grand nombre de baptêmes d'enfants, plus de quatre cents.

Généralement nos sauvages ne font pas de grandes difficultés pour laisser baptiser leurs enfants. Quant aux adultes, quoiqu'ils nous fassent bon visage, ils n'en demeurent pas moins fortement attachés à leurs idées et à leurs superstitions. Les mieux disposés, semble-t-il, se font sur la religion, sur la *prière*, comme ils disent, d'étranges illusions. Quand ils viennent de temps en temps dans notre maison fumer le tabac qu'on leur donne, ils se figurent facilement être de grands *priants*. Vous me direz que c'est à nous de redresser leurs idées; c'est vrai, et c'est aussi ce que nous essayons de faire ; mais ici bien des obstacles surgissent: d'abord notre connaissance incomplète de la langue, puis l'entêtement naturel à tout homme, et qui est loin de faire défaut à nos sauvages. Enfin un autre obstacle que je vous signalais, je crois, déjà dans une lettre précédente, c'est le prosélytisme des protestants, qui se glissent partout. En résumé, je crois que, malgré cette facilité des rapports entre

nous et les sauvages pieds-noirs, leur conversion demandera bien du temps et bien du travail. Ces sauvages ont eu depuis longtemps des rapports avec les blancs ; ils ont vu souvent le prêtre chez les nations voisines parmi lesquelles ils ont voyagé, telles que la nation des Corbeaux, les Coutonais, etc., je ne vois pas que, malgré tout cela, ils aient beaucoup progressé. Nous comptons sur le secours du bon Dieu, qui a su convertir des nations plus barbares encore.

C'est pendant que nous terminions notre visite chez les gens du Sang, que le R. P. Lacombe est venu nous rencontrer parmi nos sauvages, où il retrouvait un grand nombre de ceux qu'il avait connus autrefois dans la prairie. Des deux côtés on était heureux de se revoir.

Le R. P. Lacombe était accompagné de l'abbé Beillevaire, qui avait profité de l'occasion pour venir visiter nos missions du district de Bow-River. J'ai été heureux de retrouver pour quelques jours un compatriote et un ami, et de causer un peu du pays.

Mais ces jours passèrent vite, bientôt on se sépara. M. Beillevaire retourna vers ses Cris de la rivière Bataille. Je suis sûr qu'il aura regretté, en partant, de ne pouvoir travailler avec nous au milieu de ces sauvages à la taille haute et vigoureuse, aux habits bariolés, agrémentés de toutes sortes d'ornements pittoresques.

Nous, nous retournâmes bientôt au fort Galgary pour y faire ensemble notre retraite annuelle, puis on se sépara encore ; me voici revenu, avec le P. Doucet, à la réserve des Piégañes, où nous avons déjà passé le dernier hiver. Le P. Lacombe, depuis ce temps, a été presque constamment sur les chemins ; il est allé faire un voyage à la traverse des Pieds-Noirs, puis il est revenu au fort Galgary. Nous l'attendons sous peu au fort Mac Leod, d'où il viendra nous faire une visite, pour se rendre

ensuite chez les gens du Sang, etc., et ainsi tout l'hiver. Vous voyez que l'âge ne lui a rien enlevé de son activité. Le P. Lacombe est fort et vigoureux ; et malgré quelques infirmités, sa santé est généralement excellente.

Je me borne à faire mention de la mort du R. P. Chapelière, que vous connaissez sans doute depuis longtemps. C'est une perte d'autant plus regrettable que nous sommes déjà, hélas ! trop peu nombreux dans cet immense diocèse.

Le R. P. Doucet est très bien. Le R. P. Claude, au fort Galgary, est plein de vigueur et d'entrain ; il a pour cuisinier le F. Pineau, qui, tout en surveillant la soupe et le rôti, étudie la philosophie et la théologie.

Agréez, etc.

Em. Legal, prêtre, o. m. i.

— Nous lisons, dans une lettre adressée au R. P. Boisramé par le R. P. Cochin, de la Mission Sainte-Angèle, le 26 novembre 1882 :

...Je suis en ce moment-ci dans une petite mission de sauvages Cris aux environs de Battleford, en compagnie du R. P. Le Stang, au milieu d'un peuple plongé dans une profonde misère, tant au *spirituel* qu'au *temporel*. L'hiver, pour nos pauvres sauvages, s'annonce bien dur. Ils sont à peine vêtus et n'ont presque rien à manger. Que vont-ils devenir ?

— Nous devons au Sacré Cœur la conversion d'un mourant tout couvert d'ulcères. Le R. P. Le Stang et moi nous venions de commencer une neuvaine au Sacré Cœur pour la conversion de ce pauvre infidèle. Dès le premier jour, il demanda le baptême et voulut le recevoir tout de suite avec ses trois enfants. La cérémonie eut lieu le soir du même jour. Bien qu'il y eût deux milles à franchir dans une neige épaisse, nous allâmes le

voir tour à tour tous les jours. Mardi dernier, j'allai lui rendre ma visite comme de coutume. Il me parut plus agité, quoique pas plus mal, et ne cessa de me crier : *Ayamihestamawin !* (prie pour moi ! prie pour moi !) Je priai pour lui à haute voix, de manière à ce qu'il pût entendre et comprendre ; je lui dis ensuite quelques mots de consolation, et je partis après lui avoir fait baiser mon crucifix. Quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'un sauvage, son parent, vint nous apprendre sa mort.

Quelques catéchumènes adultes viennent de temps en temps se faire instruire.

Aujourd'hui, après la grand'messe, j'ai baptisé un petit garçon nouveau-né, que son père infidèle nous a apporté lui-même.

— Athabaska Mackenzie. — Sous ce titre on lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 26 janvier 1883 :

« Le R. P. Lecorre, oblat de Marie Immaculée, missionnaire apostolique, en ce moment en France, nous écrit d'Hyères, le 14 janvier 1883 :

« J'ose solliciter, à titre de voyageur arrivant du fond de l'Amérique du Nord, un petit coin de vos colonnes hospitalières pour faire connaître l'épreuve dont nous sommes menacés. Nous avons une école-orphelinat, qui représente un passé de quinze années de travaux et de sacrifices hors ligne, qui nous console dans le présent, et sur laquelle repose, en grande partie, notre espoir pour l'avenir. Or, cet établissement est menacé de ruine, par suite de notre pauvreté.

« Sur les bords du fleuve Mackenzie, vers le 68e de latitude, Amérique du Nord, à 3 000 lieues d'ici, s'échelonnent, à de grandes distances, nos stations catholiques et celles bien plus nombreuses de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, chargée de la traite des fourrures.

« Or, parmi ces missions si isolées les unes des autres, une surtout attire l'admiration, le respect et la louange des officiers de la Compagnie, et provoque le découragement chez le ministre ou maître d'école protestant. Avec son clocher élancé, ses blanches maisons de bois à un étage, lavées à la chaux, ses champs cultivés et entourés de palissades; avec sa petite population, surtout, si dévouée et agissante, elle a « l'air décidé des vieux pays », expression en usage pour désigner les contrées civilisées.

« Nos Pères et nos Frères, de toutes les missions du district Mackenzie, aiment à entretenir avec la station centrale de la Providence des rapports fréquents de sympathie et de gratitude. Ils désirent surtout la revoir; car elle a été, pour plusieurs d'entre eux, le berceau de la vie religieuse, le premier champ de l'apostolat, l'autel où ils ont eu le bonheur de consacrer la première hostie. Et, dans leur éloignement actuel, c'est elle encore qui leur fournit les vêtements, prend soin du linge d'église et des ornements.

« MM. les officiers de la Compagnie, qui, à leur passage en traîne ou en bateau, ne refusent jamais de s'asseoir à la table de *la Providence*, ne peuvent s'empêcher de reconnaître les magnifiques résultats obtenus avec de si faibles ressources.

« Nous avons bien des engagés à notre service, disent-« ils; vous n'avez que deux ou trois Frères pour tous ces « travaux extérieurs ; il faut donc que ce soit le pur dé-« vouement qui supplée au nombre. »

« Quant aux ministres ou maîtres d'école protestants, qui affluent chaque année, de manière à pouvoir s'appeler « Légion », la mission Providence est, pour eux, un défi permanent jeté à toutes leurs entreprises, à toutes leurs insinuations.

« Ils sont entreprenants, en effet ; ils occupent presque tous les postes de la Compagnie à la fois, fondent des écoles en grand nombre, font venir, à cet effet, de jeunes adeptes des deux sexes. Ils sont riches ; les sociétés bibliques disposent, dit-on, de 75 millions. Quant aux moyens de propagande, tous sont bons, comme me l'a formellement déclaré le fameux ministre qui est à leur tête.

« Outre les Pères, il y a, à la Providence une petite colonie de Sœurs de charité, dont le nom et surtout la présence éveillent partout, même en plein pays sauvage, le respect, l'admiration, l'amour aussi bien de la part des protestants sincères que des catholiques.

« Nos Sœurs ont aujourd'hui une quarantaine d'enfants, orphelins et pensionnaires, des tribus sauvages et des familles métisses. Elles en auraient cent, si la bourse des ministres changeait de main... Mais ce chiffre restreint est encore une puissance qui tient en échec tous les efforts de nos ennemis, car chacun de ces enfants représente la fidélité d'une famille ou même d'une tribu.

« Nous avons un des nôtres au couvent, » tel est le mot d'ordre donné par la famille ou la tribu aux quatre coins du Nord, mot d'ordre que le ministre de l'erreur peut et doit interpréter ainsi : « Inutile de faire auprès « de nous de la propagande ; nous sommes de la religion « des Pères qui ont recueilli nos enfants, des Sœurs qui « se dépensent pour les élever chrétiennement. »

« Et ces familles recevront de temps à autre de charmantes petites lettres. Que de fois, dans telle ou telle mission éloignée de la Providence, ai-je vu les parents, rayonnant de joie et d'un naïf orgueil, m'apporter une de ces précieuses missives ! Ah ! toute une série de sermons les plus éloquents ne les eût pas attachés davantage à notre religion que ces quelques lignes expédiées du Sacré-Cœur.

« Ces enfants, à leur tour, après avoir grandi, se dispersent et forment de jeunes familles chrétiennes, et, grâce à l'éducation reçue, occupent les places les plus honorables dans le service de la Compagnie. Déjà, une douzaine d'entre elles sont ainsi établies : par leur excellente conduite, par leur empressement à venir en aide au missionnaire, par leur zèle à maintenir dans leur entourage et à défendre contre les envahissements de l'erreur l'influence du dogme et du culte catholiques, elles nous donnent la mesure des espérances que nous pouvons fonder légitimement sur cette œuvre bénie.

« Quelle épreuve nous aurions à subir, si la pauvreté nous obligeait à fermer nos écoles !...

« Mais le bon Dieu nous épargnera cette croix, j'ose l'espérer ; et ces quelques lignes, qui passeront sous les yeux de milliers de lecteurs au cœur généreux, éveilleront peut-être quelques sympathies en faveur de notre orphelinat.

« S'il en est ainsi, nous oublierons une fois de plus et la privation de pain, et le froid des nuits passées dans la neige en voyage, et les souffrances même de la faim, pour ne nous laisser aller qu'à la joie de cette pensée : « Nos « Sœurs de charité nous resteront ; avec elles, nos enfants ; « avec nos enfants, la victoire et l'avenir de notre sainte « cause. »

ŒUVRES PASTORALES DE Mgr GUIBERT

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS (1).

Les Œuvres pastorales du cardinal Guibert, éditées à Tours par MM. Mame, formaient déjà deux beaux et forts volumes justement appréciés du public. Deux autres viennent

(1) Alfred Mame et fils, éditeurs, à Tours.

de paraître, les éditeurs ayant été assez heureux, nous disent-ils, pour vaincre une seconde fois la modestie de l'illustre prélat et obtenir de sa bienveillance la faveur de recueillir et de mettre au jour la continuation de ses Œuvres. Nous les félicitons vivement de ce succès et d'une si importante publication. Ces nouveaux volumes, ajoutés aux premiers, couronnent et jusqu'à ce moment complètent un splendide édifice où l'on admire de plus en plus la solidité et la valeur du fond jointes à la distinction et à la beauté de la forme : c'est un éminent service rendu tout à la fois à l'Eglise et à la France, à la religion et aux lettres.

Aujourd'hui l'éloge de Mgr Guibert et de ses écrits n'est plus à faire. Depuis longtemps chacun de ses Mandements et les moindres de ses Lettres prennent la portée d'un événement, sont l'objet de l'attention universelle. Sur les trois sièges où la Providence l'a successivement fait monter, l'évêque de Viviers, devenu archevêque de Tours, puis archevêque de Paris, actuellement cardinal, a toujours grandi en influence comme en dignité; il n'a pas cessé de frapper les regards et d'exciter l'admiration. A l'heure présente, il est bien sans contredit la plus imposante figure de l'épiscopat français et l'une des plus belles de l'épiscopat catholique. Ses écrits sont le reflet de son caractère, et donnent, pour ainsi dire, la physionomie de son âme. S'il est vrai, comme on l'a dit souvent, que, par sa noble attitude en face du pouvoir civil et par la fermeté de ses actes, Mgr Guibert rappelle les évêques des premiers siècles, les Athanase, les Basile, les Ambroise, nous pouvons ajouter qu'au point de vue littéraire il fait revivre dans ses Mandements et ses Lettres la suave, pure et vigoureuse éloquence qui distingue les ouvrages de ces saints docteurs.

Donnons un aperçu rapide des matières contenues dans les volumes que nous avons sous les yeux.

Le premier comprend les Mandements, Lettres pastorales et Lettres circulaires de Mgr Guibert durant son épiscopat à Viviers, de 1842 à 1857. Des communications intimes ont permis aux éditeurs d'ajouter en forme d'appendice plusieurs Lettres inédites adressées au ministre des cultes sur les affaires du moment; par exemple, sur *la liberté d'enseignement*, sur *l'instruction secondaire*, sur *les écoles mixtes*, sur *l'inspection des petits séminaires*, etc.

Le deuxième contient les Œuvres publiées à Tours depuis 1857 jusqu'en 1866, y compris diverses lettres au ministre des cultes relatives à la fameuse brochure *le Pape et le Congrès*, à l'attitude du clergé dans la *Question romaine*, à la

Réunion de la Savoie et de Nice à la France, aux *Périls du Saint-Siège*, à une *Consultation signée par sept évêques et déférée au Conseil d'Etat*, à la *Promulgation de l'Encyclique de Pie IX*, etc.

Le troisième renferme les Œuvres et toutes les Lettres publiées soit sur le siège de Tours depuis 1866 jusqu'en 1871, soit sur le siège de Paris de 1871 à 1876.

Le quatrième et dernier offre un intérêt majeur et tout d'actualité par la suite des écrits du grand cardinal depuis 1876 jusqu'à nos jours; la plupart des questions vitales et émouvantes de cette grave et périlleuse époque en font le sujet.

L'ensemble, on le voit, embrasse une période de quarante ans; cette période s'est écoulée pour l'Eglise et pour la France au milieu des plus rudes épreuves que l'une et l'autre aient eu à subir depuis bien des siècles. Composées durant cet intervalle, les Œuvres du cardinal Guibert en portent la vive et profonde empreinte; dans leur genre et par un certain côté, elles en retracent l'histoire et sont comme le tableau du mouvement religieux et social qui s'y est accompli. Pas une question de dogme, de morale, de politique, d'administration, de droit et même de littérature, touchant de près à l'honneur de Dieu ou à l'intérêt de l'Eglise, que le pieux et infatigable évêque n'ait hardiment abordée et nettement résolue; et dans cette variété de sujets qu'il traite toujours avec une supériorité de vues exceptionnelle, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, l'éloquence du docteur, la vigueur du polémiste, la sagesse de l'administrateur ou l'habileté de l'écrivain.

Qu'on lise ses Mandements ou ses Lettres pastorales : quels mâles accents d'éloquence évangélique! Et en même temps quelle onction pénétrante! quelle élévation de pensées! quelle délicatesse de sentiments! quels traits lumineux et saisissants! Et comme il sied bien à cet humble prélat qui, sous la pourpre romaine et dans le palais de son archevêché, mène la vie austère d'un cénobite, de s'élever, moderne Chrysostome, avec tant de hardiesse et de liberté contre le luxe et les scandales d'une société incrédule et frivole! Du reste, point d'amertume ni d'exagération dans la véhémence de ses accents et dans les principes de sa morale. Avec la théologie et l'Ecriture sainte, les tendresses de sa charité et les lumières de sa foi lui suffisent pour donner l'inspiration à son zèle, et à tout son enseignement le feu sacré du génie.

Si l'on veut se rendre compte du procédé oratoire qui le caractérise, on remarquera que, d'ordinaire, le docte prélat n'épuise pas le sujet qu'il traite. Après l'avoir étudié et approfondi à loisir, il en prend seulement les points culminants,

il s'attache à les montrer sous certains aspects qui lui sont propres, et il le fait souvent d'une manière aussi neuve et originale que vive et inattendue. Chez lui, on le sent, l'idée et l'expression sont le fruit d'une méditation attentive et d'une fervente prière. Penseur d'élite tout à la fois et homme de Dieu, le saint évêque, par cela même, possède au suprême degré le don de convaincre et de persuader. Il s'empare peu à peu de votre esprit, le charme, le ravit, le captive, et insensiblement vous communique les fortes et surnaturelles convictions dont il est lui-même nourri.

S'agit-il d'une question épineuse, délicate ou controversée, le pasteur, se faisant alors polémiste, n'hésite pas à l'aborder de front, à la prendre au vif. Il l'examine, l'envisage, la retourne en tous sens et à sa manière. Ce ne sera ni le besoin d'écrire ni l'entraînement du moment qui le pousseront à paraître dans la lice, et il n'y paraîtra pas toujours le premier. Au milieu du bruit de la mêlée et des passions qui agitent et divisent les esprits, il se recueille, il mûrit sa pensée, il attend et choisit son heure. Cette heure venue, il parle, et dans sa parole on trouve aussitôt le mot de la situation, mot si juste et si vrai, si clair et si ferme, dit en même temps avec tant de modération et d'à-propos, quelquefois avec tant de finesse et de tact, qu'à l'instant toute controverse cesse, les adversaires de bonne foi se rangent à son avis, et les autres sont réduits à admirer ou à se taire ; c'est ce qu'on a pu remarquer autrefois à Tours pour l'Œuvre de Saint-Martin, et, tout récemment à Paris, pour la question de l'église du Vœu national de Montmartre.

Le cardinal Guibert, d'ailleurs, semble né pour la lutte. n péril, une difficulté, loin d'émousser ou d'abattre son esprit, le retrempe plutôt et l'aiguise : son génie en reçoit un essor nouveau, un accroissement de lumière et de force. On dirait que la Providence l'a suscité pour les temps incertains où nous vivons; il domine les hommes et les choses non seulement par la hauteur de ses sentiments et la dignité de son caractère, mais aussi par une inaltérable sérénité qu'aucune surprise et aucune passion ne sauraient troubler. La devise qu'il a adoptée pour son blason : *Fortiter et suaviter,* pourrait se lire en tête de tous ses écrits ; à chaque page la force du lion s'associe à la mansuétude de l'agneau.

Le Chanoine J.

(*Extrait de la Semaine religieuse de Paris.*)

105

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 82. — Juin 1883.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA.

LE COLLÈGE D'OTTAWA.

Depuis longtemps déjà, nos Annales sont restées silencieuses sur notre Collège d'Ottawa. A-t-il répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir? ou bien, comme tant d'autres institutions du même genre, s'est-il arrêté sur la route qu'il se proposait de parcourir? est-il dans un état de décadence, et, après avoir langui quelque temps, s'est-il éteint ou s'éteint-il doucement et sans bruit? Ce sont là des questions auxquelles peut-être bon nombre de nos Pères ne pourraient encore donner de réponses nettes. C'est pourquoi nous oserons les inviter à vouloir bien accompagner pendant quelques minutes le R. P. MARTINET dans la visite qu'il a faite, à son retour de la Colombie britannique, à ceux des nôtres qui se dévouent à l'œuvre du Collège.

Né avec la ville d'Ottawa, le Collège eut, comme elle, et tout naturellement, à passer par toutes les phases de la vie ; il connut la faiblesse de l'enfance et les agitations de la jeunesse. Le nombre des élèves était petit ; les professeurs peu nombreux ; les livres, les appareils scientifiques et le local lui-même étaient insuffisants. Et, pour comble de malheur, l'argent manquait encore plus que tout le reste.

Le Collège grandit cependant avec la ville, mais la bourse resta vide, et, à peine était-il sorti de la première enfance, qu'en jetant un regard autour de lui, il dut constater les périls de sa situation. D'un côté, c'étaient des collèges français anciens et bien assis, nombreux et estimés; de l'autre, des établissements anglais riches et puissants, mais protestants ou sans Dieu. Les circonstances qui saluaient sa naissance étaient donc peu encourageantes. Il devait, sinon renoncer à s'ouvrir pour l'élément canadien-français, du moins s'efforcer principalement d'attirer dans ses murs l'élément irlandais-catholique et ceux des Canadiens-Français qui, destinés à la politique et au commerce, tenaient à faire de l'anglais une étude plus spéciale. Ainsi, nos Pères espéraient qu'ils feraient plus sûrement de cette sorte l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'Église, tout en faisant aussi l'œuvre du Canada, car ils offraient des avantages d'éducation tout particuliers aux deux éléments catholiques et ils leur préparaient un moyen de se connaître et de s'estimer davantage. Mais que de difficultés ! Presque tous les Pères alors étaient Français ou Canadiens-Français d'origine ; et ils avaient à s'adresser à une double population qui, pour divers motifs, était plutôt hostile que favorable à leurs projets. Adonnés tout entiers aux travaux que réclame le premier établissement dans un pays étranger et, en général, pauvres et sans ressources, les Irlandais ne pouvaient guère penser à procurer une éducation clas-

sique à leurs enfants, et, y eussent-ils pensé, ils eussent pu nous opposer notre ignorance de la langue. Quant aux Canadiens, ils avaient dans le bas Canada un grand nombre de collèges, dont la langue officielle est le français et dont la méthode est différente de la nôtre. De là, chez eux aussi, prévention et quelquefois même opposition, augmentée encore par le prix auquel nous étions obligés de maintenir notre pension.

Cet état de choses, nos Pères le virent sans en éprouver de découragement. A force d'abnégation et de sacrifices, ils amenèrent peu à peu les hommes les plus intelligents à comprendre leur intention ; et, mieux reçus du Canada, ils tentèrent encore de se recruter aux États-Unis.

Depuis lors, la situation du Collège a été en s'améliorant d'année en année. Non seulement le Canada, mais aussi les États-Unis fournissent un contingent d'élèves toujours plus fort; et aujourd'hui, dans l'esprit public, notre Collège s'est acquis une renommée enviable à tous égards. Tout ce qui devait être fait n'est pas encore réalisé ; mais les progrès ont été manifestes, et il n'est guère à douter que d'ici à quelques années, nos Pères n'arrivent à mettre le Collège sur le pied des meilleures institutions de ce genre en Amérique et même en Europe.

Si l'on demande quelles sont les raisons de ces succès et de ce revirement de l'opinion sur le Collège d'Ottawa, il semble qu'on peut les ramener à trois principales : 1° notre méthode d'enseignement ; 2° notre programme d'études, et 3° notre système d'éducation. Peut-être sera-t-il de quelque intérêt pour les Pères étrangers à la province du Canada d'avoir, dans un tableau restreint, les principes sur lesquels nous nous guidons.

1° *Méthode d'enseignement.* — Un des traits les plus caractéristiques de l'époque est de raisonner à tort et

à travers sur toute choses : touts le monde en convient. Si jamais les mauvais philosophes ou ceux qui posent comme tels ont eu devant eux une carrière facile, c'est certainement aussi bien dans le siècle présent que dans le dix-huitième, de si triste mémoire. C'est au nom de la raison qu'on attaque tout : la foi, les traditions, les principes de la loi naturelle, que dis-je ? la raison même. Enfin, n'est-il pas hors de doute, comme l'a dit Joseph de Maistre, que le syllogisme, c'est l'homme même? — Dès lors, entre les deux systèmes qui se disputent aujourd'hui encore les collèges catholiques, notre choix ne pouvait être douteux. Nous adoptâmes la méthode rationnelle. Développant chez le jeune homme toutes les facultés, nous nous efforcerions d'en faire plus tard un chrétien capable de soutenir une passe d'armes sur le terrain de la science et de la foi, et de manier hardiment l'épée qu'il aurait forgée lui-même ou du moins faite sienne par une longue et consciencieuse pratique.

Mais pour en arriver là, il fallait des maîtres. Ils se sont trouvés : les uns formés d'avance, les autres doués d'énergie et de bonne volonté, se formant peu à peu sur les avis et les exemples des anciens. La chose, du reste, devint plus facile du jour où, le travail étant mieux partagé, chaque professeur ne fut plus chargé d'enseigner sept ou huit matières concurremment dans une classe, mais seulement d'enseigner la même matière dans les différentes classes du cours avec l'avantage de pouvoir ainsi devenir familier avec l'une des branches de la science.

Après déjà dix ans d'expérience, et au delà, nous pouvons dire que le succès a dépassé nos espérances. Au lieu de jeunes gens tout au plus capables de réciter quelques vers de Shakspeare ou de Corneille et rêvant d'imiter un O'Connell ou un Lacordaire, nous avons

donné à la Société des hommes capables d'analyser les écrits de ces auteurs et les discours de ces orateurs ; exercés à distinguer le vrai du faux et à habiller leurs propres idées d'un style qui leur fut particulier. Et ce que je dis de la littérature s'applique également aux autres études faites sous la direction intelligente de nos Pères professeurs.

Avec ces dispositions, nos jeunes gens ont réussi dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. Aux Séminaires de Montréal et de Baltimore, dans les Écoles de droit de Québec, de Toronto et de Harvard's University, dans les Écoles de médecine de New-York, de Montréal et de Boston, tout aussi bien que dans le commerce, les banques ou l'industrie, ils ont tenu ou tiennent haut le drapeau de notre Institution. Plusieurs même ont su conquérir des honneurs bien mérités.

Il ne saurait être douteux pour nous que, si le bon Dieu daigne nous continuer ses bénédictions, ces succès ne nous attirent, en se multipliant, un nombre toujours plus considérable d'étudiants et ne fassent disparaître à la longue les préjugés que notre méthode, incomprise de plusieurs, avait fait naître autour de nous. Mais venons-en au programme d'études. C'est, je l'ai dit, notre second mode d'action, et, grâce à Dieu, il a une grande force ; j'oserai dire : il est irrésistible.

2° *Programme d'études.* — Il est une lacune qui nous a toujours paru regrettable dans nos collèges catholiques ; c'est le peu de place laissée aux études scientifiques. Aujourd'hui que l'on attaque la religion au nom d'une science fausse et orgueilleuse, que l'estime est à l'or et au succès, et que le compas, l'équerre et la pioche mesurent, nivellent les terrains et tracent les voies ferrées, il nous semble nécessaire d'élargir un peu l'horizon des études classiques. Ceci est plus nécessaire encore ici : dans un pays

nouveau, comme le Canada, chacun doit être souvent son propre architecte ou son propre arpenteur. De plus, nous n'avons point de classe assez privilégiée qui soit dispensée par la fortune d'avoir à s'inquiéter de l'avenir, et enfin, ne serait-il pas honteux pour un jeune homme catholique d'ignorer, après son cours, des sciences que les jeunes protestants et même les jeunes filles effleurent au moins durant leur cours élémentaire ?

Nous avons donc réuni dans notre programme d'études ce que des préjugés seuls avaient pu séparer, les lettres et les sciences, et, grâce à ce système, notre jeune étudiant peut lire non seulement le nom de Dieu, mais une preuve de sa religion sur la feuille ou la fleur, sur la roche ou le minéral, dans le rayon de soleil ou dans le phénomène qu'il étudie et analyse, tout aussi bien que dans l'Écriture sainte ou dans les écrits des saints Pères. Utiles pour son salut, ces études lui servent encore pour ce monde, car il peut se créer une position avantageuse et exercer autour de lui une légitime et bienfaisante influence.

Une autre innovation a été le cours commercial rendu obligatoire pour tous et pour chacun. A quoi sert de mettre un livre latin ou grec entre les mains d'un enfant qui, ignorant sa langue, n'a aucun point de comparaison ? Plusieurs d'entre nous ne se rappellent que trop le temps qu'ils ont passé à languir dans une classe de huitième, de septième ou de sixième, occupés à apprendre des formules de grammaire aussi vides de sens pour eux que l'eussent été, dans ce temps, les dix catégories d'Aristote. De là, des habitudes de paresse, des pertes de temps considérables auxquelles nos enfants échappent, du moins en partie.

D'ailleurs, qui commence un cours classique n'est pas toujours sûr de l'achever. Combien de fois la maladie, un revers de fortune, la mort d'un père ou d'un protecteur,

ont arrêté sur cette longue route celui qui semblait devoir y avancer sans encombre ! A quoi alors lui serviront le latin, le grec, l'histoire des Grecs ou des Romains, s'il ne sait ni sa langue, ni la géographie de son pays, ni même quelquefois, et nous pourrions en citer des exemples, les règles les plus simples de l'arithmétique? Rejetés du monde des affaires auxquelles ils sont impropres, repoussés de la Société où ils ne peuvent que faire triste figure, ils vont grossir nécessairement le nombre des déclassés, à moins qu'ils n'aillent éteindre dans un bureau comme copistes l'énergie et l'intelligence dont Dieu les avait doués. Un bon cours commercial les met à l'abri d'un pareil malheur, et chaque année nous pouvons apprécier l'utilité de cette innovation. Est-ce que plus tard, le prêtre, l'avocat, le médecin ou le propriétaire lui-même n'aura pas besoin d'être un homme d'affaires?

Cette année, nous avons pu améliorer beaucoup ce cours commercial, et plusieurs de nos Pères seraient aussi surpris que satisfaits de voir l'aisance et le sérieux avec lesquels nos petits hommes de dix à quatorze ans manient, à leur Banque, leurs billets de dix, vingt et cent piastres! Après cette formation commerciale, littéraire et scientifique, les problèmes de la philosophie spéculative et morale et ceux, plus attrayants encore de l'économie politique et sociale, deviennent un sujet plein d'intérêt pour ces jeunes gens. Ils ont eu la pratique des choses, ils en cherchent la raison et, l'ayant trouvée, ils en jouissent. Je ne voudrais point faire de médisances, mais, faute de ces leçons pratiques, n'est-il pas vrai qu'il en est plus d'un pour qui les traités de la Justice et des Contrats sont restés des livres fermés jusqu'au jour où ils ont eu, peut-être bien chèrement, à payer la première leçon de l'expérience ?

Il faudrait un livre pour donner une idée exacte de notre programme d'études et en montrer l'ordonnance graduée. Ce livre, je ne me sens guère plus d'humeur à l'écrire, le soir après quatre ou cinq heures de classe, que mes lecteurs ne seraient d'humeur à le parcourir. Je me contenterai donc de dire que nous avons essayé de réaliser dans notre plan ce que la Philosophie de saint Thomas et l'observation nous ont appris du développement des facultés chez le jeune homme, et que, jusqu'à ce jour, rien ne nous montre que nous nous soyons trompés. A ceux qui voudraient s'en assurer par eux-mêmes, nous oserions dire : Venez et voyez, et surtout enseignez un ou deux ans, la seconde année de philosophie.

3° *Education.* — Un grand mot, une plus grande chose encore! Après toutes les histoires que les voyageurs ont faites sur les Américains, j'en vois d'ici qui sourient malicieusement. Tout doux ! attendez ! S'agit-il, pour être mis au rang des gens bien élevés, d'être une momie dans un fauteuil, une statue dans un salon, ou une marionnette gesticulant le long des rues, je vous avoue d'avance que nous ne rendons point nos jeunes gens tels. S'agit-il même, pour avoir le nom de jeune homme bien élevé, d'aller prendre telle place et de s'y laisser brûler, parce que le professeur, distrait ou absent, ne nous en rappelle pas, je reconnais encore que nous n'en sommes point là. Le voudrions-nous, et certes non, nous ne le voulons pas ; mais le voudrions-nous, nous ne le pourrions pas. Il y a dans l'atmosphère de l'Amérique trop d'oxygène pour que la vie machinale puisse se traduire en pratique. Mais, si celui-là a reçu une bonne éducation, qui se respecte lui-même en respectant les autres, et qui place Dieu au commencement, au milieu et à la fin de tous les sacrifices qu'il s'impose pour le bien ou même le plaisir de

ses frères, nous pouvons assurer que nos catholiques canadiens et américains peuvent rivaliser avec leurs amis d'Europe. Tout cela pour dire que nous nous efforçons de sauver toute l'énergie et l'initiative du jeune homme, en le soumettant à une règle et à une obéissance nécessaires. Nous sommes, autant que faire se peut, des pères pour eux, moins toutefois les faiblesses. L'effet en est sensible, et tel enfant, qui nous arriva à peine apprivoisé il y a trois mois, vient à nous maintenant avec confiance et joie, souvent même avec une ouverture de cœur presque indiscrète. Aussi, nos anciens élèves nous restent-ils attachés, et, par suite des correspondances qu'ils entretiennent avec nous, nous constatons qu'ils échappent assez généralement aux premières séductions du monde et aux écarts d'une liberté absolue, dangers auxquels sont exposés ceux qui n'ont pas été préparés à la vie réelle ou devant qui on l'a dépeinte sous des couleurs trompeuses.

Et qu'on ne craigne pas pour les vocations ecclésiastiques. Elles sont plus fermes et assez fréquentes. Nos jeunes gens sont nombreux dans les rangs du clergé séculier et dans les séminaires; quelques-uns ont embrassé la vie religieuse; plusieurs même se sont abrités sous la bannière immaculée de Marie, et si un plus grand nombre ne s'est pas engagé dans ces voies, on le sait bien, la cause en est ailleurs, et bientôt, nous l'espérons, elle aura disparu.

On a entendu quelquefois mettre en question l'utilité pour nous, Oblats, de maintenir une institution de ce genre, et de faire pour elle tant de sacrifices en hommes et en argent. Cette objection, nos Supérieurs l'ont réfutée par des faits qui ont parlé plus haut que des paroles. Cependant, pour confirmer, selon la méthode scolastique, le dogme par des arguments de raison, *Respondeo dicendum*, que l'utilité du Collège d'Ottawa ne saurait être mise en

doute. Compterait-on pour rien le mérite de fournir à la Société une classe dirigeante, imbue de principes catholiques, capable de défendre sa foi et habituée à la mettre en pratique? Compterait-on pour rien l'avantage que nous offre ce Collège, de former nos junioristes non seulement à la science, mais aussi à une vertu militante? Compterait-on pour rien l'immense utilité qui ressort pour nos jeunes Pères de l'obligation où ils sont, en enseignant, de prendre des habitudes d'étude et de s'habituer à la parole? Compterait-on pour peu de chose le relief dans lequel est mise notre Congrégation, par le fait d'avoir une Université dans la capitale du Dominion? Il est hors de doute que ces quatre résultats, immenses à nos yeux, ont déjà été obtenus, en partie du moins, et que d'autres, parmi lesquels je me plais à compter *datis dandis* celui de vocations fermes et précieuses, ne tarderont pas à suivre.

Quant aux sacrifices en hommes, disons de suite que le Collège n'a encore tué personne, grâce à Dieu, et que ceux qui y sont morts seraient les premiers à protester contre une insinuation de ce genre, si tant est que c'est bien là ce que l'on veut dire. Mais non, répondra-t-on, vous voyez bien que c'est contre le nombre des Pères pris par cette œuvre que nous voulons protester. Et d'abord, est-il bien sûr que tant de Pères sont employés au Collège proprement dit? Défalquez de notre nombre les Pères du Scolasticat, le curé de la paroisse Saint-Joseph, le directeur du Juniorat, le chapelain des Sœurs grises et les chapelains des communautés et pensionnats, tous hommes, certes, dont la compagnie nous est aussi chère que précieuse; ajoutez à ces Pères celui qui va d'ici, de là, faire des escarmouches contre le diable, et après cela, vous verrez si l'objection est bien fondée en raison. Au reste, ce n'est pas la question; faisons-

nous un travail et un bien proportionnés à notre nombre ? Ecoutez.

Il est des Pères, et il en est plus d'un, qui, pendant les dix mois scolaires, comptent des journées de dix-huit heures de travail, de cinq heures du matin à onze heures du soir, et pour lesquels il n'y a d'autre distraction que celle de passer d'une salle de classe dans une autre.

Il en est d'autres qui, un peu plus libres en apparence, sont toujours sur la brèche : aujourd'hui pour prêcher, demain pour diriger une retraite, un autre jour pour confesser ; il est tel de nos Pères qui n'a pas prêché moins de cent vingt sermons dans l'année, tout en professant quatre heures par jour.

Maintenant, le bien correspond-il à cette somme de travail ? Ce que nous avons dit plus haut répond à cette question. Qu'on nous permette seulement d'ajouter ici, que s'occuper des jeunes gens est considéré aujourd'hui comme l'œuvre la plus utile ou même la plus nécessaire par tous les hommes qui pensent. C'est en effet l'avenir et l'avenir tout entier.

Viendrait maintenant la question d'argent. Mais, sur cela, je déclare mon incompétence, excepté sur un point. Nous ne sommes point une société financière, et dès lors que le bien se fait et que la Congrégation assure pouvoir le faire encore à l'avenir comme elle le fait en ce moment, les milliers de piastres ne sauraient se compter de près. Les chiffres doivent obéir, ils ne doivent pas commander.

Assez avec cette objection. Venons-en au détail. Le Collège d'Ottawa est une œuvre admirablement organisée dans laquelle chaque rouage se meut avec aisance et où les heurts sont rares. Après une vue d'ensemble, il sera peut-être agréable à nos lecteurs de voir d'un peu plus près le fonctionnement de ce beau mécanisme.

Bien entendu, l'homme essentiel ici, c'est toujours le R. P. Tabaret. Le Collège, son programme, sa méthode, son but, en partie même le personnel de ses professeurs, tout est son œuvre : il aime son établissement, il cherche à le perfectionner, il l'anime de sa propre vie. Sous lui, le P. Balland, comme préfet des études, le fait marcher droit et ferme. Avec l'énergie de l'acier et sa force de résistance, il fait un travail qui en tuerait trois autres. Ces deux Pères sont les deux grandes forces du Collège.

Après eux, notre bon P. Bennett expose à ses élèves les beautés des auteurs anglais qu'il analyse. Souvent, dans l'enthousiasme qu'il ressent, il oublie ses années, et toujours, il retrouve son imagination de vingt ans en face d'un sujet littéraire. Pendant ce temps-là, le R. P. Barrett scrute patiemment les grammaires latine et française : dure tâche, qu'il poursuit depuis de longues années, et à laquelle il ne s'est jamais rebuté ! Pour étudier la Grèce et son langage, il faut être poète : comment, sans cela, rendre *les fleurs des vagues* et faire admirer leur musique ? Le R. P. Nolin est poète : il réussit au-delà de ce que je pourrais dire ici, sans froisser son humilité. Il a le même succès, qu'il fasse étudier les poètes latins ou les poètes français. Le R. P. Fillatre expie dans les études de droit social, de la philosophie, de l'histoire et de la géologie, les années d'un vicariat trop heureux et pourtant pas très long. Ses élèves n'ont plus besoin que de rassembler, en un tout homogène, les notions acquises jusque-là ; il les dirige dans ce travail, qui lui est, du reste, facilité par les essais faits précédemment sur leur intelligence par le R. P. Charles. A la base du cours, deux Pères jeunes encore, mais chez qui la sagesse n'attend pas le nombre des années, initient leurs nombreux élèves aux secrets du latin, du grec et de l'histoire. Ce sont les RR. PP. Vaillancourt et Duhaut.

Donnez-nous maintenant un jeune homme dont le cerveau soit dur comme l'améthyste, et dont les oreilles soient obstinément fermées aux principes des sciences naturelles et exactes : les RR. FF. Leyden, Marsan et Dontenville et le R. P. Balland trouveront encore moyen de tirer quelque parti de cette nature ingrate et de ce cerveau rebelle.

Appliqués à la discipline, les RR. PP. Guillet, Dozois et Forget, avec les FF. Desmarais et Desroches, ont fait preuve d'un zèle et d'un tact dont les heureux effets sont sensibles. Petits et grands les aiment tout en les respectant.

Je ne puis pas oublier ceux de nos Frères qui, avec les maîtres laïques, enseignent quelques heures par semaine. Ils travaillent et font travailler ; leur dévouement mérite des éloges. Le son de la musique vient me rappeler aussi que les RR. PP. Chaborel et Gladu se sont enrôlés sans trembler sous le drapeau des David et des Mozart. Notre église, notre chapelle et notre salle de théâtre sont souvent les témoins de leurs triomphes, toujours de leur zélé empressement.

J'aurais voulu dire un mot de nos Pères du Scolasticat, mais les sphères où ils marchent et courent, où ils font marcher et courir, sont si hautes et si vastes, que je crains de n'y pouvoir atteindre ou, si j'y atteignais, de m'égarer sans ressource. Laissons-les à leurs travaux, et ne les troublons pas. C'est du reste un département réservé. Autant en faut-il dire de l'économat. Et cependant, là il y a justice à dire sans flatterie que le R. P. Gendreau est un procureur émérite, dont le Collège de Saint-Hyacinthe regrette l'absence autant que le Collège d'Ottawa sait apprécier la présence.

Finissons, et avant de finir, acquittons quelques dettes.

C'est avec un sentiment de reconnaissance profonde

que nous avons vu nos Pères de la province porter, sous l'inspiration du R. P. Provincial, un intérêt de plus en plus grand à l'avenir du Collège. Notre travail est pénible. Accompli sous l'œil de nos Frères et avec leur sympathie, il se trouve allégé.

Sa Grandeur Mgr l'Evêque d'Ottawa n'a pas cessé non plus de se montrer pour nous pleine de bonté et de condescendance. Non seulement il a, en toute occasion, montré de l'intérêt pour nos travaux, il les a encore aidés et encouragés de sa parole et de sa bourse. Le musée, la chapelle, la bibliothèque le proclament. Et, comme si ces témoignages ne suffisaient point encore à manifester son affectueux dévouement, il a voulu nous faire encourager par Sa Sainteté elle-même. Dans son voyage de Rome, l'année dernière, Mgr Duhamel obtint pour nous deux faveurs bien précieuses, en outre d'une bénédiction toute spéciale : la première, le don honorifique de cinq médailles d'argent, décernées d'avance aux cinq meilleurs étudiants en philosophie, durant les cinq années qui suivront ; la seconde, la collation du titre de Docteurs en théologie aux RR. PP. Mangin, Balland, Froc et Fillatre, faveur déjà accordée au R. P. Tabaret il y a quelques années. Ces témoignages de bonté de notre Evêque nous sont bien précieux ; nous tâcherons d'en être toujours dignes, comme aussi de la sympathie de nos Frères et de la confiance de nos Supérieurs.

J. Fillatre, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LES MISSIONS SAUVAGES DU NORD-OUEST.

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, venu en Canada pour défendre les intérêts de sa mission et de ses nombreuses œuvres près du gouvernement du *Dominion*, a déployé un grand zèle pendant l'hiver qu'il a passé en partie à Ottawa. Les journaux canadiens nous apportent l'écho de sa parole et nous initient à toutes ses démarches en faveur de la cause apostolique dont il est l'ardent défenseur. Nous croyons intéresser les lecteurs des Annales en publiant un exposé que Sa Grandeur a écrit pour un ami dans le *Courrier de Hull*. Mais nous pensons aussi qu'il ne sera pas hors de propos de faire précéder ce mémoire des quelques lignes suivantes, signées par M. La Vérandrie, dans l'*Etendard*, journal de Montréal, numéro du 23 février 1883. Le journaliste peut servir d'introducteur à Mgr Grandin dont il nous donne un portrait saisissant.

UN HÉROS DU NORD-OUEST.

« Depuis plusieurs jours, les divers bureaux du Parlement à Ottawa sont quelque peu surpris des visites fréquentes d'un inconnu qui ne devrait point l'être. Jeune encore, il porte déjà une glorieuse couronne de cheveux blancs, marche péniblement et semble avoir beaucoup souffert. Ses traits respirent la paix d'une conscience pure, sa voix module des sentiments vrais et sincères, son cœur est droit et désintéressé : toutes choses rares, il faut l'avouer, dans les froides régions de la politique. Aussi, surpris d'abord et intrigués, tous bientôt, protestants comme catholiques, s'inclinent sur son passage et cherchent dans son regard franc et limpide comme un

repos de tant d'œillades tortueuses et même fausses dont ils sont les témoins journaliers.

« Qui est-il ? que veut-il ? à quoi s'obstine-t-il ? Vous n'avez qu'à l'approcher, vous le saurez. Il n'est point un diplomate, il n'est point un homme politique, il n'est point un entrepreneur à la piste d'un contrat avantageux pour lui : il n'a donc point de mystère et ce qu'il cherche au prix de visites cent fois plus pénibles que les travaux les plus durs, il le dit à tout le monde avec une conviction et une nobles implicité qui vous séduisent, vous enchaînent et vous captivent.

« Séduit moi-même, enchaîné et captivé, je me suis promis de faire partager quelque peu mes sentiments aux lecteurs de l'*Etendard*.

« Quand les barbares, nos frères, se ruèrent sur l'empire romain, ils firent bien des ruines; ils en eussent fait plus encore, si les Papes et les évêques ne leur eussent opposé au nom de Dieu, des paroles de paix et de miséricorde. Une croix à la main, ils protégèrent leurs persécuteurs d'hier et leur assurèrent une demeure tranquille.

« Aujourd'hui, dans le Nord-Ouest, non plus la barbarie, mais ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation, refoule de plus en plus les pauvres tribus sauvages. On leur prend leurs terrains de chasse; on les force, par la famine, à changer leurs mœurs et leurs habitudes de vie; quelquefois même, en dépit du gouvernement, on leur apporte, avec l'immoralité, des injustices contre lesquelles elles se récrient. Qui viendra plaider leur cause ? qui intercédera pour elles ? qui fera entendre leurs plaintes trop justifiées ? qui, sinon encore l'évêque, le missionnaire-martyr ?

« Vingt-sept ans durant, il a souffert comme les sauvages, il a pleuré avec eux ; il les a suivis dans leurs chasses d'été, visités dans leurs campements d'hiver. Il était là

alors qu'ils scalpaient encore, et s'ils ne le font plus, c'est grâce à la parole de charité qu'il leur a fait entendre. Comment son cœur ne serait-il pas devenu celui d'un père pour eux ? comment ne battrait-il pas à l'unisson avec le leur et comment ne ressentirait-il pas vivement leurs privations, leurs besoins et leurs anxiétés ?

« Espérons que nos ministres comprendront ces sentiments, qu'ils continueront, sous ce rapport, les glorieuses traditions de nos pères et donneront à l'évêque-missionnaire plus que de simples espérances : des actes marqués au double sceau de la justice et de la sympathie.

« Au reste, s'ils ont vraiment à cœur la colonisation rapide et sûre du Nord-Ouest et s'ils ne veulent pas se mettre dans la honteuse nécessité d'exterminer les sauvages, comme nos voisins le font, ils ne sauraient mieux faire que de favoriser les missions catholiques. »

LES MISSIONS SAUVAGES DU NORD-OUEST.

(COMMUNICATION.)

Vous me demandez, mon cher ami, des renseignements sur nos missions sauvages du Nord-Ouest. Je profiterai de quelques moments de loisir pour répondre autant que possible à votre désir. Je ne pourrai le faire que très imparfaitement; mais du moins, je vous montrerai ma bonne volonté. Quant à l'avenir, je ne suis malheureusement pas prophète; je vous ferai cependant part de mes prévisions et de mes craintes et vous jugerez vous-même si elles sont justes et fondées.

Quand, à l'appel de M^gr^ Provencher, premier évêque de Saint-Boniface, les RR. PP. Oblats se rendirent à la rivière Rouge, ils furent envoyés par le P. R. Prélat vers les tribus sauvages de son diocèse qui lui paraissaient les mieux disposées à recevoir la bonne nouvelle.

En 1854, un jeune Père Oblat, aujourd'hui archevêque de Saint-Boniface et un digne et saint prêtre séculier, aujourd'hui évêque des Trois-Rivières, quittant les sauvages les plus rapprochés de Saint-Boniface et les nombreuses tribus des prairies, se rendirent sur les bords de l'île à la Crosse et y travaillèrent de suite, avec courage et succès, à l'étude des langues et à l'instruction des sauvages. Bientôt, par suite d'une maladie persistante, M. Laflèche dut revenir à Saint-Boniface et même plus tard au Canada civilisé. La Congrégation des Oblats put envoyer d'autres sujets au secours du P. Taché : les Pères Faraud, Tissot, Maisonneuve et autres, vinrent à différentes époques se joindre à lui, et passèrent dans la suite de l'île à la Crosse au lac Caribou, à Attabaskaw et bientôt sur les bords du grand lac des Esclaves et sur les rives du Mackenzie.

La grande majorité des sauvages de ces contrées, fidèles à la voix du missionnaire, embrassèrent notre sainte religion et y puisèrent des sentiments de charité auxquels ils avaient été jusque-là tout à fait étrangers. Ainsi la foi leur procura l'espérance d'une vie meilleure, mais dès ici-bas elle leur donna un bien-être qu'ils avaient jusqu'alors ignoré. En effet, bien que ces sauvages soient d'un caractère doux et sociable, ils ne s'assistaient que fort peu entre eux ; l'enfant dont on n'espérait aucun secours, le vieillard qui ne pouvait plus suivre la caravane et le malade désespéré étaient généralement abandonnés et mouraient de faim, de froid et de désespoir. Un vieux sauvage me disait un jour : « Que nous sommes heureux maintenant que nous connaissons la bonne prière, nous ne redoutons plus comme nos pères les infirmités et la vieillesse, parce que nos enfants, nos parents, prient (sont chrétiens) et comme tels ils ne peuvent plus abandonner l'infirme et le vieillard. »

Il arrive encore cependant que souvent les pauvres chrétiens de ces contrées, vu l'impossibilité où ils sont de voyager avec un infirme, veulent en faire cadeau au Missionnaire, et si le Missionnaire refuse, ils s'éloignent et laissent leur malade à la porte, sachant bien que le prêtre ne pourra l'abandonner.

En 1860, les dignes sœurs de la Charité, de Montréal, vinrent à notre secours; non seulement elles contribuèrent beaucoup à améliorer la position des sauvages, en instruisant les enfants, en recevant les orphelins et en soignant les malades, mais aussi par leur seule présence elles contribuèrent à relever leur sexe aux yeux de ces pauvres barbares.

La femme, chez les sauvages infidèles, n'est pas autre chose que la propriété de l'homme; elle-même se croit destinée à l'esclavage, elle est vendue, prêtée, changée et toujours méprisée. Son sort change dès que le mari est chrétien. Cependant, ce n'est que dans la famille entièrement chrétienne, que la femme reprend son rang et son autorité; encore faut-il, pour lui apprendre à user de ces avantages, qu'elle ait des exemples sous les yeux.

Les Pères Oblats, sous la direction de Mgr Taché, leur supérieur et leur évêque, débordèrent du diocèse de Saint-Boniface dans le Nord-Ouest. Le Rév. M. Thibault, prêtre séculier, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle dans le pays qui forme aujourd'hui les districts d'Alberta et de la Saskatchewan, dut abandonner des Missions que sa santé ne lui permettait plus de continuer. Les PP. Rémas, Lacombe et autres les continuèrent au lac Sainte-Anne, à Edmonton et dans les environs, ils établirent de nouvelles missions sur les bords du lac la Biche, du petit lac des Esclaves, fondèrent Saint-Albert et d'autres postes sur la Saskatchewan. Ils évangélisèrent surtout, au commencement, les Métis et les Cris des bois, parvinrent à

les décider à s'établir près d'eux, à leur faire cultiver la terre et pour cela, ils durent eux-mêmes donner l'exemple. Pour encourager les colons, ils firent venir, avec des difficultés dont on n'a pas d'idée, jusque des Etats-Unis, des moulins pour les Missions de Saint-Albert, du lac Sainte Anne, du lac la Biche et de l'île à la Crosse. Souvent il arriva que l'inondation détruisit les travaux qu'il avait fallu faire pour fixer et utiliser ces moulins; alors, il fallait changer de plan et de place, faire de nouvelles digues, de nouvelles constructions. Dieu seul connaît les sommes d'argent, la patience persévérante, les fatigues et l'abnégation que les missionnaires, prêtres et frères, ont dû dépenser, pratiquer ou subir pour ces entreprises importantes. Je viens de nommer nos chers Frères convers. Ce sont des Missionnaires bien humbles, sans bruit ni prétention, et qui dans leur sphère ont concouru et concourent encore beaucoup à l'avancement des missions et de la civilisation. Quelques-uns d'entre eux excellent, comme charpentiers, forgerons, mécaniciens, tailleurs, cordonniers, etc.; tous ont du dévouement et l'esprit de sacrifice; tous travaillent comme des mercenaires et, comme le prêtre et l'évêque lui-même, n'attendent que du bon Dieu le prix de leurs services. Vous connaissez nos bons Frères, je reprends maintenant mon récit.

Les missionnaires aussi bien que les colons ne pouvaient que très difficilement se procurer les choses nécessaires à leurs établissements, vu les difficultés de transport. Pour les diminuer ils ouvrirent eux-mêmes des chemins. Les missionnaires du lac la Biche ouvrirent à leurs frais un chemin de charrettes de leur Mission au Fort Pitt; et ceux de l'île à la Crosse un autre du lac Vert à Carlton. La Compagnie de la Baie d'Hudson voulut bien alors se joindre à eux et même faire plus qu'eux, car elle

avait plus de moyens, et depuis elle a fait de grandes dépenses pour entretenir et perfectionner ce chemin. Les missionnaires en ouvrirent un autre pour venir de l'île à la Crosse au lac Vert. Après en avoir profité pendant quelques années, ils y ont renoncé à cause des difficultés qu'ils éprouvaient pour traverser les rivières. En cela comme en bien d'autres entreprises, le succès n'a pas, il est vrai, absolument répondu à leur attente, mais ils ont au moins prouvé la possibilité du chemin, et je ne doute pas que plus tard leurs projets ne soient repris et conduits à bonne fin. Comme je vous l'ai dit, les Oblats, ne pouvant suffire pour évangéliser les nombreuses tribus du Nord-Ouest, choisirent celles qui leur paraissaient les mieux disposées. Je ne vous dirai rien de leurs missions du Mackenzie et je me bornerai à parler de celles du diocèse de Saint-Albert. A mesure que nous nous multipliions dans la partie du Nord-Ouest qui forme aujourd'hui les districts ou provinces d'Alberta et de la Saskatchewan, nous étendions aussi le cercle de nos travaux. Le R. P. Lacombe, en visitant les tribus des prairies, put se convaincre que le bon Dieu avait aussi ses élus chez ces sauvages et il entreprit leur conversion. Ils ne se convertissaient pas en masse, comme les Montagnais; cependant il réussit à amener au bon Dieu un certain nombre de Cris et même à faire de quelques-uns d'entre eux d'excellents chrétiens. Prévoyant que les buffles des prairies ne tarderaient pas à disparaître, il choisit une place sur la rive gauche de la Saskatchewan qu'il appela Saint-Paul des Cris; les sauvages y venaient en grand nombre pendant plusieurs mois de l'année, et le R. P. Lacombe et les jeunes missionnaires venus à son secours s'efforçaient non seulement d'instruire les sauvages, mais encore de les former au travail. Ce n'était pas une tâche facile, alors surtout que les bœufs sauvages n'avaient pas

entièrement disparu et que les missionnaires manquaient à peu près de tout. Pour tenir les sauvages au travail, il fallait que le missionnaire y fût aussi, et fit par lui-même et sans serviteur la plus grosse partie de la besogne.

Le P. Lacombe, cédant à l'épuisement et aux ordres de ses supérieurs, dut s'éloigner pour quelques années de ses sauvages; ses confrères continuèrent son œuvre, mais ils n'étaient pas assez nombreux. Ils étaient obligés de s'éloigner de leurs établissements pendant de longs mois pour visiter les camps sauvages dans la prairie, et pendant un de ces voyages, l'établissement de Saint-Paul des Cris fut entièrement détruit par le feu. Prévoyant le traité que le gouvernement devait faire avec les sauvages, et craignant que ceux-ci ne fussent fixés à une toute autre place, au lieu de relever l'établissement détruit, les Missionnaires errèrent dans la prairie avec leurs chrétiens et deux d'entre eux se fixèrent chez les Pieds-Noirs. Cependant le gouvernement fit le traité avec les sauvages; vous en savez les conditions, ceux-ci cédèrent leurs terres, moyennant une certaine somme, une rente annuelle pour chaque sauvage, etc. Les Indiens doivent se fixer sur des terres qu'ils choisissent et qu'on appelle *réserves*. La chasse au buffle étant devenue absolument nulle, il leur faut maintenant se livrer au travail pour vivre. Bien que le gouvernement ait fait de grandes dépenses pour faire de ces sauvages autant de colons, je doute beaucoup du succès; je sais même pertinemment que, dans la plupart des réserves, les résultats ne répondent point à ces sacrifices. Les sauvages, ceux des prairies surtout, ne peuvent se résoudre au travail; ils ne savent s'y résoudre que pressés par la faim, et la raison en est qu'ils ne voient pas en cela comme dans la chasse, le résultat immédiat de leurs efforts : cela les décourage. Ainsi, travaillant peu et mal, ils consomment en quelques mois

et souvent en quelques semaines les patates qui sont leur principale récolte, et alors, souffrant de la faim, ils ont recours aux agents du gouvernement, aux missionnaires, à tout le monde. Comme ils reçoivent rarement assez pour satisfaire leur appétit, ils se plaignent, accusent les blancs et le gouvernement d'être la cause de leurs maux. Dispersés, ils ne peuvent pas, les Cris du moins, causer des embarras sérieux au gouvernement; mais ils en causent et en cause ront aux voisins. On ne peut pas voir des malheureux mourir de faim sans partager avec eux ce que l'on a; et qui sait si le besoin ne pourrait pas les pousser à des excès regrettables ?

J'ai dû, pendant plusieurs mois, donner en moyenne plus de cent repas par jour. Les habitants de Saint-Albert, sans en faire autant, faisaient bien quelque chose aussi, et eux et moi étions d'autant plus contrariés que ces sauvages étaient autrefois établis sur les bords de deux lacs poissonneux, où ils s'étaient bâti des maisons et avaient commencé à cultiver la terre. Pour différentes raisons que je ne puis croire bonnes et pour d'autres que je crois même assez mauvaises, ces sauvages avaient dû quitter leurs premières terres pour fixer leur séjour dans le voisinage de Saint-Albert. Outre qu'ils n'ont plus là ni mission ni prêtre résident, ils n'ont pas les avantages de la pêche et sont un obstacle à la colonisation.

Ainsi, vous le voyez : nos prévisions pour l'avenir par rapport aux sauvages sont des plus tristes. Je regarde comme probable qu'ils vont finir par disparaître, un peu lentement peut-être, mais sûrement. Non pas la civilisation, mais les abus de la civilisation et l'immoralité les tueront.

Si j'étais riche, il me semble que je pourrais retarder ce malheur et même l'empêcher pour un grand nombre. Il faut, suivant moi, former l'enfant sauvage dès le bas âge

au travail et à l'économie domestique. Ce n'est pas tout : vous apprendrez à l'enfant sauvage à lire, à écrire, à chanter et d'autres bonnes et belles choses, cela ne suffira pour le former au travail et à l'économie. Vous ne pourrez même l'avoir régulièrement aux classes, si vous ne l'y attirez, au moins par l'espoir d'un repas. Cet enfant rentré chez lui subira l'influence de la famille. Cette famille, qui en est aux expédients pour vivre, ira camper sur les bords de quelque marais pour y vivre de rats, et les enfants, bien entendu, la suivront ; ou bien elle ira camper près des centres habités, et le père alors tâchera de gagner quelque chose, soit en bûchant, soit en voyageant, tandis que la mère et ses filles tâcheront de se procurer la nourriture et le vêtement en portant de l'eau, en lavant les planchers, ou en se prêtant, hélas ! à bien des corvées pénibles. Les enfants de huit à quinze ans, les grands jeunes gens eux-mêmes, les vieillards, se précipitent dans les maisons à l'heure des repas et n'en sortent qu'après avoir obtenu, ne fût-ce qu'un os à ronger. Pendant ce temps, la classe est vide, et le maître se décourage et s'ennuie.

Mais, me direz-vous, est-ce que vous êtes opposé aux écoles ? J'y suis si peu opposé, que chez les sauvages nos missionnaires remplissent le plus souvent le rôle de maîtres d'école.

Pour des sauvages il faut des écoles spéciales, des écoles où on apprend autre chose qu'à lire ou à écrire, des écoles où l'on donnera l'éducation de la famille qui manque absolument aux sauvages. Ces écoles, asiles, orphelinats, comme vous voudrez les appeler, j'ai la chance d'en avoir trois dans mon diocèse ; et dans ces trois réunis, une centaine d'enfants, dont au moins quatre-vingts sauvages pur sang, apprennent à lire, à écrire, à vivre chrétiennement avant tout et à travailler.

Nous admettons dans ces établissements ces enfants entre quatre et huit ans ; à dix ans, il n'est plus temps. Dès qu'ils sont assez grands, nous les utilisons aux semailles, aux récoltes et aux différents travaux en rapport avec leur âge et leur force. Dès qu'ils sont grands, vers l'âge de quinze ans, ils sortent de la maison des Sœurs pour venir dans la nôtre ; et alors sous la direction du Père et des Frères, s'ils veulent apprendre des métiers ils le peuvent. Nous avons des Frères charpentiers, forgerons, cordonniers, tailleurs ; nous avons surtout de grosses fermes, des moulins où nos jeunes sauvages travaillent.

Les orphelins métis élevés avec eux et aux mêmes conditions, étant plus aptes à la civilisation que les purs sauvages, sont pour nous un moyen d'exciter l'orgueil et l'ambition des autres. Ces sauvages lorsqu'ils se marient ne sont plus sauvages. J'en ai quelques-uns qui sont tout aussi civilisés et capables, et souvent plus honnêtes que certains étrangers que l'immigration nous envoie. Si donc au lieu de trois établissements, j'en avais quinze, vingt et plus, et si au lieu de trente ou quarante enfants en chacun d'eux j'en avais cent, les sauvages finiraient par se civiliser, ils disparaîtraient, mais ne mourraient pas.

On s'occupe de faire venir des étrangers pour peupler notre vaste territoire ; c'est aussi ma préoccupation, mais je voudrais avant tout qu'on prît les moyens de changer en citoyens utiles et laborieux les sauvages du Nord-Ouest qui actuellement sont une lourde charge pour le gouvernement et peuvent arrêter beaucoup la civilisation du pays.

— Mais, me direz-vous, avez-vous la prétention de mieux faire que les missionnaires qui vous ont précédé ? Votre raisonnement serait bon partout ailleurs qu'au Canada ; mais ici nous connaissons les sauvages ; nous savons les efforts que les missionnaires et les religieux

ont faits pour les civiliser. Combien d'enfants sauvages, élevés dans les collèges et dans les couvents, sont allés ensuite avec leurs parents reprendre la vie nomade et sauvage? Supposez même que vous puissiez réussir en prenant, comme vous dites, les enfants entre quatre et six ans, où prendrez-vous l'argent nécessaire pour élever ces enfants en grand nombre? Car chaque enfant ne peut pas coûter moins de 70 à 80 piastres par an, il faut des établissements considérables, des religieux et des religieuses en grand nombre; ces religieux, si mortifiés et si pauvres qu'on les suppose, il faut cependant qu'ils vivent. Et ces enfants sauvages, combien sur 100 en amènerez-vous à être, comme vous dites, des citoyens honnêtes? Si vous calculez ceux qui meurent avant le temps, certaines natures indomptables, certains sujets qui ne peuvent jamais s'établir, que n'auront pas coûté ces quelques citoyens que vous procurerez au pays! Vraiment, cela vaut-il la peine de faire tant de frais et tant d'efforts, et de retirer l'argent de notre Canada où la charité a tant d'œuvres à soutenir?

Vous n'êtes pas le premier, mon ami, à me faire ces objections. J'avoue que, sans me faire aucune impression, elles valent la peine d'être examinées. Je vais vous dire bien simplement ce que j'ai à répondre; vous en croirez ce que vous voudrez.

Pour ce qui est de la prétention, je puis vous dire que je n'en ai aucune. Je veux faire le bien par tous les moyens en mon pouvoir; si ces moyens me manquent, je les demande; si on me les accorde, j'en suis reconnaissant; si on me les refuse, je ne m'en attriste point outre mesure, car je ne travaille que pour le bon Dieu et le bien de mon diocèse; et je sais que je serai récompensé, non suivant mes succès, mais suivant mes efforts et ma bonne volonté. Loin de mépriser les missionnaires qui

m'ont précédé, je les admire et je m'efforce de les imiter dans leur zèle et dans leur dévouement. Et quand bien même je réussirais dans une œuvre où ils ont échoué, en conclurez-vous que je les méprise ? Il me semble que vous pourriez et devriez tirer des conclusions tout autres.

Je sais comme vous que des enfants sauvages, élevés avec soin, après avoir reçu une éducation plus qu'ordinaire dans les collèges et dans les pensionnats, sont retournés dans les bois et y ont repris la vie sauvage. Mais je dis que si les sauvages du Canada avaient été dans la position où sont aujourd'hui les habitants des districts ou provinces d'Assiniboine, de la Saskatchewan, d'Alberta et d'Attabaskaw et d'autres parties du Nord-Ouest, les enfants élevés dans les maisons d'éducation n'auraient pas repris la vie nomade, puisque cette vie n'est plus possible aujourd'hui à nos sauvages. Il faut absolument qu'ils travaillent pour vivre.

Et supposez que ces enfants en sortant de nos établissements, retournent vers les sauvages, je n'y vois pas un si grand mal.

Remarquez que je ne donne pas une éducation supérieure à ces enfants. Avec la religion que je veux qu'ils connaissent et pratiquent, nous leur apprenons à lire et à écrire en français et en anglais, nous leur enseignons les quatre premières règles, et surtout et toujours le travail et l'économie domestique. Si les enfants sont trop grands quand ils viennent dans nos établissements, si même après quelque temps nous voyons qu'ils n'ont aucune aptitude, nous les tenons exclusivement au travail.

Vous prétendez que nous ne réussirons à rien parce qu'on n'a pas réussi en Canada ; moi, je réponds que nous réussirons parce que nous avons réussi dans le Nord-Ouest. Non seulement les enfants sauvages élevés par nous, mais même ceux qui par charité ont été recueillis et

adoptés par les métis, vivent avec eux et sont civilisés comme eux. Les jeunes gens sortis de nos établissements à l'âge de quinze et seize ans, arrivent à leur mariage, sans avoir rien en propre ; ils sont pauvres, vivent pauvrement, mais ils ne sont plus sauvages, ils vivent et font vivre leur famille de leur travail ; et je suis convaincu que si nous les avions gardés jusqu'à leur mariage, nous leur aurions fait faire des économies et ils auraient pu organiser une ferme.

Les filles qui ont pu rester chez les Sœurs jusqu'à leur mariage, sont toutes mariées à des hommes civilisés, et j'invite qui voudra à visiter leurs maisons, soit à Saint-Albert, soit au lac Vert, dans les différentes localités où elles se résident, et tous se convaincront que ces femmes bien que sauvagesses pur sang, de la nation des Montagnais, des Cris, des Assiniboines et même des Sioux, peuvent être d'excellentes épouses et de dignes mères de famille.

Mais il faut de l'argent pour élever ces enfants, et il en faut beaucoup. Eh ! mon cher ami, je le sais mieux que personne. C'est là positivement ma grande difficulté. Si j'avais assez d'argent, au lieu d'en élever cent, j'en élèverais mille et plus. Je pense en effet que chaque enfant peut coûter de 60 à 70 piastres chaque année. Tous ces enfants ont bon appétit et malgré les soins de nos excellentes Sœurs pour raccommoder les vêtements et les faire durer longtemps, malgré leurs demandes auprès de leurs amis et connaissances, le Père économe trouve toujours qu'elles viennent trop souvent demander des étoffes pour faire des vêtements neufs. Les missionnaires eux-mêmes, comme vous le dites bien, ont besoin, eux aussi, d'entretien, et moi je suis obligé de trouver au moins le nécessaire pour chacun, et je vous avoue que je suis parfois fort embarrassé.

C'est la raison pour laquelle jusqu'à présent nous ne pouvons faire notre œuvre qu'en petit ; nous l'avons faite grâce à la charité publique, grâce à 2 000 livres que nous recevons chaque année de la Sainte-Enfance, grâce à des dons particuliers de nos connaissances et de nos amis. J'ai trouvé en France quelques familles chrétiennes qui seules, en se réunissant, me payent la pension d'un enfant. J'ai trouvé des Congrégations religieuses et de ce nombre est une communauté de Visitandines de Bavière, qui ont bien voulu adopter un enfant et me payent régulièrement sa pension. Je recevais tout dernièrement encore l'aumône d'un supérieur religieux dont la communauté est dissoute et qui cependant n'a pas voulu retirer brusquement sa charité pour le maintien de mon œuvre. Il m'annonçait, il est vrai, qu'il ne pouvait plus continuer, et plusieurs familles chrétiennes qui me venaient en aide sont obligées, elles aussi, de réserver leurs aumônes pour combattre les tristes effets de la persécution en France.

Le dévouement et l'abnégation de mes missionnaires, c'est la seule ressource sur laquelle je puisse compter d'une manière certaine avec l'ordre et l'économie. Je puis le dire, cette œuvre s'est surtout soutenue jusqu'à présent par notre travail et nos privations. On conçoit qu'elle végète avec de semblables ressources.

Où prendrez-vous, me dites-vous, l'argent nécessaire pour donner de l'ampleur à cette œuvre? A vrai dire, c'est bien là la difficulté, le sujet de mes inquiétudes, mais je compte que la Providence, qui ne fait jamais défaut à qui se confie en Elle, se montrera encore. Voici maintenant mes espérances : comme ce n'est point seulement une œuvre religieuse, mais aussi une œuvre charitable et civilisatrice, je ne doute pas que le gouvernement ne cède à mes instances et ne réserve pour cette œuvre une

partie de l'argent qu'il a en dépôt pour le soulagement des sauvages.

A part cela, nos terres profitent ; nous sommes bien décidés à ne pas cesser de travailler, d'économiser, et s'il le faut, de nous priver.

Croyez-vous aussi que, malgré toutes les œuvres de charité qui se font au Canada, je ne puisse pas compter sur la charité des Canadiens? C'est positivement parce que le Canada soutient beaucoup d'œuvres que je compte sur lui ; la charité, dit saint François de Sales, se multiplie par la division, et quand on considère tous les établissements de charité dont le Canada est si richement doté, on ne peut douter de la vérité de cet axiome : Les misères dont on est témoin touchent ordinairement beaucoup plus que celles dont on entend parler.

Si mes missions se trouvaient par exemple au centre du Canada civilisé, j'aurais bientôt, j'en suis certain, des établissements magnifiques, des établissements bien dotés. Mais, dans notre Nord-Ouest, qui pourra faire de pareilles choses ?

Il est bien rare d'y trouver un catholique en état de faire une aumône un peu considérable, et puis, il faut s'en souvenir, dans un pays nouveau où tout est à faire, les habitants songeront à se procurer des églises et des écoles avant de faire des sacrifices pour la civilisation et le bien-être des sauvages. Je compte encore une fois sur le Canada civilisé, sur le Canada chrétien. Les riches qui se trouvent dans le Nord-Ouest sont surtout protestants, cela n'en a pas empêché plusieurs de me venir en aide.

L'un d'eux me disait autrefois : « Je ne partage pas vos convictions religieuses, mais j'aime le bien où je le vois, je vois que vous le faites et je suis heureux de vou aider à le faire. »

Après la maladie épidémique qui, en 1870, fit mourir tant de métis et de sauvages dans le Nord-Ouest, M. W. Christie, alors en charge du fort Edmonton, non seulement nous aida de sa bourse, mais il se fit mendiant pour nous venir en aide ; grâce aux aumônes qu'il nous procura, nous pûmes cette année-là recevoir beaucoup plus d'enfants. La reconnaissance m'oblige encore à citer parmi nos bienfaiteurs protestants l'honorable W. L. Clark, en charge du Fort Carlton et conseiller du Nord-Ouest ; lui aussi est du nombre de ceux qui aiment le bien où ils le voient, il nous l'a prouvé dans bien des circonstances.

Cette œuvre, inspirée et soutenue surtout par la religion, est encore, comme je vous le disais, une œuvre charitable et civilisatrice. Aussi il y a deux ans, dans une assemblée des habitants d'Edmonton, je fis demander à ces messieurs, à peu près tous protestants, de bien vouloir dire par écrit ce qu'ils pensaient de nos orphelinats et asiles. Tous sans exception, dans le but de me faire obtenir des secours du gouvernement, attestèrent par un écrit portant leurs signatures, que ces établissements devaient être encouragés, soutenus dans le pays et même multipliés comme établissements d'utilité publique. Aussi je compte sur la charité des catholiques, et si je pouvais faire connaître mon œuvre aux protestants, je suis sûr que beaucoup ne me refuseraient pas leur aumône.

Combien, sur 100 enfants adoptés, feront de bons citoyens et des colons ? Car, me dites-vous, il faut faire la part de la mort, et il se rencontre aussi des natures rebelles dont on ne peut rien faire. Je dois avouer que la mort enlève en effet un certain nombre d'enfants, et cela d'autant plus, que souvent nous en acceptons uniquement pour les soigner jusqu'à la mort. Aujourd'hui ne pouvant, faute

de ressources, en prendre beaucoup nous recevons surtout les plus malheureux, ceux qui mourraient sans nous, et souvent ces pauvres enfants ont tant souffert qu'il nous est bien difficile de les sauver. Ainsi, l'été dernier, j'ai rencontré un pauvre petit orphelin âgé de sept à huit ans, que la nudité et la malpropreté rendaient un être dégoûtant. Il était sur le point de perdre la vie et il avait tant souffert de la faim et des mauvais traitements, qu'il n'avait littéralement que la peau et les os; il souffre de l'estomac, il souffre de la poitrine, j'ai peu d'espoir d'en faire jamais un colon, mais est-ce une raison pour le laisser mourir sans secours ?

Il y a quelques années, passant dans une de nos missions dont le directeur était absent, son serviteur me dit avec une certaine humeur : «Monseigneur, *c'est de valeur* d'être à une mission comme celle-ci, les sauvages meurent de faim, ils nous pillent nos provisions, et si cela continue, nous jeûnerons nous aussi; ma femme a dû accepter deux enfants, on nous a encore amené cette troisième, dit-il, en me montrant une petite fille de six à sept ans, nous l'avons refusée, mais la femme qui nous l'a amenée s'est sauvée en la laissant sur la grève, nous n'avons pas voulu la laisser coucher dehors. — Il m'en coûtait de la prendre, reprit la femme, parce que nous ne sommes pas les maîtres, nous en avions déjà pris deux; outre le danger de jeûner, ça me donne de l'ouvrage, je n'y pourrai bientôt plus suffire, pourtant je ne suis pas fâchée que la vieille ait déserté en nous la laissant, car depuis que cette pauvre petite a perdu sa mère, tous les sauvages la rejettent; un vieillard qu'elle me nomma, que j'ai connu et que j'ai vu, est le seul qui l'accepterait, mais pour la manger, parce que, dit-il, elle n'appartient à personne.»

C'était pour l'arracher des mains et des dents de ce pauvre affamé qu'une femme chrétienne l'avait amenée à

la mission. Pendant longtemps nous avons cru qu'elle mourrait; elle peut avoir seize ou dix-sept ans aujourd'hui, et nous espérons la sauver; mais il est bien certain qu'après ces dures épreuves les enfants ont moins de chances de vie que de mort.

Je ne puis pas vous faire l'histoire de tous nos enfants, mais je ne puis cependant résister au désir de vous en faire connaître un troisième.

C'est mon Jean de Girardin. Comment, dites-vous, un noble! Et pourquoi pas? Si la particule vous gêne, enlevez-la, je n'y tiens pas ni lui non plus, j'en suis certain, et, de fait, nous ne l'appelons que Girardin.

C'est que je ne veux pas que mes enfants restent sauvages, même par le nom; je leur donne pour nom de famille des noms français ou anglais, ordinairement les noms de nos bienfaiteurs; c'est donc en souvenir de feu M. l'abbé de Girardin, directeur de la Sainte-Enfance à Paris, que mon jeune Pied-Noir a reçu ce nom.

Il eut le malheur de perdre sa mère lors de la petite vérole en 1870. Bien que les sauvages se prêtent volontiers à élever un petit garçon qui peut devenir un chasseur, et que dans ce temps-là les sauvages pouvaient encore vivre de la chasse, le petit bonhomme, requérant encore les soins d'une mère, et étant probablement, lui aussi, atteint de la maladie, fut enseveli vivant avec sa mère par les sauvages infidèles, à l'abri d'une vieille tente. Un voyageur vint à passer avant les loups et, entendant quelques soupirs, il regarda et trouva un pauvre enfant mourant de faim sur un cadavre en pourriture : il le prit et nous le remit.

Par suite des souffrances qu'il a endurées sur le cadavre de sa mère, nous avons cru pendant longtemps que nous ne pourrions l'élever. Il est resté un peu sourd, un peu idiot, et il est en outre du nombre de ces natures

rebelles dont généralement on ne peut faire grand'chose ; il est colère, vindicatif et plein d'autres défauts ; il n'est pas paresseux, mais il est lent ; par exemple, il n'est ni voleur ni menteur.

Il y a deux ans, il m'a accompagné chez les Pieds-Noirs ; à peine était-il revenu au milieu des siens que bon nombre de sauvages ont prétendu être ses parents, ses frères même ; celui-ci lui promit un cheval, cet autre un fusil et il a été assez faible pour se laisser tenter et rester avec les Pieds-Noirs.

Bientôt après il revenait, de lui-même ; et si aujourd'hui, après de nouvelles escapades, il n'est pas réintégré à notre domicile, ce n'est pas manque de l'avoir demandé.

Je vous l'avoue : quelques enfants élevés par nous ne seront pas utiles à la société. Si, cependant, c'était là une raison de ne pas accepter l'ennui de tels embarras et de telles dépenses, ce serait raisonner comme les sauvages infidèles qui n'élèvent les enfants et ne soignent les malades qu'autant qu'ils espèrent en retirer quelque profit. Grâce à Dieu, ni vous ni moi ne raisonnons de la sorte. Nous sommes trop chrétiens pour cela. Pour ce qui est des caractères indomptables, on en trouve dans les meilleures familles civilisées ; et ce serait trop exiger de ne pas vouloir qu'il s'en rencontre parmi les sauvages. Mais pensez-vous, par exemple, que mon Jean de Girardin ne sera pas plus utile à la société, tout difficile à conduire qu'il est, que si je l'eusse laissé avec sa nation, en supposant qu'on ne l'eût pas sauvé de la mort réelle ? L'histoire de ce jeune homme prouve de plus que, pour achever l'éducation de nos enfants, il nous faut avoir sur eux l'autorité et les droits de père, comme je le demande au gouvernement, et cela jusqu'à leur majorité ou à leur mariage.

Restent encore ceux qui, pour infirmités ou incapacités, ne peuvent jamais s'établir ; et j'avoue que ce sont posi-

tivement ceux que je ne refuse jamais. S'il y a un idiot, un boiteux et surtout un aveugle chez les sauvages, soyez certain qu'on ne manquera pas de venir nous l'offrir; il est bien rare que je le refuse; car je sais trop quel est le sort réservé à ce malheureux chez les siens. Quand les autres enfants sont grands, les sauvages s'efforcent de les attirer hors de nos établissements; mais il n'en est jamais ainsi pour les estropiés ; le plus souvent on les met à notre porte, et on craint tant que nous les rendions, que si les parents sont connus, nous ne les revoyons jamais. Voilà donc encore des sujets qui, malgré nos dépenses, ne pourront servir qu'à exercer notre charité, notre patience et surtout celle des Sœurs, et malheureusement ce ne sera ni à quinze ni à seize ans qu'ils finiront d'être à notre charge.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore répondu à une de vos objections. « Ce n'est guère la peine, dites-vous, de demander l'argent de notre Canada, où la charité a tant d'œuvres à soutenir, pour le dépenser en faveur de vos paresseux sauvages. »

J'avoue que je suis un peu choqué de la manière dont vous traitez nos sauvages. Ils habitent un pays qu'avec raison ils appellent leurs terres. La chasse leur eût suffi pour y vivre si les blancs ne fussent point venus les troubler ; les blancs ont détruit leur chasse, les ont forcés à céder leurs terres. Par suite de la cession de leur pays qu'ils n'ont pas été libres de ne pas faire, et par suite des abus de la civilisation, de l'immoralité effrénée que leur apportent de prétendus civilisateurs, ces pauvres sauvages vont mourir, et vous allez assister impassible à leur enterrement, vous ne voudrez pas essayer d'en sauver au moins quelques-uns de la mort, et cela sous prétexte de charité ! Allons donc ! On dit partout que ce pays sera et est déjà la principale richesse du Canada; chacun calcule le profit qu'il pourra tirer des

dépouilles des sauvages; et vous vous opposeriez à ce que par charité on travaille à les secourir ! Ces sauvages que vous méprisez descendraient-ils du singe, par hasard, comme certains savants veulent en faire descendre tous les hommes ?

Il ne faut pas nuire aux bonnes œuvres du Canada civilisé ; là vous avez aussi à soutenir des missions sauvages, des hôpitaux, des orphelinats, des asiles pour les sourds-muets, pour les aveugles ; vous avez à vous occuper de colonisation, des terres vierges à défricher, des paroisses à fonder, et bien d'autres bonnes œuvres encore à faire. — Je le sais : — gardez-vous, mon ami, vous répondrai-je, d'abandonner aucune de vos bonnes œuvres ; mais faites-en une de plus. Permettez-moi de vous citer, à cette occasion, une conversation que j'ai eue, il y a quelques années, avec un homme de lettres que j'appellerais volontiers, pour ma part, un homme de Dieu ; cet homme vous le connaissez au moins de réputation : c'est Louis Veuillot. Il m'engageait à faire des quêtes en France en faveur de ces sauvages que vous semblez estimer moins que des hommes. Faisant allusion aux malheurs de la France, je lui répondis : « Ce n'est pas le temps, monsieur, de faire des quêtes en France. — Que dites-vous, monseigneur, ce n'est pas le temps ! Fut-il jamais un temps où la France eut si grand besoin d'apaiser la juste colère de Dieu par les bonnes œuvres? Les bonnes œuvres s'y font en grand nombre, tant mieux ! Si la France doit être sauvée, elle le sera par la charité. Vous nous rendez service, monseigneur, en demandant et en nous mettant dans la nécessité de donner. J'expérimente, pour ma part, qu'on vient me demander beaucoup trop souvent ; je fais ce que je puis ; mais si on me demandait moins, je ferais moins, et je sens qu'en réalité on me rend service en me demandant souvent, et devant Dieu le

mendiant n'est pas le moindre bienfaiteur de la société. »

Bien que le Canada ne soit pas humilié comme la France, bien que la religion y soit prospère, ne trouvez-vous pas que pour l'y conserver on a besoin de continuer à conserver l'affection du bon Dieu par la charité? Le peuple canadien est charitable parce qu'on lui a beaucoup demandé, qu'on cesse de le faire et vous verrez s'il continuera à donner. « Mais, direz-vous, j'abonde dans votre sens ; les moyens d'exercer la charité sont assez répandus sans que nous y ajoutions vos sauvages. » Dans une partie de l'Europe, malgré les guerres, les persécutions de tout genre, on s'occupe avec zèle de conserver la foi à l'intérieur par des œuvres de charité innombrables, ce qui n'empêche pas de l'étendre à l'étranger par la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'œuvre des *Ecoles d'Orient*. Je souligne ce mot ; en France et en Italie on aura l'œuvre des *Ecoles d'Orient,* aux Etats-Unis une œuvre de ce genre en faveur des sauvages répandus dans les Etats-Unis, et au Canada nous n'aurions pas une œuvre en faveur des sauvages ?

J'ose donc, autant toutefois que les RR. Évêques le permettront, proposer l'œuvre de la civilisation des sauvages par les petits enfants. Plus que jamais le Canada fournit des missionnaires aux sauvages; des religieux canadiens, des religieuses canadiennes sacrifient tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont, ils se donnent et se dépensent eux-mêmes, se séparent de leurs compatriotes, pour nous suivre sans négliger les œuvres locales; ils sacrifient, suivant leur fortune, ou quelques piastres ou au moins quelques centimes chaque année pour aider leurs compatriotes à instruire, à civiliser des sauvages par les petits enfants.

Dans tout ce que je viens de vous dire, je vous ai parlé surtout de ce qui se passe dans mon diocèse ; mais il en est ainsi pour tout le Manitoba, pour tout le Territoire ; et

si on peut fonder au Canada une association comme je le désire, ce ne sera pas seulement au profit des sauvages de mon diocèse, mais bien de tous ceux du Nord-Ouest, de tous ceux du Territoire dont l'existence est menacée.

† Vital Grandin, O. M. I.,
Evêque de Saint-Albert.

VICARIAT DE NATAL.

LETTRE DU R. P. BIARD.

Gethsémani, le 10 septembre 1882.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Vous me l'aviez dit en France : l'apostolat chez les pauvres enfants de Cham demande un grand dévouement. Il est vrai que l'on n'est ici ni engourdi par le froid, ni attristé par la solitude, comme sur la côte du Labrador et chez les sauvages de la baie des Esquimaux; mais d'autre part ce n'est qu'à de rares intervalles que le Missionnaire jouit sous son ciel de feu de ces consolations intimes qui naissent des plus beaux triomphes de la grâce. Je viens vous faire part d'une de ces joies rares qui réconfortent le Missionnaire.

Déjà, mon révérend et bien-aimé Père, vous avez entendu parler d'une nouvelle entreprise dans le Basutoland, et un de nos vénérés Pères de la maison de Paris me priait un jour d'envoyer quelques détails sur la Mission naissante de Gethsémani. Peut-être me trouverez-vous un peu en retard.

Avant de vous parler de l'ouverture solennelle de cette nouvelle *station*, qui a eu lieu le jour de l'Assomption de notre Glorieuse Mère, il est bon que vous ayez une notion exacte de sa situation géographique. Je vous invite donc

à me suivre, et à faire avec moi une petite promenade à travers notre humble Lisoutou, pour en déterminer la position.

Le Basutoland, comme vous le savez, est actuellement divisé en trois grands districts. La grande Mission de Roma est située au sud dans le district de Litsié (1), et non loin de Masseru. Celle de Sainte-Monique est au nord, dans le district de Leribe ou de Jonathan-Molappo (2). Quant à celle de Gethsémani, elle est au centre du district de Berea, ou district de Massupa (3). Elle se trouve sur la route de Roma à Sainte-Monique, à peu près à une égale distance de l'une et de l'autre.

Massupa, grand chef du district, refuse obstinément de payer l'impôt au gouvernement anglais, ce qui nous fait craindre de nouveaux troubles politiques. Les autres chefs du Basutoland ont tous fait leur soumission au gouvernement britannique et payent le tribut.

La petite Mission de Gethsémani est située sur le flanc oriental d'une petite montagne dont le sommet domine une vallée fertile; celle-ci est arrosée par les eaux d'un torrent connu sous le nom de *Thebe-Thebe* et que je me plais à appeler le Nouveau Cédron. Le pays est très accidenté et d'un aspect pittoresque; les Cafres y sont en grand nombre.

A 2 ou 3 milles de la Mission on voit deux immenses cavernes où, il y a cinquante ans à peine, un peuple d'anthropophages se repaissait de chair humaine. Le chef de cette tribu de cannibales se souvient encore d'avoir pris part, dans sa jeunesse, à ces exécrables festins. Ces lieux sauvages portent encore le nom de leurs hôtes exécrés; car *Malimong*, en lisoutou, veut dire : chez les

(1) Premier fils du défunt roi Moshesh.
(2) Deuxième fils du roi Moshseh.
(3) Troisième fils du roi Moshesh.

anthropophages. L'ancienne tribu, il est vrai, a presque totalement disparu ; d'autres sauvages sont venus prendre leur place. J'ai rendu à ceux-ci plusieurs visites ; mais je n'aurai pas la chance du martyre ; j'ai seulement constaté que j'aurai à me donner beaucoup de peine pour en faire des chrétiens. Ils vivent cachés dans des gorges de montagnes, connus seulement des loups et des léopards. Mais puisque Dieu ne les réprouve pas, nous ne les réprouverons pas non plus.

Cette Mission existait depuis longtemps à l'état de projet, et le R. P. Gérard m'a dit qu'en passant par là lors de votre visite canonique dans le vicariat de Natal, vous aviez dit vous-même : «Il faut là une Mission». La pénurie de prêtres en avait seulement retardé la fondation. C'est pour cela que, deux ou trois mois après mon arrivée en Basutoland, on avait chargé un Européen, nommé M. Moran, de construire une petite église pour commencer. Les briques étaient prêtes et les fondations presque achevées quand, la guerre ayant éclaté dans le Basutoland, le tout dut être abandonné. C'est là du reste le moindre inconvénient de cette fameuse guerre qui, en rendant les Basutos plus orgueilleux et plus païens, a paralysé pour un temps l'évangélisation des tribus du Lisoutou.

C'est l'année dernière, le 22 juillet, que j'arrivai sur les lieux pour reprendre les travaux de construction. Nous avions cru que la paix entre les Basutos et les Anglais était un fait accompli ; il n'en était rien : ce qui me créa des ennuis et des déceptions sans nombre. Je me voyais seul au milieu d'un peuple de sauvages mutinés, qui me regardaient comme une bête curieuse, parce que ma peau n'avait pas la même couleur que la leur. On ne m'appelait que *likhuwa* (l'homme blanc) et, pour qu'il ne me fût pas possible de me méprendre sur la signification

qu'ils attachaient à ce nom, ils ne cessaient de répéter en ma présence que les blancs tuaient et mangeaient les Basutos, ainsi que d'autres propos non moins aimables et rassurants. J'admirais beaucoup leur bizarre inconséquence, car, tout en exhalant leur haine contre les blancs, ils pétrissaient de leurs pieds l'argile pour me faire des briques. Deux mois après j'avais une modeste habitation dont il avait fallu être moi-même l'architecte et le maçon. La nécessité est cruelle ! elle se joue souvent du Missionnaire et l'oblige à faire tous les métiers.

Un jour, étant plus seul qu'à l'ordinaire, car mon serviteur cafre s'était retiré, j'aperçois tout à coup deux cafres montés sur leurs rapides coursiers et fondant ventre à terre sur ma paisible demeure. Ils étaient mal vêtus et avaient des figures sinistres. Je leur demande ce qu'ils cherchent et s'ils n'ont pas honte de se présenter chez le prêtre avec des allures si peu respectueuses. Aussitôt ils prennent une attitude menaçante ; ils demandent où est mon ballot, feignant de me prendre pour un marchand anglais ; l'un veut un chapeau, l'autre un pantalon, etc., etc. Je réponds que je n'ai pas de ballot et que je n'ai rien à donner à des sollicitants qui violent mon domicile. Ils veulent me faire violence ; je leur déclare que s'ils me touchent j'en appelle au grand chef Massupa. Sur ce, ils partirent en me menaçant d'une visite nocturne ; je répondis qu'ils pouvaient venir, que je n'avais pas peur. Ils sont en effet revenus le lendemain, mais c'était pour me demander pardon. Vous savez que Massupa, avant la guerre, avait déclaré que quiconque toucherait aux Romains serait mis à mort. C'est une nouvelle preuve que la divine Providence veille sur les siens et qu'au moment du danger elle se charge de les abriter sous son puissant bouclier. Qu'elle en soit mille fois bénie !

Le 24 septembre 1881, Mgr Jolivet voulut bien m'ho-

norer de sa visite; Sa Grandeur en profita pour amplifier le plan de l'église et passer un nouveau contrat avec l'ancien constructeur européen. Dès lors je croyais que tout était réglé, mais je me trompais; de nouvelles rumeurs sur la reprise des hostilités vinrent encore détourner les blancs du Basutoland, et ce n'est qu'au mois de janvier dernier que les travaux de l'église ont été définitivement repris.

L'église terminée, il s'agissait de lui donner un nom, et, comme ce genre de baptême revenait de droit à Monseigneur, j'en ai référé à Sa Grandeur en lui disant que si je me permettais de mettre en avant le nom de Gethsémani, c'était : 1° parce que ce nom me semblait renfermer plus de mystères que de lettres; 2° parce que sous l'écorce de la lettre je désirais honorer le cœur agonisant de Notre-Seigneur; 3° parce que, dans la mère patrie, l'impiété maçonnique travaillant à bannir Jésus-Christ du sein de la société, cet auguste banni devait trouver son Gethsémani dans nos cœurs; et en attendant que ce Gethsémani spirituel se formât dans la poitrine des Basutos, nous devions placer au milieu d'eux un Gethsémani, c'est-à-dire une école de prière, d'abnégation et de sacrifice.

Après l'exposé pur et simple de ces raisons, je priai Monseigneur de vouloir bien me faire connaître sa volonté à cet égard.

La réponse de Sa Grandeur ne se fit pas attendre et elle fut aussi favorable que je pouvais la désirer. Monseigneur me disait donc, dans sa très honorée lettre : « que ma mission devait s'appeler Gethsémani et que son église devait être dédiée au Sacré Cœur. Que rien n'était plus convenable, puisque j'avais pu ouvrir mon église et m'en servir pour la première fois le jour même de la fête du Sacré Cœur de Jésus; qu'ainsi serait honoré le cœur

agonisant de Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani. »

Cette nouvelle m'a comblé de joie et j'en rends de bien vives actions de grâces à notre bien-aimé Sauveur.

La petite église de Gethsémani est très jolie. C'est une construction en briques couverte en tôle galvanisée; conçue d'après un plan qui permettra de l'agrandir indéfiniment, elle est simple, belle et sonore; c'est sans contredit la perle du district de Massupa.

Le R. P. Gérard, supérieur de la mission de Sainte-Monique, en a fait la bénédiction solennelle le 15 août dernier, au milieu d'une foule immense de Basutos. On y voyait les RR. PP. Porte et Vernhet, les religieuses de la Sainte-Famille avec leur école; tous les grands et les petits chefs du pays : Massupa, Lipotco, Mota, Mapetshwane, Npalmane, etc., etc. Les catholiques, néophytes et catéchumènes des Missions de Roma et de Sainte-Monique étaient accourus en grand nombre et sous la direction du R. P. Porte faisaient retentir les airs de joyeux accents. Un air de fête se lisait sur tous les visages, les païens étaient ébahis, et ils m'ont dit plus tard qu'ils avaient été émerveillés de notre fête.

Le R. P. Gérard, dont le zèle pour la conversion des noirs est connu, a fait présent d'un bœuf pour la circonstance; le capitaine de l'endroit a voulu l'imiter; M. Moran a donné une chèvre; c'était bien quelque chose pour régaler la foule; mais il eût fallu ici la puissance créatrice du divin Sauveur pour contenter tout le monde, car, même après ces libéralités, il était permis de dire : *Quid hæc inter tantos?*

Après le festin, Massupa a pris la parole en présence de ses *Bakwena* (traduisez crocodiles) (1). Il a ouvert son discours par un exorde pompeux qui était une invocation

(1) Le crocodile est comme l'emblème héraldique de la nation.

au Dieu d'en Haut pour demander la pluie, et lorsque le mot *pula* (pluie) s'est échappé de ses lèvres, toute la foule, avec un accord parfait, a crié *pula !!!* L'orateur cafre a recommencé une nouvelle invocation au Dieu du ciel et lorsque le mot *Khotso* (paix) est tombé de ses lèvres, toutes les poitrines des Bakwena ont vibré à l'unisson, comme autant d'échos vivants et sonores et ont répété *Khotso !!!* Il est impossible de reproduire le pittoresque et le grandiose de ces scènes des noirs de l'Afrique australe.

Le grand chef a fait ensuite l'éloge des Romains en faisant ressortir leur dévouement pour les Basutos, il a recommandé à ses *Bakwena* de respecter l'église et d'envoyer leurs enfants à l'école, pour apprendre l'anglais et le lisoutou.

Le champion de *Thaba busihu* (montagne de la nuit) (1) ayant terminé son discours, la foule s'est écoulée. Il était quatre heures du soir.

Le soir, les néophytes et les catéchumènes des deux Missions précitées ayant de nouveau rempli l'église et fait entendre de nouveaux chants, la bénédiction du très saint Sacrement, suivie d'une réception au catéchuménat, fut le digne couronnement de ce beau jour. La Mission de Gethsémani ne compte encore que dix noms sur son livre de vie : huit néophytes et deux catéchumènes. Ce petit grain de sénevé est instamment recommandé aux prières de la Congrégation ; puisse-t-il devenir bientôt un grand arbre où les oiseaux du ciel trouvent un abri !

Comme vous le voyez, mon révérend et bien-aimé Père, il ne me reste plus qu'à me mettre à l'œuvre, et si toute œuvre marquée du signe de la croix de Jésus et associée à ses actes de Réparateur et de Victime doit être une œuvre féconde, nous avons, certes, bien lieu d'espérer.

(1) Ancienne résidence du roi Moshesh, échue en partage à Massupa.

Nous allons donc livrer l'assaut aux vieux remparts du paganisme qui sont encore debout; nous serons constamment sur la brèche avec la croix, la prière et l'Evangile, montrant aux noirs d'autres horizons que ceux de la terre et faisant briller à leurs yeux les douces espérances du ciel. Nous nous efforcerons de les amener tous aux pieds de l'auguste Victime de Gethsémani. Et puisque la douleur semble être la loi de ce monde et que tout mortel doit subir un jour ses atteintes, dans nos défaillances, dans nos angoisses, nous chercherons un appui auprès de Jésus agonisant. Avec lui nous accepterons le calice et nous prolongerons notre prière : *Et factus in agoniâ prolixius orabat.*

Je viens de recevoir une lettre de Presburg (Autriche-Hongrie) conçue en ces termes :

Reverende Domine !

Responso Reverentiæ Vestræ non accepto, misi cistam hœc continentem :

a) Campanam pro ecclesia ;
b) Sex candelabra pro altari ;
c) Crucem in altari ponendam ;
d) Christum pro cruce processionali ;
e) Quatuordecim imagines Viæ Crucis ;
f) Imaginem SS. Cordis Jesu ;
g) Imaginem Immac. Conceptionis ;
h) Imaginem Sancti Josephi, etc., etc.

Velit Reverentia Vestra me de rebus acceptis certiorem facere ; meique in SS. Sacrificiis memorem esse ;

Qui sum

Reverentiæ Vestræ, etc.,

Joannes Vonvia,
C. V. vectigal. inspector emerit.

Combien Notre-Seigneur est bon ! il me suscite des bienfaiteurs jusqu'en Autriche.

Veuillez agréer, mon révérend et bien-aimé Père, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueux en N.-S. et M. I.

L. Biard, o. m. i.

Puisque nous sommes en Basutoland, ne quittons pas trop tôt ce charmant pays et donnons quelques détails complémentaires sur ces Missions. Nous ne sommes pas les seuls à recevoir des communications de ces lointaines régions. Le vicariat de Natal et Ceylan, chaque année, dans des pages délicatement écrites, glissent des anecdotes intéressantes et de touchants récits dans un beau volume de plus de 500 pages ayant pour titre : *Annales de l'Association de la Sainte-Famille*. En temps de disette, les frères et les sœurs se secourent mutuellement. Personne ne nous reprochera d'être allé cueillir dans le champ historique voisin, bien clos et bien entretenu, quelques fruits savoureux pour désaltérer notre soif ardente. Ce sont de pieux larcins pardonnés d'avance.

Janvier 1882.

Dans les premiers jours d'octobre nous eûmes enfin le bonheur si longtemps attendu de recevoir la visite de Monseigneur ; ce fut une allégresse générale ; Sa Grandeur ne devait faire, il est vrai, qu'un rapide séjour parmi nous ; l'épreuve qui pesait sur la maison de Maritzburg et la consécration de la nouvelle église de D'Urban, pressaient son retour à Natal, mais je dois dire cependant que notre bon Evêque sut si bien profiter des courts instants qui lui étaient donnés, que rien ne fut oublié, tant pour ce qui concerne le bien général que pour ce qui a trait aux intérêts particuliers des âmes. Sa Grandeur mit le sceau à toutes les faveurs dont sa pré-

sence avait été l'occasion en confirmant soixante-trois néophytes. Cette belle cérémonie eut lieu le 23 octobre; le lendemain, ce zélé Pasteur prenait à cheval le chemin des montagnes pour aller rallier sous sa houlette une nouvelle portion de son immense troupeau. Le R. P. Biard, désigné pour porter l'étendard sacré de la foi dans cette Mission, l'accompagnait; il était bien heureux de pouvoir enfin commencer ses travaux d'apôtre, se bâtir une chapelle, une maison, se planter un jardin, et puis, libre de ces occupations matérielles, se livrer tout entier à l'évangélisation des nombreux Cafres qui entourent cette station. Daigne Notre-Seigneur appliquer à ce pieux Missionnaire et à la nation encore infidèle au sein de laquelle il vient de dresser sa tente, les précieux mérites du sang qu'il a daigné verser durant sa douloureuse agonie, afin que ce nouveau *Gethsémani* (c est le nom de la future Mission) compte bientôt au nombre des plus ferventes chrétientés.

Cette fondation faite, Monseigneur prit la route de Sainte-Monique où je le rejoignais quelques jours plus tard, en compagnie de ma Sœur Marie de Jésus et de ma Sœur Saint-Pierre; cette dernière devait demeurer à Sainte-Monique, tandis que Sœur Alphonse reprendrait le chemin de Roma. Il y avait deux ans que je n'avais visité cette mission, je la trouvai changée d'aspect et embellie; les plantations ont grandi et forment déjà de beaux ombrages; mais ce qui m'intéressait encore davantage, c'est que le nombre des chrétiens s'est accru et qu'ils sont pleins de zèle et de ferveur. Dix-neuf d'entre eux s'étaient préparés à recevoir le Sacrement de la Confirmation que Sa Grandeur leur administra le 27 octobre. Puissent ces chers néophytes conserver toujours la foi primitive et la belle simplicité qui fait trouver tant de charmes à prendre part à leurs solennités.

Monseigneur repartit dès le lendemain de cette cérémonie ; pour moi, je devais prolonger un peu plus mon séjour. Le dimanche suivant, nous vîmes venir à la Mission le nouveau magistrat, l'excellent M. Orpin, qui, comme je vous le disais dans mon dernier compte rendu, est un fervent chrétien ; nous pûmes nous en convaincre en le voyant assister à la sainte Messe et s'approcher du Banquet eucharistique. Il voulut ensuite visiter la mission et il nous témoigna le plus bienveillant intérêt ; les enfants lui adressèrent un salut auquel il répondit par une distribution de douceurs fort agréables à ce petit monde. La fête de la Toussaint devait apporter d'autres jouissances à ces chers enfants ; pour la première fois nous leur avons distribué des prix, ce qui a été un bonheur non seulement pour eux, mais aussi pour leurs parents, qui n'étaient pas oubliés dans les largesses générales.

Enfin nous devions songer au retour, et je l'avais fixé au jeudi 2 novembre ; la pluie faillit nous empêcher de suivre cette disposition ; cependant le ciel s'étant un peu rasséréné dans la soirée, je résistai aux instances que l'on me faisait de rester jusqu'au lundi suivant, et nous nous mîmes résolument en route. Le R. P. Gérard voulut nous acccompagner et nous lui devons d'avoir franchi sans accident plus d'un mauvais pas. Le premier danger qu'il nous fallait affronter c'était la traversée du Calédon, rivière qui sépare le Lisutu du Free-State, et que les pluies avaient rendu redoutable ; notre conducteur hésita longtemps avant de se décider à tenter le passage ; enfin, après un long examen, il s'aventura, mais nous avons failli ne pas en être quittes à bon compte ; la voiture se renversait presque et peu s'en fallut que nous prissions un bon bain ; cependant nous n'en avons eu que la peur.

Le R. P. Gérard ne laissait pas que de nous faire quelques

reproches, nous disant que, pour n'avoir pas voulu nous rendre à ses raisons en attendant le beau temps à la Mission, nous allions peut-être être obligés d'y retourner pour réparer les inconvénients d'un bain inopportun. Le bon Dieu, toutefois, nous est venu en aide ; nous avons pu sortir d'embarras et, durant trois heures, la voiture a marché bon train ; au bout de ce temps, la nuit approchant et, de plus, le ciel se couvrant de redoutables nuages, nous jugeâmes prudent de chercher un abri. Le R. P. Gérard nous dirigea vers la demeure d'une famille irlandaise qui nous reçut à bras ouverts. Ces bonnes gens, à peine installés eux-mêmes, nous firent toutes sortes d'honneurs. Notre arrivée ne les troubla nullement et quelques instants s'étaient à peine écoulés que l'on nous apportait un excellent souper ; on songea ensuite à nous préparer non des lits, car il n'y en avait qu'un, mais bien cet unique lit ; je n'acceptai pas, trouvant mieux de le laisser à la mère de famille et de prendre notre repos comme de braves Missionnaires, enveloppées dans nos couvertures. Nos bons hôtes surent trouver le moyen d'atténuer ce que ce coucher sur la dure pouvait avoir de pénible, en étendant les unes sur les autres une trentaine de couvertures qui formèrent comme un matelas, et cette attention nous permit de bien reposer jusqu'à six heures du matin. Avant de nous laisser partir on nous invita à prendre le café, puis le bon M. Watson ayant fait atteler sa voiture voulut lui-même nous accompagner jusqu'à Chocolant, où nous devions nous arrêter pour renouveler nos provisions de route. Nous ne savions comment dire notre reconnaissance en nous voyant l'objet de si délicates attentions, mais nous comprenions que ces excellentes gens trouvaient dans leur grand esprit de foi la plus douce récompense qu'ils avaient pu souhaiter. M. Watson paraissait, en effet,

heureux et fier de conduire dans sa voiture un Missionnaire et des religieuses; en quelques heures, il eut atteint Chocolant et il ne prit congé de nous qu'après nous avoir laissées aux bons soins de la famille Coglhan, également irlandaise et catholique.

Sous ce toit hospitalier nous recevons le plus parfait accueil et nous sommes comblées de marques d'attention et de respect. Comme la foi de ces généreux Irlandais est admirable! Ils vivent loin de tout centre et de tout secours religieux, et cependant rien n'altère la vivacité de cette foi que leur ont léguée leurs ancêtres, et qu'ils se transmettent de génération en génération avec leurs mœurs patriarcales. Nous faisons nos emplettes et nous nous disposons au départ, mais M. Coglhan intervient en nous proposant une combinaison avantageuse. Il s'offre à nous accompagner le lendemain avec sa voiture jusqu'à Lady-Brand ; de cette sorte notre véhicule allégé marchera plus vite, nous gagnerons du temps et nous pourrons arriver le dimanche matin à la Mission Saint-Michel, assez à temps pour avoir la sainte Messe. Nous ne pouvons qu'accepter une offre aussi obligeante, et le départ s'effectue en effet le lendemain en suivant le plan dont notre hôte a eu l'heureuse pensée. En nous quittant, à Lady-Brand, ce bon monsieur nous remet une lettre à l'adresse d'une famille de sa connaissance, habitant Masseru, où nous devons passer la nuit; grâce à cette recommandation, la plus gracieuse hospitalité nous est offerte; après une bonne nuit de repos, nous effectuons la dernière étape de notre voyage, et à onze heures et demie nous sommes à Saint-Michel. Malgré cette heure avancée, le R. P. Gérard célèbre la sainte Messe et nous ranime par le Pain des forts. La surprise est grande au village, mais la joie ne l'est pas moins; on fait fête au R. P. Gérard que l'on revoit toujours avec bonheur. Vers

le soir, nous sommes à Roma, bien heureuses de voir enfin le terme de nos pérégrinations et de retrouver nos Sœurs dont nous étions séparées depuis une quinzaine de jours.

Le 14 novembre, je me rendais à Saint-Joseph pour relever de ses ruines l'école que des circonstances particulières nous avaient fait abandonner depuis six à huit mois. Le R. P. Deltour, que Monseigneur vient de nommer Supérieur de la Mission, nous accompagnait ; il prêcha et fit comprendre aux fidèles les avantages qu'allait leur offrir l'école que nous voulions bien rouvrir dans l'unique but de faire du bien à leurs enfants, et il les engagea à profiter de ces précieux avantages en les envoyant régulièrement à la classe. Cette exhortation produisit son effet ; dès les premiers jours nos Sœurs comptaient plus de trente élèves. Nous avons reçu d'ailleurs très bon accueil à Saint-Joseph et les habitants ont paru heureux de nous voir revenir au milieu d'eux. Je m'éloignais dès le lendemain, laissant ma bonne Sœur Alphonse aux prises avec des difficultés qui ne sont pas, il est vrai, au-dessus de son généreux courage, mais qui lui rendront les débuts assez pénibles. Déjà elle s'était longtemps dévouée à cette Œuvre et elle avait fait un grand sacrifice en l'abandonnant ; aujourd'hui, il lui fallait la reprendre dans un état de délabrement difficile à décrire ; aussi, tout en l'acceptant de grand cœur, elle ne laissait pas que d'éprouver quelque tristesse, surtout au moment de la séparation ; mais je la connais, je sais qu'on peut lui demander n'importe quel sacrifice et j'ai la confiance que sa généreuse soumission attirera sur l'Œuvre renaissante les abondantes bénédictions du bon Dieu.

Le 5 décembre s'ouvraient les exercices d'une Retraite préparatoire pour le Jubilé qui devait se clôturer le 8, fête de l'Immaculée Conception. Les chrétiens des trois

Missions étaient invités à prendre part à ces exercices et répondirent à cet appel avec empressement; aussi, durant ces trois jours, y eut-il grand concours, et partant, grand travail à Roma. Le R. P. Gérard vint en aide au R. P. Supérieur pour distribuer le pain de la parole divine et entendre les confessions; les RR. PP. Crétinon et Porte eurent également leur part de travail et se dévouèrent surtout pour diriger les chants, exercer la surveillance et organiser les décorations. Une belle statue de Notre-Dame de Lourdes était arrivée comme exprès pour la circonstance; cette heureuse coïncidence prêta à la solennité de clôture un nouvel éclat. Rien ne manqua donc à cette belle fête de notre Mère du Ciel, ni la ferveur des fidèles, ni la joie des pénitents réintégrés dans les privilèges de leur Baptême; deux cent quatre-vingts communions furent le beau résultat des jours de grâces consacrés à la préparation; il y eut Messe en musique, avec diacre, sous-diacre, acolytes, maître des cérémonies, thuriféraires et grand nombre d'enfants de chœur; jamais tant de pompe ne s'était déployée dans le Basutoland! Le soir devait avoir lieu une procession aux flambeaux, mais une pluie fine venant à tomber dans l'après-midi, nous crûmes que c'en était fait de ce beau projet; seuls les RR. PP. Crétinon et Porte étaient imperturbables et assuraient que le programme pourrait se réaliser de point en point. Ils eurent raison et nous en avons été pour le regret d'avoir détruit une partie de nos décorations; mais on remédia promptement à cet inconvénient lorsque, vers huit heures, on vit que la pluie cessait; on se mit immédiatement à faire les préparatifs de la procession, et, en un clin d'œil, la longue rue qui va du couvent à l'église fut illuminée par des lanternes vénitiennes; la belle statue de Notre-Dame de Lourdes, déposée sur un brancard gracieusement décoré, resplendissait au milieu de dessins de lumière habi-

lement disposées autour d'elle. La procession partit de l'église dans un ordre parfait ; elle était vraiment magnifique pour notre pauvre pays sauvage, et les chrétiens qui n'avaient jamais vu si belle fête semblaient saisis de respect autant que d'admiration ; il faut dire que, pour leur part, ils n'avaient pas peu contribué à la splendeur de la solennité et qu'ils chantaient avec un entrain digne de tout éloge. La statue fut portée jusque sur l'emplacement de la première chapelle de la Mission ; là, elle fut momentanément placée sur une petite éminence, et le R. P. Supérieur adressa la parole à son auditoire ému et attentif ; son discours fut suivi de prières et de chants, puis on se remit en marche vers l'église ; il était environ onze heures, mais personne ne se sentait fatigué et bien volontiers on aurait vu se prolonger cette belle soirée ; il fallut accorder cette faveur aux jeunes filles, qui chantèrent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit les louanges de leur bonne Mère du Ciel. Afin de perpétuer le souvenir de cette touchante manifestation, on fit à toute l'assistance une distribution d'objets de piété.

Noël termine notre année ; c'est la dernière de nos fêtes et elle est très aimée des chrétiens du Basutoland. Nous avions préparé au divin Enfant une cour qui dut plaire à son Cœur : huit petits garçons et neuf petites filles devaient faire leur première Communion, et les dispositions édifiantes de ces chers enfants nous donnent lieu d'espérer qu'ils n'ont pas reçu en vain le don céleste. Ils s'y étaient préparés avec ferveur et rien de touchant comme la scrupuleuse attention avec laquelle nos petites filles faisaient l'examen de leur conscience, afin de la purifier des taches les plus légères ; comment ces cœurs ornés d'innocence et d'un naïf amour ne plairaient-ils pas à Jésus. Mais si nous sommes consolées en de semblables circonstances, nous ne sommes pas toujours à

l'abri de vives craintes pour l'avenir de ces pauvres petites, si riches aujourd'hui des dons de la grâce, mais plus tard rejetées au milieu d'un monde païen, exposées à mille séductions et sollicitées de renoncer au Dieu qui les a rendues si heureuses au jour de leur première Communion. Les dangers sont si grands, les natures sont si faibles, que de sujets bien justes d'appréhensions! Cependant nous avons vu parfois de beaux exemples d'énergie, et plusieurs de nos enfants ont su tenir tête aux plus grands périls avec une fermeté admirable. Dernièrement une de ces chères petites se trouvait souffrante, sa maîtresse lui offrit un léger soulagement. « Je ne « veux rien, répondit doucement la jeune malade, je n'ai « plus besoin que d'aimer le bon Dieu. » Elle a écrit sur un cahier cette touchante prière : « O mon Dieu ! faites-moi « la grâce de bien mourir, si c'est votre volonté ; sinon « faites que je sois sage à la classe et toujours bonne « chrétienne. »

JUNIORAT.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR

A HEER, PRÈS MAESTRICHT (LIMBOURG-HOLLANDAIS).

Le 15 janvier 1883.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Permettez-moi de vous envoyer ce petit travail quelque imparfait qu'il puisse être, c'est le récit de la fondation de notre maison du Sacré-Cœur (château d'Opveld) à Heer, près Maëstricht, Limbourg hollandais.

C'est le 10 octobre 1882 que nous avons pris possession de cette maison. Pour être autant que possible complet dans ce petit exposé, je vais reprendre de plus haut

mon récit. Quelles sont les circonstances qui ont précédé cette fondation ? Quelles en sont les causes ? Quel en est le but ? Ce sont autant de questions auxquelles il est nécessaire de répondre. Pour y satisfaire, il me semble utile de vous parler de l'année que nos Junioristes ont passée au petit séminaire de Châtel-sur-Moselle, dans le diocèse de Saint-Dié (Vosges), et de l'essai d'établissement en Suisse. Il paraîtra sans doute étrange que, voulant parler de la Hollande, je commence par vous conduire dans les Vosges, pour de là faire un tour en Suisse. Mais, très révérend et bien-aimé Père, si vous voulez bien me suivre un instant, vous vous convaincrez qu'il n'y a pas si loin de la Lorraine et de la Suisse à la Hollande que veulent bien nous le dire MM. les géographes. L'établissement en Hollande n'est, en effet, que le résultat de l'impossibilité où nous avons été de nous établir au pays de Guillaume Tell. C'est pourquoi je vais vous parler de l'émigration des Junioristes à Châtel, puis du séjour en Suisse. Il me semble bon de vous parler de ces deux stations. Jusqu'ici aucun rapport ne vous en a été fait. L'obéissance m'a conduit dans ces deux endroits : c'est pourquoi je crois remplir un devoir en vous envoyant quelques notes sur notre séjour à Châtel, et ensuite sur la résidence de Schonau, en Suisse. Je diviserai ce petit travail en trois parties : la *première* parlera de Châtel, la *seconde* de la Suisse, et la *troisième* de Heer, où nous sommes maintenant.

I

C'est en cette année 1880, tristement célèbre, que nos Junioristes quittaient Notre-Dame de Sion pour demander pendant quelque temps, à un toit hospitalier, un asile contre une expulsion qui semblait imminente.

Notre chère Congrégation, comme les autres, devait se préparer à la lutte. La communauté de Notre-Dame de

Sion devait, selon toutes prévisions, se mettre en mesure de soutenir un siège peut-être long, certainement difficile, et disputer à son tour, pied à pied, le terrain à l'ennemi. Il lui était indispensable de s'y préparer. Il arrive parfois que les opérations d'un siège forcent à de cruelles extrémités, les assiégés se trouvent réduits à ne garder dans la place que les hommes en état de se défendre et de combattre pour le salut de la ville. Dans ces conjonctures, les chefs, à qui incombe la responsabilité de la résistance, font sortir de la place ceux qui ne peuvent leur être d'aucun secours. C'est en vain que les enfants demandent à partager les dangers de leurs pères, que les frères serrent dans leurs bras leurs frères plus âgés, les suppliant de les garder près d'eux ; l'intérêt général l'emporte, et il faut que ces jeunes gens, pas encore assez mûrs pour la gloire, abandonnent ceux qui courent les chances de la bataille. Pouvait-on laisser les plus jeunes enfants de la famille exposés à l'expulsion? Devait-on l'attendre? Si l'on attendait, où placer ces enfants après l'expulsion? car sur le plateau, il n'y a pas de maison convenable. Il fut résolu qu'on les conduirait au petit séminaire de Châtel, dans les Vosges, où Mgr l'Evêque de Saint-Dié avait daigné nous offrir l'hospitalité. Nos Supérieurs avaient plusieurs fois visité cet établissement et traité l'affaire avec Sa Grandeur. Tout est prêt. Le signal est donné, il faut partir. Le repas qui suit l'annonce de cette nouvelle, doit être le repas d'adieu. Qu'il est triste ce dernier repas! Que d'amertume dans les cœurs! que de larmes dans les yeux! Mais comment décrire la scène des adieux? Comment peindre la douleur des jeunes frères se séparant violemment de leurs frères aînés? Le temps qu'ils avaient passé ensemble, la communauté de pensées, de sentiments, et cette flamme de charité toute particulière qu'allume le Cœur de Jésus dans les

âmes d'enfants, de jeunes gens qui ont tout quitté pour lui : tout cela avait, selon le langage énergique de l'Ecriture, collé ensemble les cœurs de tous ces frères. — Or, c'était ce lien si fort qu'il fallait briser. Si encore, pour adoucir tant de peines, on avait eu l'espoir de remonter un jour, bientôt, sur la sainte montagne ! Mais, hélas ! on était aux plus mauvais jours, le ciel était gros d'orages, l'ouragan soufflait avec furie, et dans cette nuit aucune étoile ne brillait aux yeux des infortunés que poussait la tempête ; le flambeau de l'espérance avait cessé de luire à leurs regards. On ne parlait, en effet, de rien moins que de quitter Sion après l'expulsion, et de conduire en Suisse les plus grands Junioristes. Faudra-t-il donc rester plusieurs années au petit séminaire? Et quelle serait la vie du petit séminaire? Serait-ce encore cette vie de famille qui fait le charme du Juniorat? Au Juniorat, les enfants sont chez eux, ils peuvent dire en toute vérité : « Nous sommes chez nous. » Mais au séminaire, il n'en va plus ainsi; les Junioristes comprenaient qu'ils allaient être chez les autres. Tout cela était plus qu'il n'en fallait pour attrister ces jeunes cœurs, et faire couler des yeux de nos enfants des larmes bien amères.

C'est au milieu de ces préoccupations qu'est donné le signal du départ. Si vous aviez assisté à la dernière scène des adieux, mon révérend et bien-aimé Père, vous auriez pu juger de la charité qui unissait tous vos petits enfants. Mais non, il était mieux que vous fussiez au loin, votre cœur paternel eût été brisé. Que de fois, en descendant la montagne, les partants se retournaient pour saluer encore la bonne Mère ! Quelques-uns redisaient ces paroles des saints Livres, si souvent répétées : *Viæ Sion lugent.* Oui, les voies de Sion pleuraient, parce que ses petits habitants s'éloignaient attristés, renonçant à sa paix et à ses belles solennités.

La réception qu'on nous préparait au petit séminaire adoucit un peu la douleur de tous. M. le Supérieur avait eu la délicate attention d'envoyer les séminaristes au-devant de nous, afin de nous souhaiter la bienvenue. Ils reçurent les Junioristes comme des frères malheureux. Un petit trait vous montrera la charité de ces bons séminaristes.

Au départ de Sion on avait oublié quelques paillasses, M. l'économe du séminaire en parla devant les séminaristes. Aussitôt l'un d'eux offrit son matelas, ne se réservant que son sommier. Les autres firent de même. On n'eut pas besoin d'accepter cette offre généreuse ; mais nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ces charitables enfants.

Le petit séminaire de Châtel possède l'esprit de famille ; M. le Supérieur est comme un père au milieu de ses enfants. On respire aussi dans cet établissement un parfum de piété bien propre à préparer au sacerdoce les enfants que Dieu appelle à cette redoutable dignité. Les études y sont florissantes. Le séminaire de Châtel n'a que les élèves des basses classes, de la huitième à la quatrième inclusivement ; les trois classes supérieures se font dans un autre petit séminaire, au village d'Autrey.

La piété qui est si bien entretenue au petit séminaire de Châtel, se fortifia par la présence de nos Junioristes. La communion fréquente s'y implanta alors pour ne plus disparaître.

Cependant l'année parut bien longue. Nos enfants, comme de jeunes plantes arrachées trop tôt au sol qui les a vues naître, languissaient tristement; leur cœur était absent, il était resté sur la sainte montagne. Un jour, on leur annonça qu'ils iraient passer à Sion leurs vacances de Pâques. Jour heureux, de quels cris de joie ne fus-tu pas salué ! Quinze jours à Sion, quinze jours au Juniorat,

c'était le bonheur, c'était la vie ! Dans l'intervalle, les crochetages avaient eu lieu partout, Sion avait été respecté. Marie avait protégé ses enfants, exaucé leurs prières.

Dans le second semestre eut lieu un pèlerinage de tout le séminaire au sanctuaire : nouvelle consolation. Une autre consolation nous fut procurée par la visite du R. P. Provincial, et plus tard, le R. P. Brulé, supérieur de Notre-Dame de Sion, venait agréablement nous surprendre. Enfin, après dix mois d'attente, arriva le jour de la distribution des prix. En ce jour heureux pour tous, tous les cœurs tressaillaient : c'était le jour de la rentrée à la maison paternelle. Sous le rapport des études, nos Junioristes firent honneur à la Congrégation, leur mère. Soixante-neuf nominations, et dans ce nombre beaucoup de premiers et de seconds prix, attestaient le travail et le succès. Mais pour nos Junioristes, les récompenses n'étaient rien, celui qui aurait pu lire dans leurs cœurs y aurait vu un seul nom gravé en caractères ineffaçables : *Sion !* Oui, Sion était le but de leurs aspirations. Aussi voyez avec quelle ardeur ils dévorent l'espace ; voyez-les courir vers le pays de leurs désirs. Ne dirait-on pas une volée de petits oiseaux, sortis trop tôt du nid aimé et revenant en toute hâte y recevoir de nouveau les soins et les caresses de leur mère ? Tel est, révérend et bien-aimé Père, le récit de cette hégire de Châtel qui marquera dans les annales du Juniorat de Notre-Dame de Sion. En quittant Châtel, qu'il me soit permis de payer un dernier tribut de reconnaissance à M. le Supérieur et à MM. les professeurs, en vous faisant connaître leurs noms : M. l'abbé Vuillemin, supérieur ; M. l'abbé Perrin, profeseur de quatrième ; M. l'abbé Granjean, professeur de cinquième ; M. l'abbé Valrof, professeur de sixième ; M. l'abbé Chéfeur, professeur de septième ; M. l'abbé Vé-

riche, professeur de sciences ; M. l'abbé Gentilhomme, maître d'étude ; M. l'abbé Riss, professeur de musique et d'allemand.

Il est impossible de passer sous silence la perte d'un petit Junioriste, Georges Depeaux. Rentré dans sa famille, à Paris, il y mourut doucement dans les bras de sa grand'mère. Enfant pieux, travailleur, il avait par sa conduite et son travail édifié le séminaire. Il fut universellement regretté de ses maîtres et de ses condisciples.

II

Les Junioristes étaient rentrés au Juniorat. Devait-on les envoyer de nouveau au séminaire? Les circonstances avaient un peu changé ; le fort de la persécution était passé ; les crochetages avaient, par un miracle de la protection de Marie, épargné Notre-Dame de Sion. On résolut d'attendre. Les vacances passées sur la montagne n'avaient excité aucune réclamation de la part du gouvernement. Marie se déclarant si visiblement pour nous, ne lui devions-nous pas prouver notre confiance en demeurant près d'elle ? C'est pourquoi l'année scolaire commença sans qu'on songeât à éloigner pour le moment nos Junioristes de l'asile que semblait dès lors nous offrir la sainte montagne. Cette conduite fut approuvée par les Supérieurs majeurs. Cependant, tout en se confiant à la protection de Marie, on ne devait pas négliger les précautions de la sagesse et de la prudence. Une maison fut donc louée en Suisse, ce pays autrefois terre classique de la liberté. Cette maison, délicieusement située près d'une belle forêt, non loin de la grande route de Lucerne à Meggen, offrait aux regards du touriste, et qui ne l'est pas en Suisse ? les spectacles les plus variés de grâce et de grandiose. Devant la façade de la maison ou villa,

s'étendent les eaux limpides du lac des Quatre Cantons. C'est ce séjour délicieux qu'avaient choisi nos Supérieurs, pour y placer les chers enfants du Juniorat, si cela devenait nécessaire. Mgr Lachat, l'illustre évêque de Soleure, réfugié à Lucerne depuis son expulsion de sa ville épiscopale, avait vu avec bonheur cet établissement, auquel il ne cessa d'accorder sa plus haute bienveillance.

En attendant, et pour occuper cette maison utilement, le R. P. Michaux, qui en avait été nommé le Supérieur, prit quelques junioristes, qui se sont constamment, pendant un an, maintenus au chiffre moyen de neuf. La sympathie des catholiques de la commune et même des libéraux nous était acquise. La preuve en a été donnée en plusieurs circonstances. Cependant, il fut impossible de s'y établir d'une manière définitive ; en outre qu'il n'y avait pas là un travail qui pût occuper les Pères et que la distance de tous nos centres d'action fût trop considérable, le Conseil fédéral de Berne ne le permit pas. Il arriva, en effet, que, dans le courant de janvier 1882, notre présence jeta le trouble au sein du Conseil fédéral à Berne. Certain avocat de Lucerne, ardent franc-maçon, et par cela même ennemi de tout religieux, soupçonna que nous pouvions bien être des Jésuites déguisés ; car où les Jésuites ne se logent-ils pas ? et l'on connaît leur habileté proverbiale. Donc, nous devions être des Jésuites. Aussitôt, l'alarme est au camp : des Jésuites, ou d'autres qui ne valent pas mieux, sont établis près de Lucerne, dans une gracieuse villa qui a nom Schonau ! On en est sûr ; on a vu des soutanes aller et venir, se promener en ville. La presse fait écho : Des Jésuites à Schonau ! et ils forment des recrues. *Caveant consules.*

Cependant un ami dévoué accourait à la maison. M. le comte Schérer nous annonce le danger. Le R. P. Mi-

chaux, Supérieur, était en mission. Il faut nécessairement faire disparaître l'épouvantail : plus de soutane. On conseille au R. P. Delpeuch, alors de maison à Schonau, de partir afin de ne laisser qu'un prêtre tout au plus à la résidence; un prêtre, c'est inoffensif; mais deux ! Il ne reste donc plus qu'un Père, qui dut revêtir des habits laïques. On dit : Les enquêteurs vont venir; ils arrivent tel jour, à telle heure; vous répondrez ceci, vous répondrez cela ; et puis ceci, et puis cela. Pendant huit jours nous n'osons sortir. Enfin, las de cet état d'incertitude, le Père gardien de la maison va faire une visite à M. le curé de Meggen, paroisse où est situé Schonau; là, il apprend que l'enquête est faite, qu'il n'y aura pas de visite domiciliaire. M. le maire avait fait le rapport, car il était de nos amis : rapport favorable, trouble apaisé pour un moment.

L'opinion publique était très émue : tous les honnêtes gens nous étaient sympathiques; mais il y avait des indifférents et des ennemis. A cette époque parut un article dans un journal catholique de Lucerne. L'auteur de cet article donnait à entendre que les taquineries et les ennuis qui nous étaient suscités depuis quelque temps venaient des radicaux de la commune de Meggen. Cette accusation souleva immédiatement des murmures, des réclamations, qui se traduisirent en un nouvel article de journal. Il y était déclaré que toute la commune nous était favorable; qu'il n'y avait aucune voix discordante à ce concert sympathique ; que l'accusation portait à faux. On voit par là que nous aurions pu, si cela n'avait dépendu que de la commune de Meggen, et même je puis dire du Conseil cantonal de Lucerne, nous aurions pu, dis-je, nous établir dans ce pays. Mais au-dessus de la commune et du canton il y avait le Conseil fédéral. Or, dans cette assemblée, le parti franc-maçon avait la majorité, et l'on sait le soin avec lequel les partisans de cette secte

rejettent du territoire suisse tout établissement religieux. On ne pouvait demeurer dans une position aussi précaire. Il fallut donc songer à battre en retraite. C'est ce que pensèrent nos Supérieurs. C'est le 13 août 1882 que le R. P. Michaux quitta cette maison pour aller travailler à Jersey, île de la Manche, à la construction d'une demeure à l'Hôte divin de nos Tabernacles. Nos Supérieurs avaient résolu de ne plus mettre les Junioristes dans un petit séminaire : ils ne pouvaient songer à la Suisse, devenue inhospitalière, ils cherchèrent donc sous quel coin nouveau du ciel ils pourraient dresser leur tente. C'est alors que Dieu attira leurs regards vers le très catholique pays du Limbourg hollandais.

III

Ce pays n'est pas inconnu à la Congrégation. Le Noviciat, d'abord établi à Neerbeck, transporté à Houthem, a rendu ce pays hospitalier cher aux Oblats. A 12 kilomètres de Houlhem et à 3 de la ville de Maëstricht, se trouve le village de Heer, qui compte 1 600 habitants. Lorsque, venant de Maëstricht, vous avez parcouru 3 kilomètres de cette grande route d'Aix-la-Chapelle, vous trouvez à sa droite le village où est située la maison de Heer. Cette maison, dont le nom est Château d'Opveld, a deux entrées : l'une est à l'extrémité du parc ; l'autre, plus près de l'habitation, est l'entrée ordinaire. Ferai-je la description de cette demeure ? Je ne dirai pas, comme Gresset dans la charmante boutade *Ma Chartreuse :*

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que je sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.

Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée.

Agréable boutade d'un homme d'esprit, mais description qui ne fait pas connaître la demeure que nos Supérieurs ont choisie. Entrons dans quelques détails. L'habitation n'a vue que sur un parc, et peut à la rigueur, à l'aide d'aménagements concédés dans le bail de location, recevoir une soixantaine de personnes. Les pièces du premier, comme celles du rez-de-chaussée, sont vastes, mais ne sont guère disposées pour recevoir des religieux. L'une de ces salles du rez-de-chaussée est convertie en chapelle. Il est bien regrettable que la salle voisine, autrefois oratoire du propriétaire, soit trop petite : elle ferait une belle chapelle. Au fond et au-dessous d'un petit dôme, se trouve un magnifique autel de marbre blanc, dont la table entière est consacrée ; mais l'exiguïté de cette salle ne permet pas d'en faire la chapelle ; elle est convertie en salle d'exercices. Au premier se trouve l'oratoire des Junioristes, dans une grande chambre, autrefois dortoir des religieuses qui occupaient avant nous cette maison. Le dortoir des Junioristes se trouve au deuxième. Si, de la maison, nous sortons par la porte de la façade, nous apercevons, au bout d'une belle allée bordée de platanes, les bâtiments de service : remises, écuries.

Partout ailleurs, où que vous jetiez les yeux, vous n'apercevez que bosquets et prairies. Ici s'élèvent de sombres pins et de hauts peupliers dont la cime se perd dans les nues ; là de grands ormes ; là de grands chênes, étendant au loin leurs branches séculaires. Tantôt la brise murmure, et doucement gémit dans le verdoyant feuillage ; tantôt, au contraire, l'autan déchaîné, apportant

sur ses ailes l'orage et la tempête, passe en grondant au milieu de ces arbres : vous diriez l'Océan furieux brisant ses vagues contre le rivage. Près de la porte d'entrée se trouve, gardienne vigilante, une belle statue de notre Mère. Elle est là pour avertir celui qui franchit le seuil qu'il entre dans une demeure d'enfants de Marie. De l'autre côté de la maison principale, sous un berceau de verdure, on aperçoit une statue de saint Louis de Gonzague, patron des Junioristes. Continuez votre promenade en longeant le mur de clôture du côté de la route, et vous apercevrez une serre qui a perdu sa destination primitive, pour devenir l'oratoire de Saint-Joseph. Vis-à-vis, mais à une assez grande distance, sur la limite opposée du parc, vous trouvez une grotte qui eut autrefois l'ambition de représenter celle de Lourdes ; mais, hélas ! elle est vide de statue !

Il me semble que l'on connaît l'habitation ; faisons, avant même d'en prendre possession, une excursion aux environs. Au nord-est, à vingt minutes de marche, se trouvent de vastes grottes qui servirent de retraite aux prêtres et aux fidèles pendant la révolution française. Vous y voyez des autels de pierre, des figures de saints, des scènes bibliques qui semblent charbonnées sur les parois. Si nous voulions d'autres souvenirs, nous pourrions visiter Maëstricht, ville qui fut française un moment et qui a conservé de cette époque un grand amour, une vive sympathie pour la France. Ce n'est pas que l'on n'y découvre les tristes vestiges de la révolution; mais on y a un peu oublié ce terrible cauchemar. La langue française est enseignée dans presque toutes les écoles et parlée de presque tout le monde en ville.

Quittons maintenant ces considérations générales qui ne nous touchent que de loin et parlons de quelque chose de plus intime. Le 4 octobre 1882, je recevais à

Notre-Dame de Sion, où j'étais revenu de Suisse depuis deux mois, mon obédience pour la Hollande. Je devais occuper la maison de Heer, nommée Château d'Opveld. L'occupation immédiate de cette maison avait un double but : préparer un lieu de refuge pour nos Junioristes de Sion, si la persécution venait à les chasser de la sainte montagne ; essayer d'implanter notre tente au Limbourg et de recruter quelques sujets de ce religieux pays et des provinces allemandes qui l'avoisinent. Je partis de Sion le 7 pour arriver le 8 à Houthem, dans notre maison du Noviciat, où je fus reçu avec une charité toute fraternelle. Le R. P. Provincial était venu, avec le R. P. Favier, maître des novices, m'attendre à la gare de Liège. Pendant cinq jours, je restai au noviciat, le château d'Opveld étant encore occupé par les Sœurs franciscaines qui faisaient leurs derniers préparatifs de départ. Ces cinq jours furent laborieusement occupés : voyages à Maëstricht, en compagnie du R. P. Eymère, économe du Noviciat, pour les achats de première nécessité ; visites aux différents fournisseurs, puis aménagements dans la maison, etc.

Pour commencer ce Juniorat du Limbourg, il avait été résolu que la classe de rhétorique de Notre-Dame de Sion se rendrait dans le nouvel établissement. Une dépêche de Sion m'annonce que les élèves sont partis. Plus de retard possible : il faut courir à Heer, mettre la maison en état de recevoir nos jeunes Frères. La paille est achetée ; le pain, la viande, la bière, tout est commandé, mais tout n'arrive pas : le pain fait défaut, nouvelle course chez un autre boulanger... Oui, vous aurez du pain... demain. Mais nos jeunes gens arrivent ce soir.

Enfin, nous pouvons obtenir 2 pains de 4 kilogrammes pour dix-huit bouches. *Sed quid inter tantos?* On se résout à faire cuire force pommes de terre qui tiendront lieu de pain.

Cependant nos Junioristes arrivent ; ils sont au nombre de onze. Leur voyage assez pittoresque s'est effectué heureusement. Partis de Sion à onze heures du soir pour prendre l'omnibus, ils sont à Nancy pour prendre le train de cinq heures du matin et arriver à Heer à onze heures du soir. Frère Loos, scolastique, professeur au Juniorat de Heer, était allé les attendre à la gare. Tous arrivent heureusement en compagnie du R. P. Abhervé et du frère Faivre, Frère convers. Aussitôt arrivés, ils se mettent à l'œuvre pour terminer le premier aménagement : chacun travaille gaiement, comme sait le faire tout Junioriste. Encore quelques heures de travail et tout sera prêt. Deux jours après commençaient les classes. Nos Junioristes ont trouvé ici un petit Frère allemand que deux autres venaient bientôt rejoindre : ce qui porta le nombre des Junioristes à quatorze.

Le 15 octobre 1882, nous recevions de vous, très révérend Père, une grande faveur : vous nous donniez pour protecteur le Cœur sacré de Jésus : notre maison changeait donc son nom de Château d'Opveld pour prendre celui de Maison du Sacré-Cœur. Merci, très révérend Père, ce nom est pour nous d'un heureux augure. Sous la bannière du Sacré-Cœur, vos enfants du Juniorat ne peuvent que marcher courageusement dans la route des vertus. Avec le secours du divin Cœur de Jésus, ils deviendront de fervents Junioristes, se préparant prochainement au noviciat et à la vie religieuse. Le Sacré Cœur nous est un gage d'avenir dans ce pays. Nous n'avons pas seulement pour but, comme je le disais en commençant, de préparer un asile à nos junioristes de Sion, en cas d'expulsion, mais encore nous désirons, avec l'aide de Dieu, recruter quelques sujets hollandais et allemands.

Permettez-moi, très révérend et bien-aimé Père, avant de terminer cette longue lettre, de vous parler des espérances

que nous pouvons concevoir. Il me semble que nous pouvons plus espérer immédiatement des provinces allemandes qui avoisinent ce pays que du Limbourg lui-même. Dans ces provinces, en effet, beaucoup d'enfants aspirent au sacerdoce, mais le manque de séminaires en arrête un bon nombre. Aussi, beaucoup d'entre eux tournent leurs yeux vers les Missions. Jusqu'ici les Missionnaires hollandais étant les plus connus, c'est de ce côté que se dirigeaient les vocations. Maintenant, le Sacré-Cœur semble les appeler à nous. Déjà le Hanovre et la Saxe nous ont envoyé quelques junioristes ; d'autres ont demandé à être admis ; et je suis persuadé qu'à mesure que nous serons plus connus dans ces pays les demandes seront plus nombreuses. Le Limbourg viendra à son tour.

Très révérend et bien-aimé Père, vos deux maisons de Houthem et de Heer se réunissent souvent pour célébrer ensemble les principales fêtes. Le Noviciat possédant une belle chapelle, c'est à Houlhem que se font les fêtes, et de bonne heure, le matin de ces jours, la communauté de Heer se met en route pour aller à ce rendez-vous fraternel.

Tel est, très révérend et bien-aimé Père, le récit bien imparfait de cette fondation nouvelle ; la persécution en a été l'occasion : que les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie immaculée fassent tourner le tout à leur gloire.

Veuillez agréer, très révérend et bien-aimé Père, ce témoignage de mon amour tout filial et bénir tous vos enfants du Sacré-Cœur de Heer.

F. Rousseau, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DU SACRÉ-CŒUR, A MONTMARTRE.

L'Œuvre du Sacré-Cœur, à Montmartre, ayant à sa disposition une publication mensuelle rendant compte, jour par jour, des pèlerinages qui se font sur la sainte montagne, et cette publication étant reçue dans toutes nos maisons, nous n'avons pas à lui faire de larges emprunts : ce serait s'exposer à des redites. Toutefois, quand la Congrégation se trouve être elle-même le missionnaire de ces pèlerinages, nous pouvons ici recueillir l'écho des manifestations dues au zèle de ses enfants, et c'est à ce titre que nous reproduisons le récit du pèlerinage hispano-américain. Du reste, le parfum exotique qui s'exhale de ces pages en rend la lecture plus attrayante, et il est bon de profiter de l'occasion pour montrer que le mouvement vers le Sacré-Cœur ne se borne pas à la France. On lit dans le *Bulletin du Vœu national* du 10 avril 1883 :

Le mardi de Pâques, à trois heures, nous attendons le pèlerinage d'une colonie étrangère, annoncé depuis plusieurs jours dans quelques journaux. Ce sont les Espagnols et les Américains du Sud établis à Paris qui ont pris l'engagement de confier au Sacré-Cœur les fruits d'une station quadragésimale qu'ils ont suivie avec intérêt et édification. Mais, hélas ! vers deux heures, le temps se couvre soudain, une neige abondante tombe à gros flocons; les plus intrépides ne vont-ils pas se décourager ? C'était notre inquiétude. Elle n'a pas été de longue du-

rée. Bientôt les équipages arrivent à la file ; à trois heures, trente-deux voitures de maître stationnent aux abords de la chapelle et dans les rues avoisinantes ; près de trois cents personnes prennent place dans l'enceinte sacrée.

On peut y reconnaître des représentants de presque toutes les contrées de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud : le Mexique, le Brésil, Buenos-Ayres, Montevideo, le Chili, le Pérou, et les principaux membres de la colonie espagnole proprement dite.

Le spectacle offert par la petite chapelle remplissait notre âme d'une grande consolation. Le Vœu national, on ne doit pas l'oublier, est une œuvre éminemment catholique et qui intéresse la catholicité entière. On n'a qu'à relire la formule du Vœu imprimée en tête du *Bulletin*, on verra que ce n'est pas un sentiment égoïste de nos malheurs qui a inspiré cette grande œuvre. Nous sommes heureux quand les étrangers veulent bien le reconnaître, et prier avec nous.

Nous lisons dans le *Monde* du 29 mars :

PÈLERINAGE DE LA COLONIE HISPANO-AMÉRICAINE A MONTMARTRE

Malgré la pluie et les rafales, malgré le vent et la neige, et quoique l'ascension de la colline de Montmartre fût rendue particulièrement pénible et difficile dans ces circonstances, la colonie hispano-américaine de Paris a tenu à faire, le mardi de Pâques, ses dévotions au Sacré-Cœur et à se rendre en pèlerinage à la chapelle du Vœu National.

Dès trois heures moins le quart, le petit édifice provisoire était déjà entièrement rempli par la foule pieuse, et jamais chapelle n'a mieux mérité d'être appelée *buen retiro* que l'église du Sacré-Cœur ce jour-là. On s'y sentait à l'aise sous l'œil du bon Dieu ; on y priait avec ferveur au milieu de tous ces fervents catholiques qui priaient si bien.

Les chapelains, gardiens du sanctuaire, et les Pères du

Saint-Sacrement qui dirigent la Mission espagnole, ont chanté le *Magnificat*, et le P. Amorès, Espagnol lui-même, a donné le sermon dans sa belle langue nationale, aux accents mâles et fiers. Il a d'abord félicité ses compatriotes d'être venus en si grand nombre. « Quand un Américain du Sud, a-t-il dit, sort par un temps de neige pour venir à l'église, on peut être sûr qu'il aime le bon Dieu. » De fait, les dames du monde qui étaient là méritaient bien le compliment. Puis le prédicateur, qui leur avait donné les instructions du carême à la chapelle de l'avenue Friedland, a expliqué avec une grande énergie et la sainte liberté de la parole de Dieu, les paroles du divin Maître : « Je suis la vérité et la vie. »

Après le sermon, le vénérable abbé Rey, supérieur, a ajouté quelques mots ; il s'est réjoui d'avoir entendu pour la deuxième fois prêcher l'Evangile dans cette langue espagnole, dont on a dit qu'il fallait l'employer toutes les fois qu'on s'adressait à Dieu. Il a expliqué le but de l'œuvre du Vœu National, et ajouté que si c'est surtout une œuvre française, les étrangers peuvent s'unir à nous sur ce terrain-là, en particulier les Espagnols et les Américains du Sud qui sont devenus nôtres en s'établissant à Paris ; participant à nos joies et à nos plaisirs, habitant nos quartiers élégants et confortables, ils doivent prendre aussi sur eux une part de nos douleurs et de nos désirs.

Du reste, on ne mettra pas que des saints français dans la magnifique église qui s'élève tout près : il y aura trois chapelles consacrées à saint Ignace de Loyola, à saint Dominique et à sainte Thérèse. Ces noms doivent faire battre tous les cœurs vraiment espagnols et le supérieur des chapelains ne sera content que quand il verra écrit en grosses lettres sur un des piliers de l'église : *Don de la colonie hispano-américaine de Paris.*

Son appel a été entendu, nous le croyons, et la quête aura été fructueuse. Après un beau Salut, les Américains-Espagnols ont été visiter le chantier, où ils ont pu constater, comme nous, que les travaux avancent rapidement et qu'il nous sera donné bientôt d'admirer un des plus beaux temples de la chrétienté.

Le P. Amorès s'était proposé, pour but unique de ses prédications du carême, de prévenir ses compatriotes contre l'envahissement du paganisme moderne dans le mariage, dans l'éducation des enfants, dans l'âge mûr, dans la vieillesse. A Montmartre, il s'est appliqué à leur démontrer que le culte du Sacré-Cœur est le remède suprême qui peut seul guérir les âmes exposées forcément à ces influences délétères. Le Cœur de Jésus offre la vérité et la vie, contre le double paganisme de l'impiété qui aveugle et de la corruption qui tue. Pendant une demi-heure le prédicateur a tenu son auditoire sous le charme de sa parole ardente et apostolique.

De pieux artistes avaient bien voulu prêter leur concours gratuit à cette cérémonie et exécuter les chants du Salut. Nous avons admiré surtout le talent d'un violoniste distingué, lui-même enfant de l'Espagne, M. l'abbé Massot. Nous lui exprimons ici notre vive reconnaissance.

La quête, premier versement en faveur d'un pilier au nom de la colonie hispano-américaine, a donné le prix de trois pierres destinées aux chapelles de Saint-Ignace, de Saint-Dominique et de Sainte-Thérèse.

Le R. P. Unzueta, de la Compagnie de Jésus, qui, depuis bien des années, dirige la colonie hispano-américaine avec les Pères du Saint-Sacrement, assistait à la cérémonie et à la visite des travaux. Plusieurs fois il a manifesté sa vive satisfaction de voir un si grand nombre de pèlerins.

Nous avons lieu d'espérer que, par ses soins et ceux des Pères du Saint-Sacrement qui ont donné le Salut, le désir que nous avons exprimé de revoir chaque année la colonie espagnole et américaine à Montmartre, le mardi de Pâques, sera pleinement exaucé, et que des souscriptions venues d'outre-mer et d'au-delà des Pyrénées aide-

ront à la construction du pilier que la colonie parisienne veut avoir dans la basilique du Sacré-Cœur.

La cérémonie était terminée, le sanctuaire rentrait dans son silence, lorsqu'une pauvre vieille femme inconnue, Espagnole elle aussi, demande à parler au Père prédicateur qui se rendait à la sacristie. Elle lui témoigne son regret de n'avoir pu joindre son obole aux offrandes généreuses de ses riches compatriotes. « Je n'ai rien donné à la quête, mon Père, mais je possède un flacon d'essence de nos plus belles fleurs ; prenez-le, je vous prie, et versez-le sur les marches de l'autel du Sacré-Cœur. » Le Père s'acquitte avec empressement de la commission, rend le flacon à l'Américaine qui se retire heureuse et toujours inconnue. O pieuse femme, la terre vous ignore, mais le ciel vous voit et vous admire ! Sainte Rose de Lima, votre sœur, vous sourit ; sainte Madeleine, votre modèle vous contemple, avec bonheur. Comme elle, vous répandez vos parfums sur les pieds du Sauveur. Soyez bénie de votre sainte prodigalité ! Puisse-t-elle être racontée dans l'univers entier comme celle de l'amante de Jésus ! Puissent d'autres femmes, plus riches que vous des biens de la fortune, s'émouvoir de votre exemple, devenir pour elles-mêmes plus avares de bijoux et de parfums, et les donner généreusement pour la grande œuvre du repentir et de l'expiation.

Et domus impleta est ex odore unguenti. Et la chapelle du Sacré-Cœur est restée embaumée pendant plusieurs jours de l'odeur de ces parfums.

MAISON DE SAINT-ANDELAIN

Saint-Andelain, le 19 mars 1883.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis l'époque funeste de l'exécution des décrets, je n'ai adressé à la rédaction de nos annales que le récit des grands événements. Je suis heureux d'apprendre que l'on désire aussi le compte rendu des œuvres de nos communautés de France. Certes, ce n'est pas moi qui serai insensible au motif que l'on invoque : donner des nouvelles à nos frères des missions étrangères. Ils sont en grand nombre ceux à qui, personnellement, il me sera agréable de donner cette marque de fraternité et de souvenir. Ils sont plus heureux que nous! Bien souvent notre pensée va les retrouver chez les sauvages qu'ils convertissent, lorsque nous rencontrons, hélas! les civilisés qui font le contraire.

Ce compte rendu ne pourra guère être qu'une nomenclature aride des travaux que notre maison a donnés depuis le mois de janvier 1881 au mois de janvier 1883.

En 1881, les PP. ZABEL, MARAIS, CHEVASSU et YUNG-BLUTH ont donné douze grandes Missions. Dans notre Nivernais, les Missions sont très pénibles à cause de l'éloignement des hameaux; souvent celui où se trouve l'église est le moins peuplé, les autres sont semés à des distances qui varient de 1 à 7 ou 8 kilomètres. Le Missionnaire doit aller prêcher dans ces groupes. Mais quel local trouve-t-il? Une grange ou une pièce un peu spacieuse; ce ne peut être que le soir qu'ont lieu ces réunions. Si le temps est beau, c'est merveille; mais à l'époque ordinaire des Missions : de la Toussaint à Pâques, cette merveille se rencontre peu : alors le pauvre Père patauge dans la boue et la neige et rentre fort tard au gîte. Les

réunions générales qui sont si propres à ébranler les masses, à tuer le respect humain, sont bien souvent impossibles ou du moins peu nombreuses.

Une autre difficulté, avec laquelle il faut compter, c'est celle qui provient de ce que les Missions à deux Missionnaires sont peu en faveur auprès du clergé, et de ce que la plupart des paroisses sont considérables.

Malgré ces obstacles matériels, nos Pères ne laissent pas que de faire leur travail; mais au prix de quelles fatigues!

Quant aux difficultés morales, je crois qu'elles sont ici ce qu'elles sont partout aujourd'hui; le respect humain, disons mieux, la crainte servile enchaîne la plupart des volontés. L'attachement aux biens de la terre est comme un culte pour l'âge mûr, tandis que la dissipation et le plaisir captivent la jeunesse. L'ignorance est une plaie assez générale, le manque de piété se rencontre peut-être davantage encore. Il est d'autres obstacles plus intimes qui détruisent l'esprit de famille où l'enfant est comme une idole à qui l'on sacrifie tout.

On comprend dès lors quelle somme de zèle doivent déployer les Missionnaires pour éclairer ces intelligences, réchauffer ces cœurs, réveiller la foi de ces âmes.

Durant cette même année notre personnel a prêché, soit dans la Nièvre, soit dans le Cher, trois retraites pascales, sept retraites de première Communion, cinq retraites de communautés religieuses et un certain nombre de sermons de circonstance, Adorations ou fêtes patronales.

Pendant le carême je reste seul; alors je tâche de remuer aussi ma pauvre paroisse. Ne voulant pas gêner une mission qui pourra se donner en temps opportun, j'ai adopté la méthode de prêcher *per domos* en visitant toutes les familles. Le temps n'est plus où l'on fermait les portes

à mon approche. C'est le contraire qui a lieu. Il faut que je me garde bien d'oublier une seule maison. Je puis dire que si la piété répondait à l'accueil qui m'est fait, ma paroisse serait une paroisse modèle. Le seul inconvénient, c'est qu'on ne rencontre à peu près jamais les hommes.

1882. Le personnel missionnant, réduit aux bons Pères Zabel, Marais et Yungbluth, n'a pu donner que huit grandes missions. Les temps sont loin de s'améliorer pour notre ministère. Aux difficultés matérielles et morales signalées plus haut, il faut joindre celle qui enlève la retraite des petits enfants, devenue presque impossible. C'est une grande ressource perdue, car bien souvent c'est par les enfants que l'on arrive aux parents. Toutes ces missions obtiennent cependant un succès relatif. Le Missionnaire voudrait davantage, car il voit surtout ce qui n'a pas été fait. Les curés sont satisfaits, parce que le résultat dépasse presque toujours ce qu'ils avaient espéré.

Dix retraites de première Communion ou confirmation ; une neuvaine à Saint-Jean d'Autun par le P. Yungbluth ; une autre à Notre-Dame de Sion par le P. Marais ; deux retraites de communautés religieuses par le P. Zabel ; enfin un sermon de charité à Clamecy et la retraite de rentrée au petit séminaire Saint-Célestin de Bourges, par le Supérieur, voilà tout.

Voilà, mon très révérend et bien-aimé Père, les œuvres faites par vos enfants de Saint-Andelain ; il faudrait y joindre le service de la paroisse de Tracy, confié au P. Borries, lequel y est resté jusqu'à la mort du vénérable curé, ami dévoué de notre maison, que les infirmités de la vieillesse rendaient incapable d'administrer sa paroisse.

Nous avons vu, chaque année, un certain nombre de prêtres venir faire leur retraite chez nous ; cette œuvre est consolante et entretient les excellentes relations de

notre maison avec le clergé. Mgr Lelong l'a bénie et recommandée dans ses ordonnances.

Plus les temps sont difficiles, plus aussi nous avons besoin de l'union qui fait la force ; ce bien, nous le possédons, grâce à Dieu, dans notre chère solitude ; la séparation n'est qu'apparente et le résultat de la force du dehors, les cœurs restent unis. Que votre paternelle bénédiction et le secours de vos prières nous soutiennent !

Veuillez bien agréer, très révérend et bien-aimé Père, l'expression du filial respect de votre très obéissant enfant en J. et M. I.

A. Mouchette, o. m. i.

VARIÉTÉS.

LETTRE A Mgr GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT.

Paris, le 20 mai 1885.

Monseigneur,

On nous dit ici que dans quelques semaines Saint-Albert sera en fête. Vos diocésains : Missionnaires, religieuses, orphelins, riverains de la Saskatchewan et des lacs, coureurs des bois et voyageurs des prairies, sauvages et civilisés, s'apprêtent à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la préconisation et du sacre de leur évêque. Il y aura du monde à Saint-Albert comme on n'en a jamais vu ; non pas par toutes les routes, car les voies carrossables doivent être rares chez vous, mais de tous les points de l'horizon on verra déboucher et accourir, alertes et joyeux, des gens de tout âge et de toute religion, chargés de cadeaux destinés à honorer vos *noces* d'argent, et surtout avides de recevoir votre bénédiction. Mieux encore : un grand archevêque dont vous fûtes le coadjuteur viendra, dit-on, du Manitoba, et franchira la distance de trois cents lieues qui sépare Saint-Boniface de Saint-Albert, pour être à vos côtés et vous présenter à la foule ; enfin, toujours d'après les on-dit, un évêque du Canada, jeune et aimable, ami des Oblats qui le vénèrent, se joindra à ce cortège. Il y aura grande liesse au pays lointain dont vous êtes l'évêque.

Voilà un merveilleux programme. Nous en sommes ravis dans notre vieille Europe et c'est à n'y pas croire. Est-ce simplement une légende tissue par l'affection

filiale, exagérée comme un conte oriental, ou bien est-ce, dites-moi, une nouvelle, sérieuse aujourd'hui et qui demain sera de l'histoire? Ah ! Monseigneur, tirez-nous d'embarras au plus vite et racontez-nous, sans tarder, ces belles fêtes, ou faites-nous donner par quelque *reporter* de votre entourage une description pittoresque de tout ce qui va se faire et se dire ; en un mot, de tout ce qu'on verra bientôt à Saint-Albert.

En attendant, rajeunissons nos souvenirs.

C'était le 30 novembre 1859. Vous étiez bien jeune encore, trente ans seulement, Mgr de Mazenod, de ses mains exercées à ce ministère, vous élevait au rang des pontifes. Et au soir de ce beau jour il écrivait dans son journal : « Voici encore un des beaux jours de ma vie ! Je viens de consacrer évêque avec l'assistance de MMgrs de Fréjus et de Cérame notre bon, notre vertueux, notre excellent Père Grandin. Il avait été faire son noviciat pour l'épiscopat dans l'horriblement pénible mission des immenses régions glaciales renfermées dans le diocèse de Saint-Boniface, pendant cinq ans d'un travail surhumain. Elu et préconisé depuis deux ans évêque de Satala *in partibus infidelium* et coadjuteur de Saint-Boniface, j'ai dû attendre qu'il eût le temps d'arriver jusqu'à moi pour que je lui impose les mains. C'est un privilège que je me suis réservé et que ne m'a pas contesté notre cher Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface. »

Il y en a comme ça pendant deux pages. N'anticipons pas sur l'histoire; et puis, si j'écrivais longuement vos louanges, vous déchireriez le compliment en m'accusant d'être un indiscret et de vous faire perdre votre temps. *Absit!*

Vous ne pouvez pas cependant nous défendre de relire nos annales et trouver mauvais que nous fassions écho aux clameurs joyeuses qui vont saluer là-bas votre premier jubilé. Il y a loin de Paris à Saint-Albert. Ne pou-

vant assister à l'office pontifical et prendre place dans la salle du festin — quel festin ! gardons-nous toutefois de le calomnier d'avance — nous nous collons aux portes pour entrevoir par les serrures et pour entendre par les planches mal jointes. Et puis, pour nous dédommager de si mal voir et si mal entendre, à la distance où nous sommes, nous feuilletons les chroniques, toutes pleines de votre souvenir et de votre nom.

Elles parlent longuement de vos voyages. Mais comment vous suivre ? Vous marchez si vite : de Saint-Boniface à Good Hope, du Canada au cercle polaire ; sur les bords de tant de rivières débordées, sur la route lisse et brillante des lacs durcis et congelés ; en raquettes ou sur un traîneau d'où vous guidez des chiens affamés et hargneux ; à tant de stations qui, sur la carte, paraissent être des bourgades peuplées, et qui, vues de près, ne sont qu'un assemblage misérable de quelques huttes enfumées : vous êtes partout et vous passez rapidement, votre itinéraire est comme une traînée de feu qui nous échappe.

Et vos bons sauvages ! Ce sont ces chers déshérités qui, après Dieu, sont les maîtres de votre cœur. Comme vous les aimez et comme nous les aimons, nous aussi, à cause de vous et de la Congrégation qui les a adoptés ! Pour les visiter et les instruire, rien ne vous arrête : ni les frimas, ni les nuits glaciales, ni les campements dans la neige avec des sauvages dégueuillés à vos côtés et des chiens sur vos pieds pour chancelière. Et encore si vous pouviez dormir dans ce silence des déserts et sous la rigueur de ce froid pénétrant ; mais non, mille supplices vous torturent, mille invisibles ennemis vous font la guerre. Horace disait d'eux autrefois :

Mali culices, ranæque palustres
Avertunt somnos. . . . . (1).

(1) Horace, *Satires*, liv. I, v.

Les cousins importuns — là-bas vous dites les maringouins ; quels affreux petits bourreaux ! — les grenouilles criardes empêchent de fermer l'œil. Ajoutons : les loups qui hurlent. Ah ! Monseigneur, en vous voyant si persécuté, si livré à des souffrances lentes et qui martyrisent sans gloire, toujours heureux malgré cela, à la recherche des âmes, je relis avec délices les pages immortelles de Louis Veuillot consacrées au missionnaire du North-West-Territory. En quelques lignes il a fait votre portrait, il vous a placé à côté de saint Labre; le mendiant du Colisée et l'*évêque pouilleux* de l'Amérique du Nord sont bien de la même famille : celle des héros et des saints.

Et puis, Monseigneur, pour tout dire en ce jour où tout se dit et se répète : je vous ai vu pleurer.

On dit, en effet, que vous pleurez souvent.

Et, en vérité, je ne puis m'en étonner : les sujets de tristesse ne vous manquent pas, et longue serait la liste de vos déceptions et de vos amères douleurs. Vos Missionnaires dispersés au loin et succombant à la peine, vos sauvages décimés par la famine et la petite vérole, vos caravanes dispendieuses, péniblement organisées et promptement réduites à rien ; vos serviteurs et engagés, aveuglés par les *poudreries* d'hiver, et vos chevaux lourdement harnachés, se refusant à traîner leur charge ; vos beaux ornements, vos objets religieux, dons de la charité européenne, jetés à l'eau et perdus sans ressource dans des marais et au passage de gués dangereux ; votre maison de l'Ile à la Crosse flambant en une nuit d'hiver comme les sarments qui pétillent dans l'âtre ; vos Missionnaires mourant de faim, vos orphelins, vos religieuses sans secours, et vous-même, Monseigneur ! Ah ! faut-il parler de vous ? vous qui vous oubliez toujours pour ne penser qu'aux autres. N'est-ce pas assez de désolations et faut-il attrister votre fête par l'énumération de tant de souffrances ? Et cepen-

dant, je vous vois d'ici et ne puis détacher mon regard de ce missionnaire évêque, traînant la fièvre et ses jambes engourdies par les rhumatismes, dans la boue des neiges fondues et dans le lit des torrents. Qui voudrait croire à la vérité de ce récit : un évêque poussant à la roue pour remettre en mouvement un attelage embourbé, excitant bêtes et gens et parcourant des milles sans fin dans des pays sans routes et sans relais, livré au péril de tous les accidents et de tous les éléments ?

Vous pleurez, Monseigneur; et qui donc ne pleurerait avec vous ? Mais aussi, quand vos sauvages sont rangés autour de vous, et que votre zèle en fait des chrétiens, quelle compensation à vos souffrances ! Des tribus entières vous doivent le salut; vous entrerez en paradis à la tête d'une procession d'abandonnés, recueillis dans votre manteau d'apôtre.

Je n'ai pas énuméré tous vos sujets de larmes. La civilisation qui monte vers vos régions, inaccessibles jusqu'à ce jour, vous inspire de secrètes terreurs. Ces steamboats qui sifflent sur les rivières, ces locomotives dont la fumée assombrit l'horizon, tous ces engins nouveaux dont le bruit se rapproche, vous en avez peur. En vain vous dit-on que les distances s'effacent, que l'apostolat sera plus facile, vous n'êtes pas rassuré. Pour vous, la civilisation, c'est la mort de vos sauvages, mort temporelle et mort spirituelle. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur vous apparaissent comme les colporteurs du vice ; ces machines recèlent de mauvaises doctrines, des journaux, du poison dans leurs flancs. Que vont devenir vos enfants des bois ? L'industrie, le commerce, les intérêts cupides se partageront bientôt leurs dépouilles ; les terres froides seront livrées aux explorateurs hardis; les sauvages, refoulés dans leurs réserves, s'en iront peu à peu, tribus par tribus, familles par familles; les blancs les

remplaceront et on entendra des blasphèmes là où vous pouviez chanter des cantiques en montagnais et en langue crise. En vérité, il est bien permis de concevoir quelques alarmes à la pensée de cet avenir. L'évêque lutte toujours pour l'âme et la liberté de ses pauvres chrétiens. Ne pouvant refouler l'invasion, il ne cède le terrain que pied à pied et, pressant sur son cœur ses sauvages pourchassés, comme autrefois Las Casas ses Indiens, il dispute ce cher troupeau à l'envahisseur, demandant à mourir avec ceux qu'il aime.

Voilà ce que nous avons vu et ce que nous savons.

Consolez-vous, apôtre, missionnaire des pauvres. Tout ne sera pas perdu du labeur et des sacrifices passés. Il ne sera pas dit que l'évêque dont la voix retentit dans tant d'églises de France en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi verra s'éteindre le flambeau évangélique dans l'Église lointaine qu'il a fondée. Et le Pontife qui, dans Paris, signa tant de fronts d'enfants du sceau des parfaits chrétiens, qui parla avec tant d'éloquence à ses jeunes auditeurs de la grande capitale du monde civilisé, de leurs petits frères délaissés des pays sauvages, n'aura pas la douleur d'assister à l'agonie de la foi au cœur des chrétientés magnifiques créées par son zèle. Non, Monseigneur, vous ne serez pas frustré de tout gain dans la répartition de l'héritage du père de famille ; vous avez semé dans les larmes, la récolte viendra. Déjà les hommes s'étonnent de ce qu'un apôtre a pu faire, et un gouvernement protestant a rendu hommage aux créations de l'évêque catholique : son estime, sa protection lui sont acquises. Une de ces stations civiles, perdues aux grand'-gardes de la civilisation qui monte, porte le nom du missionnaire de la vérité, et un jour le nom de Grandin sera plus sonore dans l'immense Amérique du Nord que le nom, déjà si français, de Brazzaville au Congo. Les

hommes passent, mais les œuvres et les mérites restent. Vous êtes, évêque de Saint-Albert, du nombre de ceux qui élèvent des constructions durables, au sein des orages et des sociétés qui chancellent : *Æternitati pingo.*

Nous vous envoyons, Monseigneur, nous vos frères et vos contemporains d'Europe, le souhait traditionnel des grands jours : *Ad multos annos.* Notre zèle qui se heurte ici à tant d'obstacles et à tant de sottes mesures, se rallume en nos poitrines aux flammes du vôtre. En vous voyant passer, toujours écrasé de fatigue et toujours debout, nous sentons renaître en nous cette force d'âme virile que l'on trouve au cœur sacré de Jésus et dans la compagnie de ses infatigables hérauts.

Dans la corbeille de vos noces sacerdotales, où les sauvages et les gens des postes et des Forts de la Saskatchewan vont déposer leur modeste offrande : peaux de caribou ou premiers produits d'une terre péniblement remuée, je veux, moi, mettre une pierre précieuse. Ce fut un grand chrétien qui me la confia il y a déjà longtemps; je l'ai conservée pour le jour où les hommes demanderaient un rubis pour l'enchâsser dans votre couronne d'épines. Un maître dans les lettres, à qui l'Académie française n'a pas ouvert ses portes, mais à qui l'histoire donne déjà l'immortalité, Louis Veuillot, m'écrivait, à la date du 15 janvier 1868 : « Quel bel évêque vous avez dans les glaces ! C'est bien lui qui fait comprendre que le froid brûle ! »

Cette phrase sent son grand homme; pour ne rien dire de vulgaire qui en dépare la beauté, je m'arrête ici, Monseigneur, et je baise vos mains et vos pieds d'apôtre avec un respect tout fraternel.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN IRLANDE.

Sous ce titre, M. l'abbé Bonnamour, professeur au petit séminaire d'Autun, a publié une série d'articles, résumé de ses observations durant la saison des vacances qu'il a passées à Inchicore. Voici quelques passages relatifs à nos chers exilés. Nous les rencontrons dans les numéros du 17 et du 31 mars de la *Semaine religieuse* d'Autun.

MON CHER AMI,

Vous m'avez souvent prié de vous envoyer quelques mots sur mon séjour au milieu de nos exilés d'Inchicore, près de Dublin. Je viens enfin répondre aux instances réitérées d'un vieil ami, et satisfaire aussi les plus vifs désirs de mon cœur reconnaissant ; je viens vous parler et de nos bien-aimés religieux, et du bon peuple catholique d'Irlande.

Les RR. PP. Oblats et leurs élèves, les Frères de la communauté, m'ont tous accueilli, les Pères, comme un des leurs, les Frères et les élèves, comme un frère. Pendant les six semaines de mon séjour sur la terre de leur exil, ils m'ont toujours et tous témoigné ce bon cœur, cette exquise amitié qui s'adressait, dans ma personne, aux prêtres et aux laïques de la ville et du diocèse d'Autun, à tous ceux qui leur ont été si dévoués dans les malheureux jours d'épreuve, dont le souvenir, nullement affaibli aujourd'hui, restera toujours gravé au plus profond de nos âmes.

Je sais que votre *Semaine religieuse* traverse les mers, et va porter aux RR. PP. Oblats des nouvelles qu'ils sont si heureux de recevoir, de ce diocèse, de notre antique cité, de la France, cette patrie aimée, vénérée, dont on a bien pu les séparer, pour un temps seulement, nous l'espérons, mais pour laquelle ils gardent, dans le sanctuaire de leurs cœurs, les sentiments les plus tendres et les plus forts.

Tout ce qui leur rappelle Autun et la patrie est reçu avec le plus vif intérêt. Les lettres de Monseigneur sur les événements tragiques de Montceau, sur le cher petit Séminaire,

ont été lues publiquement avec un religieux respect en présence de toute la communauté. Dire combien tous étaient émus et palpitants des mêmes émotions que nous, c'est proclamer quelle large part tiennent dans leurs âmes et le diocèse du Sacré-Cœur, et notre ville, et tout particulièrement Monseigneur qui fut pour eux un si noble, si dévoué et si vaillan défenseur.

Combien de fois, dans nos causeries amicales, soit à la maison d'Inchicore, soit sur les bords gracieux du canal de Dublin, au milieu de ces vertes campagnes dont la fraîcheur de végétation justifie si bien le nom poétique de *Verte Erin*, combien de fois ils sont venus sur nos lèvres, le nom de cette chère ville d'Autun et ceux des nombreux amis qui pensent aux exilés! C'est que l'amour sacré du sol natal est en eux bien ardent. Il semble que les épreuves personnelles, l'exil même et ses amertumes, comme aussi les tristesses de la patrie, leur rendent encore plus chère cette *belle France*, comme disent les Anglais, cette terre si favorisée du ciel, qu'ils reverront, lorsque le Dieu qui a tant aimé les Francs aura fait luire sur elle des jours meilleurs, plus glorieux. Aussi, on pourrait bien appliquer à nos vénérés religieux ces paroles mises par un poète sur les lèvres d'un orphelin alsacien, au moment de quitter le sol qui l'a vu naître :

La France. . . . . .
Nous partageâmes ses splendeurs,
Nous partagerons ses douleurs.
. . . . . .
Mais, confiant dans l'avenir,
J'espère bientôt revenir.

Cependant, l'épreuve de l'exil se prolongeant, les Pères ont dû se résigner à faire à Inchicore quelques constructions tout à fait urgentes. Elles s'achevaient à peine quand j'y arrivais, et un tableau, œuvre d'un ami autunois, représentant les beaux cloîtres de la maison du Sacré-Cœur, et l'élégante flèche de notre vieille cathédrale, venait d'être placé, comme un pieux souvenir, sous la nouvelle galerie destinée à servir de salle de récréation, tout près de la gracieuse petite chapelle

et de la salle d'étude, dédiée au grand docteur saint Thomas, dont les Oblats d'Inchicore sont les fervents disciples. Je vois encore le vénéré supérieur du scolasticat, le R. P. Tatin, avec cet air plein de bonté qu'on lui connaît, naturel épanouissement de son âme toute française ; je le vois encore me montrer cette précieuse peinture, exposée là même où maîtres et élèves passeront si fréquemment ; je l'entends encore prononcer ces paroles : « Vous pourrez dire à nos amis que nous nous promenons près de nos cloîtres d'Autun, près de la cathédrale. »

Qu'il me soit permis de rappeler ici une réminiscence classique. Virgile obéit à un noble et délicat sentiment lorsqu'il nous représente son héros Enée quittant son infortunée patrie et sauvant de Troie embrasée les objets religieux et son vieux père à qui en est confiée la garde : « Vous, mon père, s'écrie le prince troyen, prenez nos vases saints et nos dieux pénates (1). »

Chers exilés, notre Dieu à nous c'est celui dont le prophète royal a dit : « La terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur (2). » On ne peut donc nous l'enlever ; il nous suit sur les plages lointaines de l'exil, ayant bien voulu lui-même en connaître les tristesses pendant les quelques années de sa vie mortelle. Il est avec vous, ce Dieu, pour fortifier vos âmes. Quant à vos familles en deuil, vous en avez emporté la vivante image ; et la patrie, comme une mère tendrement aimée, vous lui avez donné une place choisie, afin de lui offrir plus souvent le culte de votre fidélité et de votre affection.

Un trait que je ne puis passer sous silence :

Personne n'a oublié cette circonstance douloureuse, où nos bien-aimés religieux, obligés de dire adieu à leur chère maison du Sacré-Cœur, se trouvaient réunis dans le grand salon de l'évêché. Autour d'eux se pressaient, vivement émus, évêque, prêtres et laïques ; chacun se disputait l'insigne honneur de les avoir et de les emmener. Or, soit pendant mon séjour en Irlande, soit au moment du départ, maîtres et élèves m'ont

(1) « Tu genitor, cape sacra manu, patriosque penates. » (*Enéide*, liv. II, v. 717.)

(2) « Domini est terra et plenitudo ejus. » (Psalm. xxiii, 1.)

instamment prié de remercier affectueusement pour eux tous ceux qui leur ont donné une si bienveillante hospitalité. J'accomplirai donc ici un véritable devoir, devoir bien doux, en remerciant cordialement, en leur nom, les bonnes âmes qui les ont reçus et traités avec tant de charité chrétienne . . . .

Je voudrais maintenant vous citer, comme preuve des sentiments catholiques de la nation irlandaise, quelques faits dont j'ai été le témoin édifié.

Cette généreuse nation est restée digne de son illustre apôtre saint Patrick. . . . . .

Un jour, en compagnie du R. P. Tatin, je traversais l'hôtel des Invalides (Royal Hospital), à Dublin. Quel n'est pas mon étonnement, lorsqu'en franchissant la porte de cet asile offert aux braves, je vois le soldat de faction nous présenter les armes, à nous prêtres français, honorant ainsi le caractère sacerdotal et les saintes causes de la religion et de la patrie, dont tout cœur de prêtre doit être le sanctuaire.

Une autre fois, je passais en tramway dans les rues de Dublin. Au moment où j'allais payer ma place au conducteur, il me répond qu'elle est payée. Aussitôt un riche bourgeois de Dublin me laisse comprendre par un gracieux sourire qu'il est l'auteur de cette prévenance. Je m'empresse de le remercier de tant de politesse, et lui, d'en augmenter le prix en m'assurant qu'il s'estime très heureux d'avoir trouvé l'occasion de donner à un prêtre cette trop faible marque d'un affectueux respect. Un instant après, je le voyais entrer, ce bon Irlandais, à Saint James's-Church, église catholique où il allait rendre ses hommages au souverain Maître, qu'il venait d'honorer dans ma personne.

Dans une charmante excursion aux environs de la jolie ville de Bray, comté de Wicklow, avant d'entrer dans le splendide parc de lord Powerscourt, nous admirions un ravin très pittoresque, le célèbre Dargle, situé dans un village qui appartient au même lord. Chemin faisant, nous rencontrons un artiste irlandais, assis sur un rocher, charmant ses loisirs par les sons harmonieux qu'il tire de son violon. Dès qu'il nous aperçoit, il change son jeu, nous donne une mélodie

grave, religieuse, et en même temps nous regarde avec un air aimable qui nous traduisait sa pieuse pensée.

Encore un trait que je donne dans toute sa simplicité, et j'ai fini Souvent, lorsque nous rencontrions les ouvriers de l'usine d'Inchicore, les religieux Oblats me disaient : « Faites attention à nos ouvriers. » J'ai observé ; et je les ai vus maintes fois, à quelques pas de moi, d'une main faire disparaître, comment dirai-je ? la pipe traditionnelle, et de l'autre se découvrir respectueusement. Bons ouvriers catholiques ! il ne leur semblait pas convenable de passer à côté du ministre de Dieu sans avoir la tenue qu'ils gardent devant un personnage de distinction. Pour eux, le prêtre sorti des rangs du peuple est bien leur meilleur ami, dès lors qu'il est sur la terre le représentant de Jésus qui n'a pas dédaigné d'être lui-même « ouvrier et fils d'ouvrier (1). »

En terminant ces quelques pages où j'ai laissé parler mon cœur, je prie les RR. PP. Oblats de la maison d'Inchicore, leurs chers élèves, leurs excellents Frères, ainsi que les RR. PP. Oblats de la paroisse catholique de Tower-Hill, à Londres, et ceux de Paris, je prie tous ces vénérés religieux de recevoir ici la plus sincère expression de ma bien vive gratitude, pour l'accueil si délicatement affectueux dont ils m'ont honoré comme un ami de leur maison d'Autun.

J'ai voulu payer aussi le tribut de ma reconnaissance et de mon admiration à ce peuple d'Irlande, qui m'a témoigné tant de sympathie comme prêtre et comme Français, à ce peuple si digne d'intérêt et qui offre une si frappante ressemblance avec le caractère noble, généreux, brave, de notre pays.

Puissent les deux nations rester ainsi longtemps unies, et puissent-elles ne chercher jamais le salut ailleurs que dans l'antique foi de leurs pères ! C'est la religion catholique qui a été la gloire de leur passé ; c'est elle seule qui sera la cause de leur relèvement, de leur prospérité et de leur influence futures dans le monde.

L'abbé L. Bonnamour,
Professeur au petit séminaire d'Autun.

(1) Marc., VI, 3. — Matth., XIII, 55.

L'EXPOSITION DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE.

J'avais reçu cet avis imprimé :

L'Exposition de l'Œuvre apostolique aura lieu le vendredi 18 mai, et les deux jours suivants, 19 et 20 mai, de une heure à cinq heures, rue Christophe Colomb, n° 3 (Champs-Elysées).

Lundi, 21 mai, à quatre heures, à la chapelle des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, 27, rue de Sèvres, réunion pour la clôture des exercices de l'année. Elle sera présidée par S. Ex. Mgr di Rende, nonce apostolique à Paris. Allocution par le prélat.

Vous êtes prié de vouloir bien visiter l'Exposition et assister à la réunion de clôture.

De la part de M. l'abbé Dumax, directeur général de l'Œuvre ; de M. l'abbé de Cormont, sous-directeur général ; de Mme Bassery, présidente générale, et des dames du conseil.

Nota. — L'Œuvre apostolique a pour but de secourir les Missionnaires du monde entier, par l'envoi de tous les objets nécessaires au culte divin. Visiter les travaux annuels des associés est un puissant moyen d'encourager leur zèle, et un motif non moins puissant de s'intéresser à une œuvre, complément si utile de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Sur les promesses données par ce programme je me rendis, avec un confrère, un des trois jours de l'Exposition, à la rue Christophe-Colomb, nom heureusement choisi en vérité quand il s'agit de missions et de missionnaires. Des voitures élégantes stationnaient devant l'hôtel et des visiteurs nombreux se succédaient avec ordre dans les escaliers et les appartements. Nous primes rang dans le défilé des curieux, tous dévoués d'avance à l'œuvre recommandée.

L'Exposition occupe deux étages : une enfilade de salons communiquant de l'un à l'autre s'ouvre au public, qui circule librement dans ce palais. Les murs sont tapissés d'objets religieux : ornements de toutes couleurs, chasu-

bles, aubes, chapes, voiles pour la bénédition ; le tout disposé avec un art exquis. Sur des tables étagées au milieu des pièces, des vases sacrés sont debout comme une forêt d'arbres d'or et d'argent : des calices, des ciboires, des chandeliers et des croix étincellent dans leur robe de vermeil, et çà et là des autels dressés et parés comme pour le saint Sacrifice semblent attendre qu'une assistance recueillie se range autour d'eux. Le missel est ouvert et à sa place ; le calice repose sur la pierre sacrée ; les burettes garnissent la crédence, on dirait qu'une imposante cérémonie se prépare, et, instinctivement, on parle bas, comme sous l'impression d'un sentiment de respect.

Mais voyez donc ces caisses où sont empilées des montagnes de chapelets et de scapulaires, et ces linges d'autel qui, le long des lambris, étalent leurs blanches et fraîches bordures. Et ces statues de diverses grandeurs : Sacré Cœur, Immaculée Conception, Saints Patrons d'églises, et jusqu'à saint Labre, qui paraît bien humilié de trôner au milieu de tout ce luxe.

Dans ce vaste musée religieux un diocèse pauvre pourrait largement s'approvisionner. Il y a des ornements pour tous les degrés des offices liturgiques et pour tous les ministres de la hiérarchie ecclésiastique. On voit ici des vêtements sacerdotaux simples ou resplendissants, et là les riches parures des évêques. Nous avons vu sur une même table quatre mitres, les unes précieuses, les autres simples, ayant appartenu, nous a-t-on dit, à un évêque défunt, Mgr David, évêque de Saint-Brieuc. Impossible de s'y méprendre : ce sont des mains habiles et dirigées par des âmes de foi qui ont tout travaillé et tout disposé. On respire, dans ces salons aristocratiques dont les ornements déguisent à peine les riches dorures, un parfum apostolique qui embaume l'air. Le lin recherché, les

soies délicates, les robes éblouissantes qu'on n'a portées qu'une fois, les parures jetées aux pieds du Christ, les bijoux précieux, se sont donné rendez-vous dans ce temple des sacrifices. Tout sourit à Dieu; partout on lit la valeur du don, la joie de l'offrande et l'habileté des ouvrières.

Des écriteaux collés aux murs indiquent les villes d'où viennent ces envois apostoliques. Paris l'immense tient la tête, Lille le suit en bon rang, puis nous voyons Rennes, Saint-Brieuc et presque toutes les villes de Bretagne; viennent ensuite le Mans, Clermont, Orléans, Cambrai, Arras, Nevers, Bayonne, Rouen, Dijon, Bordeaux, Poitiers et nombre d'autres villes dont les noms nous échappent. La France sait encore travailler pour la gloire de Dieu, et, du sein de ses malheurs et de la prison que la révolution lui a faite, elle envoie au Seigneur pour prix de sa rançon future le sou de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, le denier de Saint-Pierre et des écoles, la pierre du Sacré-Cœur et la robe sacerdotale du martyr.

Puissent ces généreuses offrandes racheter la vanité de ses fêtes et la folie de sa vie nationale! C'est Madeleine brisant le vase d'albâtre aux pieds du divin Maître.

Des religieux, des religieuses, race de héros, vont et viennent au milieu de l'Exposition qu'ils admirent, notant leurs observations et faisant intérieurement un choix dans ces trésors. Que de saintes et jalouses envies! Que de désirs formulés dans le silence du cœur! Chacun saura demain ce qui lui revient dans la répartition de cette riche dot de l'apostolat, car demain l'Exposition sera fermée; vases sacrés et ornements, emballés avec soin, partiront, les uns pour la Chine et le Japon, les autres pour les Indes; ceux-ci pour les côtes d'Afrique ou pour les deux Amériques, ceux-là pour les îles de l'Océanie. Quelle

fête quand ces bienheureuses caisses arriveront à destination !

— De pieuses chrétiennes, apôtres par le cœur, servantes par les œuvres, sont là pour expliquer l'Exposition aux visiteurs. Nous en avons reconnu quelques-unes, de Paris ou de la province. Mme Bassery, présidente générale du Conseil, est là depuis trois jours avec les dames conseillères, et elle veut bien nous faire l'honneur de nous accompagner dans notre excursion à travers les salons. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la charité de ces humbles auxiliaires de nos missions ou de la bonne grâce avec laquelle elles accueillent ceux et celles qui viennent prendre à l'Œuvre apostolique des leçons de zèle et de travail.

Nous sortons émerveillés, en formant le souhait que l'Œuvre se ramifie au loin sur le catholique territoire de notre chère France.

NOUVELLES DIVERSES

A l'occasion des *Noces d'or* de la Société de Saint-Vincent de Paul et du cinquantième anniversaire de la fondation des conférences, S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, a demandé, au nom des évêques de France et des catholiques voués aux bonnes œuvres, que saint Vincent de Paul fût reconnu pour patron des œuvres de charité dans notre patrie. Le Souverain Pontife a daigné agréer cette demande, et de belles fêtes ont eu lieu à Paris et en France pour célébrer un anniversaire si cher à toutes les âmes chrétiennes.

La Congrégation n'est pas restée étrangère à ce mouvement. Sur le désir exprimé par S. Em. le cardinal Guibert, que nos évêques des missions étrangères, Français de nationalité, s'unissent aux évêques de France dans la supplique adressée à Rome, le très révérend Père Supérieur général a envoyé au Souverain Pontife, par l'intermédiaire de l'archevêque de Paris, la lettre suivante :

Beatissime Pater,

Ubi primum audivimus ab Eminentissimo Cardinali Guibert, Parisiensi Archiepiscopo, initum fuisse consilium suscitandi, cunctis in Galliarum Ecclesiis, supplicationes et vota ad pedes Sanctitatis Vestræ deferenda, ut Ipsa dignetur sanctum Vincentium à Paulo præcipuum ac principalem Patronum benigne declarare et instituere omnium charitatis ope-

rum quæ in Ecclesia catholica ubique suscepta peraguntur; statim proposuimus his postulationibus jungere proprias, vicemque gerere omnium Congregationis nostræ antistitum, qui ad extremum orbis terrarum vitam degentes, nimium ab Urbe distant ut tempore opportuno vota sua depromere possint.

Nomine illorum opinari nos licebit, tum propter conditionem nobis factam, qui præpositi fuimus gubernio hujus parvæ Societatis; tum propter perspectam quam habemus de eorum mente notitiam.

Porro nos omnes, quotquot sumus et ab exordio nativitatis nostræ in societatem religiosam, assuevimus sanctum Vincentium à Paulo ut perfectionis exemplar et vitæ nostræ protectorem revereri et invocare; nec profecto fuit sine speciali erga eum devotione quod venerabilis in Christo Pater, Carolus Joseph Eugenius de Mazenod, nostræ Congregationis Fundator, huic finem dedit, prorsus Vincentio dignum : *procurandæ scilicet animarum magis derelictarum salutis*, eamque voluit insignitam his verbis evangelicis, a servo Dei primum usurpatis : *Evangelizare pauperibus misit me.*

« Nullum fuit calamitatis genus cui Vincentius paterne non occurrerit (1),» Item nullum est genus operis, ad sublevandam hominum spiritualem vel temporalem miseriam conducentis, quod intendere non debeat sodalis noster.

Quapropter Congregationis nostræ Episcopi vel Archiepiscopi titulares, Vicarii Apostolici Sacerdotesque missionarii omnes, tam extraneis quam nostris in regionibus prælia Domini præliantes, ad pedes Sanctitatis Vestræ provoluti, humillime enixeque postulant ut, ad majorem Dei gloriam mutuamque dona ferentis et accipientis ædificationem, multiplicatis quoque de rore cœli et de pinguedine terræ benedictionibus, benigne dignetur Beatitudo Vestra in universali Ecclesia Beatum Vincentium a Paulo Patronum omnium charitatis operum declarare et instituere.

Interea ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provoluti,

(1) *Brev. rom.*

Benedictionem Apostolicam nobis nobisque commissis imploramus.

Sanctitatis Vestræ,
Beatissime Pater,
Humillimus et addictissimus servus.
Fabre, o. m. i.
Sup. gén.

— Le R. P. Soullier, Assistant général, envoyé comme visiteur dans le vicariat de Saint-Albert, s'est embarqué pour l'Amérique, le 10 mai, à Liverpool, à bord du *Peruvian*.

Avec lui s'est embarqué le P. Lecorre, qui, après avoir passé l'hiver en France pour les intérêts de la mission du Mackenzie, reprend le chemin de ses lointaines missions. Ce Père emmenait avec lui plusieurs jeunes gens de la Bretagne qui feront leur noviciat au Canada, et aussi une colonie de Sœurs de la Société des Fidèles Compagnes de Jésus, dont le noviciat est à Sainte-Anne d'Auray. Ces religieuses, qui, pour la première fois, se consacrent aux Missions étrangères, se rendent à Saint-Albert, où Mgr Grandin utilisera au profit de l'instruction des enfants leur admirable dévouement.

Le R. P. Soullier, après avoir rejoint Mgr Grandin au Canada, prendra, avec Sa Grandeur, le chemin du Manitoba et du North-West-Territory.

Ceylan. — On lit dans *les Missions catholiques*, n° du 18 mai 1883 :

Rome. — Le Saint-Père vient de détacher du vicariat de Colombo et d'ériger en vicariat apostolique distinct la province de Kandy ; Mgr Clément Pagnani, vicaire apostolique de Colombo, est nommé vicaire apostolique de Kandy ; Mgr Christophe Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, est transféré à Colombo, et Mgr Théophile Mélizan succède, à Jaffna, à Mgr Bonjean, dont il était le coadjuteur.

201

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 83. — Septembre 1883.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Dans le numéro précédent des Annales il a été longuement question de la mission que Mgr Grandin était venu remplir au Canada durant l'hiver. Les démarches entreprises par Sa Grandeur dans l'intérêt des missions du Nord-Ouest n'ont pas été infructueuses, et nous pouvons déjà en constater les heureux résultats. Le plus important a été l'acte collectif par lequel Nosseigneurs les Evêques de la province de Québec ont sollicité la générosité de leurs fidèles en faveur de ces lointaines missions renfermées dans la vaste étendue du *Canada Dominion*.

Nous donnons ici le document important publié par eux: il appartient à l'histoire.

LETTRE PASTORALE DES ÉVÊQUES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE QUÉBEC.

Nous, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, Archevêque et Evêques de la Province Ecclésiastique de Québec,

Au Clergé Séculier et Régulier et à tous les fidèles de la province ecclésiastique de Québec, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

Nos très chers Frères,

La charité tant de fois recommandée par Notre-Seigneur comme la vertu spéciale des chrétiens n'a jamais cessé d'être pratiquée parmi nous. Lors même que la vie était dure et le travail pénible, le catholique du Canada trouvait moyen d'aider son voisin plus pauvre que lui e de contribuer à l'érection de tant d'asiles, d'hôpitaux et de refuges qui font aujourd'hui notre gloire et la couronne de nos églises. Le bon Dieu a su nous rendre au centuple les biens ainsi sacrifiés pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

C'est avec l'intime persuasion que cette charité des pères vit encore dans les enfants et pour leur en assurer le mérite et la récompense, que nous n'hésitons pas aujourd'hui, Nos Très Chers Frères, à faire un nouvel appel a votre charité, en faveur d'une œuvre aussi patriotique que religieuse qui, sans être diocésaine, n'en mérite pas moins votre sympathie, parce qu'elle intéresse une partie très considérable du Canada. Comme bon nombre parmi vous le savent, les sauvages du Nord-Ouest vont bientôt être réduits à la plus dure condition. Malgré tous les efforts de notre Gouvernement, la civilisation envahissante les expose à mourir en les privant des ressources de la chasse et en les jetant, non préparés, en butte aux

exemples d'un trop grand nombre de chrétiens infidèles à leurs devoirs. Eux-mêmes le sentent, s'en alarment à bon droit, et pourraient devenir un jour pour nos colons du Nord-Ouest un danger perpétuel.

Dans cette prévision pénible, les Evêques et les missionnaires catholiques de cet immense territoire se sont posé une question qui fait tout autant d'honneur à l'humanité qu'à la religion qui l'inspire. Ne serait-il point possible d'arracher à la mort ces pauvres sauvages menacés? Ne serait-il pas possible d'en faire des citoyens utiles?

N'écoutant que leur bon cœur, ils se sont mis à l'œuvre. Ni eux ni le Gouvernement n'ont réussi avec les adultes. On a pu, par un travail persévérant, détruire en eux les superstitions païennes, leur faire connaître et aimer le Dieu de l'Évangile. Bon nombre de tribus ont reçu la bonne nouvelle et pratiquent leur foi avec la ferveur des néophytes. Mais on n'a pas tardé à reconnaître qu'il était impossible d'habituer les adultes à l'agriculture, au travail, à l'économie et à la vie civilisée.

Ces zélés missionnaires ayant échoué avec les adultes ne se laissèrent point décourager, et ils résolurent d'essayer avec les enfants. Sous la direction des Evêques, les Sœurs Grises de Montréal entreprirent courageusement d'ouvrir dans le Nord-Ouest des asiles où elles accueillirent autant et quelquefois plus de petites filles que les ressources de la mission ne le permettaient. Dieu daigna bénir leur dévouement et elles ont la consolation de voir ces petites sauvagesses, élevées en dehors de l'influence de leurs tribus, devenir non seulement d'excellentes chrétiennes; mais des épouses et des mères industrieuses dont les familles, habituées au travail dès leur bas âge, seront capables de se suffire.

Le zèle et le dévouement des RR. PP. Oblats en faveur des petits garçons n'ont pas été moins fructueux.

Grâce aux leçons d'agriculture ou de métiers divers, données par les excellents Frères convers de cette congrégation, ces enfants sont devenus industrieux et aujourd'hui on en compte déjà qui gagnent honorablement leur vie en cultivant la terre ou en exerçant des métiers.

Après avoir exposé en notre présence ces magnifiques résultats, Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert, missionnaire dans ces régions depuis un quart de siècle, ajoutait avec une émotion que vous partagerez avec nous, Nos Très Chers Frères : « Ah ! si nous avions des ressources suffisantes, combien de vies nous pourrions sauver, combien d'âmes nous pourrions envoyer au ciel ! » C'est aussi le sentiment des missionnaires et de tous les chrétiens du Nord-Ouest.

Or, Nos Très Chers Frères, ces ressources c'est à nous qu'il appartient de les procurer aux Evêques, aux Missionnaires et aux Religieuses dans ces régions qui, après tout, sont une partie de notre pays. Si, comme tout le fait espérer, le Canada doit en retirer des richesses immenses de diverses sortes, nous en aurons nécessairement notre part. Puis, n'oublions pas que ce sont des prêtres et des évêques de notre province qui ont ouvert ces missions et que ceux qui, aujourd'hui encore, y travaillent et y souffrent sont nos frères. Des deux congrégations qui se partagent ce labeur, l'une a germé et l'autre a grandi sur notre sol. Si nous ne sommes pas appelés à profiter des fruits du travail accompli par ces âmes généreuses, du moins ceux qui viendront après nous loueront et béniront notre charité sur la terre pendant que nous en recevrons la récompense au ciel. Plus que personne nous sommes donc obligés de prêter l'oreille à une demande si juste et de donner notre généreux concours à une œuvre si digne de notre sympathie. Nous le devons comme une compensation à ces pauvres sauvages qui se trouvent

privés de leurs terrains de chasse; la charité que nous exercerons à leur égard attirera sur nous les bénédictions du ciel ; le zèle que tout enfant de l'Eglise doit avoir pour l'extension du royaume de Jésus-Christ, ne nous permet pas de rester indifférents à leur sort ; si nous aimons sincèrement notre patrie, ne refusons pas de faire quelque léger sacrifice pour elle.

Nous ajoutons une autre raison qui se rapporte plus spécialement aux circonstances présentes. Autrefois la France pouvait faire beaucoup pour ces missions du Nord-Ouest. Non seulement elle y envoyait ses dévoués missionnaires, mais encore elle y faisait parvenir l'or de sa merveilleuse charité. Aujourd'hui, par suite d'événements pénibles que tous connaissent, elle ne peut plus faire autant et peut-être le jour n'est pas éloigné où les Oblats missionnaires au Nord-Ouest ne pourront guère compter que sur les catholiques du Canada. Suppléons à ce que ne peut accomplir notre ancienne mère patrie et habituons-nous à prélever sur nos ressources l'obole du missionnaire et l'impôt du sauvage.

Mgr Grandin, au nom de tous les Evêques du Nord-Ouest, ose espérer qu'il se rencontrera au Canada de bons jeunes gens qui voudront s'associer à l'œuvre des missionnaires en qualité de Frères convers. Si, après avoir éprouvé leur vocation, Messieurs les Curés les trouvent aptes, par leur vertu, leur énergie et leur courage, à remplir un jour ce ministère humble, mais grandement méritoire, ils sont priés de les diriger sans crainte vers le noviciat des RR. PP. Oblats de Lachine. Ces jeunes élus du Seigneur y seront reçus à bras ouverts et apprendront dans le silence, l'humilité et l'abnégation, à se dévouer au salut des pauvres sauvages. Après un an passé dans cette sainte maison, ils seront envoyés dans le Nord-Ouest et y deviendront des auxiliaires précieux pour le

missionnaire, en enseignant à l'enfant de la forêt à travailler sous le regard de Dieu et à se rendre utiles à eux-mêmes et à la société. Admirable mission aux yeux de la foi ! Belle vocation devant les hommes eux-mêmes !

Mgr l'évêque de Saint-Albert demande de plus le secours de vos prières. L'homme peut semer et arroser, mais c'est Dieu et Dieu seul qui fait germer et donne l'accroissement.

Tous nos diocésains, nous n'en doutons point, seront heureux de contribuer à cette œuvre admirable des missionnaires. Le pauvre donnera avec joie cette obole dont Notre-Seigneur fait l'éloge dans son Évangile (Luc, xxi, 3); nous verrions avec bonheur des personnes riches y contribuer largement en donnant le prix de la pension d'un orphelin chaque année, soit 60 piastres, soit la moitié, soit le quart, suivant leurs moyens. Notre-Seigneur dira un jour à tous les bienfaiteurs de cette œuvre : *En vérité je vous le dis, ce que vous avez fait pour le plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait : Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Math., xxv, 40). Et, continue l'Evangile, *les justes*, c'est-à-dire ceux qui auront exercé cet acte de miséricorde, *auront pour partage la vie éternelle : Justi autem in vitam æternam* (46).

Et, afin que personne dans notre diocèse ne soit privé de l'occasion de participer à cette œuvre à la fois patriotique, civilisatrice et chrétienne, nous avons réglé et ordonné ce qui suit :

1° Tous les ans, le dimanche de la Pentecôte, ou un autre dimanche fixé par l'Ordinaire, une quête sera faite à la messe paroissiale dans toutes les églises ou chapelles de notre province ecclésiastique, en faveur des écoles pour les jeunes sauvages du Nord-Ouest ;

2° Le produit de cette quête sera immédiatement en-

voyé au secrétariat des évêchés respectifs, pour être ensuite réparti par les Evêques de la Province de Québec entre les évêques du Nord-Ouest qui s'occupent de l'éducation catholique des enfants sauvages ;

3° Cette quête sera annoncée, cette année, le dimanche qui précédera celui où elle doit avoir lieu, par la lecture du présent mandement, et les années suivantes suivant la formule ci-jointe.

En retour, Mgr l'Evêque de Saint-Albert veut bien promettre qu'une messe sera célébrée dans tous les orphelinats ou hospices de son diocèse le 24 mai de chaque année, fête de Notre-Dame de Bon-Secours, pour les bienfaiteurs vivants et morts de ses pauvres.

Donné sous nos signatures, le sceau de l'archidiocèse et le contre-seing du secrétaire de l'archevêché, le 3 avril 1883, jour où se célèbre cette année l'office de saint Joseph, patron de l'Église catholique et premier patron du Canada.

✠ E.-A., arch. de Québec.
✠ L.-F., év. des Trois-Rivières.
✠ Jean, év. de s. g. de Rimouski.
✠ Edouard Chs., év. de Montréal.
✠ Antoine, év. de Sherbrooke.
✠ J.-Thomas, év. d'Ottawa.
✠ L.-Z., év. de Saint-Hyacinthe.
✠ Dom, év. de Chicoutimi.
✠ N. Zephirin, év. de Cythère, vic. apost. de Pontiac.

Par Monseigneur :

C.-A. Marois, prêtre, *secrétaire.*

Cette lettre pastorale est suivie de l'avis suivant :

CIRCULAIRE AU CLERGÉ.

Archevêché de Québec, 1er mai 1883.

Monsieur,

En promulguant le mandement collectif du 3 avril, vous voudrez bien ajouter l'annonce suivante faite en vertu d'un indult que je viens de recevoir :

« Par un indult du 8 avril 1883, Notre Saint-Père le Pape accorde à perpétuité une indulgence plénière, applicable aux âmes du purgatoire, aux personnes qui, s'étant confessées et ayant communié le jour de la quête en faveur des écoles du Nord-Ouest, donneront une aumône à cette quête et prieront pour la propagation de la foi et suivant les intentions du Souverain Pontife, dans l'église où elle se fait. »

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement.

✠ E.-A., ARCH. DE QUÉBEC.

APOGRAPHUM

Ex Audientia SSmi habita die 8a *Aprilis* 1883.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto S. Congnis de Propaganda Fide Secretario, ad enixas preces R. P. D. Elzeari. Archiepiscopi Quebecencis, Indulgentiam Plenariam animabus quoque in Purgatorio detentis applicabilem per modum suffragii benigne concessit in perpetuum, ab omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus lucrandam, qui eo die quo fit collectio pro erectione et sustentatione scholarum catholicarum pro Sylvicolis dominii Canadensis educandis, vere pœnitentes, sacramentaliter confessi ac sacra Eucharistia refecti, Ecclesiam in qua pecunia

colligitur devote visitaverint ibique aliquas pias preces pro sanctæ fidei propagatione et juxta Summi Pontificis intentionem effuderint.

Datum Romæ ex æd. dictæ S. Congnis die et anno ut supra.

L ✝ S. (Sign.) ✠ D. ARCHIEP. TYREN, *Secrius.*

Gratis quocumque titulo.

Pro vero apographo :

C.-A. MAROIS Pter, *Secretarius.*

Avant de regagner son diocèse, Mgr GRANDIN a voulu remercier les évêques de la province de Québec, les fidèles et le gouvernement du *Canada Dominion.* A cette intention, il a écrit une lettre destinée à la publicité et que nous trouvons dans le journal *l'Etendard.* En voici la teneur :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Après la sympathie que votre estimable journal a bien voulu manifester pour ma personne et pour mes œuvres, je suis certain d'avance que vous voudrez bien me permettre d'acquitter, dans vos colonnes, une dette de reconnaissance et d'honneur.

« Comme vous l'avez annoncé, je suis sur le point de retourner vers mes chères Missions. Lundi prochain, 28 mai, je pars de Montréal avec un nouveau contingent de Sœurs et de Missionnaires. J'y retourne avec la consolante pensée de n'avoir pas travaillé en vain durant tout cet hiver, passé à Ottawa.

« Pendant plus de quinze ans, ma préoccupation constante avait été de me créer des ressources pour mener de front, par de bonnes écoles catholiques, la civilisation et l'évangélisation des sauvages. Les Souverains Pontifes avaient béni mes projets; des hommes très influents,

parmi lesquels j'aime à nommer le regretté Louis Veuillot, les avaient encouragés, et cependant, jusqu'à ce jour, faute de ressources suffisantes, ces projets n'avaient reçu qu'un commencement d'exécution, hélas ! bien peu proportionné aux immenses besoins de mon pauvre diocèse.

« Cette année enfin, je peux regarder l'avenir avec plus de confiance. Grâce à la bonne volonté de Sa Grâce Mgr l'Archevêque et de Messeigneurs les Evêques de la Province de Québec, une quête annuelle a été ordonnée et a été fructueuse, du moins dans bon nombre de paroisses. Il s'est même trouvé de bons catholiques qui ont voulu payer la pension d'un petit sauvage et qui ont promis de le faire chaque année, si Dieu daigne bénir leurs entreprises : ce qui du reste ne saurait ne pas être, puisque *donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu.*

« Mes remerciements donc les plus sincères aux Evêques, au clergé et aux fidèles de la Province de Québec !

« Le gouvernement, près duquel j'étais venu plaider la même cause, s'est, lui aussi, décidé à venir aider, dans cette œuvre civilisatrice et chrétienne, l'abnégation et les sacrifices surhumains de mes Missionnaires. Il va fonder des écoles industrielles dans le Nord-Ouest et m'aider à soutenir un de mes établissements. J'emporte de plus l'espérance qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin et que, devant les résultats que nous obtiendrons par la grâce de Dieu, il ne tardera pas à assurer ce bienfait à un plus grand nombre de nos pauvres enfants sauvages.

« Outre cela, le gouvernement a bien voulu nous assurer la possession des terres que nous défrichons depuis tant d'années et sur lesquelles nous nous proposons d'habituer nos petits orphelins au travail des champs et à la vie civilisée. Un magistrat, partageant notre foi et par-

lant notre langue, nous a aussi été promis et c'est, dans ces régions éloignées, un avantage plus précieux que beaucoup pourraient s'imaginer et dont pourtant nous avons été privés jusqu'à ce jour.

« Plusieurs des documents officiels ont déjà été signés ; les autres, je l'espère, le seront bientôt. L'honorable sir Hector Langevin a été assez bon pour se charger de me les obtenir; et, en ses mains, je le sais, mes intérêts, ou mieux, les intérêts de Dieu et du pays ne sauraient péricliter.

« Je me plais à le dire ici, l'honorable ministre des travaux publics, l'honorable M. Caron et plusieurs autres honorables ministres que j'ai eu le plaisir de voir à Ottawa, se sont acquis des droits éternels à la reconnaissance de nos Missions.

« Quant à l'honorable M. Royal, il s'est, en toute circonstance, montré si plein de dévouement, de complaisance et d'ardeur pour nos intérêts, que je me reconnais tout à fait incapable de lui en exprimer dignement toute ma reconnaissance. Le bon Dieu, je l'espère, voudra bien s'en charger.

« Et maintenant, que dirai-je de la bienveillante et généreuse hospitalité que Sa Grandeur Mgr l'Evêque d'Ottawa a bien voulu me donner pendant les longs mois de mon séjour à la capitale? Que dirai-je de l'assistance que m'ont prêtée mes Frères en religion, les RR. PP. Oblats du collège d'Ottawa, et surtout, leur vénérable supérieur, l'homme des bons conseils, le R. P. Tabaret ?

« A Mgr Duhamel et à eux, mes remerciements fraternels !

« Jeudi, 24 mai, je me propose d'offrir dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours le saint sacrifice de la Messe pour tous nos bienfaiteurs, et, j'en suis sûr, la grande protectrice du Canada voudra bien répandre ses faveurs

abondantes sur eux tous, sur les familles de mes Missionnaires et sur votre généreux pays.

« VITAL, J. O. M. I.,
Evêque de Saint-Albert.

Nous trouvons aussi dans un journal canadien des détails sur la nombreuse caravane partie avec Mgr GRANDIN et sur son arrivée au Manitoba.

Nous citons textuellement :

VISITEURS DISTINGUÉS.

(Du *Manitoba.*)

Vendredi matin, le 8 courant, sont arrivés à la gare de Saint-Boniface, par l'embranchement d'Emerson, Sa Grandeur Mgr GRANDIN, Sa Grandeur Mgr DUHAMEL, le R. P. SOULLIER, visiteur de la congrégation des Oblats, le R. P. TABARET, D.D., supérieur du collège d'Ottawa, le Rév. M. Leclerc, chapelain du pénitencier Saint-Vincent de Paul, et le Rév. M. Michel, curé de Buckingham, comté d'Ottawa.

Mgr GRANDIN était aussi accompagné de deux Pères Oblats, sept Frères et douze Religieuses.

L'honorable M. Girard et l'honorable M. Royal étaient sur le convoi, de retour d'Ottawa.

Un bon nombre des citoyens les plus marquants s'étaient rendus à la gare, et l'on remarquait parmi eux l'honorable Juge Dubuc, l'honorable M. La Rivière, Son Honneur le maire de Saint-Boniface, M. L. A. Prud'homme, M. L. J. A. Lévêque et plusieurs conseillers.

Mgr GRANDIN et Mgr DUHAMEL, ainsi que les autres messieurs du clergé, se rendirent au palais archiépiscopal, où ils sont les hôtes de Sa Grandeur Mgr l'archevêque TACHÉ.

Dimanche dernier, la messe a été célébrée avec une

pompe extraordinaire, et la présence des trois évêques dans le chœur donnait aux cérémonies une grandeur imposante.

A l'issue de la messe tous les citoyens se rendirent dans le jardin épiscopal qui avait revêtu, lui aussi, son air de fête. NN. SS. Taché, Grandin, Duhamel et les messieurs du clergé qui les accompagnaient étaient sur la galerie ; les citoyens s'étaient rangés au pied de l'escalier. C'était, à vrai dire, la première journée d'été. Les arbres qui balançaient leurs premières feuilles, les plates-bandes qui étalaient leur toilette de la nouvelle saison, en face, la rivière recalmée, le bleu du ciel partout, formaient un cadre magnifique à cette imposante démonstration. Son Honneur le maire Bernier s'avança et formula dans les termes suivants ses hommages et ses souhaits de bienvenue, au nom des citoyens :

« Messeigneurs,

« Je viens, au nom de la population catholique de Saint-Boniface, présenter à Vos Grandeurs et aux personnages distingués qui vous accompagnent, le tribut de nos respectueux hommages ; je viens aussi vous souhaiter la bienvenue, cette cordiale bienvenue que des chrétiens doivent offrir à ceux que l'Eglise a établis pour les diriger.

« Monseigneur l'Evêque de Saint-Albert sait quelle est en ceci toute la sincérité de nos sentiments ; il nous connaît ; il est presque des nôtres ; il sait l'attachement pour leurs évêques des groupes français disséminés dans ces vastes plaines du Nord-Ouest, devenues tout à coup le champ d'une activité fébrile, après avoir été si longtemps des points perdus, où s'exerçait obscurément et en silence l'admirable dévouement du missionnaire. Nous osons l'espérer, Sa Grandeur voudra bien s'unir à notre véné-

rable Archevêque pour assurer à Mgr l'Evêque d'Ottawa combien sa visite nous cause de satisfaction.

« Il nous plaît de voir notre pays visité par de nobles étrangers; mais nous aimons particulièrement voir nos évêques, fidèles aux traditions de l'Eglise, laquelle s'est toujours intéressée au développement du bien-être même matériel des peuples, nous aimons, dis-je, les voir contempler nos vastes horizons, parcourir nos prairies et en constater la fertilité; ils peuvent mieux ainsi se rendre compte des ressources de notre pays et des progrès réalisés; ils peuvent mieux apprécier la vitalité de notre race, nos besoins et nos légitimes espoirs ! Et Mgr l'Evêque d'Ottawa, par suite de sa résidence dans la capitale, se trouvant en contact habituel avec nos principaux hommes d'Etat, peut exercer une influence salutaire pour nous. C'est pourquoi sa visite nous est particulièrement agréable; et nous sommes heureux d'en exprimer à Sa Grandeur toute notre gratitude.

« Parmi les hôtes distingués qu'abrite actuellement le palais archiépiscopal de Saint-Boniface, se trouve le R. P. Soullier, dont la mission est de visiter les différents postes établis au Nord-Ouest par les bons PP. Oblats.

« Quels merveilleux changements se sont opérés depuis la dernière visite du P. Soullier !

« Autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps, le missionnaire quittant son pays pour les missions lointaines de la Rivière Rouge et de l'île à la Crosse, n'avait plus, pour messagers vers sa famille et ses amis, en laissant les bords du Saint-Laurent, que les flots du grand fleuve auxquels il confiait ses dernières pensées ! Et, un jour, l'un de ces jeunes missionnaires, un adolescent, devenu depuis la gloire de l'Episcopat canadien et de notre chère patrie, laissait tomber une larme dans ces ondes propices en leur recommandant d'aller la porter à

sa mère, qu'il venait de quitter, sans espoir de la revoir, pour marcher, en véritable apôtre, à la suite de Jésus-Christ et de Mgr de Mazenod! Mais aujourd'hui, ce n'est plus à Montréal, ce n'est plus sur les plages de nos grands lacs que les adieux se font! Les pieuses caravanes peuvent, avant de se disperser, se rendre à Saint-Boniface. Notre ville est maintenant le seuil des pays de mission. Et bientôt, ce sera Saint-Albert!

« C'est-à-dire qu'ici, comme dans le monde entier, la Croix a fait son œuvre! Après avoir régénéré les âmes, elle a façonné les cœurs, éclairé les intelligences, préparé les voies à l'homme, et donné à celui-ci de nouveaux espaces et de nouvelles richesses!

« Or, cette œuvre, nous pouvons bien le dire sans manquer à la reconnaissance que nous devons au clergé séculier, jusqu'à présent elle a été principalement celle des Pères Oblats!

« Quelle grande page à ajouter aux annales des fils de Marie Immaculée! Et de retour dans sa patrie, en ce beau pays de France, dont nous ne perdons point le souvenir, le vénérable P. Soullier, en racontant toutes ces choses, en disant toute la fécondité de ce rameau transplanté jusque dans le voisinage des régions glaciales, ne pourra manquer de rendre un bon témoignage à ses frères d'Amérique, de les aimer beaucoup, et d'éprouver de bien vives et bien suaves émotions!

« Messeigneurs, après vous avoir salués, nous avons le devoir — disons mieux — l'union qui règne ici entre le pasteur et le troupeau est telle que nous sentons le besoin de vous remercier de la joie que votre visite cause à notre éminent et vénérable archevêque, lequel, le corps broyé par les labeurs d'un temps qui n'est pas encore éloigné, mais le cœur toujours vivace, toujours sensible et dévoué, doit nécessairement éprouver un grand bon-

heur de vous recevoir sous son toit hospitalier. Votre présence ici est un baume mis sur ses plaies, c'est une source rafraîchissante au milieu du désert que les anxiétés et les sollicitudes de tous genres doivent parfois créer en son âme ! Et nous, ses enfants, nous offrons à Vos Grandeurs et à vos suivants, l'expression de notre vive reconnaissance d'avoir voulu honorer ainsi notre vénéré Père ! »

Mgr Duhamel et Mgr Grandin répondirent avec cette éloquence douce et facile qu'on leur connaît, et qui est toujours si sûre de trouver le chemin du cœur.

Leurs Grandeurs sont parties hier matin pour Saint-Norbert, rendre visite au Rév. M. Ritchot.

Le R. P. Soullier, qui est envoyé par le Supérieur général des Oblats, est parti ce matin pour le lac Manitoba, où il visitera la Mission du Saint-Laurent. Trois des Religieuses sont parties avec lui pour s'établir à cette Mission.

Le R. P. Ancel et le F. Gravel se rendront au lac Caribou en passant par le lac Winnipeg.

Le P. Blais, quatre autres Frères, un instituteur et deux Religieuses se rendront jusqu'à Swift-Current par le chemin du Pacifique, et de là à Saint-Albert, à travers la prairie.

Les douze dames Religieuses appartiennent « aux fidèles compagnes de Jésus ». Cette communauté est originaire de Bretagne, son couvent ayant été fondé à Sainte-Anne d'Auray, et elle compte dix-sept maisons en Angleterre et plusieurs autres en France. Toutes les Religieuses qui sont arrivées vendredi dernier, viennent directement d'Angleterre. Elles ont été hautement recommandées par la princesse Louise, et le marquis de Lorne a bien voulu leur remettre des lettres dans lesquelles il s'intéresse fortement à leur mission. Quatre de ces dames Religieuses s'établiront à Prince-Albert et quatre à Saint-Laurent. Leur objet premier est l'enseignement, et elles

se dévoueront à toutes les œuvres de la Mission. Le costume qu'elles portent est tout noir.

Mgr Grandin, le P. Tabaret et le P. Soullier se rendront jusqu'à Saint-Albert et Saskatchewan, pour visiter ces missions, ainsi que celles de l'île à la Crosse et du lac la Biche et les Missions environnantes.

Sa Grandeur Mgr Duhamel et les autres visiteurs se proposent d'aller jusqu'à Swift Current. Sa Grandeur Mgr Taché les accompagnera si l'état de sa santé le lui permet.

Nous osons espérer que la visite de ces personnages distingués dans cette ville, qui est familière à plusieurs, leur laissera un agréable souvenir. Elle nous a procuré, à nous, une de ces heures émues où la vieille province nous apparaît avec son charme incomparable et son cachet de grandeur religieuse.

Enfin, pour clore dignement ces longs récits intéressant les Missions du Nord-Ouest, nous insérons ici le bref par lequel Notre Saint-Père le Pape Léon XIII autorise Mgr Grandin à donner la Bénédiction Papale à son peuple le jour où il célébrera le vingt-cinquième anniversaire de son sacre, avec privilège de la Bénédiction Apostolique pour lui-même.

Ex audientia SSmi habita die 27 *Maii* 1883.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia P.P. XIII, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, R. P. D. Vitali Grandin, Episcopo Sancti Alberti, Benedictionem Apostolicam peramanter impertiri dignatus est, eidemque vigesimum quintum anniversarium suæ consecrationis episcopalis celebraturo facultatem benigne concessit impertiendi Benedictionem Papalem juxta formulam typis expressam atque insertam, cum In-

dulgentia Plenaria ab iis lucranda, qui vere pœnitentes, sacramentaliter confessi ac sacra Eucharistia refecti, eidem Benedictioni interfuerint, ad Deumque pro Sanctæ Fidei propagatione et juxta Summi Pontificis intentionem preces effuderint.

Datum Romæ ex Æd. dictæ S. Congregationis die et anno quibus supra.

L. † S. ✠ D. ARCHIEP. SYREN., *Secrius.*

Gratis quocumque titulo.

VICARIAT DU MACKENZIE.

Le journal de Mgr CLUT renferme des détails que nous sommes heureux de consigner dans les Annales à titre de documents historiques.

Le premier est un court récit des *noces d'argent* de l'évêque d'Arindèle. Mgr CLUT écrit de la Mission Providence, à la date du 19 janvier 1883 :

J'avais fait connaître ma détermination de me rendre durant le mois de décembre chez les Couteaux-Jaunes, au nord-est du grand lac des Esclaves, au poste dit *Fond du Lac*, Mission que nous venons de dédier à saint Jean-Baptiste. Le R. P. LADET et les bonnes Sœurs résolurent alors de devancer la fête des *noces d'argent* de mon sacerdoce, et tout fut réglé en conséquence pour le 8 décembre, vingt-huitième anniversaire de mon oblation. Tout avait été préparé à mon insu, je dus donc me prêter de bonne grâce à tous les détails du programme.

La veille de la fête, le P. LADET, les FF. CAROUR, O'CONNEL et ROUSSET m'exprimaient leurs souhaits fraternels en communauté, et les Sœurs m'envoyaient, avec une touchante adresse, une magnifique croix, qui sera

pour moi un précieux souvenir. Il me fallut recevoir aussi les félicitations des vingt-six enfants de l'Ecole-Pensionnat. Dans la salle, ornée avec goût, et après de beaux chants, une jeune fille de onze ans, que j'avais recueillie il y avait sept ans chez les Couteaux-Jaunes, se détacha du groupe de ses compagnes et m'adressa les paroles suivantes :

A S. G. Mgr I. Clut, évêque d'Arindèle,
A l'occasion de ses Noces d'argent, 8 décembre 1882,
Les élèves de l'hôpital du Sacré-Cœur-Providence.

« Monseigneur et vénéré Père,

« C'était en l'année 1857, le 20 du mois de décembre : la cathédrale de Saint-Boniface avait pris un air de fête, pour une imposante cérémonie. Un jeune lévite, agenouillé dans le sanctuaire, attendait sous l'émotion d'un saint tremblement l'onction sainte.

« Debout, à l'autel, Sa Grandeur Mgr Taché, les mains, les regards portés vers le ciel, demandait au Saint-Esprit de descendre sur le jeune élu et d'en faire un généreux apôtre.

« Une douce émotion remplissait le cœur du vénéré Pontife. C'était la première ordination que Mgr l'évêque de Saint-Boniface avait la consolation de faire dans son diocèse. Quel surcroît de bonheur Sa Grandeur n'eût-elle pas éprouvé s'il lui eût été donné de lire dans l'avenir et de distinguer dans le jeune Oblat prosterné à ses pieds le futur évêque d'Arindèle !

« Ce fut un beau jour pour l'église de Saint-Boniface, pour la Congrégation des Missionnaires Oblats, mais surtout pour le cœur d'une famille chrétienne qui, de loin, assistant en esprit à cette cérémonie, pouvait dire avec un saint et légitime orgueil, les yeux baignés de larmes : « Celui-là, c'est notre espérance, nous le donnons à Dieu ! »

« Oh ! parents vraiment chrétiens ! du haut du ciel, où vous jouissez du mérite de votre sacrifice, écoutez les accents de notre reconnaissance ! Merci au nom de l'Eglise, merci au nom de la France, merci surtout au nom de ce pays ! ! !

« Monseigneur, cette noble famille c'était la vôtre, et ce jeune prêtre tant aimé c'était vous ! ! ! Il y a bientôt vingt-cinq ans que ce beau jour est passé. Que Votre Grandeur permette aux heureux enfants qui ont l'honneur de l'entourer ce soir, d'en devancer le joyeux anniversaire pour en bénir Dieu et pour vous exprimer, Monseigneur, leur reconnaissance.

« Et pouvions-nous choisir un plus beau jour pour vous présenter nos hommages, que cette fête délicieuse de l'Immaculée Conception, vingt-huitième anniversaire du jour à jamais béni où Marie reçut vos promesses religieuses !

« Trop jeunes encore pour apprécier le dévouement qui a caractérisé chacune des années qui composent le quart de siècle de votre sacerdoce, nous voulons seulement féliciter Votre Grandeur de ses *noces d'argent* et lui dire notre vive et sincère gratitude.

« Dernièrement encore, Votre Grandeur a daigné nous préparer au plus beau jour de notre vie, nous les plus petits agneaux du troupeau. Pour nous, à votre voix, Jésus est descendu sur l'autel ; pour nous, vous avez demandé au Tabernacle son trésor ! Qui peut exprimer les joies d'un tel moment ! Et qui dira notre reconnaissance au bon Pasteur ?

« Vivez ! oh ! vivez longtemps encore pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de l'Eglise, pour le salut des infidèles, mais surtout pour le bonheur de vos enfants aimants et reconnaissants ! Revoyez encore vingt-cinq ans de sacerdoce et laissez-nous l'espérance, comme nous le

demandons à Dieu, de célébrer un jour vos *noces d'or!* »

Après la lecture de cette adresse, une petite fille me présenta un beau bouquet composé par nos Sœurs. Je le fis déposer au pied de la statue de Marie Immaculée.

Mgr Clut parle ensuite de son voyage; nous extrayons de ses notes les passages suivants :

Le lendemain de la fête de l'Immaculée Conception, les FF. O'Connell, Rousset et moi nous levions de bonne heure, pour nous mettre en route. Depuis quinze jours environ, j'employais deux ou trois heures par jour à dompter de jeunes chiens destinés à mon traîneau. Je les attelais, dételais, attelais de nouveau en les chargeant progressivement d'un poids plus lourd pour les réduire à l'obéissance. Malgré cela, au moment du départ, il me fallut l'aide de deux hommes pour les décider à se mettre en route. Aussi la première journée fut-elle très pénible, car il me fallut descendre souvent et marcher dans la neige, ce qui m'occasionna un refroidissement dont j'eus beaucoup à souffrir.

Le 14 nous arrivons à la mission Saint-Joseph, par 43 degrés de froid. Les PP. Dupire et Joussard nous accueillirent admirablement, nous nous reposâmes trois jours dans leur communauté; les bons Pères font pitié, car ils n'ont ni Frères, ni serviteurs, et ils sont obligés de vaquer aux travaux les plus fatigants pour ne pas mourir de misère.

Le 18 décembre, les FF. O'Connell et notre Joseph repartirent pour la Providence, et le F. Rousset et moi, accompagnés du P. Dupire et de trois hommes, continuâmes notre route.

Le 22, avant le lever du soleil, nous arrivions au poste de M. Kin Beaulieu, poste dit *Fond du Lac*. M. Beaulieu

qui est un excellent catholique nous attendait avec sa nombreuse et pieuse famille, et un groupe considérable d'Indiens. Il nous combla d'attentions. Le 24, veille de Noël, le P. Dupire et moi entendîmes les confessions, et, à la messe de minuit je donnai la communion à soixante-dix-huit personnes; à la messe du jour je confirmai dix-sept personnes, et dans la journée nous fîmes huit baptêmes.

Le 27, nous devions repartir. Mais avant il me fallut faire deux mariages : celui de M^lle^ Louise Beaulieu avec Michel de Nandeville et celui d'un Indien avec une sauvagesse. La journée devant être marquée par un long trajet, nous nous levâmes, le P. Dupire et moi, à une heure du matin. Avant ma messe je bénis les deux mariages; ce fut un grand honneur pour les époux d'être mariés par un évêque, surtout pour la sauvagesse. Cette dernière n'avait pas d'anneau de mariage, et je dus prier une bonne femme de l'assistance de lui prêter le sien, avec la condition qu'il serait rendu après la cérémonie. Quant tout fut fini, la sauvagesse voulut revenir à sa loge, mais le mari, s'accroupissant devant la cheminée, déclara qu'il se trouvait bien là et il se mit à fumer sa pipe avec un grand sans-gêne.

Pour le premier jour de l'an nous étions à notre mission Saint-Joseph; je chantai la messe pontificalement. Le jour de l'Epiphanie, nous arrivâmes à la rivière au Foin. Volontiers nous eussions campé là, car il y a trois ou quatre maisons; mais ce sont des sauvages Esclaves qui les habitent, et ils sont loin d'avoir fait en religion et en civilisation les mêmes progrès que les Montagnais. Leur malpropreté ne peut se dire. Nous ne fîmes donc que passer, non toutefois sans avoir fait un baptême, que je fis moi-même, assisté du R. P. Joussard. Le 9 janvier, nous étions de retour à la Providence, après avoir

subi pendant le voyage un froid extrême. Nos chiens affamés avaient hâte de se rendre et nous menaient bon train.

Le 15 janvier, le P. Joussard et Joseph Beaulieu reprenaient le chemin de la mission Saint-Joseph. Le 17, notre thermomètre centigrade marquait 39 degrés au coucher du soleil; le 18, au lever du soleil il marquait 43 degrés.

Isidore, o. m. i.,
Evêque d'Arindèle.

SCOLASTICAT

LETTRE ADRESSÉE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Inchicore, le 15 juillet 1883.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dimanche 8 juillet 1883 comptera parmi les plus beaux jours du scolasticat. La cérémonie dont nous fûmes les heureux témoins a laissé dans tous les cœurs des impressions que le temps aura peine à effacer. Votre affection pour vos enfants d'Inchicore et notre amour pour notre famille religieuse nous ont inspiré la pensée de faire partager à votre cœur de Père quelques-unes de ces douces impressions.

Depuis quelque temps déjà, la rumeur circulait parmi les Frères que l'année ne s'achèverait pas sans de grandes surprises. Les noms de nos missions à l'étranger revenaient plus souvent qu'à l'ordinaire dans nos récréations et nos promenades. La nouvelle de la division du vicariat de Ceylan et, quelques jours après, la nouvelle de la fondation de la province des Etats-Unis accrurent encore notre ardeur pour les missions étrangères. Tous nous comprenions quels besoins immenses se faisaient sentir spécialement pour ces deux missions. Comme votre cœur se serait réjoui, bien-aimé Père, s'il vous avait été donné de voir de quel enthousiasme étaient animés vos jeunes Oblats. Nous prévoyions que nos rangs allaient s'éclaircir. Le R. P. Supérieur lui-même, de temps en temps, ne nous dissimulait pas que

de grands sacrifices pourraient nous être demandés. Sans doute nous ne pouvions tous partir. Et cependant chacun espérait qu'il serait du nombre des choisis.

Enfin le jour arrive où tout se saura et s'expliquera. Mais dans quelles circonstances!... Le 7 juin, jour de la fête de Notre-Dame des Grâces, notre cher Frère Mac Sherry venait de remettre sa belle âme entre les mains du bon Dieu avec tous les signes d'un prédestiné!.. Cette séparation nous en présageait d'autres.

Le lendemain, à la récréation de deux heures, nous apprenons que trois Frères diacres, les FF. Guglielmi, Eyffon et Mourier, ont reçu leur obédience pour le vicariat de Colombo. Un autre Frère, non encore dans les ordres, doit les accompagner. Peu de temps après, nouvelles obédiences : le F. Kelly et le F. Vigneron sont destinés à la mission de Natal; le R. P. Évariste, et le F. Salva devront se diriger vers le Texas, en octobre prochain.

Grand fut le bonheur de tous, et surtout des jeunes apôtres. Si des larmes coulèrent, ce furent des larmes de joie. Et puis, bien-aimé Père, le sacrifice que la sainte obéissance demandait à vos enfants n'en aurait-il pas arraché même à des cœurs moins sensibles!

Jusqu'ici, à de rares exceptions près, nos Frères partant pour l'étranger, avaient eu la consolation de porter leur première bénédiction sacerdotale à leurs vieux parents; et, l'heure du départ arrivée, de ne s'éloigner du sol natal qu'après avoir reçu avec votre dernière bénédiction vos conseils et vos encouragements. Mais à nos apôtres, la croix, avec ses épines et ses douleurs, est offerte dans toute sa sévérité. Vous les appeliez sans retard, bien-aimé Père, et vous leur montriez dans le lointain les multitudes d'âmes qui gémissent encore sous la domination de Satan. Pour éprouver leur zèle

et leur dévouement, vous leur demandiez le sacrifice de saint François-Xavier : partir sans revoir le foyer et la famille. Que vous avez dû être consolé en apprenant avec quelle générosité nos Frères ont renoncé à cette consolation. Aucun d'eux n'hésita un seul instant. Ils n'eurent tous qu'un désir : se montrer véritablement Oblats pour la gloire de Dieu et les intérêts des âmes. Un regret cependant se faisait jour dans le cœur des trois diacres qui étaient destinés à la mission de Ceylan, c'était de partir avec la certitude de ne pouvoir offrir la Sainte Victime pendant leur long voyage, puisque quinze jours à peine les séparaient de l'ordination des prêtres. Votre cœur paternel voulut épargner à nos Frères cette épreuve d'un nouveau genre. Ils reçurent la bonne nouvelle de se préparer au sacerdoce, et, le 24 juin, ils se voyaient revêtus de cette sublime dignité à la suite de sept de leurs Frères. Nous ne voulons pas raconter ici ces grandes et touchantes fêtes des ordinations et des premières messes. Elles ont eu cette année un éclat plus grand qu'à l'ordinaire, éclat qu'elles empruntaient aux circonstances du nombre de nos jeunes prêtres, du prochain départ et de la présence du R. P. Ring, récemment nommé Provincial, qui voulut assister le jeune Père célébrant la messe de communauté. Bornons-nous à dire que bien fervente a dû être la première messe de nos dix Frères, ainsi devenus nos Pères. « Je n'ai plus qu'un désir ici-bas, disait l'un d'eux : me dépenser tout entier pour étendre le règne du bon Dieu, et sauver un grand nombre d'âmes. C'est la seule grâce que vous m'aiderez à obtenir du Sacré Cœur demain à ma première messe. »

Nous avions encore le cœur plein des graves souvenirs de l'ordination que déjà il fallut songer à faire les préparatifs du départ. Dès le 10 et le 12 juillet en effet, deux

bateaux étaient en partance pour Ceylan et Natal. Que n'étiez-vous là, bien-aimé Père, pour jouir comme nous du *cor unum et anima una*. Tous nous rivalisions d'efforts pour adoucir l'amertume qu'apporte toujours avec elle la pensée de la séparation. Parfois, par suite de l'uniformité d'une vie d'études, l'esprit de famille semblerait réduit à l'état de feu caché sous la cendre; mais qu'une circonstance, tant soit peu extraordinaire, écarte cette cendre, et l'on est heureux de constater que le feu de la charité n'a contracté aucun mélange ni subi la plus légère altération.

Cependant le temps s'écoule rapidement. Le 8 juillet était le jour fixé pour nos Frères de Ceylan désignés pour partir les premiers. Quelque temps auparavant, le R. P. Supérieur nous avait manifesté son désir de voir rétabli au scolasticat un usage autrefois en vigueur : nous voulons parler de la cérémonie du baisement des pieds. Il fut décidé que cette cérémonie aurait lieu dans la belle église desservie par nos Pères.

A rainy day is the sign of good luck : Un jour de pluie est le présage d'heureux événements, dit un vieux proverbe irlandais. Nous pûmes donc prévoir de grands succès pour nos Missionnaires, car la pluie tomba à peu près toute la journée du dimanche. Malgré le mauvais temps, l'assistance à la messe de midi fut plus considérable que les autres dimanches.

Donc, à midi sonnant, le R. P. Durif montait à l'autel. Les Frères scolastiques, du haut de la tribune, firent entendre le plus beau *Gloria in excelsis* de leur répertoire musical. On aurait dit qu'ils comprenaient mieux que jamais la signification de ce chant sublime redit si souvent par eux, depuis huit mois. Rarement nous l'avons entendu exécuter avec autant de précision que dimanche dernier.

La lecture du saint Evangile terminée, le R. P. Kirby parut en chaire et prêcha un sermon aussi touchant qu'éloquent sur *le départ des Missionnaires*. Prenant pour texte le commandement donné par Notre-Seigneur à ses apôtres, d'aller prêcher à toutes les nations de la terre: *Euntes ergo docete omnes gentes*, le Révérend Père montra comment le Missionnaire est un apôtre; comment, pour obéir au commandement du Christ, il va en tous pays, sous tous les climats, prêcher l'Evangile; comment le zèle du missionnaire surpasse tout autre zèle. « Plus surprenant, a-t-il dit, plus digne d'admiration que le zèle de l'explorateur ou du conquérant est le zèle de l'apôtre, qui, comme saint Paul, brûle de prêcher Jésus-Christ au monde. Embrasé de ce feu divin, sans crainte du danger, il pénètre dans les déserts ou dans les immenses prairies, là où le pied du voyageur n'a jamais passé, où les armes du conquérant ne furent jamais portées. Il va à la découverte des âmes pour les soumettre au vrai roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bien que le Missionnaire ait cette fin principale en vue, cependant il ne néglige point ce qui peut contribuer à agrandir le domaine de la science. Il y a quelques années, le gouvernement anglais s'estimait heureux de recevoir d'un prêtre Oblat des instructions sur des matières qu'il ignorait absolument. »

Après avoir parlé en général des grandes difficultés qui attendent l'apôtre, des sacrifices qu'il fait en quittant sa famille et sa patrie, des souffrances qu'il doit endurer sur le théâtre de ses travaux, le Révérend Père parla plus spécialement de nos Missionnaires.

« Vous avez, continua-t-il, un exemple de ce zèle du Missionnaire dans ces jeunes gens qui, dans quelques instants, vont quitter l'Irlande pour aller passer leur vie au milieu des pauvres sauvages, et leur ap-

prendre à connaître le vrai Dieu. Leurs regards en ce moment se portent sur un coin bien cher de la France, de l'Italie, de la Corse ou de l'Espagne, qu'ils ont abandonné pour toujours. Nul d'entre eux ne reverra jamais plus la maison où s'écoulèrent les jours de son enfance, où une mère bien-aimée; les mains levées vers le ciel, dans l'attitude de la prière, redira sans cesse : « Reviens, « mon fils, reviens auprès de moi. J'avais espéré que tu « m'apporterais un jour ta bénédiction sacerdotale, que « mes yeux te verraient monter au saint autel... Hélas ! « hélas ! aujourd'hui toutes mes espérances sont dé- « çues ! »

« Ce sol natal, ces parents bien-aimés, les missionnaires les saluent de loin et ils vont partir pour aller dépenser leur vie au milieu des païens et des sauvages. Quelques-uns iront au sud de l'Afrique porter le flambeau de la foi et de la civilisation à de pauvres noirs encore plongés dans les ombres de la mort. D'autres iront au sud de l'Asie, renverser les temples du bouddhisme et élever sur leurs ruines des églises au vrai Dieu. D'autres encore sont destinés à l'ouest de l'Amérique, où ils auront à changer la vie nomade des Indiens en une vie plus conforme à l'Evangile. A tous ils apprendront à aimer Jésus-Christ et son immaculée Mère, Marie. Et au milieu de ces travaux, les Missionnaires devront partager la vie misérable des sauvages, s'exposer comme eux aux souffrances de la faim et de la soif et à toutes les maladies qui ravagent ces contrées. Quelle sera la récompense de tant de fatigues et de privations ? La trouveront-ils dans cette vie ? Non. Ils n'en recevront pas d'autre que celle de tomber victimes de leur charité ou peut-être de recevoir la mort des mains mêmes de ces pauvres sauvages qu'ils sont venus sauver. Ah ! ils n'aspirent plus qu'à la récompense promise par le Sau-

veur pour la vie future et, confiant dans cette promesse, l'amour de Jésus-Christ dans le cœur, ils combattront jusqu'à la fin, sans souci des fatigues, n'ayant plus qu'un désir : sauver les âmes. »

Le Révérend Père termina en demandant aux fidèles d'aider les Missionnaires de leurs prières, afin qu'eux aussi entrent en participation de leurs travaux et partagent également un jour leur récompense dans les cieux.

L'auditoire fut vivement ému, et vous devinez aisément sous quelles impressions s'acheva le Saint Sacrifice.

La messe terminée, les deux communautés d'Inchicore se rangèrent autour des Missionnaires agenouillés au pied de l'autel, en habits de voyageurs, la soutane noire et le bréviaire sous le bras.

Jésus-Hostie parut bientôt sur son trône. Avec quelle ferveur nos apôtres durent s'unir aux voix qui, du haut de la tribune, conjuraient cette hostie salutaire de répandre sur eux sa force et son secours pour résister aux luttes sanglantes qui les attendent et ouvrir à des multitudes d'âmes les portes du ciel.

Après le chant de l'*O salutaris*, l'*Itinerarium* fut récité à deux chœurs. Ah ! maintenant, partez sans crainte, hérauts de la bonne nouvelle. Vous êtes sous la garde des anges. Jésus est la tour de votre force. Nouveaux Jean-Baptiste, vous allez prêcher Jésus aux âmes qui ne le connaissent pas encore. Courage ! Le cœur de Jésus sera votre secours dans l'adversité ; le bâton qui vous soutiendra toujours dans les défaillances. Marie, elle aussi, sera votre meilleure sauvegarde dans les dangers et votre plus fidèle appui dans les fatigues des missions. O sainte Vierge, mère de Jésus et la nôtre, écoutez cette prière que nous vous adressons en union avec nos Frères, en chantant les paroles de la liturgie sacrée : *Sub tuum præsidium*.

Les chants terminés, tous les fronts s'inclinaient pour recevoir la bénédiction de Jésus, et nul doute que le divin Maître dut arrêter un long regard d'amour et de complaisance sur ceux qui s'offraient à lui en holocaustes pour propager son règne.

Après la bénédiction, les jeunes apôtres gravissent le dernier degré de l'autel. Leur attitude humble, mais ferme, nous rappelle ces martyrs des vieux temps, alors qu'ils offraient généreusement leur vie et leur sang pour conquérir les âmes à Dieu. Les premières paroles du psaume: *Cœli enarrant gloriam Dei*, sont à peine commencées, que le R. P. Supérieur s'avance et baise le premier, avec émotion, les pieds des Missionnaires. Chacun, à tour de rôle, vient ensuite baiser ces pieds si beaux que les ronces et les épines de l'Apostolat ne tarderont pas à ensanglanter. Ces exemples d'humilité d'une part, et d'héroïsme de l'autre, attendrissent de plus en plus les fidèles.

Enfin, à leur tour, les Missionnaires viennent se mettre à genoux devant le R. P. Supérieur et recevoir une dernière fois sa bénédiction avec la mission d'aller évangéliser les âmes confiées à leur zèle et à leur dévouement.

La dernière partie du cérémonial prescrit par nos saintes Règles était accomplie. Les deux communautés se retirent en silence. Peu à peu les fidèles se dispersent, grandement édifiés et emportant dans leur cœur le souvenir des exemples sublimes qu'ils ont eus sous les yeux pendant plus d'une heure.

Cependant nous touchions au moment définitif de la séparation. A cinq heures trois quarts, nos Missionnaires de Ceylan doivent quitter l'Irlande pour se rendre à Londres, d'où le bateau, la *Rewa*, les transportera à Colombo. Les derniers préparatifs se firent au milieu des

préoccupations des uns et de la tristesse des autres. Ceux qui restaient enviaient le sort de leurs Frères tendrement aimés, et les entouraient des dernières attentions de l'amitié. Mais la voix de Dieu avait parlé : Il fallut se résigner.

A cinq heures et demie, à un signal donné, on se rendit à la porte pour dire un dernier adieu à nos Frères. Quelle scène, bien-aimé Père, s'offrit alors à nos regards ! Non, nous n'oublierons jamais ce spectacle touchant des derniers adieux. Les deux communautés se trouvent réunies dans le vestibule. Tous sont confondus, sans distinction d'âge ou de dignité. Le plus jeune comme le plus ancien cherche à saisir une dernière parole, un dernier regard des partants. On pleure. Nos Frères Ceylanais, eux, font bonne contenance et conservent leur calme. Cependant il est facile de voir qu'il leur tarde de se dérober à tous les regards, afin de donner libre cours à l'émotion qui commence à les gagner. Soudain, une parole retentit au milieu des larmes : « En voiture ! en voiture. » Alors, c'est à qui embrassera une dernière fois les voyageurs, pressera leurs mains dans une dernière étreinte, les saluera encore une fois du regard. Mais bientôt les voitures disparaissaient derrière le massif d'arbres qui cache la façade du couvent. La séparation était consommée !

Ce qui dut se passer alors entre les voyageurs, Dieu seul le sait ! Il est raconté de Théophane Vénard qu'il s'arracha sans pleurer des bras de sa famille, mais qu'une fois dans la voiture qui l'emportait vers le chemin du martyre, il ne put retenir l'émotion qu'il avait si longtemps comprimée... Pour nous, nous rentrâmes à la maison, tristes il est vrai, mais cependant heureux et conservant gravé au fond de nos cœurs le souvenir de

tout ce que nous avions vu et entendu d'édifiant depuis deux mois.

Trois jours durant, cette scène touchante des adieux se renouvela avec les mêmes caractères de regret chez les uns, de joie chez les autres. Le lundi matin, le R. P. Kelly et le F. Vigneron prenaient la route de Southampton, d'où ils cingleront vers Natal. Le mardi, c'était le tour des RR. PP. Le Jeune et Heun, qui se dirigeaient vers la France. Déjà, six jours auparavant, les RR. PP. Morard, Pascal et Odoul avaient été mandés à Paris.

Aujourd'hui, très révérend et bien-aimé Père, notre solitude a repris sa tranquillité ordinaire. Dix-huit Scolastiques seulement sont restés et attendent patiemment que l'heurede l'apostolat ait sonné pour eux. Ils ont essayé de vous témoigner quels sentiments les animent tous, depuis le plus jeune jusqu'au plus ancien. Ne les grondez pas trop, si l'épreuve leur a arraché quelques larmes. Elle n'ont été qu'un garant de l'affection qui les unit les uns aux autres. Oui, bien-aimé Père, vos enfants d'Inchicore s'efforcent de réaliser les dernières paroles que vous leur avez laissées comme devise, lors de votre visite en Irlande, visite trop courte, hélas ! il y a deux ans : « La charité entre vous, nous disiez-vous en 1881, l'amour des âmes et de votre famille religieuse, et, par dessus tout, l'amour du bon Dieu par le sacrifice : voilà mon dernier souhait. »

Puissent ces lignes vous assurer que la charité est pratiquée parmi nous ! Et puissions-nous, à l'exemple de nos Frères missionnaires, témoigner notre dévouement à la Congrégation, en sacrifiant avec la même générosité, par amour pour Dieu et pour les âmes, jusqu'à nos affections les plus légitimes et les plus chères.

Bénissez-nous, très révérend et bien-aimé Père, et

daignez agréer les sentiments de respect et d'affection de vos fils très humbles et très obéissants en J.-C.. Au nom de tous nos Frères :

Ravaux, diacre, o. m. i. ; J.-L. Casile, diacre, o. m. i. ; M. Ardle, diacre, o. m. i. ; Ch.-J. Lenoir, diacre, o. m. i. ; M. Bernard, diacre, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'AIX.

Aix, le 2 juillet 1883.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le dernier rapport sur les travaux de la maison d'Aix porte la date du 5 juillet 1878. Il y a donc cinq ans que la maison d'Aix garde le silence dans nos annales. Mais, grâce à Dieu, il n'en a pas été de même dans les chaires catholiques du midi de la France. La maison d'Aix y a parlé et beaucoup parlé. En cela elle est pleinement demeurée fidèle aux traditions de ses origines qui sont les origines mêmes de la Congrégation. Elle a gardé toutes les ardeurs premières des anciens Pères de la famille religieuse et apostolique de Mgr de Mazenod.

Les scellés apposés aux portes de la belle église de la Mission n'ont pas fermé les lèvres de vos enfants. Et si leur voix ne peut plus retentir sous le dôme élégant et fier que la main hardie de Puget jeta dans les airs, elle ne cesse pas de se faire entendre ici et au loin. Pour eux comme pour saint Paul la parole de Dieu ne saurait être enchaînée : *Verbum Dei non est alligatum.* Elle ne connaît ni entrave ni chômage : *Necessitas mihi incumbit.* Les travaux divers de la maison d'Aix, pendant cette période quinquennale : *missions*, *jubilés*, *carêmes*, *avents*, *retraites* et *adorations*, s'élèvent à plus de cent cinquante, ce qui fait une moyenne de trente travaux et de cinq cents prédications par an.

Les Pères appelés simultanément à prendre part à ces travaux et à dépenser leur zèle et leurs sueurs dans le champ du père de famille ne furent jamais plus de six. Le demi-collège apostolique a parcouru et visité tour à tour les diocèses d'Aix, de Marseille, de Fréjus, de Digne, d'Avignon, de Montpellier, de Carcassonne, de Rodez, de Viviers, de Valence, de Grenoble, d'Autun et de Nevers. Les villes d'Aix, de Marseille, de Draguignan, de Nice, d'Arles, de Tarascon, d'Avignon, de Privas, de Montpellier, de Narbonne, de Die, de Romans, de Mâcon et de Nevers (pour ne citer que les paroisses les plus importantes) ont reçu nos Missionnaires et entendu leur parole.

A la tête de cette petite armée d'apôtres marche le R. P. Garnier. J'ai eu la joie de le retrouver à Aix après onze ans de séparation et j'ai la difficile mission de le remplacer comme supérieur local et de continuer les œuvres de son zèle et de son dévouement.

Soldat intrépide et apôtre infatigable, le R. P. Garnier a toujours été le premier à la tâche et le dernier au repos. Il nous apparaît prêchant les carêmes de Saint-Théodore à Marseille, de Saint-Paul Serge à Narbonne, de Draguignan, de Saint-Pierre à Avignon et de Saint-Mathieu à Montpellier; les jubilés d'Agde, de Meyrargues et de Saint-Etienne de Grès; la mission de Saint-Andéol, l'Avent à la paroisse de la Trinité à Marseille et à la cathédrale de Nevers et un grand nombre de retraites couronnées par une retraite pastorale donnée au clergé de Nice.

Partout la parole du R. P. Garnier, large, abondante, riche de pensées qui retiennent et captivent l'attention et plus riche encore de sentiments qui émeuvent les cœurs, partout cette parole servie d'un magnifique organe, d'une seconde voix de Bridaine, a été bénie de Dieu et a obtenu les plus beaux et les plus consolants succès.

Plusieurs fois les organes de la presse religieuse se

sont faits les échos des sentiments qui agitaient les fidèles au pied de la chaire du vaillant Missionnaire. On écrivait de Marseille au journal la *Provence d'Aix*, à la date du 1er janvier 1882 : « Nous avons entendu avec bonheur pendant la station de l'avent le saint et éminent Père Garnier, qui jouit dans votre ville d'une si grande et si légitime influence. Rarement l'église de la Trinité, dans laquelle se sont fait entendre successivement les Dufêtre, les Ravignan, les Deplace, les Marcellin, les Reynaud et tant d'autres, a retenti d'accents plus éloquents et a renfermé une foule plus compacte et plus empressée. On était désireux de donner des marques de sympathie au religieux expulsé, mais on était avide aussi d'entendre les accents vibrants de cet organe sans pareil animé par une inspiration non moins puissante. Le jour de Noël, l'orateur chrétien a terminé la série de ses prédications en parlant de l'Œuvre des séminaires qu'il a appelée avec raison l'*Œuvre des œuvres*, puisqu'elle est destinée à donner des prêtres à l'Eglise. Il l'a chaleureusement recommandée à la charité de ses auditeurs.

La *Semaine religeuse* de Nevers a rendu compte des prédications du P. Garnier à la cathédrale de cette ville, où il a été appelé par la vieille et toujours franche amitié de Mgr Lelong, son ancien condisciple. La *Semaine religieuse* a rendu compte des retraites données successivement aux dames et aux hommes.

Voici ce qu'en dit l'organe religieux du diocèse (n° du 30 décembre 1882) :

La retraite prêchée aux hommes par le R. P. Garnier a été bien suivie, malgré l'obstacle que semblait naturellement opposer le mauvais temps. Nos devoirs envers Dieu, les bienfaits que nous procure la pratique sérieuse de la religion, enfin le péril auquel s'exposent ceux qui ont toujours des prétextes pour retarder l'heure de leur conversion : tels ont

été les sujets traités pendant ces quatre jours par le prédicateur.

Durant la dernière réunion, présidée par Mgr l'Evêque, le P. Garnier a plus particulièrement encore trouvé dans son cœur de missionnaire des accents qui ont profondément remué les consciences.

Très belles ont été à la cathédrale les solennités de Noël. Monseigneur a présidé aux Matines et célébré pontificalement la messe de minuit. Les magnifiques répons de l'office et les chants de la messe ont été parfaitement exécutés par les élèves du grand séminaire : c'était le triomphe du plain-chant. Aux offices du jour, matin et soir, les harmonies de la maîtrise tantôt ont remplacé, tantôt ont orné et rendu encore plus admirables les mélodies grégoriennes.

Le R. P. Garnier, dans une large et touchante homélie, a développé l'une des pages de l'Evangile qui racontent le mystère de Noël.

Mgr l'Evêque a pris aussi la parole pour remercier le prédicateur et le féliciter du bien qu'il avait accompli. Puis, par un gracieux rapprochement de pensées et de souvenirs, soit à l'occasion du retour du prédicateur dans sa résidence de la ville d'Aix, soit à l'occasion du sermon, couronné par une quête si abondante, en faveur du clos Saint-Joseph, dont Mgr Forcade est le fondateur, Mgr l'Evêque de Nevers a rappelé quels sentiments de filiale et reconnaissante vénération le diocèse de Nevers conserve à Mgr l'Archevêque d'Aix. Des paroles d'encouragement et de force pour *le petit troupeau* des chrétiens fidèles, des paroles de regret paternel, un appel plein de compassion aux distraits, aux tièdes, aux indifférents, ont terminé l'allocution de Monseigneur.

Le lendemain, selon un usage cher à Sa Grandeur et précieux à la paroisse Saint-Etienne, Monseigneur a célébré la fête de son patron dans la vieille et monumentale église. Là encore il nous a été donné d'entendre le R. P. Garnier établir un lumineux parallèle entre la naissance *à la terre* de l'Enfant-Dieu et la naissance *au ciel* du premier martyr. Nous avons mieux compris, après ce discours, quelles richesses,

quelles puissances, quelles œuvres la foi chrétienne met dans nos cœurs et dans nos mains.

A la suite du R. P. Garnier se présente le R. P. Nicolas. Il porte un front dénudé et des cheveux blancs comme les frimas de l'hiver, mais son cœur et son âme, ses forces et l'ardeur qui le possède sont toujours d'un jeune homme. Il se plaît dans les missions et les retraites ; et tandis que, par sa parole élevée et substantielle, il nourrit les esprits, par ses cantiques rythmés, par ses chants pleins d'harmonie et de mouvement il entraîne les foules et il électrise les âmes.

Le R. P. Nicolas a prêché le carême aux Arcs ; des retraites à Bollène, à Gardanne, à Maillane, à l'abbaye de Sénanque, à la Fare, à Salernes, à la Roque d'Anthéron, à Mallemort, à Mornas. Il a pris part aux missions de la Verdière, de Montpellier, d'Entrecasteaux et de Charleval.

Le R. P. Bonnard n'a pu faire au dehors que de très rares apparitions. Il a prêché des retraites à Pélissane et à Charleval, et un jubilé au Tholonet. Son vrai champ d'action a été l'Ecole normale des jeunes institutrices. Il a passé dix-huit ans dans cette maison sans y vieillir jamais. Sa prudence et son zèle lui ont valu une confiance qui ne connut point de déclin.

Ce ministère si fructueux et si délicat vient d'être ravi au R. P. Bonnard. Les aumôniers des écoles normales ont été supprimés. Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Evangile n'ont plus de place dans ces maisons destinées à former les futures institutrices des enfants du peuple. En France, il y a divorce légal entre l'instruction et la religion.

Le R. P. Audric n'a pas encore quatre ans de séjour à Aix. Jusqu'à la fin de l'année dernière, il a été chargé

de l'importante aumônerie des Dames religieuses du Saint-Sacrement. Il a été remplacé au Saint-Sacrement par le R. P. Bonnard. Bien qu'enchaîné par un ministère quotidien et tout caché, le R. P. Audric a pu faire de nombreuses sorties sur le champ extérieur d'action. Il a pris part à la mission de Montpellier, aux missions données dans l'Aveyron et à celle d'Entrecasteaux. Il a donné des retraites à Fuveau, à Aix, à Varages et à Nice.

Et depuis que, dégagé des liens qui le retenaient captif, il a pu reprendre en plein le ministère préféré et toujours fructueux des missions, ce Père a prêché une mission à Charleval, des retraites à Château-Renard, à Mallemort, à Graveson, à Nice et à des ouvriers italiens qui travaillent dans les Alpes. Il a aussi prêché avec un plein succès le carême de la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Marseille, paroisse composée en grande majorité d'ouvriers.

Empruntons sur ces diverses œuvres de nos Pères quelques citations aux journaux religieux.

On lit dans l'*Union nationale du Midi*, de Montpellier, les pages suivantes :

La philosophie païenne a défini l'homme : « un animal religieux ». A son tour, l'un des plus illustres représentants de notre philosophie a dit de l'âme qu'elle était « naturellement chrétienne ».

Nous avions cru constater, nous-même, la vérité de ce double témoignage, en surprenant dans l'étude de la théologie les harmonies du dogme de la morale avec les besoins et les aspirations du cœur humain. Aujourd'hui, le succès inattendu de la mission que viennent de donner dans la paroisse Saint-Mathieu les RR. PP. Oblats de Marie immaculée nous en fournit une nouvelle preuve.

Certes, qui aurait osé protester, il y a quelques jours, si, à l'exemple de Dioclétien, la libre-pensée, victorieuse dans nos

populations du faubourg, avait élevé une colonne consacrant ses abominables triomphes ? Nourris par des feuilles immondes dans la licence et le blasphème, la plupart de nos ouvriers ne se souvenaient de la religion que pour la maudire, de nos cérémonies que pour les parodier. En présence d'un travail de perversion mené à si bonne fin, plusieurs n'ont-ils pas cru que, vraiment, la religion était à tout jamais effacée dans ces cœurs gagnés au vice et à l'impiété ? Ignorants ou irréfléchis, ils oubliaient le vers du poète :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Le premier appel de nos missionnaires a suffi pour grouper douze cents hommes autour de la chaire de vérité. Etaient-ils amenés par la curiosité ? Si elle fut un instant le motif de cette affluence, le sentiment religieux n'a pas tardé à la déloger. Ces hommes, en effet, dès la première réunion, ne les avons-nous pas entendus chanter avec un saint enthousiasme les cantiques de la mission ? Et quand, de sa parole si autorisée, si féconde, si lumineuse, le R. P. Nicolas, dans une argumentation puissante, défendait notre dogme, sur leur front n'avons-nous pas lu le bonheur avec lequel ils voyaient tomber dans leur âme des préjugés qui leur avaient arraché le Dieu de leur jeunesse, la religion de leur mère et de leur berceau ? Ces obligations du chrétien, ce code de nos devoirs si redoutables pour le sensualisme de notre siècle, ils semblaient les trouver faciles et parfaitement acceptables, quand le R. P. Martignat leur en montrait la raison, la sagesse et la nécessité. Enfin ces ouvriers, que l'on disait irréconciliables avec la vertu, nous les avons entendus estimer hautement la sainteté du R. P. Audric.

Nos cérémonies et nos réunions multipliées ne les ont pas lassés. Aussi, quelles joies, quels fruits délicieux n'avons-nous pas recueillis tous, pasteur, troupeau et missionnaires, dans le couronnement si beau, si consolant de cette mission ! Il eut lieu le jour de Pâques, à la Table sainte où se pressèrent le plus grand nombre des ouvriers qui avaient fidèlement suivi les prédications.

Dans nos temps si troublés, quel spectacle que la réunion de ces hommes attendris et recueillis autour de l'autel ! Quelles joies pour le ciel ! quelles espérances pour la terre ! quelle confusion pour l'enfer et ses suppôts !

Nous n'aurions pas dit tout le secret d'un semblable succès, si, après avoir rendu nos hommages à la grâce divine, au zèle et à l'éloquence de nos missionnaires, nous ne parlions de leurs cantiques.

Les cantiques, en effet, secondent la parole de Dieu. Avant le sermon, ils disposent l'esprit, le cœur et les sens ; après le sermon, ils le répètent, le gravent, l'appliquent, le font savourer et pratiquer. Comment ne pas subir les influences réunies de l'éloquence, de la poésie et de la musique !

La musique, à elle seule, transporte l'homme par son rythme, son harmonie et ses mélodies. Que sera-ce quand la poésie se joindra à la musique ! Mais pour cela il faut accorder les deux : il est nécessaire qu'elles se rencontrent dans un même rythme ; les temps faibles ne doivent jamais se rencontrer avec une syllabe forte.

Cette discordance, malheureusement trop commune dans nos anciens cantiques, pourrait s'appeler le *mariage Naquet ;* car, si l'union existe au premier couplet, le divorce arrive au second. Qui n'a ri des non-sens et des blasphèmes que produit un tel désaccord ?

Pour les mettre en relief, je prends à tout hasard ce couplet d'un vieux recueil, en marquant les contresens qu'impose le rythme musical :

Dans un jar-din solitaire
Il sent de rudes combats,
Il prie, il-craint, il espère,
Son cœur veut et ne veut pas, etc.

Ne direz-vous pas maintenant avec moi que ce divorce renferme un triple crime ? Crime contre la langue : vous prononcez mal les lettres ; vous articulez mal les syllabes ; vous accentuez mal les mots ; vous phrasez mal les propositions ; vous êtes un barbare.

Crime contre la raison : vous émettez des sons qui n'ont ni sens, ni rime, ni raison ; vous êtes un animal.

Crime contre la musique : vous dénaturez l'art des arts, en méconnaissant le rythme, la mesure et la cadence ; quel nom vous donner ?

Il est vrai que, dans ces conditions nouvelles, le poète trouvera de nouvelles difficultés. La poésie n'y perdra-t-elle pas ses libres allures ? Non, car la poésie, c'est la liberté dans la gêne. D'ailleurs, le recueil du R. P. Nicolas est pour toutes ces objections une triomphale réponse. Ces cantiques qui ont tant aidé au succès de la mission sont, a dit un professeur du Conservatoire, « prosodiquement, poétiquement, musicalement parfaits ». On n'y rencontre pas une seule faute de rythme ; l'air est le plus souvent emprunté à nos grands maîtres.

Quant à l'idée, elle est si féconde en enseignements qu'elle est plus d'une fois devenue pour nos prédicateurs un thème très riche et très heureux.

C'est un nouveau pas dans l'art musical. Ici, encore, c'est la religion qui nous y invite ; la première, elle nous montre la voie. Ainsi elle répond aux Ferrystes de tous les âges.

Dans la *Semaine religieuse* d'Aix on lit :

Notre paroisse de Charleval vient d'assister aux plus belles et aux plus consolantes manifestations religieuses. Les exercices de la mission donnée pendant trois semaines par les RR. PP. Nicolas et Audric, Oblats de la maison d'Aix, ont été admirablement suivis par la population tout entière et couronnés d'un succès qui a dépassé toutes les espérances. L'église était littéralement comble tous les jours, même pendant les dix derniers jours qui ont été réservés aux hommes seuls.

L'éloquence toute apostolique des zélés missionnaires a captivé pendant ces trois grandes semaines l'attention sympathique des fidèles ; mais en cherchant à faire pénétrer avant tout dans les âmes ces fortes convictions, cette ardeur généreuse qui sont le plus solide fondement d'une vie chrétienne,

les Pères, activement secondés par M. le Curé, n'ont pas négligé de joindre à cet attrait austère de la parole sainte, d'autres attraits, divins aussi, et dont l'Eglise s'est toujours servie pour parler aux sens et au cœur de ses enfants et s'emparer de leur être tout entier. Chaque exercice était accompagné de chants superbes dus au talent musical et au goût parfait du P. Nicolas. Un chœur de jeunes filles et d'hommes exécutait de concert des cantiques qui ravissaient les paroissiens. Ils n'étaient jamais las de les entendre.

La consécration de la paroisse à la sainte Vierge, la bénédiction solennelle des enfants qui n'avaient pas fait encore leur première communion, ont contribué puissamment dès le début de la mission à émouvoir les âmes et à les préparer à l'action de la grâce. Les prières de ces chers petits innocents, de ces anges de la paroisse, s'élevant vers le bon Dieu avec les prières mêmes de la sainte Vierge, ne pouvaient manquer d'attirer sur nous les plus précieuses bénédictions.

La communion des femmes, qui a clôturé la première partie de la mission, a offert un admirable spectacle. Pas une femme n'a manqué au banquet eucharistique. Les Missionnaires, malgré les belles espérances que l'assiduité et la piété de leur auditoire leur avaient fait concevoir dès le début, ne pouvaient croire à un succès aussi absolument complet; et quand l'un d'eux, le lendemain de cette communion générale, crut pouvoir demander à des femmes qu'il vit dans l'église auprès de son confessionnal, s'il n'y avait pas quelque retardataire qui voulût se confesser, ces femmes se mirent à sourire, et l'une d'elles fit au Père cette réponse bien éloquente dans sa naïveté : *Maï n'y a plus, moun pèro.*

La retraite spéciale aux hommes s'est ouverte par la consécration de la paroisse au Sacré Cœur dont la statue avait été récemment érigée dans l'église. Un service solennel pour tous les défunts de la paroisse a été célébré au milieu de la retraite. Ce double appel, sorti en quelque sorte du cœur divin de Notre-Seigneur et du fond du tombeau, n'a pas trouvé insensibles ces chrétiens déjà préparés par de belles et profondes instructions à ces émotions salutaires. Tous pleuraient d'at-

tendrissement pendant ces cérémonies d'un caractère tout à la fois si touchant et si solennel.

Dimanche, 2 janvier, la communion générale a répondu aux promesses d'un tel début. Sur une population de onze cents âmes, trois cents hommes ont fait leur mission. L'église était belle à voir, quand, le matin à la sainte messe, les hommes occupaient toutes les chaises. M. le Curé pleurait de joie en leur distribuant la sainte communion, et ces chrétiens pleuraient aussi. Oh ! qu'elles étaient belles ces larmes, qu'elles étaient consolantes et douces pour ceux qui les versaient ; et avec quel amour Notre-Seigneur a dû les recueillir !

Nous avions pu espérer un instant que Mgr l'Archevêque viendrait lui-même distribuer la sainte communion et présider la clôture de la mission. Sa Grandeur, retenue à Aix par l'inauguration dans sa métropole de la statue du Cœur de Jésus pénitent pour nous, a voulu cependant participer de loin à la solennité consolante de notre fête, et donner à ceux qu'il aime à appeler ses *chers paroissiens* de Charleval un témoignage de sa satisfaction paternelle. Il leur a adressé une lettre qui leur a été lue à la messe de communion et qui se terminait par ces mots : « En vous exprimant tous mes regrets de ne pouvoir aller présider cette clôture, je veux vous offrir mes félicitations les plus sincères pour le beau succès de la mission et mes vœux bien ardents pour que vous en gardiez les fruits à jamais par une inébranlable persévérance. » Tous les fidèles profondément touchés de cette attention paternelle et de ce langage ont voulu prier spécialement à cette messe pour leur premier Pasteur.

La mission s'est clôturée par la plantation d'une croix. Cette cérémonie a été un vrai triomphe ; tout Charleval était au cortège ; tous les hommes ont voulu porter la croix, à chaque minute ils se relevaient, et ceux qui n'ont pu prendre le brancard sur leurs épaules ont voulu du moins soutenir un instant de la main cette chère croix de mission, afin de pouvoir dire qu'ils l'avaient portée. Heureux Cyrénéens ! avec quelle tendresse Notre-Seigneur a dû bénir leur générosité à

l'heure où tant de lâches chrétiens laissent insulter et abattre cet adorable souvenir de sa passion.

La croix est montée sur son piédestal aux cris plusieurs fois répétés de : Vive la Croix! et aux chants de victoire entonnés en l'honneur de la croix par un chœur d'hommes et de jeunes filles réunis au pied du monument.

Cette croix est due, comme la statue du Sacré Cœur, à une généreuse bienfaitrice, Mme Rabatau, de Marseille, qui semble ne pas trouver dans la grande ville un champ assez vaste et veut bien étendre à notre paroisse son inépuisable charité.

Le soir, à sept heures, un dernier exercice réunissait les paroissiens. Les RR. PP. Nicolas et Audric ont fait leurs adieux ; les larmes des Missionnaires et des fidèles disaient mieux que tous les discours le bonheur que tous avaient éprouvé pendant la mission et les impérissables souvenirs qu'elle laisse dans tous les cœurs. M. le Curé a remercié au nom de la population tout entière les Révérends Pères et les a invités à revenir l'année prochaine. Les fidèles étaient tout heureux d'entendre cette invitation, et semblaient se dire : « Ce sera le paradis qui recommencera pour nous. »

Le R. P. Michelot est tenu complètement à l'écart de l'œuvre des missions et par l'état de sa santé et par les œuvres multiples dont il s'occupe à Aix avec autant de sagesse que de dévouement. Econome local, il a le souci et la responsabilité des intérêts matériels de la maison ; aumônier des prisons, il remplit, auprès de ceux que la justice humaine est obligée de frapper, les fonctions de l'ange de la miséricorde de Dieu. Ce ministère est d'autant plus méritoire qu'il est plus ingrat et plus caché ; ici rien pour la nature et l'amour-propre, aucun encouragement humain n'est donné au prêtre. Le R. P. Michelot a encore reçu de la confiance de Mgr l'Archevêque la charge de directeur diocésain de l'œuvre de la Propagation de la foi et de l'œuvre de Saint-François de Sales. En cette qualité il est obligé d'entretenir une correspon-

dance étendue et nombreuse, il rédige des rapports, assiste aux conseils et nous avons lu avec plaisir les félicitations et les encouragements qui lui sont venus, à plusieurs reprises, des présidents des conseils généraux de ces œuvres.

Nos chers Frères convers, si dévoués aux intérêts de la Congrégation, ont leur part cachée mais très réelle dans les œuvres accomplies par la maison à laquelle ils appartiennent, S'ils ne portent pas le glaive de la parole de Dieu, s'ils se tiennent en arrière du champ de bataille, ils n'en sont pas moins de précieux auxiliaires. Et laissez-moi vous nommer les FF. Philippe Fournier (1), Nigros, Franchon, Ravier et Juge, qui ont à divers titres bien mérité de la maison d'Aix et de la Congrégation.

Je ne vous dirai rien de notre belle église de la mission. Hélas ! *viæ Sion lugent.* Les portes de cette église pleurent et gémissent ; elles gémissent, non pas parce que les fidèles ne viennent plus aux fêtes et aux solennités, elles gémissent parce qu'elles sont enchaînées. Elles ne peuvent plus céder à la pression des multitudes et leur donner accès dans la maison de Dieu. Et notre mois de Marie si complètement beau, où toute la ville d'Aix se donnait rendez-vous, et notre procession du Sacré-Cœur, et nos fêtes particulières, qui toutes remontent aux origines de la Congrégation et nous étaient venues marquées du nom et de l'empreinte de notre vénéré Fondateur : tout cela n'est plus : *Transierunt.* Le silence, un silence qui désole, parce qu'il simule le silence de la mort et du tombeau, possède ces lieux hier si remplis de pieux fidèles et si retentissants des suaves accents de la prière.

Comme les apôtres dispersés par l'orage de la Passion,

(1) Depuis l'envoi de ce rapport le Frère Philippe Fournier est mort. (Note de la Rédaction.)

nous attendons avec une ferme confiance l'heure de la résurrection et du triomphe.

Pour nous dédommager de la fermeture de l'église de la mission, Mgr Forcade, archevêque d'Aix, toujours plein d'une paternelle bienveillance à notre égard, a confié à nos soins le sanctuaire de N.-D. de la Seds. Avec l'aumônerie des religieuses du Saint-Sacrement, nous avons reçu le service de ce sanctuaire vénéré, un des plus anciens de l'Eglise, puisqu'il remonte au temps de saint Maximin. Trois Pères résident à l'Enclos, ancienne propriété de notre Fondateur et où nous gardons précieusement l'autel au pied duquel furent émis les premiers vœux faits dans la Congrégation : ils sont spécialement chargés du service de N.-D. de la Seds.

Veuillez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, le nouvel hommage de mon filial dévouement en N.-S. et M.-I.

Cél. Augier, o. m. i.

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 27 juillet 1883.

Mon très révérend et bien aimé père,

Le R. P. de l'Hermite demande, pour nos Annales, quelques nouvelles de Notre-Dame de l'Osier, et, en particulier, des détails sur la Mission donnée à Lyon, à la fin du Carême. Bien volontiers nous accédons à ce désir; si nous avons peu, nous donnerons peu, mais de bon cœur.

Pour modifier la physionomie habituelle de nos comptes rendus, nous allons recueillir par date et enregistrer à mesure les travaux et les faits les plus saillants, qui ont rempli l'espace de temps écoulé depuis le dernier

rapport. Le 17 octobre 1882 sera donc notre point de départ.

Le lendemain, 18, le P. Trotobas ouvre le feu par la Retraite de rentrée au petit séminaire de Sainte-Garde (Vaucluse). Le vénéré Supérieur, M. l'Abbé Bernard, est un de nos plus fidèles amis. Il nous a redit à cette occasion que les Oblats étaient décidément ses apôtres de prédilection. Quelques jours plus tard, le P. Supérieur, donnait, outre plusieurs instructions au pensionnat de la Visitation de Voiron, la Retraite du petit séminaire de Belley (Ain), et celle des Religieuses de la Visitation de Moulins. Au même temps, Retraite des Pénitentes des Franciscaines de Grenoble par le P. Pichon, qui évangélise encore une des grandes fabriques de soie de Péage-de-Vizille. Retraite des congréganistes d'Azieu-Quincieu par le P. Chatel; et, par le P. Trotobas, Retraite du pensionnat de Sainte-Ursule de Grenoble, des Madeleines et des Religieuses du Bon-Pasteur de Chambéry, des pensionnaires de la Visitation de Chambéry et des 350 ouvrières de la fabrique de M. Lacroix, à Montboucher, près Montélimar. Ici se place un petit incident. Le P. Supérieur avait, de Viviers, où il prêchait la Retraite des congrégations, télégraphié au P. Trotobas de se rendre chez M. Lacroix. Les employés du télégraphe de Chambéry s'émeuvent. La dynamite faisait alors sauter la croix de Monceau-les-Mines. Crut-on qu'un conspirateur de Viviers faisait appel à son complice Trotobas de Chambéry? C'est probable. Ce dernier dut subir une série d'interrogations : qui était-il lui-même et d'où venait-il? et son correspondant de Viviers?... L'inculpé, qui n'est heureusement pas très timide, les satisfit de son mieux. Alors seulement, quand il fut bien établi qu'il ne se préparait pas, dans l'ombre, de nouveaux attentats, on accepta la réponse au télégramme ainsi formulé laconiquement : Venez chez Lacroix.

En novembre, les Pères Chatel et Pichon donnent les exercices de la Mission, dans la nouvelle église de Charavines. Vers la fin du mois, le R. P. Soulerin, professeur de rhétorique en disponibilité, par suite du départ du Juniorat pour le petit séminaire de Beaucaire, venait prendre chez nous ses quartiers d'hiver. La saison rigoureuse a fui, mais non pas, Dieu merci ! notre cher et aimable hôte. Pour charmer les loisirs de sa retraite forcée, l'excellent Père s'est transformé, avec un véritable succès, en éducateur d'un nouveau genre. Un ami nous a envoyé, des pays chauds, une petite collection d'oiseaux aussi jolis qu'intéressants. Le voyage avait ses dangers. Ils l'ont effectué dans les meilleures conditions et sont aujourd'hui parfaitement acclimatés. Leur babil intarissable promet de gracieuses mélodies. Il faut les voir becquetant familièrement dans les mains de leur père nourricier. On dirait que ces chères petites créatures comprennent et savourent la bonne part qui leur a été faite, loin des filets de l'oiseleur ou des serres du vautour : *Qui potest capere capiat.*

Pendant l'Avent, Mission de Beauvoir-de-Marc. Les PP. Vassereau et Pays y cueillirent mille bénédictions, mais au prix de fatigues inouïes. Il fallut faire deux Missions simultanées; à plus de trois kilomètres l'une de l'autre, à cause d'une annexe. Les habitants de ce hameau secondaire ne voulurent pas, comme il arrive presque toujours en pareil cas, se rendre à l'église principale, du moins ordinairement. Le P. Pays dut les évangéliser et les confesser dans leur petite chapelle. La neige était abondante et les courses multipliées; car le pauvre Père ne trouvait pas même un pied-à-terre à Royat; c'est le nom de la localité. Il n'y pouvait prendre le moindre repos ni espérer un gîte pour la nuit. Ce qui multipliait outre mesure ses allées et venues. Ainsi la

veille de Noël, premier voyage le matin ; deuxième voyage le soir ; il chante la messe à minuit, retourne à la cure vers deux heures du matin ; revient à l'annexe pour une seconde messe et le sermon de clôture à huit heures et demie. Tout autre que le P. Pays eût rendu les armes à pareil combat. Il s'étonne lui-même d'avoir fait impunément de telles imprudences, indispensables d'ailleurs pour le succès de l'œuvre. Mais, en attendant les récompenses futures, une bonne vieille réservait une surprise à l'intrépide Missionnaire. Son pauvre mari défunt, ancien porteur de la châsse de Sainte-Geneviève, à Paris, lui avait laissé en héritage ses insignes officiels. C'est une magnifique croix, de près de neuf centimètres de diamètre, de métal ouvragé, montée en argent et suspendue en sautoir à un large ruban de moire blanche avec un liseré bleu. Je ne parle pas de la nuance assombrie déposée par d'abondantes sueurs. La brave femme arrête le Père en pleine église, à la sortie de la messe de minuit, et lui demande s'il recevra avec plaisir une médaille de Sainte-Geneviève. Sans attendre sa réponse, elle lui a déjà remis en main la décoration, protestant que si précieux que soit pour elle ce souvenir elle s'en dessaisit volontiers par reconnaissance. De ces bonnes fortunes il n'en arrive qu'au P. Pays.

Trois semaines avant Noël, les PP. Chatel et Pichon se dirigent vers Saint-Baudille. Il fallut, dès les premiers jours, compter avec la vogue d'un des hameaux principaux. Malgré tous les avertissements préalables, le démon de la danse l'emporte sur maints cœurs volages. La pénitence fut sans pitié. Les délinquantes durent retarder leur communion jusqu'à la Communion générale des hommes. On raconte que jamais peut-être elles n'eurent la tête si basse ni les joues si empourprées. Puisse cette confusion leur avoir été salutaire ! Mais hélas ! il en est

trop souvent des danseuses comme des ivrognes : qui a bu boira; qui a sauté sautera. Il nous revient ici en mémoire l'aveu d'une septuagénaire, ex-danseuse de profession : « Vous ne savez pas, vous autres, disait-elle au missionnaire, ce qu'est la passion de la danse. Quand j'étais jeune, si j'eusse entendu le violon pour la vogue, j'aurais préféré sauter par la fenêtre d'un troisième étage, plutôt que de n'y pas courir. » *Trahit sua quemque voluptas.*

A la suite d'une retraite de Congrégation à Bourg-en-Bresse, pour le 8 décembre, le P. Supérieur avec le P. Stefanini, se rendaient à la Motte-Saint-Martin, station d'eaux thermales très réputées pour les rhumatismes et les blessures. Les Romains en connaissaient déjà la vertu, puisqu'ils y avaient établi des bains. La source jaillit à plus de 50 degrés, sur les bords du Drac, torrent très impétueux qui serpente, en effet, comme un dragon entre d'affreuses roches d'une sauvage beauté. On pense bien que nous n'étions pas venus là pour les eaux, mais pour les habitants qui, par une affreuse ironie du sort, sont tous noirs et enfumés comme des Vulcains. Ils passent en effet tout l'hiver dans de misérables ateliers ouverts à tous les vents, pour y forger des clous. La visite de ces groupes de cloutiers, pour me servir de l'expression consacrée, n'eut absolument rien d'attrayant ; pas d'insultes, sans doute, mais de la grossièreté en abondance. Nous n'obtenions souvent une parole qu'en prenant sur l'enclume la main du forgeron, pour le forcer à lever les yeux et à nous rendre le bonjour. Auditoires pitoyables, sauf le dimanche. La prédication s'est faite souvent devant une dizaine de personnes, tout était à la neige et à la glace, chemins et cœurs. Pour comble d'aventures, au retour de la visite des dernières maisons de la montagne, je fis une chute assez maladroite pour nécessiter quinze

jours de béquilles et deux mois de cellule. Bref tout s'en alla boiteux. Les résultats de la mission furent très maigres. A peine une trentaine d'enfants et d'hommes à la Communion de Noël. Quelques mois plus tard, le cher P. Pays devait être plus heureux et plus béni que nous, et y recueillir dans sa Retraite de la Semaine Sainte, à peu près quatre-vingts hommes sur 500 âmes. Le bon curé, en nous remerciant, assurait que pareil résultat était un véritable succès pour la région. Et il en donnait pour preuve assez concluante la communion de vingt hommes seulement, que deux missionnaires rédemptoristes avaient obtenue, en 1880, dans la paroisse voisine de la Motte d'Aveillans, qui compte 2000 âmes.

Sur un théâtre plus tranquille, mais qui offre bien aussi ses difficultés intrinsèques, le P. Monnet faisait son entrée dans l'arène, comme prédicateur de Retraites de pensionnats, chez les Augustines du Pont-de-Beauvoisin (Savoie), et, peu après, chez nos bonnes Sœurs de Notre-Dame de l'Osier. Ces débuts ont été, si je ne me trompe, agréés de Dieu. Ce nouvel ouvrier travaille avec beaucoup de soin ses instructions. Elles sont nourries, pieuses, neuves et intéressantes. Dieu et l'expérience aidant, il gagnera ses éperons. Avant que l'année expirât, nous recevions pour le sanctuaire un tableau de la Sainte-Face. Il est exposé, avec la permission de l'ordinaire, près de l'autel du Sacré Cœur. Une lampe brûle jour et nuit en son honneur, avec la mission de solliciter sans relâche, de N.-S., par sa face bénie, la continuation de sa protection visible sur la Communauté. Notre intime persuasion est que le bon maître souscrira à notre absolue confiance.

Le 3 janvier 1883 nous apportait les vœux de Mgr Fava, évêque de Grenoble, très gracieusement formulés. Aux vœux de notre vaillant et saint évêque, la nouvelle an-

née ajoutait bientôt les grâces de la Retraite annuelle, retardée jusque-là par d'incessants travaux. Le R. P. Augier avait bien voulu accepter, sur nos instances réitérées, de nous redonner ces pieux exercices. La même forte et substantielle parole, déjà si goûtée en 1879, produisit les mêmes heureux fruits dans les âmes et laissa la même reconnaissance affectueuse dans les cœurs. Mentionnons à cette date la présence du R. P. Lecunff. Le cher Directeur de notre Juniorat de Beaucaire venait demander à la fois à la Vierge de l'Osier, répit pour le corps et rafraîchissement pour l'âme. Il nous a été très doux de passer avec lui, en famille, les beaux et fructueux jours de la Retraite. Enfin, la paroisse recevait aussi ses étrennes du nouvel an dans la personne du cher P. Beuf, rendu pour la troisième fois à la charge curiale. Nul pasteur ne connait ses brebis comme il connait les siennes. Puissent-elles toutes aussi répondre à sa voix ! Les temps que nous traversons sont néfastes, ici comme ailleurs, spécialement pour les jeunes gens. Le P. Pays a donc repris avec délice son sac de Missionnaire. Il ne l'avait pas du reste complètement délaissé, comme on vient de s'en convaincre par l'histoire mémorable de la décoration de Sainte-Geneviève. Le 16 janvier, le P. Trotobas donnait à Sainte-Ursule de Grenoble, un sermon pour l'œuvre des tabernacles, service qu'il rendra encore une fois, ainsi que le P. Supérieur, dans la belle saison. Puis il prêchait la Retraite du pensionnat des Visitandines de Montpellier et des Congréganistes de Notre-Dame de l'Osier. Nous voici aux Missions d'hiver qui ne prendront fin qu'à Pâques.

Esquissons maintenant le programme des travaux de janvier au mois d'avril 1883. La maison de Bon-Secours avait bien voulu mettre à notre disposition deux excellents ouvriers, les RR. PP. Mauran et Bernard. Qu'ils

soient remerciés de tout notre cœur de leur concours dévoué et expérimenté, qui a ramené beaucoup d'âmes au bon Dieu ! Le 14 janvier commençaient deux Missions de trois semaines, celle d'Artas confiée aux PP. Mauran et Pays, et celle de Bevenais aux PP. Pichon et Monnet. Le P. Mauran écrivait d'Artas que, de mémoire d'homme, on n'avait vu autant de communiants à la sainte Table. Parmi les nombreux retardataires, plusieurs étaient éloignés de Dieu depuis quarante-cinq et cinquante ans. Une vieille femme, digne d'être comptée pour un homme, n'avait pas mis le pied à l'église depuis vingt-cinq ans ; elle revenait à Dieu dans d'admirables dispositions. A Bevenais, le P. Pichon faisait ses premières armes comme chef de Mission et son compagnon comme missionnaire. Ce fut un triomphe complet.

Le 20 janvier, un cousin de notre si regretté P. Guinet, M. l'abbé Guer, appelait les PP. Chatel et Pichon dans sa paroisse de Sérézin de Bourgoin, qui n'avait pas été évangélisée depuis un quart de siècle. La semaine suivante, les PP. Vassereau et Stéfanini partaient pour Meyrieu ; et, le jour même où se terminait leur apostolat, nous trouvons les PP. Chatel et Bernard ouvrant la mission, dans une paroisse du même canton, à Charantonnay. Je signale ici, en passant, une des difficultés croissantes de notre ministère, par rapport à la durée des missions. Assez et trop volontiers, les Curés dont la population n'excède pas 700 ou 800 âmes, ne voudraient que quinze jours de travail. Ils sont absolument insuffisants pour une œuvre sérieuse, le temps manquant à la fois pour les visites, les enfants, les cérémonies d'usage, les prédications et les confessions. Il nous faut urger beaucoup, dans l'intérêt de notre méthode, à nos yeux très efficace. Malheureusement d'autres ouvriers se prêtent facilement à cette réduction de temps. Mais

nous sommes bien décidés, pour notre part, à tenter l'impossible, afin de conserver à nos travaux leur physionomie traditionnelle et leur assurer tous les moyens de succès. Le 4 février, c'est Entre-deux-Guiers, sur la frontière de Savoie, qui reçoit à son tour les PP. Mauran et Pays. A la même époque, les PP. Pichon et Monnet donnent une Retraite pascale de huit jours, à Marcillole. Même travail à Massieu par le P. Vassereau qui, infatigable, consacre avec le P. Stéfanini, les trois dernières semaines du Carême à Moidieu. Durant ce temps, deux retours de missions de quinze jours, à Montoison (Drôme) et à Cessieu, par les PP. Chatel et Monnet. Le P. Pays, de son côté, donnait successivement les Retraites pascales de la Sône, de Saint-Pierre de Chérenne et de la Motte-Saint-Martin.

Enfin, notre Mission de Lyon du 25 février au 25 mars. Nous abordions un terrain tout nouveau pour nous. La paroisse de Saint-Bernard, créée en 1852 par M. Dutel, curé actuel d'Ainay, est un démembrement de la paroisse Saint-Polycarpe et confine à la Croix-Rousse, dont elle longe le grand boulevard. Elle comprend de droit 8000 âmes et s'adresse de fait à 12000. C'est un centre esentiellement ouvrier. On n'y rencontre guère que des ateliers pour le tissage des étoffes de soie. Un grand nombre de jeunes filles y affluent des régions circonvoisines, Chacun de nous y a retrouvé des anciennes pénitentes de nos missions du Dauphiné. La physionomie générale de cette population n'emprunte donc pas à ses éléments un aspect de bourgeoisie; on me croira à peine si j'ajoute que sur les quinze cents foyers de cette vaste agglomération, trois seulement, y compris le curé, ont le luxe de domestiques. Cette Mission, que le Comité des Cercles catholiques de Lyon avait primitivement demandée au Calvaire,

nous fut remise par le R. P. Bellon, dont le personnel était arrêté pour d'autres œuvres. Nous n'étions pas fâchés d'entrer en relation avec la grande cité, notre voisine. C'était un acheminement vers la Loire, si féconde en vocations ecclésiastiques et religieuses.

Mais procédons avec ordre et un peu plus en détail, pour répondre au désir du cher Directeur de nos Annales. L'accueil du clergé de Saint-Bernard nous fut des plus sympathiques. La bienveillance et la sollicitude exquises de M. l'abbé Chomienne, les procédés si charitables de ses trois vicaires ne se sont pas un instant démentis, dans cette longue période de labeurs; nous leur devons et nous leur gardons la mémoire du cœur la plus affectueuse. On s'était fort gêné au presbytère, et M. le curé s'était privé de ses propres appartements pour nous donner la facilité et le plaisir d'habiter des chambres contiguës. Ce détail donne l'exacte mesure de tous les autres. Nous ouvrîmes la Mission aux vêpres, pour réunir plus de monde, et selon notre cérémonial accoutumé. La vue de la croix portée par les missionnaires, à leur entrée dans l'église, fit une profonde impression. On nous l'a redit souvent. Vu le chiffre de la population, impossible de songer aux visites à domicile, bien que nous eussions un mois devant nous. Pourtant ce premier article de notre programme ordinaire souriait tellement à notre zélé curé et lui paraissait devoir faire tant de plaisir et tant de bien à ses ouailles, qu'on le mit sérieusement à l'étude. Mais il fallut bientôt reconnaître que le temps matériel nous faisait défaut et qu'un pareil projet, fût-il réalisable en quinze jours, ne l'eût été qu'au détriment des confessions. Pour y suppléer, M. Chomienne fit distribuer à domicile des convocations par lettres imprimées. Voici leur teneur: Vous êtes invité, ainsi que votre famille, à prendre part aux exercices de

la Mission qui a lieu à Saint-Bernard, et à assister aux instructions qui se font le matin à six heures, et le soir à huit heures. A très peu d'exceptions près, ces lettres produisirent un excellent effet. Cette prévenance flatta et fit connaître notre présence à beaucoup de personnes qui l'eussent ignorée.

Dès le premier lundi, notre messe de Mission, si pieuse, avec prières et chants alternés. Elle apparaissait pour la première fois à Lyon et réunit tous les suffrages. Chacun voulait la suivre sur son Cantique. Près de 1200 exemplaires furent écoulés en quelques jours. Elle obtint un si légitime succès que M. le Curé voulut la garder pour la messe de neuf heures, que durant l'année, il réserve aux enfants qui n'ont pas fait la première communion. Ce même jour, après la messe, fut inaugurée une série d'instructions catéchistiques, que nous nous efforçâmes de rendre aussi substantielles et pratiques que possible. Toute la doctrine chrétienne sur les commandements se trouva ainsi résumée, en ces quatre semaines. Les dimanches mêmes n'étaient pas exceptés de cet enseignement si nécessaire, dont nous avions soin, du reste, de voiler la trame, pour ne pas laisser croire que nous ne faisions en réalité qu'un simple catéchisme de persévérance. Les enfants, dans cette première semaine, furent, selon nos usages, l'objet de nos plus sérieuses préoccupations. Malgré mille difficultés, nous parvînmes à les réunir, à la sortie des classes. Nous ne nous trompions guère en préjugeant que, pour les enfants des écoles laïques, nous allions nous trouver presque en face de petits païens. Il fallait les voir la première fois entrer à l'église courant, criant, se bousculant, comme si c'eût été sur la place publique. Ces enfants lyonnais sont très intelligents, prompts comme l'éclair à répondre aux questions, saisissant la moindre allusion, pas mau-

vais par nature, mais légers au-delà de toute expression, étourdis à se livrer, dans l'église même, à toutes les grimaces et contorsions imaginables, quand ils pensent n'être pas vus, voire même à de vraies cabrioles par dessus les chaises. Je n'invente pas : *Quod vidimus testamur.* Au demeurant, nos trois réunions nous satisfirent et pleinement. Dans l'une d'elles, une réponse fut faite qui ne l'est pas d'ordinaire. Le Catéchiste adressait du haut de sa chaire, entre beaucoup d'autres, cette interrogation : Etes-vous baptisés ? Et quand tous s'écriaient : Oui, nous le sommes ; une voix se fit entendre : Non, mon père, je ne suis pas baptisé. Pauvre petit enfant de dix ans ! c'était trop vrai, hélas ! Mais on s'occupait alors de l'instruire. Les confessions des écoles laïques furent particulièrement laborieuses. Nous dûmes, avant la confession, examiner groupe par groupe nos pénitents, leur rappelant ou même leur apprenant les principaux mystères et ce qu'il est indispensable de savoir pour recevoir, le cas échéant, la sainte absolution. Redisons encore qu'il y a beaucoup de fonds dans ces enfants, en dépit de leur légèreté. Ils sont, entre plusieurs autres qualités, francs comme l'or. Ce qui les abêtit au point de vue de l'âme et tend à les paganiser, c'est manifestement l'absence de l'instruction chrétienne : *usquequo, Domine, irasceris in finem!* Ils n'était pas jusqu'aux petites filles qui, quoique confiées cependant à des maîtresses laïques excellentes, ne portassent ce que j'appellerai les stigmates de l'école sans Dieu. L'influence délétère qu'elles subissent se faisait beaucoup plus sensible encore sur leur physionomie que sur celle des petits garçons, tant il est vrai que la femme est essentiellement religieuse et que sa corruption est la plus lamentable. Leurs traits exprimaient je ne sais quoi d'évaporé, d'ingrat, de dur qui faisait mal à voir. Pauvres petites fleurs desséchées !

Nos instructions familières du matin ont été constamment suivies, malgré l'heure matinale rendue plus âpre encore par les mauvais et nombreux jours de neige et de rafale. Même remarque pour les sermons du soir, toujours abondamment pourvus d'un bel auditoire attentif et sympathique. Qu'on me permette ici une réflexion qui, je l'espère, ne paraîtra pas déplacée. Elle vise un des points de notre méthode d'évangélisation. Chez les Pères Rédemptoristes, jusqu'ici les apôtres à peu près exclusifs de Lyon, le sujet du soir est toujours donné par le Supérieur. A mon humble avis, ce qui se pratique chez nous n'est pas moins préférable. Sans doute un talent exceptionnel et d'une notoriété incontestée fera foule dans une église. Mais les hommes supérieurs n'abondent pas; ils ne s'improvisent pas; et cependant s'il n'est pas tel, le chef d'une Mission ainsi conduite ne pourra soutenir honorablement son rôle au détriment des âmes. Il paraît en effet difficile qu'un prédicateur, s'il n'est pas extrêmement bien doué, s'impose et plaise à tous. Partant, l'auditoire devient plus ou moins compact, plus ou moins fidèle; il sera même plus ou moins conquis, parce que la même voix, interprétant exclusivement les grands thèmes de l'apostolat, ne suffira certainement pas à faire vibrer toutes les fibres dans les âmes. Ce ne sera plus la même fraîcheur ni la même influence de nouveauté. Nos Pères au contraire se succèdent dans la chaire sans ordre pressenti d'avance par les fidèles, selon les aptitudes, la préparation spéciale de chaque sujet et les besoins courants de la Mission. L'attention est ainsi tenue constamment en éveil; chaque partie de l'auditoire sympathique à celui-ci plutôt qu'à celui-là est assidue, dans l'espoir d'entendre son apôtre préféré. L'orateur, plus reposé lui-même, est nécessairement plus vaillant à l'œuvre; et sa

trempe particulière d'esprit, les qualités qui le distinguent produisent dans les âmes un bien que supplée celui que les autres n'ont pu faire et confirme celui qu'ils ont déjà fait. D'ailleurs le chef de la Mission, qui jouit à ce seul titre d'une autorité, d'un prestige plus grands, parle aussi souvent que ses confrères, se réserve de plus les grandes cérémonies, les réunions d'hommes et monte chaque soir en chaire pour la glose et les avis. Cet exercice de la glose est placé par les Liguoriens avant le sermon et toujours confié à un ouvrier secondaire. Sa place est chez nous plus saillante. C'est le dernier mot du jour, le mot final. Il a, comme on le sait, pour objet de rendre compte de la Mission, de ses progrès ou de ses obstacles, de saisir sur le vif les mœurs locales; de résumer rapidement le sermon dans une réflexion forte et par un trait touchant, livrant ainsi aux âmes en quelques minutes un assaut plus décisif. Une glose bien menée donne beaucoup d'élan au peuple. Son efficacité est parfois souveraine. Qui n'a vu, dans maintes localités, l'église se remplir à ce moment seulement d'hommes, absents même de la bénédiction? Ils n'accouraient que pour entendre un sermon court, qu'on leur avait dit original, facile à provoquer le sourire, et ils se laissaient finalement prendre au piège. Le dimanche, nous prêchions quatre fois, le matin, à midi, aux Vêpres et le soir. La Messe de midi étant fréquentée par beaucoup d'hommes, nous l'avions choisie pour y faire la récapitulation des sujets de toute la semaine, selon la tradition de nos anciens Pères aussi logique que fructueuse.

Le P. Trotobas était l'organisateur des cérémonies ; le chant revenait de droit au P. Pichon. La disette de chantres se fit malheureusement sentir. La plupart des jeunes gens, employés dans les magasins, comptoirs ou bureaux, en sortaient trop tard, pour que des réunions pré-

paratoires fussent possibles pendant la semaine. A peine parvint-on à les avoir le dimanche. Ce fut la grande lacune. Impossible de la combler. Le savoir-faire et le dévouement du directeur de chant suppléèrent cependant à tout, dans la mesure du convenable. Mais nous regrettâmes d'autant plus cette impuissance, qu'aux fêtes du Saint-Sacrement et de la Sainte-Vierge, les trois ou quatre cents voix dont le Père put alors disposer, firent merveille avec nos cantiques populaires. Notre cantique au Sacré-Cœur, composé pour notre usage, par M. le Supérieur de Sainte-Garde, un vrai poète, fut particulièrement remarqué. Il est écrit sur l'air des Bretons à Lourdes : « O Marie, ô mère chérie ». Ces cérémonies eurent toutes un plein succès, surtout celles en l'honneur de la Vierge et de l'Eucharistie. Plus infatigable que tous, notre charmant curé n'épargnait ni temps, ni peine, ni argent, jusqu'à passer avec un de ses vicaires, plusieurs nuits blanches, pour élever le reposoir et en changer, à diverses reprises, la décoration. La magnifique église gothique de Saint-Bernard avait permis de le porter à une très grande hauteur. La population, riche de son seul travail, alors fort en souffrance, s'était fait représenter par plus de quinze cents bougies. Tout ce luminaire, entremêlé seulement de verdure et de fleurs naturelles, dessinait avec une précision et un goût parfaits, de vastes fleurs, leur tige et leur feuillage. Le front de la Vierge était paré majestueusement d'un diadème et d'une auréole de feu, que des flammes de gaz faisaient étinceler comme des diamants. C'était simple et grandiose, plein de fraîcheur et de beauté. Ce trône gracieux et original, dont prirent tour à tour possession Notre Seigneur et son auguste Mère, eut, sur les instances des paroissiens, les honneurs de la photographie. On désirait même et vivement que

les Missionnaires y prissent place à côté du clergé. Nous ne jugeâmes pas nécessaire de nous ménager cette sorte d'immortalité. Un brave homme était venu aussi nous solliciter d'aller poser devant le photographe, pour sa consolation personnelle. Et il voulait séance tenante, et c'était dans l'église, délier sa bourse. Que je rende ici grâce et justice à notre artificier, le P. Pays. Il nous fabrique de l'excellent fulmi-coton, bien supérieur en qualité et très inférieur en prix à celui qui se vend dans le commerce. Nos illuminations instantannées réussissent toutes aujourd'hui, et comme les mèches se consument, sans laisser de traînée, nous n'avons plus à redouter d'accidents. Ce bon point donné, je reviens à nos chers évangélisés.

L'affluence des auditoires est toujours allée croissante. Les jours de grande fête, c'était à ne plus trouver place dans un vaisseau qui contient à l'aise trois mille personnes. Ces fêtes avec le programme des exercices s'affichaient, il est vrai, suivant les usages lyonnais, aux portes de toutes les églises. L'œuvre sainte a recueilli une grande estime et une vraie sympathie, sans enthousiasme néanmoins. Ce n'est pas le tempérament local. Le Lyonnais nous a paru simple, bon, accueillant, mais calme et positif. Est-ce le moment de parler, à propos de nos fêtes, d'un accident qui aurait pu coûter la vie au premier vicaire? Le jour de l'adoration perpétuelle, qui coïncidait avec la cérémonie du Saint-Sacrement, M. l'abbé Molins transportait l'ostensoir au sommet du reposoir. Son pied touchait à la plate-forme établie au-dessus de l'orgue, lorsque l'échelle se déroba. Il demeura ainsi suspendu par le bras qui portait le Saint-Sacrement, à la crête mobile qui couronne le buffet de l'orgue. Elle devait céder cent fois. Il n'en fut rien, Dieu merci! et l'échelle put être replacée sous ses pieds. Tout le monde vit dans cette pré-

servation une sauvegarde paternelle de N.-S. Viendrai-je maintenant au confessionnal ? Un mot résumera tout : le bon Dieu nous a accordé la grâce d'y faire un bien inouï que lui seul saura jamais, et que nous n'eussions pas soupçonné être appelés à faire dans une aussi abondante mesure. N'était-ce pas le fruit des innombrables prières sollicitées, depuis de longs mois, dans maintes communautés ? A ce labeur béni des confessions nous avons consacré un temps considérable et des journées entières, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et depuis trois heures jusqu'à huit heures du soir. Cinq fois nous avons fait appel aux hommes. Ces réunions exclusives furent toujours nombreuses et recueillies. Des hommes y apparaissaient qu'on n'avait jamais vus à l'église. Nous en connaissons plusieurs qui faisaient chaque soir un trajet considérable, de Perrache, par exemple, c'est-à-dire qu'ils traversaient la ville dans toute sa longueur. Un pauvre ouvrier, qui encadre des tableaux, a voulu à tout prix nous en offrir un par reconnaissance.

On va me demander peut-être s'il ne s'est produit aucun incident regrettable, aucune scène de désordre ? Rien absolument. Pour se conformer aux coutumes des grandes églises de Lyon, une brigade de sergents de ville maintenait l'ordre aux jours de plus grande affluence. Son office a été des plus pacifiques. Nous a-t-on du moins surveillés? C'est probable. A plusieurs reprises on pouvait constater, du haut de la chaire, et disséminés dans l'auditoire, des hommes prenant des notes sur leurs carnets. Dans quel but ? nous l'ignorons. Aucun écho ne nous en est revenu. La piété a eu aussi ses plumes fidèles. On nous a cité deux jeunes filles, dont la mémoire est si heureuse, qu'elle peut reproduire mot pour mot, après quinze jours et plus, un discours entendu. Toutes les instructions des Pères se sont vues re-

cueillies de la sorte. Elles ne s'attendaient pas à tant d'honneur, les pauvrettes ! Dieu les grave dans les cœurs! Quel a été le nombre des communions ? nous ne le saurions dire pour les deux communions de femmes. L'*Echo de Fourvières*, dont je ne reproduis pas l'article, parce qu'il nous inspirerait peut-être un peu de vanité, à tous les trois, a écrit de celle des hommes : « Qu'il était beau le spectacle que donnèrent au ciel et à la terre ces cinq cents chrétiens et plus qui allèrent le jour de Pâques, sans ostentation comme sans respect humain, recevoir le Dieu des forts ! » Avant de sortir de l'église, un crucifix de famille, dû à de généreuses offrandes, fut distribué à chacun de ces vaillants soldats du Christ. Il leur redira au foyer, longtemps, je l'espère, les joies pures, les résolutions salutaires et les religieux souvenirs de ce temps béni. De la sorte la croix se trouvait plantée dans chaque demeure, si elle ne pouvait l'être sur une des places publiques. La bénédiction papale clôtura les exercices, avec beaucoup de solennité. Nous nous sentions redevables à Dieu d'inépuisables actions de grâces. Il avait daigné écarter de notre chemin des obstacles qui pouvaient se dresser insurmontables, vu le malheur des temps, notre qualité d'expulsés et la place assez honorable que la Mission s'était faite dans l'opinion publique. Pour bien moins nos maîtres ombrageux avaient joué au despote. La Vierge de Fourvières et sa sœur de l'Osier s'unissaient sans doute pour garder, l'une ses apôtres, l'autre ses enfants.

Ne quittons pas Lyon sans offrir nos sincères remercîments à l'excellente mère Thérèse, Supérieure des sœurs de l'Espérance. Elle nous a rendu fort aimablement tous les services de la charité la plus attentive et la plus fraternelle.

Je m'aperçois que j'oublie une petite aventure à la

note joyeuse, qui nous déride encore. Pourquoi l'omettre ? Elle ne se présente pas si souvent. Un matin donc, le sacristain dormait plus que de coutume. Le pauvre homme était fort excusable, écrasé qu'il était par le rude travail et les veilles que lui imposait la Mission. Nous voilà, vicaire et deux missionnaires, frappant à coups redoublés à la porte de la sacristie, dont la partie supérieure lui tient lieu d'habitation. Ce brave serviteur, ancien trappiste dispensé (je ne sais plus pour quelle raison, mais elle est bonne), est, disons-le en passant, l'homme du monde le plus naïf, le plus honnête et le plus serviable. Le voilà qui, surpris, revêt en hâte un paletot, lequel enveloppait toute sa personne, mais formait pour le moment la seule pièce de son costume. Il ouvre, trotte, sautille de ci de là, peut-être pas plus réveillé qu'il ne fallait, allume le bec de gaz et court à l'église. Nous lui faisons remarquer qu'il lui manque une partie notable de son vêtement. « Ce n'est rien, ce n'est rien, répond-il ; on n'y fera pas attention. » Et déjà il a ouvert la porte, devant laquelle s'impatientait un groupe de personnes ; il parcourt le vaisseau pour donner partout de la lumière. Il nous revient, ouvrant et fermant tous les tiroirs, et préparant les ornements. Pour un peu, il nous eût servi la messe en ce déshabillé, car il ne voulait pas nous faire perdre de temps. Nous étions en proie à un fou rire, impossible à imaginer. Vous pensez si l'on en causa joyeusement, à Saint-Bernard. Honni soit qui mal y pense ! Je jurerais que le pauvre homme n'a pas même commis une imperfection.

En sortant de Lyon, le P. Pichon achevait, à Saint-Baudille, la série des retraites pascales destinées à confirmer le bien des premiers travaux de la campagne apostolique. Entre temps, tandis que tous nous combat-

tions ainsi sur ses terres, nous apprenions que le Malin faisait incursion sur les nôtres. Dans la nuit du 19 au 20 mars, notre chère église de l'Osier devenait le théâtre d'une effraction sacrilège. A la faveur d'une affreuse tempête, on coupait de nuit la serrure de la porte latérale qui donne sur la place ; on en forçait l'entrée à l'aide de madriers et d'engins, abandonnés sur les lieux ; on brisait et dévalisait tous les troncs, dont plusieurs se retrouvaient plus tard dans les bois de Chantesse ; on essayait, mais vainement, de pénétrer dans la sacristie, dont la porte garde la marque des fortes pesées qu'elle a subies. Quels sont les auteurs de cette spoliation ? Les soupçons se sont portés sur des bohémiens de passage à Vinay, à l'occasion de la foire. Ces misérables étaient certainement étrangers, puisqu'ils ignoraient que l'on peut pénétrer dans la sacristie par la petite porte ordinaire de service, qui eût cédé au moindre effort. On avait vu un individu à mine suspecte rôder, la veille, autour des troncs. L'avis fut donné trop tard. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers minuit une bande de sept ou huit hommes provoqua, grâce aux aboiements d'un chien, un colloque assez peu parlementaire avec les habitants de la maison sise près la Croix-Perrin, à la jonction du chemin de l'Osier et de la route de Serres-Nerpol. Les passants irrités se plaignaient des importunités du chien, et son maître leur reprochait de troubler son repos à pareille heure. Vers les deux heures du matin, une repasseuse de l'Osier, demeurant sur la place, ayant allumé sa bougie pour se mettre au travail, entendit des pas nombreux se précipiter du côté de Vinay. Nos malfaiteurs durent craindre d'être surpris, à l'apparition de cette lumière, et s'enfuirent en hâte. Quoi qu'il en soit, les voleurs ont été volés ; à peine si les troncs, vidés récemment, pouvaient contenir deux ou trois francs,

en ce temps de chômage du pèlerinage. Ils n'ont pas même pensé à dépouiller l'autel de la Vierge de ses *ex-voto* d'or et d'argent. Quant au Saint-Sacrement, le tabernacle depuis deux ans reste vide et ouvert chaque nuit. On transporte tous les soirs la sainte réserve dans notre chapelle domestique; et vint-on à y pénétrer, il faudrait découvrir N. S. derrière la boiserie qui le cache.

Quelques jours encore de répit et nos ouvriers repartaient pour les premières communions, dont l'ère venait de s'ouvrir. Le P. Trotobas à la retraite de première communion de Vinay, ajoutait celle des Congréganistes, au commencement d'avril. Le P. Supérieur évangélisait les pensionnaires de la Visitation de Romans ; le P. Pays, les enfants de Cognin, de Saint-Pierre de Génébroz (Savoie), de Marcillole, Chirens, Coublevie, et les Préservées du Bon-Pasteur de Grenoble. Le P. Chatel exerçait le même apostolat à Notre-Dame de l'Osier, à Saint-Laurent de Grenoble, à Saint-Geoire et auprès des Congréganistes de Saint-Bruno de Voiron. Le P. Pichon paraissait successivement pour la même œuvre à Saint-Romans, Optevoz, Berlan, Saint-Joseph de Rivière, sans compter une retraite de Congrégation à Saint-Pierre de Voiron et une retraite pascale tardive à Brézin-le-Haut, à l'occasion de la réouverture de l'église fermée depuis longtemps par la préfecture. Le P. Monnet, après un sermon aux enfants de Marie de Monceau, prêchait à Serres-Nerpol, au pensionnat de la Visitation de Saint-Marcellin et à celui des Trinitaires de Voiron. Le P. Vassereau était l'apôtre de Saint-Bruno de Grenoble, de Saint-André-le-Gua et de Saint-Etienne de Crossey. Le P. Trotobas donnait une retraite d'ordination au grand séminaire de Brou (Ain) ; « excellente retraite, écrivait le Supérieur, solide pratique, prêchée avec beaucoup de

zèle et qui a porté des fruits. » Au retour, le même Père s'arrête à notre chère église de Saint-Bernard de Lyon, pour y parler de Marie un soir du mois de mai. Et, peu de temps après, nous le voyons à Saint-André de Vienne pour une première communion et une retraite de congrégation, et au pensionnat de Sainte-Ursule de Grenoble. Le P. Supérieur prenait la route de Bordeaux, sur l'invitation de la bonne Mère de Caupenne, supérieure du pensionnat de Lorette. Ce terrain lui était déjà connu. Il est de ceux qu'on revoit toujours avec le plus vrai plaisir et l'édification la plus douce. L'établissement de la rue de Saintonge est une oasis charmante, où s'ébattent joyeusement cent cinquante jeunes filles, tenues admirablement au triple point de vue de l'instruction, de la vertu et de l'éducation. Ces chères et délicieuses enfants, pleines de cœur et d'intelligence, ont correspondu avec beaucoup de docilité et de générosité aux grâces de la retraite. Que le bon Maître les garde toujours aussi bonnes, pour la consolation de leurs si dévouées et infatigables maîtresses ! Vous aviez bien voulu, Très Révérend Père, permettre un si long voyage pour une si courte halte; je devais jouir du bonheur de vivre quelques jours auprès du chef vénéré de la famille, laissez-moi vous en offrir mes filiales actions de grâces. J'allais goûter aussi la faveur de revoir Martillac, ne fût-ce que pour quelques heures. Il y a sept ans, j'y accompagnais, à pareille époque, notre si saint et si aimé P. Berne. Que de soins affectueux il y reçut, soins que l'Osier n'oubliera jamais ! Mais que de changements opérés depuis lors ! Bien des tombes s'y sont ouvertes. Que de saintes existences disparues, qui dorment dans ce champ du repos, sous les grands arbres de la solitude ! La Mère Saint-Bernard, le type le plus délicatement, le plus mélancoliquement bon qui se pût rencontrer, celle que tout Oblat appelait si

volontiers sa Mère ! La Mère Machet, si naïve et si perdue en Dieu, qu'on l'eût dit emportée au ciel pour un jour seulement ! La Mère Bonnat, si bonne de nom, de physionomie et de cœur, cette figure si fine et si expressive de la poésie et de l'amour angélique du Bon Dieu ! Le R. P. Antoine, Provincial du Canada, que nous avions possédé de trop courtes heures à l'Osier, quelques jours auparavant, et le R. P. Mac Grath, Supérieur de Lowell, de passage alors à Bordeaux, ne pouvaient se lasser d'admirer toutes les beautés de ce séjour vraiment enchanteur : cette île verdoyante avec sa fraîche et sinueuse ceinture, constellée de nénuphars, et qui se prête si bien aux évolutions d'une barque et aux caprices du rameur; ses bosquets, sa montagne aux fleurs d'or, ses corbeilles parfumées, ses grottes mystérieuses, sa ravissante chapelle gothique, où il fait si bon dire la sainte messe aux chants du rossignol; ces nombreux *ex-voto*, envoyés de tous les coins de la terre, avec inscriptions anglaises, espagnoles, tamoules, cafres, etc... Nos chers voyageurs américains ne tarissaient pas de louanges déclarant qu'ils ne connaissaient rien de semblable.

Mais je me suis bien attardé. Au lendemain de Martillac, le P. Supérieur prêchait, par une chaleur torride, à la Visitation de Montélimar, une neuvaine en l'honneur du Sacré-Cœur; puis, à quelques jours de là, deux retraites de première communion à Sainte-Ursule de Tullins et à la maison-mère du Saint-Sacrement de Romans. Enfin, pour clore comme elle a commencé la nomenclature de nos travaux, inscrivons la retraite du petit séminaire de Belley par le P. Pichon. Ajoutons, pour être complet, le séjour du P. Stéfanini au Calvaire, depuis un mois, pour suppléer, à l'œuvre si intéressante des Italiens, le R. P. Gallo absent. Ce cher P. Stéfanini, nous le savons, s'emploi avec beaucoup de zèle et de profit

au ministère de prédications et de confessions qui lui incombe. Ainsi chaque abeille de la ruche butine où Dieu l'envoie. Que le miel de ce laborieux et fécond apostolat soit doux, délicieux à son cœur !

Empruntons maintenant au journal de la maison, le souvenir de quelques visites plus notables au sanctuaire, et faisons remarquer que si les pèlerins n'affluent plus aussi nombreux qu'avant l'expulsion, cela tient en partie à la persuasion, où se trouvent beaucoup de personnes, que les Pères chassés ne sont pas rentrés à l'Osier. Aujourd'hui encore arrivait une lettre de Valence, sollicitant des renseignements à ce sujet et apportant une nouvelle preuve de cette affirmation. Nous mentionnerons d'abord le passage de Monseigneur, pour la confirmation du 10 avril. La cérémonie fut très pieuse. Sa Grandeur fut charmée des réponses vraiment satisfaisantes de nos enfants. Que le cher curé s'est senti alors dédommagé de ses labeurs! La veille, nous avions joui à loisir de l'intimité toute condescendante de notre évêque et recueilli sur ses lèvres mille détails fort intéressants sur les questions du jour et particulièrement sur les influences actuelles de la franc-maçonnerie, dont on sait que Mgr Fava a fait une étude approfondie. Que la Providence veille sur ses jours! Il n'y veille guère lui-même. Ces trois mois consécutifs de tournée pastorale, à deux et trois confirmations par jour, suffiraient à délabrer la santé la plus robuste.

Le 3 juin, pèlerinage d'une députation des cercles catholiques d'ouvriers de Grenoble, conduite par M. le vicomte Dugon, président du Comité, plusieurs autres membres du Comité et une vingtaine de dames patronnesses. Le 4, M. le chanoine Bégout, vicaire général de Valence, amenait en pèlerins les grands séminaristes de Romans, dont il est le Supérieur. Grand'messe; dîner

sous nos magnifiques ombrages; quête spontanée pour un *ex-voto* au sanctuaire; et, avant la bénédiction, quelques mots par le P. Supérieur qui devait, à la fin du mois, leur prêcher la retraite d'ordination. En somme, journée charmante de piété, d'entrain et de franche cordialité. Le 26 juin, c'était le tour des premiers communiants et des Congréganistes de l'externat Notre-Dame, annexe du petit séminaire du Rondeau de Grenoble. Le 17 juillet, le sanctuaire devenait le théâtre d'une fête bien touchante. Un cours de seize prêtres y célébrait le trentième anniversaire de son sacerdoce. Ils avaient sollicité ave cinstance quelques paroles d'édification. Elles leur furent adressées. Devaient-elles être autre chose que le souvenir des joies et des grandeurs de leur ordination, des travaux et des souffrances de leur apostolat ? Puissent ces chères et vénérées âmes sacerdotales, dont plusieurs nous honorent de leur sincère amitié, travailler longtemps encore dans le champ du père de famille, et que le soleil de leur vie ne disparaisse pas sous l'horizon, sans qu'elles aient eu la consolation de jouir de la résurrection religieuse, que tous les cœurs catholiques pressentent, sous les auspices du Sacré-Cœur ! Que de joies pour tous, mon Dieu ! quand nous pourrons chanter avec le Prophète : *Laqueus contritus est et nos liberati sumus!*

Un mot final sur la maison. La santé du P. Trotobas a été plusieurs fois éprouvée. Tout est passé, Dieu merci ! Il n'en est pas de même du P. Vassereau qui souffre de douleurs de tête constantes. C'est le fruit des missions et l'échange du bien fait aux âmes. Nous ne désespérons pourtant pas de voir l'efficacité des remèdes qui lui ont été conseillés et nous le souhaitons de tout notre cœur. Le F. Perrin alterne ses abonnements au rhumatisme. Le F. Pierre n'est pas toujours non plus

aussi vaillant que nous le désirerions. A part ces exceptions, la santé générale est satisfaisante. Les novices, pour s'habituer à tout sans doute, passent un peu, je crois, à tour de rôle, entre les mains de l'infirmier. Mais de chacune de ces misères, il convient de dire : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Leur âme paraît vaillante. Le R. P. Maître y veille, du reste, avec une sollicitude toute maternelle. Nous voudrions lui dire avec le prophète : *Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ.* Que l'ange des vocations vienne plus souvent frapper à sa porte ! c'est notre vœu le plus cher.

Daignez bénir, très Révérend et bien-aimé Père, notre chère communauté, personnes et œuvres, et agréer tous nos sentiments les plus respectueux et les plus filials en N. S. et Marie Immaculée.

A. Lavillardière, o. m. i.

VARIÉTÉS.

PELERINAGES.

PÈLERINAGE ANGLAIS A NOTRE-DAME DE LOURDES.

310 PÈLERINS. 21-24 MAI.

Sous ce titre, les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, numéro du 30 juin 1883, rendent compte d'un magnifique Pèlerinage organisé par le R. P. RING et auquel ont pris part plusieurs Pères et Frères convers.

Nous laissons la parole au rédacteur de Lourdes :

Les pèlerins anglais étaient plus de trois cents ; et l'on comptait parmi eux des hommes, comme le duc de Norfolk, lord Denbigh, lord Arundel, lord Herries ; de nobles dames, modèles de simplicité et de charité ; des convertis qui, pour embrasser le catholicisme, avaient sacrifié tous les biens de la fortune et les relations les plus chères. Ils étaient plus de trois cents, et ils venaient de toutes les possessions anglaises : de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Canada, des Indes. Ils étaient plus de trois cents, et ils représentaient *un million* d'associés, dont près de *cent mille* avaient envoyé leurs intentions écrites et qui tous demeuraient en union de prières et de communions avec les pèlerins. Le Cardinal-Archevêque de Westminster avait approuvé et béni leur pèlerinage et, pendant leur séjour à Lourdes, Son Eminence leur envoyait sa bénédiction, après avoir offert pour eux le saint sacrifice de la messe.

Aussi lorsque, présidés par le R. P. Ring, provincial des

Oblats de Marie-Immaculée, ils montèrent pour la première fois en procession vers la Basilique, sous la riche bannière de saint George, portée par Sa Grâce le duc de Norfolk, un frémissement d'émotion passa dans l'âme des assistants, et des larmes coulèrent. Les cœurs, devançant l'heure si désirée, croyaient assister au réveil de l'Angleterre catholique et entrevoyaient le règne de Dieu apporté par ses flottes jusqu'aux extrémités du monde.

Les pèlerins anglais célébrèrent un *Triduum* de réparation et de supplications.

Chaque matin, ils communiaient, ils avaient un salut dans l'après-midi et, le soir, un exercice à la Grotte.

A leur calme dignité ils ajoutaient une exactitude qui ne se démentit pas un seul jour. Tous assistaient à tous les exercices, tous prenaient part à la prière et aux chants. Rien de plus beau que leur récitation du chapelet, le soir, à la Grotte et leur chant solennel et plaintif du *Miserere*, cierges allumés ; rien de plus touchant que leurs prières pour les malades devant les piscines : bras en croix, baisant la terre, ils semblaient inaccessibles à toute distraction comme à tout respect humain.

Le R. P. Ring leur parlait toujours, il leur parlait avec une liberté tout apostolique : ils l'écoutaient avec cette respectueuse déférence qui est une des forces de la Grande-Bretagne.

Ils étaient une élite.

La veille de leur départ, ils se trouvaient réunis dans la Basilique pour leur dernier salut ; deux tables étaient recouvertes d'*ex-voto* et de lettres ou pétitions. Ils se distribuèrent les pétitions, les lettres ou les *ex-voto*, les portèrent en procession, avec bannières, à la Grotte et les déposèrent sur l'autel.

Ils firent, le soir, leur unique procession aux flambeaux : c'était la prière triomphante, après l'expiation et la supplication.

Le lendemain, ils communièrent une dernière fois à la Grotte et y reçurent la bénédiction du Très Saint Sacrement. Que de généreuses résolutions montèrent vers la Vierge !

Le R. P. Ring proposa aux pèlerins de réciter chaque jour le chapelet jusqu'au Mois de Marie de l'année prochaine : tous levèrent la main. Le recueillement devint complet ; on sentait que ces pèlerins embrassaient dans une prière encore plus fervente des familles entières et une grande nation.

Graves, le chapelet à la main, ils s'arrachèrent enfin à la Grotte, mais pour baigner encore leurs malades, pour prier encore devant les piscines, à genoux, les bras en croix, en présence des nombreux pèlerinages qu'avait attirés la solennité de la Fête-Dieu et qui ne se lassaient point d'admirer cette piété simple et grande.

Les pèlerins anglais ont laissé à Notre-Dame de Lourdes leur magnifique bannière de saint George ; tous lui ont dit : « Au revoir » et ont émis le vœu que leur prochain pèlerinage durât au moins huit jours.

On croit pouvoir assurer que des guérisons ont été obtenues ; mais elles sont peu de chose comparées à l'effet moral que le pèlerinage a produit sur toute l'Angleterre et qui va grandissant. L'Angleterre est venue reconnaître à Lourdes Marie pour sa Reine Immaculée : Notre-Dame de Lourdes hâtera le moment où l'Angleterre redeviendra, selon le vœu des pèlerins, un des plus brillants joyaux de la couronne de la Sainte Eglise.

LES PÈLERINS DE TOURS A MONTMARTRE.

Sous ce titre, on lit dans la *Semaine religieuse* de Tours du 21 juillet :

Mardi 10 juillet, une députation du diocèse, sous la direction du bon Père Voirin, se rendait au sanctuaire de Montmartre pour porter au Cœur de Jésus son tribut annuel d'hommages et de réparations.

Des liens étroits unissent depuis longtemps la ville de saint Martin à l'Œuvre du Vœu national. N'est-ce pas près du tombeau du Thaumaturge des Gaules que, par une dispo-

sition admirable de la Providence, les deux apôtres principaux du Sacré-Cœur, à Montmartre, sont venus recevoir leur consécration pour cette grande œuvre, la merveille de notre siècle? Le souvenir de l'illustre cardinal, notre ancien archevêque, celui du R. P. Rey, le chapelain de saint Martin, sont toujours chers aux cœurs catholiques de la Touraine; et, cette année encore, nous avons pu juger par nous-mêmes que, malgré des préoccupations multiples et d'incessants labeurs, ni l'un ni l'autre n'ont oublié le tombeau et les enfants du grand évêque de Tours.

Dès notre arrivée à Paris, bon nombre de pèlerins s'empressèrent tout d'abord de gravir la sainte montagne pour aller saluer le Sacré-Cœur, et recommander leurs intentions à l'adoration nocturne, à laquelle quelques-uns d'entre eux eurent le bonheur de prendre part. A huit heures du matin, nous étions réunis dans la crypte de la basilique à la chapelle Saint-Martin, élevée en partie par les offrandes de la Touraine, et dans laquelle pour la première fois il y a un an, a été offert l'auguste sacrifice. Le R. P. Voirin célébra la sainte messe, tandis que le chant des cantiques : *O saint Pontife!* et *Pitié, mon Dieu*, faisait monter à la fois vers le Cœur de Jésus et notre père saint Martin, l'expression fidèle des sentiments de piété qui animaient tous les cœurs. Sans compter avec la fatigue des jours précédents, le R. P. Rey daigna souhaiter lui-même la bienvenue à ses chers Tourangeaux, et, pendant plus d'une demi-heure, il nous tint sous le charme de cette parole que les fidèles du diocèse aimaient autrefois à entendre. Commentant ces paroles du psaume : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai point confondu », il rappelle les motifs d'espérance que le Sacré-Cœur fait briller en ce moment pour nous. Ne célébrons-nous pas l'Octave de l'Ordination et de la Translation du pontife qui fut la lumière des Gaules et le précurseur du règne de Dieu dans notre pays? Notre pèlerinage ne s'accomplit-il pas dans l'Octave de cette fête de la Dédicace qui, en nous rappelant les gloires de la basilique Martinienne, nous montre dans l'avenir les gloires

de celle du Sacré-Cœur, nous invitant aussi à élever dans nos âmes un temple digne de Dieu? Enfin, par une coïncidence remarquable, le diocèse de Paris célèbre en ce jour la fête de saint Benoît, le législateur des moines en Occident, et la copie parfaite du moine de Ligugé et de Marmoutier, pour lequel il avait la plus profonde vénération. Au Mont-Cassin, le premier autel élevé par saint Benoît fut dédié à saint Martin, et dans chacun de ses monastères, il voulait qu'il eût toujours une place d'honneur.

Le Révérend Père termine par un trait charmant où la puissance du Thaumaturge éclate dans la guérison du fils d'un roi hérétique, à la condition que le père abjure ses erreurs. A l'heure actuelle, que de malades, surtout dans l'ordre spirituel, auraient besoin de guérison ! Saint Martin la leur obtiendra du Sacré-Cœur, et c'est pour ce motif que nous sommes venus nous prosterner sur la montagne et dans la basilique de la Réparation nationale.

Après cette chaleureuse et touchante allocution, la procession s'organise et, sous la conduite de la bannière de saint Martin, apportée de Tours pour la circonstance, suit lentement les longues allées de la crypte, la chapelle des morts où le saint archevêque de Paris a désigné l'endroit de sa sépulture, et remonte ensuite dans la basilique, où le R. P. Voirin procède à la bénédiction solennelle d'une pierre du sanctuaire, offerte comme souvenir du pèlerinage.

Le lendemain nous voyait réunis de nouveau aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires, que nous venions prier de bénir nos résolutions et de les présenter elle-même au Cœur sacré de son divin Fils. La communion fut nombreuse et recueillie, et ce ne fut qu'à regret que nous quittâmes ce sanctuaire privilégié, où l'on se plaît à respirer le parfum de la plus tendre piété.

Cette seconde journée devait être couronnée par une dernière et bien douce consolation. Le vénéré cardinal, ayant appris notre présence à Paris, avait témoigné le désir de recevoir quelques représentants du pèlerinage pour les bénir au nom de tous. La bonté avec laquelle Sa Grandeur nous ac-

cueillit, l'accent de cette parole si remplie de force et de suavité nous rappelait notre bien-aimé pasteur d'il y a treize ans, dont les travaux apostoliques n'ont pu altérer la verte vieillesse. L'intérêt de cette grande âme pour l'Œuvre de Saint-Martin et pour la santé de son vénérable successeur, nous ont montré que son Eminence se préoccupe toujours du bien spirituel du son ancien diocèse.

Tous les souvenirs de cet heureux pèlerinage nous serviront de puissant encouragement au milieu des tristesses du présent, et ici désormais, en allant prier devant le tombeau de notre grand Thaumaturge, nous aimerons à nous rappeler de si douces émotions, et à retourner par la pensée, au sanctuaire béni de Montmartre, pour demander à Notre-Seigneur, par l'entremise de saint Martin, de protéger notre France, nos pontifes, nos prêtres, et de nous rendre de plus en plus dignes des effusions de son Cœur divin.

J.-B. F.

Une Allocution de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris a MM. les Membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Sous ce titre on lit dans la *Semaine religieuse* de Paris du 11 avril 1883 :

Le Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul raconte la visite que fit S. Em. le Cardinal-Archevêque aux membres des Conférences, pour leur annoncer que le Souverain Pontife avait daigné proclamer saint Vincent de Paul patron de toutes les œuvres de charité établies en France.

Nos confrères étaient réunis dans la grande salle de l'Institut catholique et la séance allait commencer, lorsque, heureuse surprise ! on annonce l'arrivée du Cardinal Guibert. Son Eminence fait son entrée, accompagnée de M. l'abbé Reulet, chanoine, son secrétaire particulier, et de M. le Président général : toute la salle se lève et s'incline avec émotion et respect sous la bénédiction du vénérable cardinal. Son Eminence s'adressant alors à l'assistance s'exprime en ces termes :

« Mes chers Messieurs,

« Je me demandais comment je pouvais faire pour passer quelques moments au milieu de vous, à l'occasion de la grande fête que vous célébrez : je me suis trouvé, il est vrai, au milieu de vous à la cathédrale, j'ai été très heureux de voir cette grande et grave assemblée : il y a peu d'assemblées, de quelque nature qu'elles soient, politiques, scientifiques, littéraires, qui présentent le spectacle dont nous étions témoins dimanche dernier. Cependant je me disais : si je pouvais leur adresser quelques paroles; verser mon cœur dans le leur ? Je ne le pouvais dans la vaste nef de Notre-Dame : je n'ai plus la force, la vigueur, que j'avais, il y a quarante ans, quand je commençais à m'occuper des Conférences. Il y a longtemps, vous le voyez.

« D'un autre côté, je ne pouvais aller dans les réunions, à vos repas par exemple. Les cardinaux sont censés avoir des corps spirituels. (*Sourires.*)

« Je me disais : je laisserai donc partir tous ces Messieurs ? Il y en a que j'ai le bonheur de voir fréquemment ; mais ces Belges, ces Suisses, ces Italiens, ces Allemands, ces Anglais, ce serait pour moi une grande joie de les voir au moins une fois de près, et voilà qu'une occasion se présente.

« Vous avez été informés que j'ai demandé, dans ces derniers temps, avec mes vénérables collègues, les évêques de France, que le Saint-Siège voulût bien accorder à saint Vincent de Paul, votre patron, le privilège qu'il a accordé déjà à saint Thomas en un autre ordre d'idées, et déclarer saint Vincent de Paul patron de toutes les œuvres et associations charitables de France. Avant d'adresser notre demande officielle au Saint-Siège, j'avais voulu sonder l'opinion du Saint-Père, parce que, dans l'Eglise, il ne faut pas commettre d'indiscrétion. Je voulais savoir si cette demande ne serait pas exorbitante ni contraire à la sagesse que l'Eglise professe.

« On m'a répondu qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion, surtout en bornant le vœu à la France. S'il y a d'autres pays

qui veulent avoir saint Vincent de Paul pour patron des œuvres, ils pourront le demander.

« Je ne croyais pas que cette affaire pût recevoir sa solution aussi rapidement : ces suppliques passent d'habitude par la filière des Congrégations. »

Son Éminence explique à l'assemblée comment Sa Sainteté, désirant être agréable à notre Société, a fait appeler le cardinal Bartolini, lui a témoigné le désir de ne pas attendre les assemblées de la Congrégation, mais de décider Elle-même, *proprio motu*, sur un prompt rapport. De son côté, S. Em. le cardinal Bartolini s'est hâté de faire part de cette décision, pour qu'elle arrivât au moment où les membres de la Société seraient encore réunis. S. Em. le cardinal Guibert donne alors lecture de la dépêche reçue par lui la veille. Nous avons publié cette dépêche.

« Vous le voyez, continue Son Eminence, tout est venu à propos. Cette faveur tombe du ciel au moment opportun. C'est un grand encouragement pour les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul.

« Je n'ai pas assisté aux commencements de votre Société, mais j'ai assisté à ses premiers développements.

« Quand je fus nommé évêque de Viviers, il y a quarante et un ans, les Conférences s'établissaient dans les diocèses envìronnants, ceux de Lyon, Valence, Nîmes, Avignon et aussi dans celui de Viviers. Il y avait à peine deux ou trois ans que j'étais évêque, quand les présidents des Conférences de Valence et le président de celle de Tournon vinrent chez moi et me dirent :

« — Monseigneur, nos Conférences marchent bien ; cependant nous voudrions donner plus d'élan à l'esprit de charité. Nous sentons pour cela le besoin de nous recueillir, de faire une retraite de trois ou quatre jours afin de nous renouveler dans l'esprit de foi et de charité. »

« Cette demande me surprit un peu et m'édifia beaucoup.

« — Vous avez, continuèrent-ils, le plus grand seminaire qui soit en France. »

« En effet, ce séminaire, construit avant la Révolution pour

les États du Languedoc, est magnifique; il est plus grand que le séminaire Saint-Sulpice. Je pouvais y recevoir deux cent cinquante élèves avec une cellule pour chacun.

« Je réfléchis un peu; il me semblait que cette pensée venait de Dieu, et je crus devoir la favoriser. — Mais, leur dis-je, êtes-vous sûrs d'avoir un nombre convenable ? Puis, les membres de vos Conférences sont-ils assez avancés dans la vie spirituelle pour rester trois ou quatre jours renfermés ?

« — Oui, oui, dirent-ils, nous avons consulté plusieurs de nos confrères, ils sont bien disposés.

« Au jour fixé, nous avons eu cent cinquante retraitants, et moi qui avais craint qu'ils ne fussent pas assez nombreux ! Oui, nous avons eu cent cinquante membres des Conférences. Je suis allé moi-même au séminaire passer le temps de la retraite. Il y avait la méditation le matin, une conférence à dix heures. Dans l'après-midi, une seconde conférence ; puis le soir, sermon et salut, comme pour les retraites des prêtres dans les séminaires.

« Mais ce fait était insolite et le gouvernement craignit qu'il n'y eût quelque chose de politique là-dessous. (*Sourires*). Le ministre m'écrivit à ce sujet. Je lui répondis et lui envoyai des explications.

« — Si c'est ainsi, dit-il, vous pouvez continuer. » (*Nouveaux sourires.*)

« L'année d'après, nous avons eu deux cents membres ; nous sommes allés jusqu'à deux cent cinquante. Je crois que cela continue aujourd'hui de la même manière à Viviers.

« Ce sont les premières retraites organisées dans la Société de Saint-Vincent de Paul. »

Le Cardinal raconte ici en un langage tout à la fois grave et familier comment ces premiers retraitants avaient cru devoir, en esprit de pénitence, s'abstenir de fumer et comment, l'année suivante, il leur donna cette autorisation pour le temps de la promenade dans les belles allées du parc.

« C'est assez vous dire, poursuit Son Eminence, que je suis très attaché aux Conférences et que j'ai toujours eu pour elles une grande affection.

« J'ai remercié la Providence d'avoir inspiré à cinq ou six jeunes gens, dont les noms sont conservés dans notre histoire, d'aller visiter et secourir les pauvres. Voilà la naissance sans pompe, l'inauguration sans emphase d'une grande œuvre qui aujourd'hui étend ses rameaux sur le monde entier.

« Toutes les grandes œuvres commencent de cette manière. C'est la façon de procéder de la Providence. Voyez la Propagation de la Foi. Après la Révolution et les guerres de l'Empire, les missions comptaient à peine quelques prêtres dans les pays étrangers. Il restait seulement quelques vieux missionnaires. C'est une pauvre fille de Lyon, qui a créé la Propagation de la Foi. Jamais l'évangélisation n'a été exercée avec plus de zèle et sur une échelle plus étendue qu'aujourd'hui. L'Œuvre recueille six ou sept millions pour soutenir les missionnaires.

« De même, pour votre œuvre : elle a été implantée par quelques jeunes gens, particulièrement par Ozanam, dont le nom restera en vénération parmi nous. Aujourd'hui, elle s'étend dans le monde entier et vos Conférences s'élèvent au nombre de quatre mille. »

Puis, recherchant dans le développement de la Société de Saint-Vincent de Paul les desseins secrets de la Providence :

« Autrefois, dit Son Eminence, il y avait dans le monde beaucoup d'esprits qui aimaient à s'occuper des hautes questions scientifiques. C'était le temps de saint Thomas d'Aquin, le temps de la grande philosophie. Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques esprits qui aiment à s'élever dans ces régions. En général, les esprits sont descendus à un niveau inférieur. On ne comprend guère que les choses qui se voient avec les yeux, qui se palpent avec les mains ; la beauté de la doctrine chrétienne est peu comprise.

« Mais il y a encore quelque chose qu'on comprend, c'est la bonté et les saintes œuvres. Parlez au peuple de la doctrine, il ne la saisit pas : allez visiter les pauvres, les soulager: cela, il le comprend. Vous donnerez des bons de pain à quelqu'un qui a faim, une pièce de monnaie à un indigent : cela, il le conçoit. Il faut donc aujourd'hui développer cette in-

fluence de la charité chrétienne. C'est par les œuvres que nous convaincrons le monde de la vérité de la religion ; c'est par les saintes œuvres que nous parviendrons à vaincre les hostilités. Il ne faut pas s'effrayer de la persécution, parce que les sophistes qui veulent perdre la religion et l'Eglise n'ont rien à mettre à la place. Ils s'imaginent qu'avec quelques formules de grammaire (*sourires*), des nomenclatures de géographie, ils vont faire un peuple bon. Grande illusion, Messieurs ; il n'y a que la religion qui puisse inspirer les sentiments de fraternité, d'amour et de respect. La grande erreur des hommes dont je vous parle est d'attribuer à ce qu'ils appellent la science — Dieu sait quelle science ! — une influence moralisatrice. Cela n'est pas ; c'est contredit par l'expérience. Les lois ne sont pas suffisantes ; les lois sont très respectables et doivent être observées ; mais, encore une fois, elles ne sont pas suffisantes pour maintenir l'ordre dans la société. Il faut un supplément, c'est la religion qui est le supplément nécessaire à l'insuffisance, à l'impuissance des lois.

« Voilà la mission qui vous a été donnée : c'est de répandre les œuvres de charité, de les provoquer, avec cet esprit chrétien qui vous anime. Ne nous décourageons pas ; soyez-en sûrs, la victoire restera à la charité chrétienne. (*Applaudissements.*)

« Je ne sais, Messieurs, si je vous empêche de vaquer aux autres affaires qui sont dans votre programme. (*Non, non !*) Je remercie toujours la Providence et le Pape de m'avoir donné l'occasion de vous faire une petite visite. » (*Vifs applaudissements.*)

Son Eminence donne ensuite sa bénédiction à nos confrères prosternés à ses pieds ; avant de se retirer, reprenant la parole :

« Laissez-moi encore, mes chers Messieurs, vous faire une recommandation. Il faut multiplier les Conférences ; il faut que cette multiplication soit l'objet de votre zèle. Je dis cela surtout aux membres étrangers. Les Conférences sont déjà nombreuses en Italie, en Angleterre, en Irlande, en Améri-

que ; c'est surtout dans ces pays que je voudrais les voir s'accroître encore. C'est là une preuve de la bonté de la religion chrétienne ; c'est là une prédication des plus éloquentes. Quand on verra dans les pays infidèles ou hérétiques, quand on verra les catholiques s'occuper avec zèle, dévouement et désintéressement, des œuvres de charité, on dira : voilà la meilleure des religions, la meilleure des prédications !

« Je viens de citer l'Angleterre. J'ai dit quelquefois sur elle une chose que je ne crains pas de répéter ici. On ne m'accusera pas, je l'espère, de n'être pas Français. J'ai dit que si l'Angleterre redevient catholique, aucun peuple ne pourra lui contester la royauté de l'univers. Ce peuple est un peuple solide, qui n'a pas, il est vrai, la même vivacité que nous (*Hilarité*), mais il possède le bon sens et la raison. C'est un grand peuple.

« Enfin laissez-moi me recommander à vos prières (*Mouvement*). Me voilà à la fin de ma carrière ; j'ai quarante ans passés d'épiscopat. Il faut que je me prépare à rendre compte de ce long ministère. J'ai donc grand besoin que vous priiez pour moi. » (*Applaudissements.*)

CIRCULAIRE

DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

La circulaire que nous publions ici est un grave document qui nous initie aux consolants progrès de nos missions en Amérique. Sa place eût été en toute convenance à la première page de ce numéro; mais, par suite des nécessités administratives, l'heure de la produire vient seulement de sonner. Nous nous hâtons de l'insérer, afin que la Congrégation tout entière soit mise sans retard au courant des événements qui l'ont motivée. Chacun entendra avec respect et avec une sainte joie la parole du chef de notre famille religieuse.

Paris, le 5 mai 1883.

A nos bien chers Pères et Frères du Canada, des États-Unis et du Rio-Grande.

Nos bien chers Pères et Frères,

Depuis longtemps nous nous préoccupions de la pensée d'étendre nos œuvres dans les États-Unis et nous cherchions, d'autre part, le moyen de donner plus de vie à notre Mission du Rio-Grande, trop restreinte pour se suffire à elle-même et trop éloignée de nous pour recevoir directement notre action.

Il nous a semblé que le moment était venu de résoudre les deux questions ensemble et, dans une certaine mesure, l'une par l'autre.

Nos établissements du Canada sont, grâce à Dieu, nombreux et prospères. De ce côté-là, nous ne voyons pas de né-

cessité de nous étendre; le progrès, pour nous, doit consister désormais à nous maintenir et à nous fortifier dans nos positions, à perfectionner nos œuvres et à accroître notre influence; à recruter des sujets dans ce but, aussi bien que pour répondre aux besoins des églises canadiennes, quelque part qu'elles se trouvent, et aux demandes des Missions du Nord.

Déjà, la province du Canada, semblable à une ruche frémissante d'activité, sentait le besoin d'essaimer; elle songeait à fonder, ici et là dans les États-Unis, divers établissements de Missions; elle demandait notamment l'autorisation d'y créer un noviciat, afin de recruter sur place des sujets de langue anglaise, tant pour ses propres œuvres que pour celles du *Far* et du *North-West*; elle constatait que depuis plusieurs années un grand mouvement religieux s'opérait dans ce pays, tant de la part des populations catholiques, accrues chaque jour dans des proportions considérables par l'émigration européenne, que de la part du clergé séculier ou régulier, empressé de répondre à leur appel; elle constatait que, venus des premiers en Amérique et jouissant en Canada d'une considération enviée et enviable, nous nous étions cependant laissé devancer et longuement distancer aux États-Unis; elle constatait que la disposition de plus en plus accusée des évêques, dans les États, était de congédier les étrangers et de se suffire avec le clergé diocésain, auquel cependant on consentait encore à adjoindre le clergé régulier; elle prévoyait que, par suite de cette disposition, si l'occasion de s'établir avantageusement n'était pas complètement perdue, elle s'éloignait tous les jours davantage, surtout dans les régions de l'Est; et en conséquence elle se préparait à franchir une fois de plus la frontière.

Tels étaient hier l'état et les dispositions de notre province du Canada. La vie, accumulée dans nos établissements de Montréal, de Québec, d'Ottawa et de Hull, était sur le point de faire irruption. Nous ne parlons pas des autres maisons, où il ne peut pas être question d'exubérance, parce que l'étendue de leur action n'a pas d'autre mesure que l'étendue de leur pouvoir et de leurs moyens. A Ottawa, le collège, de-

venu trop étroit, obtenait l'autorisation de s'agrandir ; le scolasticat, aussi nombreux que celui d'Inchicore, était, par décision de l'autorité, séparé en principe du collège, pour vivre de sa vie propre ; le noviciat et le juniorat nous inspiraient et continuent de nous inspirer les plus belles espérances. De cet état prospère nous rendons grâces à Dieu, et nous félicitons tous ceux qui y ont contribué.

Nous n'avons pas compté à l'actif de la province canadienne les trois établissements qu'elle possède depuis longtemps dans les États-Unis ; on en comprendra bientôt la raison, si déjà on ne l'a devinée. Il suffit de dire en ce moment qu'à elle seule, la maison de Lowell a presque assez de vie pour animer toute une province, et que celles de Plattsburg et de Buffalo sont en situation de se développer sans mesure.

Sans sortir des États-Unis, si nous portons maintenant nos regards sur les bords du Rio-Grande, qu'y voyons-nous ?

Nous y voyons une Mission extrêmement intéressante ; d'autant plus intéressante, que depuis trente ans nos Pères y font le bien, sans bruit, à force de dévouement et d'abnégation ; d'autant plus intéressante, que bon nombre d'entre eux sont tombés sur ce champ de bataille, y faisant le sacrifice de leur vie à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes ; ils sont tous morts en héros ; nous n'en connaissons pas un seul qui se soit éteint tranquillement dans son lit, de mort naturelle ; car nous n'appelons pas mort naturelle ce genre de martyre qui est propre à la contrée et qui tient le Missionnaire dans un état perpétuel d'immolation, la mort par la fièvre jaune. Ces vaillants ont honoré leur drapeau, et le drapeau ainsi honoré ne peut plus quitter le pays.

Nous avions en effet un instant douté de nous-mêmes ; nous nous étions demandé, vu le petit nombre de nos ouvriers évangéliques, vu les difficultés de tous genres qu'ils rencontraient dans leur ministère et qui semblaient leur fermer l'avenir, si c'était bien la volonté de Dieu que nous fussions plus longtemps détenus dans cette étroite prison.

La volonté de Dieu s'est exprimée avec éclat. Après six ans de négociations avec diverses sociétés religieuses, il ne s'est

trouvé personne pour prendre notre succession, et si cela prouve que la Mission n'est pas enviable, cela prouve aussi que le courage de nos Pères est au-dessus de tout éloge. Tous, ils protestaient ; non certes ! par amour de leurs aises ou de la gloire ; nulle part ces deux choses ne font plus complètement défaut que sur les rives du Rio-Grande, mais par une sainte obstination à poursuivre le bien commencé, et par quelque inspiration secrète, peut-être, qu'enfin ils allaient voir mûrir une moisson que depuis trente ans ils arrosent de leurs sueurs.

Nos morts eux-mêmes se sont levés. Ce n'est point une fiction. Au moment décisif de la crise, alors que nous envoyions dans cette Mission un Visiteur avec plein pouvoir de prononcer sur cette question de vie ou de mort, les ossements du P. Kéralum, ce martyr de la charité, ce martyr du devoir que rien n'arrêtait, que rien ne décourageait et qui avait acquis tant de puissance par l'ascendant de sa sainteté, sont sortis, après dix ans, de leur retraite inconnue, blanchis par le temps, rongés par les bêtes de la forêt ; et à côté d'eux, on a retrouvé le calice et la pierre d'autel, la boîte aux hosties et l'ampoule du sacrifice. C'était pour nous dire, au nom de tous les anciens, de ne point les abandonner ; pour nous dire que la cause pour laquelle ils avaient travaillé et succombé était encore la même ; que, comme leurs devanciers, les survivants du Rio-Grande avaient deux devoirs à remplir : offrir le sacrifice de la messe et le sacrifice de leur vie ; que leurs sueurs n'étaient pas plus précieuses que le sang de Jésus-Christ, et que, si le sang de Jésus-Christ devait, à la fin, triompher, ils ne manqueraient pas d'être associés à ce triomphe.

En même temps que ces expressions de la volonté divine, le R. P. Visiteur en recueillait d'autres ; il voyait le bien réellement accompli, nonobstant les apparences contraires, et celui qu'il était possible d'accomplir dans des conditions meilleures ; il voyait l'attachement profond de la population à ses Missionnaires, aussi bien que l'estime dont ils jouissaient auprès du clergé et des évêques ; l'un de ceux-ci, bien loin

d'admettre qu'ils eussent des raisons de quitter le pays, faisait auprès de nous instances sur instances pour les faire entrer dans son diocèse et dans sa ville épiscopale.

En conséquence, nous avons résolu de nous maintenir dans la Mission du Rio-Grande et de chercher désormais à l'étendre au lieu de la supprimer. Le plus grand mal, en effet, de cette Mission, est d'être si restreinte : restreinte géographiquement, restreinte numériquement, restreinte, pouvons-nous dire, spécifiquement, n'ayant en quelque sorte qu'un genre de ministère, très ingrat et très pénible, celui des Ranchos ; pas de grands centres ; pas de ces grandes scènes de la vie chrétienne que l'on rencontre partout ailleurs : pas de missions, à moins de sortir du vicariat apostolique ; pas même de ces consolations qu'on goûte en pays sauvages, de convertir et de baptiser des infidèles et de former de ces petites chrétientés, naïves et ferventes, qui font revivre en plein dix-neuvième siècle les temps de la primitive Eglise : toujours en présence de chrétiens dégénérés, qui conservent, il est vrai, les convictions de la foi comme un héritage de famille, mais qui se soucient fort peu d'y conformer leurs actes.

Le remède à ce mal, il nous a semblé qu'il nous était providentiellement offert dans la nécessité, exposée plus haut, de nous étendre aux Etats-Unis ; et c'est pourquoi nous vous annoncions en commençant, que les deux questions, objet de notre sollicitude, se résolvaient en même temps et l'une par l'autre.

Pour ces raisons, après avoir pris l'avis de notre conseil, qui a été unanime sur l'opportunité de la mesure proposée ; après en avoir conféré avec le R. P. Provincial du Canada, nous avons résolu de créer une nouvelle Province aux États-Unis.

Cette province comprendra les trois maisons que la province du Canada possédait jusqu'à ce jour dans les Etats, savoir : Lowell, Buffalo et Plattsburg ; elle comprendra, en outre, toutes les maisons ou résidences de la Mission du Rio-Grande, savoir : Brownsville, Rio-Grande City, Roma et

Agualeguas. Nous espérons que Dieu bénira cette nouvelle création et que d'autres fondations viendront bientôt prouver qu'elle était dans les desseins de Dieu.

Nous avons constitué comme il suit la nouvelle province :

Provincial : le R. P. Mac-Grath ;

Consulteurs ordinaires : premier : le R. P. Tortel, transféré de la province du Canada à celle des États-Unis; deuxième: le R. P. Garin ;

Consulteurs extraordinaires : premier : le R. P. Olivier, de la Mission du Rio-Grande ; deuxième : le R. P. Guillard ;

Procureur provincial et Admoniteur : le R. P. Tortel.

Les vides faits dans l'administration provinciale du Canada nous obligent de reconstituer le personnel de cette province comme il suit :

Provincial : le R. P. Antoine ;

Consulteurs ordinaires : premier : le R. P. Tabaret ; deuxième : le R. P. Lefebvre ;

Consulteurs extraordinaires : premier : le R. P. Mangin ; deuxième : le R. P. Bournigalle ;

Admoniteur : le R. P. Tabaret ;

Procureur provincial : le R. P. Provost.

Cette solution, qui a pour objet de satisfaire à un double intérêt, vous l'accueillerez, nos bien chers Pères et Frères, avec l'esprit religieux auquel vous nous avez habitué. Nous vous en avons fait connaître les motifs, non certes ! pour la justifier à vos yeux, c'eût été vous faire injure, mais pour vous faire entrer plus avant dans notre pensée et arriver ainsi plus sûrement à la réalisation de nos desseins. Sans préjudice pour nos œuvres du Canada, nous désirons que la Congrégation ait aux États-Unis un centre d'action et une administration autonome ; que la Mission du Texas, déjà comprise civilement dans les limites de la nouvelle province, s'absorbe en elle et vive de sa vie ; que, dans les conditions qui lui sont faites, la nouvelle province travaille avec une sainte ardeur à l'extension du règne de Dieu et de sa justice, et que le reste lui soit donné par surcroît.

Les deux provinces auront des intérêts distincts, mais non opposés; elles s'entr'aideront comme des sœurs sous le regard du père, qui dès aujourd'hui les considère avec complaisance et qui demeurera toujours avec elles. La province du Canada aura besoin de sujets américains, et la province des États-Unis, de sujets canadiens; elles auront donc intérêt à se proposer des échanges; d'ailleurs, le Supérieur général ayant toujours le droit de donner la première obédience au sortir du noviciat ou du scolasticat, la répartition des sujets se fera selon les besoins et selon les aptitudes, non selon les hasards de la naissance ou du domicile.

La nouvelle province est autorisée à créer un noviciat. Ce noviciat aura les sympathies de nos Pères canadiens, aussi bien que celui du Canada aura les sympathies de nos Pères américains; de part et d'autre on recrutera des sujets pour les deux, avec autant de zèle que d'impartialité.

En attendant que les États-Unis aient leur juniorat et leur scolasticat, le Canada ouvrira les deux établissements de ce genre aux sujets qui lui seront envoyés, moyennant une rétribution convenable; et ceux-ci seront traités absolument sur le même pied que les autres.

Après la charité et le zèle, nous vous recommandons, nos bien chers Pères et Frères, la vertu de patience. Le temps est un agent indispensable dans les événements de ce monde; c'est la trame sur laquelle se déroulent les œuvres de Dieu ici-bas et les œuvres de l'homme. Ce n'est donc pas demain que vous verrez, d'une part, cesser toutes vos difficultés, ni, d'autre part, se réaliser tous les succès auxquels vous êtes en droit de vous attendre; peut-être aucun de nous n'aura-t-il, de sa vie, sous ce double rapport, satisfaction pleine et entière. Cela ne doit pas ébranler votre foi, ni votre courage; ni refroidir votre zèle, ni ralentir votre action. Il n'appartient à aucun de nous, placé sous la loi de l'obéissance, de préjuger, dans un sens ou dans l'autre, le résultat d'une mesure prise par l'autorité supérieure; bien moins encore de faire dépendre sa conduite de l'adhésion de son jugement. Dans une armée, chaque soldat ne se propose que l'objectif qui lui

fait face : ainsi, et à plus forte raison, chacun de vous doit-il envisager son devoir personnel, s'en rapportant absolument, pour le reste, à la Direction générale et à la Providence de Dieu. Un zèle inquiet et remuant, impatient de voir le résultat attendu se produire, compromettrait sûrement le succès, en l'accusant de trop tarder ou de faire faillite.

Tous, au contraire, vous accueillerez avec gratitude le premier bienfait de la Providence divine ; vous y verrez un gage de bon vouloir plus grand que le bienfait lui-même ; vous coopérerez sans hésitation, sans réserve, sans retour sur vous-mêmes, à cette première grâce; et Dieu, qui a commencé l'œuvre avec le dessein sans doute de la conduire à terme, fera servir au bien le mal lui-même, le mal physique et la souffrance morale surtout; il fera converger au but les efforts désintéressés de chacun; vous ne chanterez peut-être pas la victoire, mais vous y aurez contribué; vous ne verrez peut-être pas le couronnement de l'édifice, mais vous y aurez apporté votre pierre; l'œuvre de Dieu s'achèvera, le règne du Christ s'établira, le temple de l'Esprit-Saint s'affermira : c'est la seule chose nécessaire et c'est notre invincible espérance : *Confidens hoc ipsum, quia Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.*

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, l'assurance de nos sentiments les plus dévoués,

FABRE, O. M. I.,
Sup. gén.

NOUVELLES DIVERSES

Nous avons enfin la joie d'annoncer à nos lecteurs que la vie de Mgr DE MAZENOD, notre vénéré Fondateur, écrite par le R. P. RAMBERT, vient de paraître.

Cette vie, qui a demandé plusieurs années de recherches et de labeurs, forme deux beaux volumes *in-octavo* de 1 520 pages ensemble. L'ouvrage sort des presses de M. Mame à Tours, et la typographie en est soignée comme tout ce qui vient de cette imprimerie célèbre.

Nous n'avons pas à analyser cette vie ; sa lecture offrira à tous les Oblats de Marie Immaculée le plus vif intérêt. Les citations ici ne sauraient être de mise. Chacun voudra connaître la vie de celui qui fut notre père à tous, et chaque maison de la Congrégation en gardera précieusement un exemplaire dans sa bibliothèque.

Nous nous bornons à dire, à titre de renseignement, que l'on peut se procurer les deux volumes chez le Procureur général de la Congrégation.

Cette vie est uniquement pour notre famille religieuse et n'est pas destinée au public.

— Une autre vie du Fondateur, sous un autre titre, avait déjà paru depuis un an ; ce sont deux volumes dus à la plume du regretté P. COOKE et destinés à rendre populaires parmi les catholiques de notre province britannique le nom et les œuvres de Mgr DE MAZENOD. On trouve dans les *Sketches of the life of* Mgr DE MAZENOD les traits les plus édifiants et l'historique des développements de notre Congrégation en Angleterre et dans les pays étrangers.

Ces deux vies, écrites, l'une en français, l'autre en anglais, se complètent l'une l'autre, et nous avons attendu pour parler de la seconde que la vie en français eût paru.

Les *Sketches* se trouvent chez nos pères de Tower-Hill.

— Le R. P. Ring a été nommé Provincial de la province britannique en remplacement du R. P. Gubbins, arrivé au terme de ses six ans d'exercice. Le R. P. Gubbins a été nommé maître des novices et supérieur de Belmont-House.

Nous apprenons que, par un rescrit adressé au Supérieur général, le souverain Pontife Léon XIII a bien voulu accorder, à la demande de notre très révérend Père, des indulgences aux bienfaiteurs de nos Juniorats ainsi qu'à tous les fidèles qui, par un motif de foi, veulent bien s'occuper des vocations d'enfants et de jeunes gens dans notre Congrégation. Cette haute faveur sera certainement un encouragement bien précieux, et pour les fidèles, amis de nos œuvres, et pour nos Pères.

Nous attendrons, pour le publier, d'avoir reçu le texte de ce rescrit.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Onze missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée viennent de partir pour les destinations suivantes :

Le 8 juillet, se sont embarqués à Marseille, pour le vicariat de Colombo (Ceylan), sur le bateau à vapeur des Messageries maritimes l'*Ava* :

Les RR. PP. Tarmenude (Toussaint), du diocèse de Rennes ; Souhait (Jean-Marie), du diocèse du Puy.

Le 10 juillet, se sont embarqués à Naples, pour la même destination et sur le même bateau : les Frères scolastiques Farbos (Léopold), du diocèse d'Aire ; Belle

(Isidore), du diocèse de Valence ; Melga (Jacques), du diocèse de Vintimille.

Le même jour, se sont embarqués à Londres, sur le bateau à vapeur anglais *Rewa*, pour la même destination de Colombo (Ceylan) :

Les RR. PP. Guglielmi (Thomas), du diocèse d'Ajaccio, Eyffon (Victor) et Mourier (Camille), du diocèse d'Avignon; et le Frère scolastique Boulic, du diocèse de Quimper.

Le 12 juillet, se sont embarqués à Southampton, pour les missions de la Cafrerie (vicariat de Natal, Afrique méridionale), sur le bateau à vapeur anglais *Athenian:*

Le R. P. Kelly (Edouard), du diocèse de Liverpool ; le Frère scolastique Vigneron (Louis-Joseph), du diocèse de Saint-Dié, sous-diacre, et quatre religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux : Mère Marie-Joseph, retournant dans les missions de la Cafrerie, où elle a passé dix-neuf ans; Sœur Marie de la Merci (Eulalie Bessière), du diocèse de Mende ; Sœur Saint-Damase (Marie Deyris), du diocèse d'Aire ; Sœur Sainte-Anne (Jane Tobin), de Tullow (Irlande).

QUESTIONS LITURGIQUES

Le très révérend Père Supérieur général, désirant répondre à quelques questions pratiques relatives à notre *Ordo*, pour la manière de le mettre d'accord avec le dernier décret de la Congrégation des Rites, en date du 5 juillet, a ordonné l'insertion dans nos annales du travail suivant, dû à la plume du R. P. Roque. Grâce à ce travail, il sera facile de voir quelles modifications de détail devront être apportées à l'*Ordo* de 1884, lequel était déjà imprimé et distribué avant que le Décret eût paru.

La sacrée Congrégation des Rites vient de faire paraître, le 5 juillet de la présente année, un important Décret approuvé par le Pape Léon XIII, modifiant les rubriques du Bréviaire et du Missel.

Ce Décret est une conséquence de celui qui fut publié l'année dernière le 28 juillet par bref pontifical et qui modifiait le titre X des rubriques du Bréviaire sur la translation des fêtes.

Ne possédant pas en latin les préambules du Décret du 5 juillet de la présente année, nous les donnons en français et nous les ferons suivre du Décret dans le texte latin.

« Il a paru évident que, par suite du nombre restreint des fêtes renvoyées, le but de la réforme était dépassé : il y a surabondance de places libres pour les nouveaux offices ; d'autre part, le fardeau des offices de férie est lourdement

aggravé, ce qui, vu le nombre, aujourd'hui réduit, des membres du clergé et l'accroissement de leurs autres charges, ne paraît pas du tout expédient.

« Naguère, pour empêcher que la rigueur de la nouvelle rubrique n'aboutît souvent à rabaisser au rite simple ou même à supprimer complètement les offices de saint Benoît, abbé, et des confesseurs saints Dominique et François, Sa Sainteté, par égard à l'excellence de ces grands fondateurs, éleva leur office au rite double majeur. On pense qu'il est à propos de faire de même pour les deux fêtes de la commémoraison de saint Paul apôtre et des Saints Anges Gardiens. Ces deux offices n'ont ils pas un caractère particulier et n'ont-ils pas jusqu'à ce jour joui de privilèges spéciaux vis-à-vis des rubriques ?

« Enfin, à cette occasion, on a pu remarquer que la mémoire des saints apôtres Pierre et Paul était empêchée par la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est double de deuxième classe, et par la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge, qui a été récemment élevée au même degré. Or, ceci doit être supporté avec peine dans cette Rome que les bienheureux Princes des apôtres ont élevée d'un si haut degré de noblesse au-dessus de toutes les autres villes du monde en établissant là le centre de l'unité catholique, le suprême et indéfectible magistère de la vérité.

« Tout cela donc mûrement examiné et pesé, la sacrée Congrégation, si du moins tel est le bon plaisir de notre Saint-Père et Seigneur, a décrété :

I. Detur Indultum generale, tam Capitulis et Ecclesiasticorum communitatibus quibuscumque quam singulis de utroque Clero, persolvendi officia votiva per annum loco officiorum ferialium, præterquam in feriis, quarta Cinerum, totius tempore Passionis, ac sacri Adventus a die 17 ad 24 decembris nclusive : quoad choralem quidem recitationem, de consensu Capituli seu Communitatis ab Ordinario semel prosemper adprobando; quoad privatam vero recitationem, ad libitum singulorum de Clero. Officia autem hujusmodi vo-

tiva per annum, missis votivis in Missali romano positis fere respondentia, hæc pro singulis hebdomadæ diebus adsignantur, nimirum : pro feria II de Angelis, feria III de Sanctis Apostolis (Romæ vero de SS. Petro et Paulo), feria IV de S. Joseph, sponso B. Mariæ Virginis, Catholicæ Ecclesiæ patrono, feria V de Sanctissimo Eucharistiæ Sacramento, feria VI de Passione Domini nostri Jesu Christi, sabbato de Immaculata Beatæ Mariæ Virginis Conceptione.

Officia ipsa sacrorum Rituum Congregatione adprobanda erunt atque edenda, firmis remanentibus aliis votivorum officiorum Indultis quibuscumque jam concessis.

II. Festa Commemorationis Pauli apostoli die 30 junii, et SS. Angelorum custodum die 2 octobris, a ritu duplicis minoris ad ritum duplicis majoris eleventur pro universa Ecclesia.

III. De festo SS. Apostolorum Petri et Pauli, die 29 junii, Romæ agatur commemoratio singulis octavæ diebus, quocumque festo occurrente.

Facta autem de præmissis per infrascriptum secretarium Sanctissimo Domino nostro Leoni Papæ XIII fideli relatione, Sanctitas Sua hoc Sacræ ipsius Congregationis Decretum, indulgendo singula in eo contenta, in omnibus adprobavit et confirmavit atque evulgari jussit. Die 5 ejusdem mensis junii et anni 1883.

D. cardinalis Bartolinius S. R. C. præfectus; Laurentius Salviati S. R. C. secretarius.

D'après ce Décret, les divers offices votifs concédés ne doivent remplacer que les offices de férie *per annum* et encore, à l'exception de ceux qui sont expressément réservés dans le Décret. Ils ne doivent donc pas être mis à la place des fêtes simples, qui ne sont pas des offices fériaux (1).

(1) Les vigiles sont des offices fériaux ; on pourra donc placer les offices votifs les jours de vigile, excepté les vigiles de Noël, Epiphanie, Pentecôte et Ascension.

De plus, les concessions d'offices votifs déjà faites à la Congrégation demeurent intactes. L'office votif du Très Saint Rédempteur une fois par mois, l'office des Saints Anges une fois par mois et les offices votifs du Très Saint-Sacrement, pour le jeudi, et de l'Immaculée Conception pour le samedi, ainsi que l'office votif du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur le premier vendredi libre de chaque mois. Les deux premiers offices, du Très Saint Rédempteur et des Saints Anges, doivent être placés les deux premiers jours libres du mois sans distinction de jour. De plus, tous ces offices votifs qui nous ont été concédés peuvent être placés des jours de fêtes simples. Le premier vendredi libre de chaque mois doit être consacré à l'office votif du Sacré-Cœur; les autres vendredis où l'on devrait faire des offices fériaux, on fera l'office votif de la Passion selon le décret précité. Quant à l'office votif des Saints Anges, on le fera le deuxième jour, quand même une fête simple se rencontrerait ce jour-là ; on en fera aussi l'office votif les autres lundis du mois où devraient se faire des offices fériaux, en ayant soin de ne point faire cet office votif deux fois dans la même semaine.

Nous croyons devoir faire connaître ici les règles à suivre pour les fêtes qui ont été réduites au rite simple d'après les modifications apportées au titre X des rubriques du Bréviaire pour la translation des Saints.

De festis *simplificatis*.

Festa duplicia et semiduplicia *simplificata* assimilantur simplicibus sub *quodam* respectu, non autem sub *omni* et quibusdam privilegiis gaudent.

Fit de iisdem commemoratio in utrisque vesperis in omnibus diebus 1æ et 2æ classis, exceptis triduo mortis Domini, Paschate cum biduo sequenti, et Pentecoste cum biduo sequenti (in hac exceptione non comprehenduntur 2æ vesperæ feriæ 3æ Paschatis et Pentecostes.

Quoad ordinem hujusmodi commemorationum posita fuit hæc regula a S. R. Congregatione : « ut prius fiat commemoratio de quo, secluso impedimento, die illa celebraretur officium, aut vesperæ integræ, aut capitulum, aut dimidiæ. »

Anteponenda est duplici simplificato commemoratio Dominicæ 1^ae^ vel 2^ae^ classis quamvi *s'ritu semiduplici* fiat officium.

Ratione commemorationis duplicis simplificati non omittuntur suffragia et preces.

Ad Matutinum dicitur IX lectio de dupl. vel semid. simplificato, dummodo sit historica. Fit una de duobus vel tribus 2^i^ nocturni. Omittitur in officiis trium lectionum, in Dominicis nonum responsorium habentibus, quando legi debet homilia et per Octav. Corporis Christi, sed tantum quando totum officium fit de Octava.

In missa pariter fit commemoratio. Omittitur vero quando prohibetur in officio ; insuper in missa Dominicæ Palmarum et Vigiliæ Pentecostes, licet facta fuerit in officio.

(Ex brevi Apostolico 28 junii 1882 et var. Decretis S. R. C.)

D'où l'on voit qu'il faut corriger une erreur qui s'est glissée dans l'*Ordo* de l'année présente. Au 11 novembre, jour de la dédicace de toutes les églises de France, on a mis *Nil de S. Martino.* Il faut faire mémoire de ce Saint aux deux Vêpres et à Laudes.

DECRETUM URBIS ET ORBIS.

Sæcularia solemnia magno cum Catholici populi gaudio, ob inclyti Monachorum in Occidente Patris legiferi, et Assisiensis seraphici Patriarchæ memoriam superioribus annis celebrata, plurimorum desiderium excitarunt, ut incrementi aliquid acciperet cultus per annos singulos ab Ecclesia universa impendi solitus his sanctis Cælitibus, ex quibus ingentem quamdam beneficiorum vim in christianam civilemque rempublicam influxisse miramur.

Id vel magis hodie convenire merito putaverunt, ne videlicet in posterum, ob immutatam Rubricam de translatione festorum, illorum officia, præcipue vero Monachorum præclarissimi Parentis, sæpe sæpius ad modum simplicis ritus reduci, aut penitus omitti contingat. Sanctissimus autem Dominus Noster Leo Papa XIII, pro sua speciali atque eximia erga utrumque admirabilem Institutorem pietate et religione, accedentibus etiam aliquorum Sacrorum Antistitum postulationibus sibi humillime porrectis, votis hisce prono ac libenti animo obsecundare decrevit. Voluit tamen ab hoc honore minime sejungi Sanctum Dominicum Gusmanum, qui cum Familiæ Minoriticæ Patriarcha amicitia arcto vinculo in caritate colligatus, « integritatem cœlestium doctrinarum tuebatur, pravosque hæreticorum errores luce christianæ sapientiæ per eadem tempora depellebat, quibus ille, ad grandia ducente Deo, id impetravit, ut ad virtutem excitaret christianos homines, et diu multumque devios ad imitationem Christi traduceret ». (*In Ep. Encyl. SSmi Dni Nostri* 17 *Septembr.* 1882.) Præcepit igitur Sanctitas Sua, ut festa Sanctorum Confessorum Benedicti, abbatis, die 2 martii ; Dominici Gusmani, 4 augusti, et Francisci Assisiensis, 4 octobris, in Kalendario universalis Ecclesiæ hactenus sub ritu duplici minori inscripta, ad ritum duplicem majorem evehantur. Mandavit præterea de hoc per Sacrorum Rituum Congregationem præsens edi decretum, quod anno proxime inseq uente ubivis erit executioni tradendum. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

DÉCRET POUR LA VILLE ET POUR L'UNIVERS.

Les solennités séculaires célébrées, ces dernières années, à la grande joie du peuple catholique, en l'honneur de l'illustre Père et législateur des moines en Occident, et du séraphique patriarche d'Assise, ont fait naître chez

un grand nombre le désir de voir s'accroître le culte que chaque année l'Eglise universelle a l'habitude de rendre à ces saints habitants des cieux, dont nous admirons la grande et bienfaisante influence sur la société chrétienne et civile. Ils ont pensé qu'aujourd'hui surtout c'était chose plus opportune, de peur que, à cause des changements apportés à la rubrique des translations des fêtes, les offices de ces saints, et en particulier du très illustre Père des moines, ne fussent très souvent réduits au rite simple ou totalement omis. Sa Sainteté Notre Seigneur le Pape Léon XIII, grâce à sa spéciale et singulière piété et religion pour ces deux admirables fondateurs d'Ordres, et aussi des demandes semblables lui ayant été humblement présentées par quelques évêques, a décidé aussitôt et avec bonheur d'accéder à ces désirs. Cependant Elle n'a pas voulu priver de cet honneur saint Dominique Gusman, qui, uni par un lien étroit d'amitié et de charité avec le patriarche de la Famille Mineure, « protégeait l'intégrité des célestes doctrines, chassait les pernicieuses erreurs des hérétiques à la lumière de la sagesse chrétienne, dans le même temps où, sous la conduite de Dieu qui le menait à de grandes œuvres, il réussit à porter à la vertu les chrétiens et à ramener à l'imitation du Christ des hommes depuis longtemps et grandement égarés ».[1] (*Dans la Lettre encyclique de Sa Sainteté*, 17 *septembre* 1882.) En conséquence, Sa Sainteté ordonne que les fêtes des saints Confesseurs Benoît, abbé, 21 mars; Dominique Gusman, 4 août, et François d'Assise, 4 octobre, inscrites jusqu'à ce jour dans le Calendrier de l'Eglise universelle sous le rite double mineur, soient élevées au rite double majeur. Elle a ordonné en outre que le présent décret à ce sujet soit édicté par la Congrégation des rites sacrés, et qu'il soit mis à exécution partout l'année prochaine. Nonobstant toutes choses contraires.

NÉCROLOGIE

M. DUCROS (DE SIXT).

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs et en particulier à celles de nos Pères des Missions étrangères, M. DUCROS (de Sixt), secrétaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, qu'une mort tragique vient d'enlever à l'âge de soixante-cinq ans, à l'affection de nombreux amis. Tous les missionnaires connaissaient cet homme de bien, si dévoué à l'apostolat, si affable à tous, dont la vie était consacrée aux intérêts des œuvres du zèle dans les pays lointains. Sa mort a été un deuil à Paris, et la splendeur de ses funérailles, célébrées à Saint-Sulpice, a donné la mesure de la reconnaissance des missionnaires de tous les ordres et de tous les pays. Quel est le Vicaire apostolique, quel est le religieux, revenu pour quelques jours au beau pays de France, qui n'ait été reçu par M. Ducros et qui n'ait eu à se louer de ses procédés? Il avait fait de l'œuvre des Missions l'œuvre de sa vie; c'était le secrétaire modèle, le correspondant fidèle des missionnaires. Toutes les Sociétés religieuses le connaissaient, l'aimaient; toutes le regrettent et le pleurent.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée ne saurait oublier ce qu'elle doit à M. DUCROS; les prières de ses missionnaires sont acquises au secrétaire général de la Propagation de la Foi, et nous envoyons à sa mémoire l'expression de nos regrets avec le suffrage de nos prières.

R. I. P.

305

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 84. — Décembre 1883.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CEYLAN.

De grands événements viennent de s'accomplir à Ceylan, et c'est à les raconter que nous consacrerons les premières pages de ce numéro.

Mgr Bonjean, transféré du vicariat apostolique de Jaffna à celui plus important de Colombo, a pris possession de son nouveau poste et a fait son entrée solennelle dans la capitale de l'île. Mgr Mélizan, devenu successeur à Jaffna de celui dont il était depuis quatre ans l'auxiliaire, a de son côté pris immédiatement la direction de son vicariat. Nous donnons successivement les divers documents afférents à ces faits historiques si importants.

Nous publions d'abord une lettre du R. P. Charles Collin, adressée au directeur des *Annales*. C'est le récit sommaire de cette translation :

Colombo, le 2 septembre 1885.

Mon révérend et très cher père,

Il y a environ cinq mois, les catholiques de Jaffna furent mis en émoi par la nouvelle que Mgr Bonjean allait être transféré du vicariat apostolique de Jaffna à celui de Colombo. Enlever Mgr Bonjean aux Jaffniens, c'était porter un coup terrible à leur gloire autant qu'à leur affection filiale. Aussi n'y eut-il pas jusqu'aux protestants et aux païens qui ne fussent émus à la pensée du départ de celui que tous considéraient comme la gloire de leur province, quelque redoutable adversaire qu'il se fût montré de leurs religions respectives. La nouvelle avait été mise en circulation par des journaux protestants et fut successivement niée et confirmée, jusqu'à ce qu'enfin, vers le milieu du mois de juillet, l'annonce par télégraphe de l'expédition des brefs pontificaux, ne permît plus de douter de la décision de Rome. Colombo et les provinces du sud et de l'ouest de Ceylan étaient confiés aux Oblats de Marie Immaculée, avec Mgr Bonjean comme vicaire apostolique. Mgr Pagnani et les Pères Sylvestrins se retiraient à Kandy, dans la province centrale, qui forme désormais le troisième vicariat de Ceylan, bien qu'elle ne contienne sur une vaste étendue de territoire que six ou sept mille chrétiens. C'est sur la demande même de Mgr Pagnani que cette réduction de son territoire a été effectuée.

Aussitôt que la décision fut connue, des manifestations d'attachement et de regrets pour la personne de Mgr Bonjean commencèrent à se produire dans toutes les parties de son vicariat, et ce mouvement a été grandissant tous les jours jusqu'au moment du départ, où il a éclaté d'une manière vraiment grandiose et touchante. Le chagrin de ce bon peuple était aussi augmenté par la nouvelle que

Mgr Bonjean emmenait avec lui plusieurs des Pères Oblats auxquels les catholiques de Jaffna étaient le plus attachés. Cependant à leur douleur se joignait aussi un certain sentiment d'orgueil satisfait, en voyant que Jaffna avait l'honneur de fournir un Evêque à la capitale de l'île, et de joie à peine contenue à la pensée que leur cher évêque allait recevoir, en montant à un poste plus élevé, une récompense digne de ses mérites. Ceci ne peut étonner ceux qui savent combien nos Indiens sont sensibles au point d'honneur.

Dès l'arrivée du bref apostolique, Sa Grandeur en donna publication par une lettre pastorale adressée aux fidèles du vicariat apostolique de Jaffna, lettre où il exprime la grande douleur qu'il éprouve à la pensée de quitter son cher troupeau et à briser des liens qu'une résidence de vingt-sept ans dans le vicariat avait rendus si étroits. Après trente-six ans d'une vie de missionnaire, tant dans les Indes qu'à Ceylan, il espérait résigner sa charge à son coadjuteur et se livrer à des travaux moins ardus et à une vie plus intimement unie à Dieu. Mais la voix d'en haut s'est fait entendre par la bouche du vicaire de Jésus-Christ qui l'appelle à de nouveaux travaux. A cet appel, plein de confiance en la miséricorde et en la grâce divines, il répond comme saint Paul : « Domine, quid me vis facere? » Au milieu de son affliction, sa grande consolation est de penser qu'il laisse son troupeau aux mains d'un prélat en qui il aime à voir comme un fils et un frère en religion, lui ayant donné lui-même la consécration épiscopale. Il a la ferme confiance que toutes les institutions qu'il a fondées recevront, des mains habiles de son successeur, une nouvelle impulsion et de nouveaux développements. Sa Grandeur console aussi les fidèles du sacrifice qu'ils font de six Missionnaires pour le vicariat du Sud, en leur montrant que,

pour le moment, leurs intérêts spirituels n'en souffriront aucunement et que les vides ne tarderont pas à se remplir. Il termine par quelques conseils paternels et remet son troupeau à la garde du Sacré Cœur de Jésus, de Marie Immaculée et de son patron saint Christophe.

Le départ de Mgr Bonjean étant fixé au 16 août, Sa Grandeur fit son sermon d'adieu le dimanche 12, à la cathédrale, devant un auditoire compact, et officia pontificalement pour la dernière fois le jour de l'Assomption. Durant ces derniers jours, l'affluence des visiteurs à la résidence épiscopale allait toujours croissant; c'était comme un lieu de pèlerinage, et l'on s'étonnait de voir tant d'allées et venues dans ce jardin et ce cloître, qui se distinguent d'ordinaire par un air de solitude et de silence presque monastique.

Parmi les visiteurs du 15 août se présenta une famille composée d'une douzaine de personnes : père, mère, fils, filles, gendres et belle-fille. Le père est païen, la mère et les enfants, catholiques; les deux gendres, nés dans le paganisme, ont reçu le baptême, et la belle-fille est une protestante convertie. La foi vive de la mère de cette nombreuse famille a largement racheté la faute qu'elle a commise en épousant un païen; elle n'a jamais souffert qu'aucun de ses enfants mît les pieds dans un temple païen ou une école protestante, et elle n'eût jamais consenti à ce que ses filles ou ses fils se mariassent ailleurs qu'à l'église catholique. Le père, tout païen qu'il est, nous est fort dévoué et nous avons tout lieu d'espérer que, comme le père de saint Augustin, il se convertira avant sa mort. Il est riche et occupe un poste très important. En présentant ses hommages à Monseigneur, il lui a offert une très belle croix pectorale avec chaîne en or massif. Monseigneur a béni avec effusion cette famille si heureusement arrachée au paganisme.

Parmi les réceptions du lendemain 16, je dois noter celle des Hindous ou païens de Jaffna, représentés par un groupe des personnages les plus influents de la ville, la plupart appartenant au barreau. Dans l'adresse qu'ils ont lue à Monseigneur, ils déclarent qu'ils viennent au nom de la population non chrétienne de Jaffna faire leurs adieux à Sa Grandeur et lui exprimer leur reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a comblé le pays, notamment pendant le temps de la famine et du choléra. « Dans toutes les occasions, disent-ils, où les intérêts des natifs ont été engagés, Votre Seigneurie s'est montrée l'intrépide défenseur de leurs droits, et souvent le gouvernement a dû se rendre à la force de vos arguments. Dans la question d'éducation, Votre Seigneurie s'est identifiée avec les intérêts populaires, et, faisant abstraction de toutes différences de religion, classe ou race, s'est efforcée d'obtenir pour tous un égal traitement et une juste part de l'assistance de l'Etat. Votre Seigneurie a établi à Jaffna, sous la direction de professeurs européens, une institution pour la haute éducation, lequel s'est acquis de l'honneur par son succès aux derniers examens locaux de Cambridge. C'est justice d'ajouter que les enfants non catholiques sont traités dans les écoles de Votre Seigneurie avec un tact parfait et que jamais on ne cherche à violenter leurs consciences. Bien que le public de Jaffna ressente une vive peine du départ de Votre Seigneurie, nous nous réjouissons cependant à la pensée que nous aurons auprès du siège du gouvernement un avocat si habile et si bien disposé en notre faveur. » La portée de cet acte, émanant de la partie intelligente de la population hindoue, a une importance que ceux-là seuls qui connaissent ce pays sont capables d'apprécier à sa juste valeur. C'est un heureux contraste avec l'esprit d'hostilité régnant à Colombo entre bouddhistes et catholiques, et

cela ne pourra que préparer les voies aux bons rapports que nous désirons établir entre nous et ces pauvres idolâtres.

Enfin je ne dois pas oublier la dernière visite qu'a reçue Monseigneur, celle des Sœurs de la Sainte-Famille, au nombre de neuf, ayant à leur tête la mère Joséphine, leur supérieure. La douleur de cette pieuse communauté est bien légitime, car elle perd d'un seul coup, outre Mgr Bonjean, son premier pasteur et directeur, le R. P. Pulicani, qui avait aussi de fréquents rapports avec la Sainte-Famille. Une telle séparation ne pouvait s'effectuer sans bien des larmes!

Toutes les réceptions étant terminées, la cloche de la communauté appelle à la grande salle tous les Pères et tous les Frères présents à Jaffna. Ils sont nombreux, car les Pères Missionnaires des environs se sont réunis à nous pour la circonstance. Le moment des adieux est arrivé. Les *partants* sont, avec Mgr Bonjean : les PP. Pulicani, Boisseau, Smyth et Charles Collin. (Les PP. Duffo et Chounavel sont aussi désignés pour accompagner Mgr Bonjean, mais ils résident dans le sud du vicariat et nous rejoindront en route. Les Frères scolastiques Murphy et Stouter, que Mgr Mélizan a eu aussi la générosité de céder au vicariat de Colombo, sont partis d'avance avec MM. Walshe et Burke, deux jeunes postulants irlandais, qui viennent de terminer leurs études au petit séminaire de Jaffna. Ils doivent nous attendre à Mérisiville, à 17 milles de Jaffna). Les *restants* sont, avec Mgr Mélizan : les PP. Pouzin, Flanagan, Murphy, Lytton, Delpech, Jules Collin, Hippolyte, Lafarge, Méary, Aristide Saint-Geneys et les FF. Savage et Brown, de Jaffna; les PP. Lelons, de Valigam, ouest ; Legan, de Point-Pedro ; Joulain et Jeandel, de Kaits; et Cardinal, de Valigam, est. Tous étant réunis, Mgr Mélizan exprima à Mgr Bonjean les sen-

timents de la communauté en ce moment de pénible séparation. Mais quelque effort que fît l'orateur pour surmonter sa douleur, à laquelle s'ajoutait le sentiment de la responsabilité qui va peser sur ses jeunes épaules, les sanglots n'ont pas tardé à étouffer sa voix. Mgr Bonjean répond en quelques mots empreints à la fois de la tendresse de cœur et de la force d'âme qui le caractérisent, et chacun s'empresse autour de Sa Grandeur et des quatre Pères qui doivent l'accompagner; les yeux sont remplis de larmes; nous vivions si unis, si heureux ensemble, et il faut se séparer pour peut-être ne plus se revoir sur la terre!

A deux heures et demie, deux voitures nous attendaient pour nous conduire au cimetière, où nous allâmes rendre une dernière visite à nos Frères défunts : les PP. Casenave, Salaün, Farelly, Desforêts, Mouchel, Thirion, Pelissier et le F. de Stephanis. Nous prions sur la tombe de ces vaillants soldats de Jésus-Christ, tombés sur le champ de bataille; Monseigneur les bénit une dernière fois, et nous remontons en voiture. On nous conduit au collège Saint-Patrick, où les catholiques de Jaffna s'étaient donné rendez-vous pour dire un dernier adieu à leur Père chéri.

Le collège Saint-Patrick est bâti en forme de T. Une estrade magnifiquement décorée avait été élevée au sommet du T, de manière à commander à la fois deux immenses salles, dont l'une a 100 pieds de long et l'autre environ 60. Mgr Bonjean prend place sur l'estrade, entouré de Mgr Mélizan et des quatre Pères qui doivent partir avec lui. Du haut de l'estrade, on jouit d'un spectacle vraiment imposant : les deux salles sont remplies d'une foule compacte, composée surtout d'hommes aux costumes pittoresques et variés; tous se tiennent silencieux, émus, les regards dirigés vers celui qui est à la

fois l'objet de leur affection et de leurs regrets. Un avocat catholique, M. Jisseverasinghe, prend la parole en anglais et exprime à Monseigneur la reconnaissance du peuple catholique de Jaffna pour les grandes œuvres qui ont été accomplies sous son administration ; il compare l'état passé du vicariat à son état présent et il montre l'immense progrès qui a été accompli dans l'espace de quinze ans. Cette adresse, rédigée en un style exempt de toute exagération et pleine des sentiments les plus exquis, était accompagnée d'un présent de 127 livres sterling, soit un peu plus de 3 000 francs, somme considérable pour les pauvres catholiques de ce vicariat. Une autre adresse, non moins touchante et expressive, fut lue en tamoul par l'un des principaux négociants de la ville, M. Manuelpillai. Monseigneur, qui pouvait difficilement maîtriser son émotion, répondit d'abord en anglais, puis en tamoul, exprimant la douleur qu'éprouvait son cœur de père en se séparant de ses enfants bien-aimés, et disant combien il était touché d'une démonstration si éloquente et si cordiale de leur amour filial pour le vieil Evêque arraché malgré lui à leur affection. Cet amour, cette obéissance, cette docilité, dont ils ont toujours fait preuve envers lui, il leur demande de les reporter sur son successeur qui devient maintenant leur père, Mgr Mélizan. Avec leur concours, Mgr Mélizan accomplira dans les quinze années qui vont suivre de plus grandes œuvres que celles qu'il a, lui, pu mener à bonne fin dans le même laps de temps. Il termine en faisant descendre sur cette forêt vivante et agitée sa dernière bénédiction solennelle. Nous nous dirigeons alors vers la cathédrale, où Monseigneur récite les prières de l'itinéraire, auxquelles nous répondons avec les élèves du séminaire Saint-Martin. La foule nous y avait suivis ; Monseigneur la traverse en bénissant ; arrivé au portail, il est entouré par son bon peuple, qui

se presse autour de lui; chacun voudrait baiser son anneau ou ses pieds et recevoir une bénédiction spéciale. A ce moment, étant rentré dans l'église restée à peu près vide, ce n'est pas sans émotion que je vis, au pied de l'image de la bonne Mère, un groupe de femmes éclatant en sanglots, et, devant le très saint Sacrement, un de nos jeunes Pères, élève de Monseigneur, qui, ne pouvant vaincre son émotion, donnait un libre cours à ses larmes. Ah! que ces actes de filiale douleur sont un témoignage éloquent de l'empire que notre vénérable Evêque exerçait sur les âmes!

C'est par la voie de terre et en charrettes à bœufs que nous devions nous rendre à Colombo. Mais nos chrétiens, pour nous faire plus d'honneur, mirent à notre disposition deux voitures avec chevaux pour nous conduire jusqu'à Mérisiville. Mgr Mélizan, avec les PP. Flanagan et Lafarge, veut aussi nous accompagner jusqu'à Mérisiville et prend place dans la voiture auprès de Monseigneur. Mais au lieu de chevaux, ce sont les chrétiens qui s'attellent au char de Monseigneur et se disputent l'honneur de le traîner. Quatre voitures nous suivent, amenant les catholiques marquants de Jaffna. La foule immense qui nous enserre se met aussi en mouvement, nous précède, nous entoure et nous suit comme un flot; les détonations retentissent presque sans interruption; la musique précède, étourdissante comme l'est toujours la musique indienne; et c'est ainsi que nous avançons à travers les rues de la ville. Arrivés en présence du palais du *Government Agent*, nous voyons Mr. Iwgnam, qui occupe le poste le plus important de la province, s'avancer vers nous en saluant; la foule s'arrête, le bruit cesse; Mr. Iwgnam s'approche de la voiture, serre la main des deux Evêques et des Pères qui l'accompagnent, leur souhaite un heureux voyage et se retire au milieu des accla-

mations du peuple. Le représentant du gouvernement a pu ainsi voir de ses yeux, ce qu'il n'a pas toujours bien su comprendre dans le passé, quelle est la force du catholicisme dans ce pays et combien profondément la foi est implantée dans le cœur de nos populations tamoules. Quel intérêt, en effet, avait ce pauvre peuple à entourer de tant d'éclat le départ d'un ami, d'un Evêque? Quel autre sentiment le guidait que l'amour le plus désintéressé? Il y a bien là de quoi surprendre les protestants, dont tous les efforts pour se faire des adeptes sont restés stériles, malgré l'appui du gouvernement et le puissant levier de l'or et de l'argent.

Cependant la foule reprend sa marche, continue son concert assourdissant et grossit à mesure que nous avançons. De pauvres femmes sont mêlées à ces rangs pressés; le front ruisselant de sueur, poussées, bousculées, elles veulent quand même accomplir jusqu'au bout un devoir de reconnaissance. Ce n'est qu'après 3 milles (5 kilomètres) de marche que notre escorte s'arrête enfin, et que Monseigneur, du haut de sa voiture, donne une dernière bénédiction à ces milliers de fidèles.

Alors on attelle de nouveau et nous dévorons l'espace. Des relais ont été préparés de distance en distance. Les quatre voitures qui nous font escorte nous accompagnent jusqu'à Mérisiville, chef-lieu des missions du R. P. Ghilini, où tous les chrétiens des environs s'étaient réunis sur le simple avis que Mgr Bonjean allait passer sur leur territoire. Là, nouvelle ovation, nouveau concert, nouvelle presse! Marche aux flambeaux cette fois, car il fait nuit. Arrivé à la résidence du cher P. Ghilini, Monseigneur accompagné de Mr Mélizan et des Pères, après une visite à l'église, prend place sous un dais élégant, écoute la lecture de deux adresses en tamoul, et, malgré sa fatigue, répond en termes paternels, donnant

à ses enfants ses derniers avis et sa dernière bénédiction. La salle d'école avait été transformée par la baguette magique du P. Ghilini en une salle de festin ornée avec un goût exquis, et les *gentlemen* de notre escorte, qui avaient eu le soin d'apporter le vin pour le repas, attendirent respectueusement la fin de notre souper pour prendre congé de leur Evêque et de leurs Pères bien-aimés. Il en est qui se proposent d'aller jusqu'à Colombo pour être témoins du triomphe que l'on y prépare à leur cher Mgr Bonjean. Une heure après nous nous arrachons des bras de Mgr Mélizan, oppressé lui-même par la douleur, et nous montons sur nos charrettes pour entreprendre notre grand voyage.

Je ne vous ferai pas, mon Révérend Père, la description de notre long trajet à travers les forêts sauvages de Vanny. Une plume plus habile que la mienne a déjà orné les *Annales* de ce récit. Que mes lecteurs veuillent simplement suivre du regard notre caravane, composée de neuf charrettes traînées par des bœufs *au pas lent* et surmontées d'une sorte de longue toiture en feuilles de palmier, qui leur donne l'apparence d'autant de maisons ambulantes. Enfin, après avoir parcouru avec nous 180 milles à travers la forêt, qu'ils veuillent bien nous permettre de retrouver à Mâtalé, dans le vicariat de Kandy, les merveilles de la civilisation. Là, nous montons prosaïquement en wagons et nous nous laissons emporter par la vapeur à travers les gorges, les montagnes et les points de vue si pittoresques de la province centrale, jusqu'à la station de Gampola, où nous nous retrouvons dans le vicariat de Jaffna.

Les lecteurs des *Annales* n'ont pas oublié que le petit district de Gampola, enclavé dans la province centrale, c'est-à-dire maintenant dans le vicariat apostolique de Kandy, a été concédé au vicariat apostolique de Jaffna,

à titre de *sanatorium*. C'est un pays de montagnes, lesquelles s'élèvent jusqu'à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques semaines passées dans cet air frais et vivifiant suffisent parfois pour rendre à la vigueur nos missionnaires épuisés par la chaleur et les miasmes de la plaine de Ceylan. Le vicariat de Colombo étant situé principalement dans la plaine, le *sanatorium* de Gampola nous sera aussi d'un grand secours; c'est comme un terrain indivis où les invalides des deux vicariats se donnent rendez-vous.

A la gare, toute la population de Gampola nous attendait avec croix et bannières, et, ce qui nous intéressait plus encore, il y avait là aussi une petite armée d'Oblats, laquelle se composait principalement de figures toutes nouvelles pour nous. C'étaient : les PP. Tarmenude, Souhait, Guglielmi, Eyffon, Mourier et les frères Farbos, Melga, Belle et Boulic. Du vicariat de Jaffna, il y avait en outre les PP. Mauroit, Dineaux et Blachot, qui étaient venus remettre, sur les hauteurs de Pusselawa, leur santé momentanément ébranlée. La réunion fut, comme vous pouvez le penser, empreinte d'une joie toute fraternelle. La petite ville de Gampola n'avait jamais vu une telle réunion de robes noires ; aussi fûmes-nous, pendant les deux jours que nous y restâmes, l'objet des attentions de cette excellente population. Là nous apprîmes que les catholiques de Colombo ne seraient prêts à nous recevoir que le mardi suivant. Le lundi matin, le R. P. Mavert, accompagné de quelques-uns des catholiques singhalais marquants de la capitale, vint saluer Monseigneur et passa avec nous les deux jours suivants. Le Père Mavert est un prêtre très distingué, docteur en théologie, parlant neuf ou dix langues et très dévoué à son ministère ; il s'est toujours montré l'ami très chaud de Mgr Bonjean et des Oblats, et il jouit de la confiance de Sa Grandeur. De

fait, il était en notre compagnie comme un des nôtres.

Le jour du départ, mardi 28 août, fête de saint Augustin (un beau jour pour la prise de possession du vicariat de Colombo !), les catholiques de Gampola vinrent exprimer à Monseigneur, dans une touchante adresse, leurs remercîments pour tous les bienfaits dont il les a comblés et leurs regrets de son départ. Il est certain que dans le court espace de temps que Gampola a été sous l'administration de Mgr Bonjean, cette petite et excellente chrétienté a subi une véritable transformation. L'église a été rebâtie, une école a été établie, qui a tenu en échec les écoles du gouvernement et des protestants, et les visites des missionnaires ont été fréquentes et presque continues.

La distance de Gampola à Colombo est d'environ 75 milles ou 32 lieues. Le chemin de fer contourne le flanc des montagnes, à travers les sites les plus grandioses et les plantations de thé, café, cinnamome, quinquina, cacao, etc. L'inclinaison de la voie est si forte en certains endroits, qu'on est obligé de mettre, à l'arrière du train, une seconde locomotive agissant en sens contraire et servant ainsi de frein puissant. Afin de nous donner plus de liberté et de nous faire plus d'honneur, les chrétiens de Colombo avaient commandé un train spécial, qui vint nous prendre vers midi. Nous partîmes au milieu des hourras, et à mesure que nous avancions, à chaque station du parcours, la gare était ornée d'arcs de triomphe et de guirlandes de fleurs, et un groupe plus ou moins considérable des chrétiens de l'endroit, parfois des centaines, acclamaient Monseigneur au passage, lui demandant sa bénédiction. La joie était peinte sur tous les visages.

A une station située à peu près à moitié chemin, quatre des prêtres séculiers de Colombo vinrent nous rejoin-

dre. Parmi eux était le Père Vistarini, vénérable et saint vieillard, connu comme le père des pauvres et que les fidèles désignent sous le nom de l'*ange* (sammanasson soâmi). Nous étions vraiment touchés de voir ce bon vieux prêtre, marchant péniblement, venir si loin au-devant de son nouvel Evêque. Les prêtres étaient accompagnés d'un groupe nombreux de catholiques de Jaffna, et on avait eu l'attention de nous préparer une somptueuse collation dans le salon de la gare, richement et élégamment décoré. Un orchestre venu aussi de Colombo jouait ses airs les plus solennels, et, montant ensuite dans un wagon, il nous précéda en faisant retentir l'air de ses mélodies. Pendant ce temps nos jeunes Pères et Frères chantaient le *Magnificat* et les Litanies de la Sainte Vierge.

Mais toutes les belles réceptions précédentes pâlissent devant les splendeurs de celle qui nous attendait à Colombo. Ici je me sens vraiment impuissant à décrire ces magnificences. C'est que vous ne savez pas en France ce que c'est que l'enthousiasme dans nos contrées, et que vous vous doutez peu de la place qu'occupe la religion dans les mœurs de ces peuples orientaux : toute leur vie, leurs joies, leurs fêtes, leurs émotions, ont dans le principe religieux leur source et leur aliment. Et comme, avec cela, les Singhalais sont un des peuples les plus impressionnables, enthousiastes et démonstratifs qu'il y ait, un événement comme celui de l'arrivée de Mgr Bonjean au milieu d'eux ne pouvait manquer de produire un immense effet. La démonstration a dépassé tout ce que nous avions prévu. Pour parler le langage des chiffres, plus de 50000 personnes se trouvaient réunies à la gare et poussèrent une acclamation formidable aussitôt que le train s'arrêta et qu'on eût aperçu Sa Grandeur. On eut bien de la peine à protéger sa personne contre l'envahissement de la foule. Le représentant du peuple au Conseil légis-

latif lut une adresse; mais comme j'étais moi-même perdu au milieu du flot populaire, je ne vis rien de ce qui se passa alors ; ma qualité de *Soami*, qui à tout autre moment m'eût servi de porte-respect, ne me valait pas alors la moindre considération ; la foule n'avait de regards que pour Mgr l'Evêque. C'était à qui pourrait apercevoir, ne fût-ce que du plus loin, sa soutane violette ; on montait sur les wagons et sur les toits ; il y eut plus d'une bousculade. Enfin, on se met en marche pour la cathédrale. On me fait entrer dans une des voitures préparées pour le cortège de Monseigneur. Mais il y avait tant de voitures qui se disputaient la préséance et la foule était si envahissante, que notre cocher se laissa dépasser, et ce n'est que de loin que j'entendais les interminables hourras et les détonations. Cependant, nous allions lentement, car, comme à Jaffna, on ne tarde pas à dételer la voiture de Monseigneur pour la traîner à bras. Finalement, notre cocher nous dit qu'il n'osait plus avancer et il nous invita poliment à descendre. Nous voilà donc au milieu de la foule, qu'une troupe d'agents de police se mit à charger (et nous aussi) pour la faire reculer. Revenant ensuite de leur erreur, les agents nous prennent sous leur protection et nous permettent de rejoindre le cortège. Monseigneur descendit de voiture et marcha sous le dais jusqu'à une estrade élevée sur la place de la cathédrale. La presse était alors si grande que je tremblai un instant pour le pauvre vieux Père Vistarini, qui se traînait avec peine, soutenu au bras d'un jeune clerc. L'estrade a occupé, dit-on, 800 ouvriers pendant plusieurs jours ; c'est là un fait de statistique qui m'épargne des détails. Revêtus de nos surplis, et Monseigneur portant la chape et la mitre, nous nous avançâmes à travers deux murailles vivantes vers l'église. La vaste nef était comble ; il y avait du monde dans toutes les tribunes, et, je crois, jusque sur

les rebords des galeries. A l'entrée de Monseigneur, il s'éleva du sein de cette foule une acclamation si enthousiaste et si vibrante, que je sentis un frisson courir dans tous mes membres.

Monseigneur, après un moment d'adoration au pied de l'autel, s'assit sur son trône et le doyen du clergé de Colombo, le Père Ribaia, espagnol, lui présenta, en un discours latin, les hommages et la soumission des prêtres du vicariat. Sa Grandeur répondit avec un à-propos admirable et demanda à ces prêtres dont plusieurs, paraît-il, redoutaient sa venue, de venir à lui comme des enfants à leur père. Le nombre des prêtres séculiers qui ont fait leur soumission et offert leur coopération à Mgr Bonjean est de 16. Tous les autres, qui ont suivi Mgr Pagnani, à Kandy, ou qui sont retournés en Italie, appartiennent à l'ordre des Sylvestrins. Continuons. Le *Te Deum* fut chanté avec accompagnement d'orgue et Monseigneur donna la bénédiction du très saint Sacrement. Il était huit heures du soir, mais tout n'était pas fini : présentations, adresses, présents se succédèrent pendant une heure. L'une des adresses était imprimée en lettres d'or, sur soie blanche, ce qui est le *nec plus ultra* du recherché en fait d'hommage dans ce pays-ci. Enfin, nous pûmes nous réunir pour souper, mais aucune salle ne fut assez grande pour contenir tous les convives et nos chers Frères scolastiques durent aller prendre leur repas chez les Frères des écoles chrétiennes, nos proches voisins.

Ainsi se termina, mon Révérend Père, un voyage vraiment glorieux pour la sainte Eglise et pour notre congrégation, et dont l'éclat est une récompense anticipée des grands services rendus à la religion par notre grand Évêque. Ce qui nous réjouit, c'est que ces témoignages populaires ne sont pas de *vaines* démonstrations, mais l'expression toute spontanée des sentiments les plus profonds de re-

connaissance, d'admiration et d'amour. On peut dire maintenant que Monseigneur a tout ce peuple dans la main et qu'il le conduira à sa guise. Mais il ne faut pas non plus s'y tromper : ces démonstrations sont un signe qu'on attend beaucoup de nous. Or, qu'est-ce qu'un petit noyau de 17 Oblats (dont 11 prêtres seulement) pour une semblable population? Lorsque, sur la place de la cathédrale, nous étions poussés et repoussés par la foule, mon voisin, le Père Chounavel, me disait, en me montrant ce flot mouvant : « Que d'âmes à sauver! » Oui, il y a des âmes à sauver ici, des âmes affamées de la parole de Dieu! mais il n'y a personne pour leur rompre ce pain. Dans ce vicariat, il y a plus de 130000 catholiques ; rien que pour leur administrer les sacrements il faudrait 50 prêtres ; il en faut aussi pour le collège (encore à fonder) et autres institutions. Et les païens, et les bouddhistes, qui ira leur prêcher l'Évangile? N'y a-t-il pas là de quoi exciter le zèle de notre jeune génération d'apôtres? Ah! jeunes Oblats, que d'âmes à sauver! que d'âmes à sauver!

Je suis, mon révérend Père, avec le plus profond respect, votre dévoué serviteur et frère en Jésus et Marie Immaculée.

Charles Collin, o. m. i.

Le *Messenger of Ceylon* complète ainsi les détails que l'on vient de lire :

ARRIVÉE DE Mgr BONJEAN, O. M. I, A COLOMBO.
RÉCEPTION PRINCIÈRE QUI LUI EST FAITE PAR LES CATHOLIQUES DE SON NOUVEAU VICARIAT.

(Traduit du *Catholic Messenger of Ceylon*, numéro du vendredi 31 août 1883.)

« La réalité a dépassé nos prévisions. Nous annoncions dans un numéro précédent qu'une réception vraiment

royale attendait S. Gr. Mgr Bonjean à son arrivée à Colombo, mais nos prévisions les plus hardies sont restées au-dessous de la réalité. L'immense concours de peuple réuni mardi dernier à Kotahena, et évalué à 10000 personnes, l'a emporté sur les assemblées traditionnellement nombreuses du vendredi saint. Assurément, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'avoir rencontré une telle affluence à Kotahena!

Le temps, naguère orageux et toujours à la pluie, était on ne peut plus beau mardi dernier. L'enthousiasme de la foule était à son comble et la démonstration a dépassé tout ce qu'on peut dire ou imaginer.

Merci au comité de réception et au clergé pour le zèle qu'ils ont déployé en cette circonstance. Merci aux catholiques de Colombo pour leur bonne volonté et leur généreux concours.

Comme il avait été convenu, Sa Grandeur, accompagnée de ses missionnaires, quitta Gampola à midi huit minutes par un train spécial que le comité de réception avait fait préparer à cette intention, «honneur réservé aux princes», comme le fit remarquer Sa Grandeur. Vers quatre heures du soir, le train arrivait à la gare de Veyangoda, magnifiquement décorée et où Monseigneur avec sa suite, composée d'une vingtaine de religieux, prêtres ou étudiants, s'arrêta quelques instants pour prendre un peu de repos. Les dispositions prises à cette station sont dues aux soins du chef de gare, l'honorable M. Sampayo, MM. Joseph Adaman, V.-P. Perera et de quelques autres «gentlemen». A quatre heures huit minutes, le train portant Monseigneur et sa suite, partait pour Colombo. La locomotive était parée de verdure et couverte d'inscriptions appropriées à la circonstance. A cinq heures, le train arrivait à Mavandahu. Rien de gracieux et d'animé comme l'aspect de cette station. Ces innombrables bannières et drapeaux

aux couleurs variées, flottant à la cime des mâts élancés au souffle de la brise du soir; ces guirlandes de feuilles de coco, montant et descendant sur les arceaux et couvrant de verdure toute la façade, donnaient à la gare de Mavandahu une physionomie des plus pittoresques. La prévenance du chef de gare mérite une mention spéciale, et notons en passant que la décoration était due aux soins intelligents de M. Nicholes de Silva, John de Silva Mudalizar et Gomez Abeyesinghe.

Ceux qui se connaissent en statistique évaluent à 5 000 le nombre des personnes qui stationnaient près de la gare ou sur les abords et ils ne comptent pas moins de 200 voitures. Quoi qu'il en soit de ces calculs approximatifs, il est certain qu'à Kotahena et à Manduran la foule était immense.

A l'arrivée du train, Monseigneur mit pied à terre, à quelque distance de la plate-forme préparée pour la réception. Il reçut là les hommages de ceux des prêtres de l'ancien vicariat de Colombo, qui ont choisi de partager avec lui les travaux de l'apostolat. De là, Monseigneur se dirigea vers la plate-forme, où le comité de réception l'attendait. L'honorable Van Langenberg, se faisant alors l'interprète de tous, adresse à Monseigneur les paroles suivantes :

A S. Gr. Mgr Bonjean, O. M. I., *évêque de Médéa et vicaire apostolique de Collombo.*

« Monseigneur,

« Nous demandons respectueusement en notre nom et au nom de tous les catholiques de Colombo, la permission d'offrir à Votre Grandeur nos félicitations les plus chaleureuses pour votre nomination au nouveau vicariat de Colombo, et de vous souhaiter la plus cordiale bienvenue pour votre installation dans ce vicariat. Votre nomination comme pasteur de ce vicariat nous remplit de joie et de

bonheur, et nous prions Votre Grandeur de croire à notre soumission filiale et à notre dévouement le plus sincère à votre autorité et à votre personne.

« Votre Grandeur ne vient point au milieu de nous comme étranger. Elle vient comme un homme qui s'est éminemment distingué, et comme prélat de l'Église et comme défenseur des droits et des intérêts catholiques, comme un homme qui a acquis, à juste titre, une réputation et un nom parmi les peuples de cette île.

« Votre tendre et paternelle sollicitude pour le bonheur de ceux qui furent confiés à votre vigilance vous avait acquis leur respect et gagné leur attachement. Aussi sommes-nous assurés que Votre Grandeur sera animée des mêmes sentiments à notre égard.

« Nous demandons à Dieu qu'il bénisse votre ministère au milieu de nous et qu'il vous accorde d'administrer ce vicariat durant de longues années.

« Nous prions de nouveau Votre Grandeur de nous croire toujours ses enfants les plus soumis et les plus respectueux.

(*Suivent* 34 *signatures.*)

Lorsque M. Jacques Van Langenberg eut cessé de parler, Monseigneur prit la parole à son tour et il déclara que ces honneurs extraordinaires dont il était l'objet le confondaient profondément, mais que, cependant, il ne pouvait les décliner, vu qu'ils ne s'adressaient point à son humble personne, et qu'on voulait honorer le Saint-Siège, dont il était le représentant. C'était aussi un souhait de bienvenue qu'on faisait à la Congrégation des Oblats de Marie, dont il est membre.

Le prélat remercia donc les catholiques du vicariat de Colombo de cet accueil sympathique, et leur dit avec quelle joie il comptait employer le reste de sa vie à travailler à leur bonheur. Les circonstances ne permettaient

guère à Monseigneur de faire alors connaissance avec chacun des membres du comité. Aussi voulut-il s'en dédommager en les invitant à se rendre tous dans sa résidence samedi prochain (c'est-à-dire demain).

Après ce discours, M. Van Langenberg s'agenouilla devant Monseigneur et baisa son anneau. Les autres membres du comité se présentèrent successivement et furent admis aux mêmes honneurs.

Alors on acclama Monseigneur à trois reprises et toujours avec plus d'enthousiasme. Le calme se fit et le vicaire apostolique monta dans un phaéton attelé de deux superbes coursiers, mis à sa disposition par M. Abeyesinghe. A ses côtés prirent place le R. P. Boisseau, vicaire général, le R. P. Vistarini et l'honorable M. Jacques Van Langenberg, tandis que M. Abeyesinghe, armé d'un drapeau, montait un des chevaux de l'attelage.

Les nombreuses voitures et la foule compacte qui couvraient les abords de la gare précédaient ou suivaient le cortège épiscopal en formant une procession dont l'enthousiasme était au comble. Cette masse ne défilait que lentement. La route était décorée avec goût : çà et là on voyait des arcs de triomphe, les drapeaux flottaient nombreux et une haie de tambours bordait le chemin. Mais la palme semble devoir appartenir aux décorations qui ornaient le quartier de la Toussaint et les abords de la cathédrale. Que dire de la fusillade continuelle, du grondement du canon, du son joyeux des cloches, de l'entrain des fanfares, de l'enthousiasme de la foule ? Tout cela défie la description. Notons en passant que la décoration des avenues de la cathédrale avait été faite, à leurs propres dépens, par les congrégations dont voici les noms : the Slave Island Congregation, the Sebastian Congregation, the Grand Pass Congregation, Saint-Aucheus, Saint-James, Saint-Johns, and the Matacooly

Congregations, the Kotahena Congregation, and the Chetties.

Pour résumer ce compte rendu, disons que les nobles coursiers ne portèrent pas longtemps leur glorieux fardeau. La multitude, qui grossissait à mesure que l'on approchait du terme, eut bientôt dételé les chevaux (at the Layarde Broadway), et pris leur place pour traîner la calèche. A la rue de la Cathédrale, Monseigneur mit pied à terre pour monter sur une estrade. De là, revêtu de la chape et de la mitre, il se dirigea vers la cathédrale avec un clergé nombreux. Sur le porche de l'église, Sa Grandeur fut complimentée par le P. Ribaya, tandis que le chœur de Saint-Philippe de Néri, dirigé par le professeur Botticelli, entonnait l'antienne : *Ecce sacerdos magnus.* Les voix des chantres, d'ordinaire si distinctes et si vibrantes dans cette nef, étaient couvertes par le murmure confus de la multitude et elles se perdaient dans la foule. Monseigneur traversa lentement la nef et son cœur dut tressaillir en faisant descendre sur les fronts courbés sa première bénédiction. Arrivé au sanctuaire, il s'agenouilla, fit une courte prière et regagna le trône qui lui avait été préparé. Le R. P. Pulicani lut alors le bref pontifical qui instituait Mgr Bonjean, vicaire apostolique des provinces Ouest et Sud. Il avait à peine terminé que le chœur entonna l'antienne *Tu es Petrus* avec tant de puissance qu'il parvint cette fois à dominer cette multitude, dont l'enthousiasme ressemblait au majestueux soulèvement des flots.

A la gare, Monseigneur avait été complimenté par les laïques. A la cathédrale, c'était le tour du clergé, de ces dignes prêtres qui ont voulu partager les travaux de Sa Grandeur dans le vicariat de Colombo, comme ils avaient partagé ceux de son prédécesseur. Le P. Ribaya, leur doyen d'âge, complimenta le prélat au nom de tous. Il le

fit dans un latin dont tous admirèrent la pureté et l'élégance. Les quinze missionnaires restés dans le vicariat vinrent alors successivement baiser l'anneau de Monseigneur en signe de soumission.

De son trône, Monseigneur adressa en latin quelques paroles de remercîment au clergé, lui disant qu'il mettait toute son espérance dans son zèle expérimenté et il demanda à ces prêtres de se confier entièrement à lui. En terminant, Monseigneur désignait le P. Pulicani comme second vicaire général. Le R. P. Boisseau est le premier vicaire général de Sa Grandeur.

La bénédiction épiscopale terminait cette belle cérémonie de l'installation. Le chant d'actions de grâces fut entonné par les chœurs réunis de Pettah, de la cathédrale et de Grand Pass. Ils exécutèrent le *Te Deum* de Palestrina. La bénédiction du très saint Sacrement termina dignement cette belle journée. Monseigneur reçut encore plusieurs adresses, parmi lesquelles il faut mentionner celle des catholiques de Jaffna, établis à Colombo. Elle était accompagnée d'une croix pectorale et d'une chaîne en or.

Longue vie à notre évêque ! »

De son côté, le *Jaffna Catholic Guardian* raconte ainsi ces mémorables événements :

« Des adresses, trop nombreuses pour être énumérées ici, arrivaient de toutes parts à Jaffna. Il en est une cependant qui mérite une mention particulière. Nous voulons parler de l'adresse présentée par les membres du barreau et par d'autres personnes de la population païenne de Jaffna. Ces adresses des Hindous ont quelque chose d'unique à Ceylan. Celle-ci montre comment le grand prélat, au cœur si large, avait su gagner la sympathie de toutes les classes par sa prudence, sa bonté et sa générosité.

Elle vaut à elle seule tout un volume et ne demande pas de commentaires.

A S. Gr. le T. R. Christophe Bonjean, o. m. i. dd., *vicaire apostolique de Colombo.*

« Au nom de la population non chrétienne de Jaffna, nous sollicitons l'honneur de nous présenter devant Votre Grandeur pour lui dire adieu à l'occasion de sa translation au vicariat de Colombo.

« Nous ne pouvons laisser partir Votre Grandeur sans lui exprimer notre reconnaissance pour les nombreux bienfaits qu'elle a procurés à tout le pays, surtout pendant les fléaux récents de la famine et de la peste. Les pauvres habitants du Delft, en particulier, auront de justes motifs de se souvenir toujours des effets de votre puissante intercession.

« Chaque fois que les intérêts des indigènes ont été en jeu, vous vous êtes présenté comme l'intrépide défenseur de leurs droits, et souvent le gouvernement a dû céder à la force de vos arguments.

« Nous ne tenterons pas d'énumérer toutes les faveurs que vous avez obtenues à la ville de Jaffna. Vous vous êtes identifié avec la cause de l'éducation. Sans avoir égard à la religion, la classe ou la race, vous vous êtes efforcé d'obtenir à tous des rétributions équitables et une juste portion des secours de l'Etat. Vous avez établi à Jaffna une maison d'éducation supérieure, dirigée par des professeurs européens, et qui a obtenu les plus honorables succès au récent examen de Cambridge. Ce n'est que justice et bonne foi de mentionner la manière prudente dont les enfants non catholiques sont traités dans vos écoles ; on ne cherche jamais à violenter leurs consciences.

« La population de Jaffna se ressentira vivement du

départ de Votre Grandeur; mais nous osons nous réjouir à la pensée que nous aurons auprès du gouvernement un habile et zélé défenseur de nos intérêts.

« En terminant, nous disons adieu à Votre Grandeur, espérant que vous vivrez de longues années encore pour continuer l'œuvre que vous avez si bien commencée.

« Nous nous disons

« les admirateurs sincères de Votre Grandeur. »

(*Suivent vingt-sept signatures, parmi lesquelles se trouvent celles de deux prêtres de Siva.*)

Monseigneur répondit à peu près en ces termes :

« Messieurs, je vous suis bien reconnaissant de votre adresse. C'est vraiment une démarche extraordinaire que vous venez de faire. Je ne puis me flatter d'avoir beaucoup fait pour le pays en général; mais j'ai toujours eu à cœur les intérêts de la population, et je n'étais que trop heureux de faire ce que je pouvais en sa faveur. Lorsque j'ai lu votre adresse, au nom des habitants, à sir Charles Longden, il me fit la remarque que ce n'était pas la première fois qu'un évêque catholique se faisait auprès de lui l'organe de toute la population. J'attache d'autant plus d'importance à cette adresse, qu'elle m'est présentée par les membres de la profession légale, qui forment peut-être le corps indigène le plus intelligent. La prospérité du pays est en grande partie dans vos mains. Continuez donc à servir les intérêts de la vérité et de la justice et à illustrer vos concitoyens. Et maintenant, messieurs, laissez-moi prendre congé de vous et vous souhaiter les plus heureux succès. »

La belle croix d'or, avec sa chaîne, que portait Mgr Bonjean le jour de son départ, était le don du *maniagor* de Jaffna, M. Kanapathypillai, et de sa famille.

Jeudi dernier, 16 *août.* — A deux heures trente minutes de l'après-midi, Sa Grandeur et les RR. PP. Pulicani, Boisseau, Smith et Ch. Collin, quittèrent la maison épiscopale et allèrent faire une dernière visite au cimetière. Après une courte prière, ils revinrent sur leurs pas et furent conduits à la nouvelle salle du collège Saint-Patrice, décorée pour la circonstance, et dans laquelle toute la population catholique de la ville s'était réunie pour dire un dernier adieu à son bien-aimé Pasteur. Lorsque Mgr Bonjean, ayant Mgr Mélizan auprès de lui, eut pris place, M. l'avocat Jisseverasinghe lut l'adresse suivante :

« *A S. Gr. Mgr* Bonjean (*Christophe*), o. m. i., *évêque de Médéa et vicaire apostolique de Colombo.*

« Lorsque Votre Grandeur vint pour la première fois au milieu de nous en qualité de vicaire apostolique de Jaffna, et que nous la reçûmes avec des acclamations de joie, comme le digne successeur de notre regretté Pasteur Mgr Séméria, nous étions loin de prévoir que nous eussions jamais à nous séparer de vous, comme il nous faut le faire aujourd'hui. Contrairement à votre attente et aux espérances que nous aimions à entretenir, il est arrivé que Votre Grandeur, conformément aux injonctions du Souverain Pontife, doit nous quitter et s'éloigner du théâtre de vingt-sept années d'incessants travaux, pour aller se dépenser dans un autre champ où le devoir l'appelle. Par la translation de Votre Grandeur au vicariat nouvellement érigé de Colombo, nous perdons un Pasteur très affectionné, un gardien vigilant de nos intérêts, qui, d'un bras ferme, a repoussé du bercail toute invasion ennemie, et, d'une voix puissante, a défendu nos droits les plus sacrés et réduit au silence les calomnia-

teurs de notre foi. Vos labeurs continuels, votre zèle infatigable pendant les vingt-sept années que vous avez travaillé dans notre vicariat, l'ont enrichi de grands et nombreux bienfaits. Ce sont des écoles dans chaque village catholique, des asiles pour l'entretien et l'éducation des orphelins, un collège pour l'enseignement supérieur dans notre ville de Jaffna, une grande imprimerie et un journal anglais-tamoul, dont le but est de défendre les intérêts catholiques ; un séminaire florissant pour la formation des prêtres indigènes, lequel a déjà envoyé dans notre île dix-huit Missionnaires pleins de piété, de zèle et de science, tous ordonnés par Votre Grandeur ; enfin, beaucoup d'autres bonnes œuvres, trop nombreuses pour être mentionnées ici, tout autant de bienfaits auxquels votre nom illustre et vénéré restera à jamais associé.

« Nous sommes tous, ainsi que le vicariat en général, redevables à Votre Grandeur des plus grandes obligations. Nous vous portons la plus profonde reconnaissance pour tout ce que vous avez fait en notre faveur ; et si nous avons bien profité de vos bonnes œuvres ; si, obéissant à vos saintes exhortations, nous abandonnons le péché pour entrer dans les sentiers de la vertu, ce sera là une des plus grandes récompenses que nous puissions vous offrir et celle que vous désirez le plus. Et nous l'espérons sincèrement, nous en avons la confiance, avec le secours de Dieu, cette récompense vous sera donnée.

« Malgré le profond chagrin et la grande douleur que nous fait éprouver votre éloignement, nous trouvons cependant une consolation dans la pensée que vous nous laissez un successeur qui s'est déjà rendu bien cher aux catholiques de ce vicariat, alors qu'il était votre coadjuteur, par ses travaux apostoliques, ses manières

pleines de charmes et sa ferme persévérance à soutenir la cause de la religion.

« Enfin, nous osons vous prier respectueusement d'accepter ce petit présent (1) de la part des catholiques de la presqu'île de Jaffna et des îles, comme un témoignage de notre affection, de notre estime et de notre reconnaissance.

« En souhaitant à Votre Grandeur le succès et la prospérité dans la nouvelle sphère où vous appelle le devoir, en vous disant le plus cordial adieu et implorant votre bénédiction,

« Nous voulons être toujours,

« De Votre Grandeur,

« Les enfants les plus respectueux,

« LES CATHOLIQUES DE JAFFNA. »

Jaffna, le 16 août 1883.

L'adresse en anglais ayant été remise à Sa Grandeur, M. Manuelpillai donna lecture d'une seconde adresse en tamoul. Monseigneur répondit assez longuement, d'abord en anglais, puis en tamoul.

Voici en substance la réponse à la première adresse. Monseigneur dit qu'il avait toujours trouvé la population de Jaffna reconnaissante, affectueuse et obéissante, et que, s'il avait été à même d'opérer tant de bien, c'était, dans une large mesure, grâce à sa cordiale coopération. Le vicariat de Jaffna avait fait de grands progrès et acquis beaucoup de force. Il en donnait actuellement une preuve en se trouvant en état d'envoyer six Missionnaires au vicariat voisin sans s'affaiblir lui-même. Monseigneur ne doutait pas qu'il ne continuât sa marche progressive sous la direction de Mgr MÉLIZAN, son zélé successeur, et

(1) La somme offerte par le district de Jaffna était de 800 roupies, qui, ajoutées à 450 roupies données par les autres parties du vicariat, formaient une offrande totale de 1 250 roupies.

de ses Missionnaires dévoués. Il était loin de s'attendre, quelque temps auparavant, au travail qui s'imposait à lui. Il sentait ses forces affaiblies et son âge avancé, et il espérait passer ses vieux jours et rendre son dernier soupir au milieu de ses enfants bien-aimés de Jaffna. Tous ses plans, tous ses désirs étaient concentrés dans ce vicariat. Mais maintenant, comme Abraham, à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, il devait s'éloigner de ses enfants et de sa patrie. Que leur douleur fût si grande à son départ, c'était bien naturel; mais ils devaient se consoler à la pensée que c'était la volonté de Dieu qui ordonnait leur séparation. D'ailleurs, il ne les laissait pas orphelins. Il leur laissait quelqu'un qui serait leur père à sa place et qui avait déjà gagné leur estime et leur affection par son air aimable, ses travaux et ses vertus. C'était Mgr Mélizan. Sans vouloir diminuer en rien l'affection qu'ils lui portaient à lui-même, il désirait qu'ils eussent pour leur nouveau Pasteur le même attachement, la même estime et la même obéissance que pour lui-même. Son cœur surabondait et il ne pouvait plus rien ajouter. Il était une chose cependant dont ils pouvaient être sûrs, c'est que, partout où il ira, il les portera dans son cœur et prendra le plus grand intérêt à ce qui les concerne. Sa résidence sera désormais dans la ville même où siège le gouvernement et il ne manquera pas de faire tout ce qui sera en son pouvoir en faveur de ses chers enfants, dont il lui coûtait tant de se séparer. Encore une fois, il les exhortait à témoigner à leur nouveau Pasteur leur affection, leur obéissance et leur vénération; à se montrer fiers de leur foi, à vivre conformément aux enseignements de notre sainte religion, de telle sorte que, s'ils ne pouvaient plus se revoir sur la terre, il eût la consolation de les retrouver tous dans la patrie où il n'y aura plus de séparation.

Quand Sa Grandeur eut repris son siège, quelques pièces tamoules furent chantées avec succès, accompagnées de la meilleure musique indigène. Les chants terminés, les deux prélats, suivis du clergé, se rendirent à la cathédrale, où ils récitèrent *l'Itinéraire*. A la porte de la cathédrale, il y eut une scène bien émouvante lorsque Mgr Bonjean donna une dernière accolade aux membres de la communauté des Oblats. Tous les assistants, prêtres et fidèles, furent émus jusqu'aux larmes. Dès que les deux prélats eurent pris place dans la voiture découverte, préparée et décorée pour la circonstance, cette voiture fut en quelque sorte traînée par leurs fidèles enfants. Elle s'avança au son des cloches, au bruit du canon, aux accents de la fanfare, précédée et suivie d'une foule compacte. Aux approches du Katcheri, M. Rudd se présenta et, saluant Mgr Bonjean, proposa trois vivats en son honneur. A l'instant, l'air retentit des cris bruyants de la multitude qui faisait escorte. Quelques pas plus loin, M. Twynam s'avança vers la voiture épiscopale et offrit à Mgr Bonjean un salut cordial. La manière dont le premier ecclésiastique de Ceylan et le représentant du gouvernement dans le nord de cette île prirent congé l'un de l'autre, tout en leur faisant honneur, édifia et impressionna profondément un peuple qui possède naturellement le respect pour l'autorité. Au Katcheri, tous les chemins amenèrent de nouveaux groupes, et la foule grossit à tel point qu'il était impossible de voir les deux extrémités de cette marche triomphale. Arrivés dans la plaine qui avoisine les couches de sel, tous les groupes se prosternèrent spontanément et reçurent, au milieu des soupirs et des larmes, la dernière bénédiction de leur Père vénéré. Les fidèles s'en retournèrent ensuite à leurs demeures, à l'exception d'un groupe de représentants, qui, précédés par leur évêque, Mgr Mélizan, et les

PP. Flanagan et Lafarge, escortèrent Mgr Bonjean jusqu'à Mirisuvil, 17 milles de Jaffna, où la réception fut bien digne des catholiques de cette mission. A Chavagachery, Monseigneur reçut l'offrande d'une adresse, accompagnée d'une bourse.

Catholiques de Jaffna, vous avez fait et bien fait votre devoir. Vous vous êtes montrés les dignes enfants d'un digne Père. Le 16 août 1883 devrait être inscrit en lettres d'or dans les annales de Jaffna, car il a été témoin du plus splendide triomphe de votre foi, de votre reconnaissance et de votre piété filiale. Vous avez versé sur le cœur blessé de votre Père le vin et l'huile qui fortifient et consolent. Il part fier de vous, et irait-il jusqu'aux extrémités de la terre, ses bons désirs et sa bénédiction reposeront toujours sur ses fidèles enfants de Jaffna.

INSTALLATION DU NOUVEAU PRINCIPAL DU COLLÈGE SAINT-PATRICE, A JAFFNA.

Dimanche dernier, dans la matinée, Mgr Mélizan, accompagné des RR. PP. Smith, Murphy et Lytton, se rendit au collège Saint-Patrice, où les maîtres et les élèves étaient déjà rassemblés. Sa Grandeur, dans un discours assez long, passa en revue ce qui avait été fait dans l'établissement depuis sa fondation, appuyant sur les éminents services rendus par le R. P. Smith et ses révérends collègues, et elle exhorta les élèves à travailler avec ardeur et à suivre les ordres du R. P. Lytton, aux soins, à la vigilante affection duquel elle allait désormais les confier. Monseigneur leur rappela que le R. P. Smith avait travaillé beaucoup pour eux au collège et à l'extérieur; qu'il leur avait consacré son temps et son énergie ; en un mot, qu'il s'était fait comme l'un d'entre eux. Il ajouta qu'il connaissait toute l'étendue de leur affection pour le

R. P. Smith, et qu'ils ne pourraient en donner une meilleure preuve qu'en témoignant à son successeur la même soumission et une aussi cordiale obéissance. Quand Monseigneur eut fini de parler, le R. P. Smith remercia les maîtres du concours et de la bienveillante coopération qu'ils lui avaient toujours donnés, et les enfants, de l'affection et de l'obéissance qu'ils n'avaient cessé de lui témoigner; il ne pouvait les oublier. Il les assura qu'ils vivraient toujours dans son souvenir et qu'ils auraient toujours en lui un ami dévoué. Il leur dit ensuite adieu en quelques paroles touchantes. Enfin, on donna un congé en l'honneur du nouveau principal, le R. P. C.-H. Lytton, o. m. i. » (*The Jaffna Catholic Guardian*, 18 août 1883.)

Mgr Mélizan et le vicariat de Jaffna.

Nous apprenons, par l'entremise du *Catholic Guardian*, que S. Gr. Mgr Mélizan est entré en fonctions dimanche 19 août, comme Pasteur du vicariat de Jaffna. A cinq heures et demie du soir, Monseigneur, accompagné des Pères, des Séminaristes et d'un grand nombre de fidèles, s'est rendu en procession à la salle du collège Saint-Patrice, au son de la musique et sous une abondante pluie d'eau de rose. Lorsque Monseigneur eut pris place au siège qui lui avait été préparé sur une estrade, M. J.-A. Nicolas lui lut une adresse, dans laquelle il le félicitait d'avoir à exercer ses hautes et sacrées fonctions de Vicaire apostolique dans le vicariat de Jaffna, et lui souhaitait la bienvenue comme au bien-aimé Pasteur et Père des fidèles de ce vicariat. Cette adresse rendait témoignage au zèle et à l'activité du prélat pour travailler à l'avancement spirituel des fidèles et lui donnait un sûr garant de l'affection et du dévouement des fidèles pour sa personne. Monseigneur remercia les fidèles de leur

attachement pour lui et les exhorta à lui témoigner la même obéissance et la même soumission qu'à son vénéré prédécesseur. Le *Te Deum* fut ensuite entonné, et la procession, s'étant reformée, se rendit à la cathédrale, où Monseigneur donna la bénédiction du très saint Sacrement. Après la cérémonie, Monseigneur fut escorté par les fidèles jusqu'à sa résidence épiscopale, au milieu du bruit assourdissant des tambours et du canon. La fête se termina par trois acclamations en l'honneur du nouveau Pasteur. (*The Ceylon Catholic Messenger*, 31 août 1883.)

SERMON D'ADIEU DE Mgr BONJEAN.

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, S. Gr. Mgr Bonjean a donné son sermon d'adieu, dimanche soir, dans la cathédrale de Sainte-Marie. Une nombreuse assistance de fidèles, désireux d'entendre les dernières paroles de leur bien-aimé Pasteur, s'y trouva réunie de bonne heure. Monseigneur exprima dans les termes les plus touchants le regret qu'il éprouvait de se voir réduit à abandonner ceux à qui il avait prodigué ses meilleurs soins et toutes ses attentions, après avoir passé avec eux les plus belles années de sa vie. Il lui restait cependant une consolation, c'était de penser que ses chers enfants ne seraient pas orphelins, mais qu'ils seraient confiés aux soins d'un autre Pasteur, qui se montrerait comme lui leur Père et leur frère, et aurait pour eux toute la tendresse d'une mère. Il les exhorta ensuite à se montrer obéissants et soumis envers son successeur, Mgr Mélizan; à témoigner de l'empressement pour écouter ses bons avis, et à agir toujours à son égard comme des enfants dévoués. Il leur recommanda d'éviter la communication avec les hérétiques et les infidèles, ajoutant qu'il n'y avait rien de si

pernicieux pour les âmes de leurs enfants que de les envoyer aux écoles protestantes et de les donner en mariage à d'autres qu'à des catholiques. Son plus grand désir, assura-t-il, serait d'être informé de temps à autre, de la bouche de son successeur, de la bonne conduite des catholiques de Jaffna et de leur progrès dans la foi et la piété. Après leur avoir exprimé les souhaits qu'il formait pour leur bonheur, Monseigneur leur donna sa dernière bénédiction. (*The Jaffna Catholic Guardian*, 18 août 1883.)

VICARIAT DE NATAL.

LETTRE DU R. P. SCHOCH AU R. P. MARTINET.

Bloemfontein, le 18 août 1883.

Mon révérend Père,

Je pense qu'il vous sera agréable de recevoir un compte rendu succinct de la Mission prêchée à Bloemfontein au mois de juillet dernier, par le R. P. Henneberry.

Le R. P. Henneberry, prêtre de la Congrégation du Précieux-Sang, est Irlandais d'origine et a passé la plus grande partie de sa vie en Amérique, où sa Congrégation possède plusieurs établissements. Il s'est proposé de prêcher des Missions dans les pays les plus dépourvus de ce genre de secours. Il a ainsi parcouru, durant les vingt dernières années, à peu près toute l'Amérique du Nord, et a passé quatre ou cinq ans en Australie, dans la Nouvelle-Zélande et autres colonies anglaises de cette région.

Au commencement de la présente année, il est venu au cap de Bonne-Espérance et a prêché la parole de Dieu dans les deux vicariats de l'ancienne colonie ; puis, sur

l'initiative de Mgr Jolivet, à qui il avait été vivement recommandé, il a inauguré le même ministère dans la colonie de Natal et tout le vicariat de ce nom. Partout il a eu un grand succès et a fait beaucoup de bien.

Je ne puis parler que de la Mission de Bloemfontein, la seule à laquelle j'aie assisté ; or, je n'hésite pas à dire qu'elle a eu les plus heureux résultats.

Notre population s'était un peu relâchée de ses pratiques religieuses. Le dimanche, à la messe, il y avait bien des vides regrettables, et les Sacrements étaient peu fréquentés. La Mission a réveillé les plus endormis.

Dès six heures du matin, il y avait messe et instruction pour ceux qui étaient de bonne heure obligés de se rendre au travail. A neuf heures, seconde messe et seconde instruction, plus développée, pour la majeure partie de la paroisse. Le soir, à sept heures, l'église se remplissait de nouveau, et, spectacle étrange autant que consolant, bon nombre de protestants se confondaient parmi nos catholiques.

Il fut convenu que le curé s'abstiendrait de paraître au confessionnal ; mais, par contre, le R. P. Walsh fut appelé de Jagersfontein pour prêter le secours de son ministère au R. P. Prédicateur. Celui-ci, en effet, avec ses trois ou quatre prédications par jour, ne pouvait pas suffire à recueillir tous les fruits de la grâce dès que les confessions eurent commencé.

Outre les instructions qui s'adressaient à la population entière, il y avait, aux heures du jour les plus convenables, des conférences spéciales pour les personnes mariées, d'autres pour les personnes non mariées.

Le P. Henneberry a pour pratique de ne pas fixer de jour de communion générale ; chacun s'approche de la sainte Table quand il a achevé sa préparation.

Près de trois cents personnes ont pris le *pledge*, c'est-

à-dire l'engagement de s'abstenir de toute boisson enivrante. Puissent-elles garder inviolablement leur promesse ! Pour leur en faciliter le moyen, nous avons établi, après la Mission, une société de tempérance et fondé une bibliothèque, à laquelle tous les sociétaires auront droit et qui servira en même temps pour toute la paroisse, moyennant une légère rétribution.

Au premier appel, soixante et onze personnes donnèrent leurs noms ; plusieurs autres ont adhéré dans la suite. J'ai donc pu, grâce aux bonnes dispositions des habitants, organiser la société assez vite et ouvrir la bibliothèque immédiatement.

Le premier dimanche qui a suivi la Mission, j'ai réuni les catholiques ; nous avons nommé un comité ; j'ai reçu les premières souscriptions ; plusieurs ont voulu payer leur cotisation pour toute l'année. J'ai acheté des jeux, fait faire des tables ; on m'a prêté des livres, des revues, etc., et, dès maintenant, on se réunit chaque soir, dans la salle d'école, de sept heures jusqu'à neuf heures. Dimanche dernier, plus de vingt volumes furent distribués dans les familles. Nous avons donc atteint ce double but, de la plus grande importance : ouvrir aux jeunes gens un lieu de réunion où ils trouvent à se récréer utilement, et donner à la population entière un choix de bonnes lectures.

Pas plus tard qu'hier, j'ai eu une réunion du comité, et j'ai été autorisé à faire une demande de cent vingt-quatre volumes à une librairie de New-York, qui publie d'excellents livres à bon marché. Reliés, ils nous coûteront moins cher qu'en Angleterre. L'ordre va partir prochainement, et j'espère que, dans cinq mois, la bibliothèque de Bloemfontein sera convenablement pourvue de livres intéressants, instructifs et parfaitement inoffensifs pour la foi et les mœurs.

Le 15 août, j'ai eu la consolation de voir la presque totalité de la paroisse aux offices du matin et du soir. Le dimanche, l'église est bien fréquentée, et même les jours de semaine.

J'espère que le R. P. Bompart sera heureux de voir tout cela à son retour; car, pour moi, je ne suis ici qu'en passant; je retourne à Kimberley la semaine prochaine; ainsi je n'aurai pas le temps de gâter les choses, et le bon pasteur trouvera tout en bon ordre dans sa chère bergerie.

Il faut que je vous rapporte encore deux faits de la Mission dignes de remarque :

Un ministre anglican ritualiste, qui se fait appeler le Père Douglas, vint à Bloemfontein à l'époque de nos saints exercices. Croyez-vous qu'il eut la témérité de s'opposer au mouvement? Pas si sot! Il se mit au contraire à pousser à la roue : tout juste ce qu'on accuse le diable de faire, quand il ne peut pas faire mieux. Prêchant donc dans l'église anglicane le dimanche de l'ouverture, il exhorta très dévotement ses coreligionnaires à prier pour le succès de la mission du P. Henneberry, parce que, disait-il, c'est un homme qui fera beaucoup de bien.

C'est ce qu'on appelle faire venir l'eau à son moulin et mettre la faucille dans la moisson d'autrui; mais c'est tout à fait conforme au genre que les ritualistes ont adopté dans ce pays. Ils veulent, quoi que nous en ayons, fraterniser avec nous; disent qu'ils sont catholiques, qu'ils ont à peu près la même foi, les mêmes pratiques religieuses que nous. Ils font ainsi beaucoup de tort à la jeunesse, trop imbue déjà des idées libérales au détriment d'une saine et salutaire intolérance, au détriment, par conséquent, de l'amour et du respect dus à notre foi et à notre sainte religion. Le Père Douglas appartient à

un prétendu ordre religieux : tant ils sentent le besoin de nous singer ! Il a fait, dit-il, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Pauvres gens ! que ne font-ils aussi et surtout le vœu d'humilité ! ce vœu les mènerait à la vérité, et la vérité les délivrerait. Il entend les confessions, donne la communion, etc. De Maistre disait qu'il y a de bons mauvais livres. Vous voyez qu'il y a aussi de bons mauvais prédicants ; et ce sont ceux qui font le plus de mal.

Le second fait est, à l'inverse, très consolant, et je n'ai aucune envie de croire qu'il se rattache au premier.

Le président de la république de l'Etat libre d'Orange a assisté à plusieurs de nos exercices, et l'on m'assure qu'il a pris le *pledge* pour le bon exemple.

Faut-il ajouter maintenant que parmi les auditeurs protestants tous n'avaient pas cette attitude correcte du président Brand ? Il y avait, par exemple, un ancien ministre luthérien, confrère du Père Douglas en libéralisme, qui se permettait d'avoir une opinion et de l'exprimer. Pour lui, le R. P. Henneberry était un homme tout à fait extraordinaire, envoyé par la Propagande, avec mission d'inspecter toutes les paroisses et de faire à Rome son rapport. Ses prédications étaient incontestablement bonnes, nonobstant quelques détails insignifiants sur certains points de doctrine, comme la messe et la confession. Discuter sur ces vétilles n'avait pas d'importance, on pouvait s'accorder dans des régions plus élevées, et tous les hommes religieux, de quelque dénomination qu'ils fussent, auraient dû venir assister à ces sermons.

Ce libéralisme en matière de religion, qui met toutes les croyances dans un même bonnet, est la plaie du pays. La grande variété de sectes protestantes représentées ici, l'indifférence que beaucoup professent pour toute ques-

tion de doctrine, sont pour tous les esprits une tentation extrêmement dangereuse.

Vous êtes certainement au courant, mon révérend Père, de toutes les améliorations qui se sont faites ici ces dernières années. Les RR. PP. Lenoir, Bompart et Monginoux se sont dévoués à la culture de cette partie de notre champ, et ils y ont fait beaucoup de bien ; aussi la population les a-t-elle en grande estime. Je n'ai fait que jouir de leur travail pendant deux mois, et, dans quelques jours, je serai rendu à Kimberley. Je vais y être un étranger, parce que je n'y ai plus rien fait depuis la fin d'avril pour cause de maladie.

Veuillez bien, mon révérend Père, présenter mes hommages au Révérendissime Père général.

Votre enfant tout dévoué en N.-S. et M. I.

A. Schoch, o. m. i.

COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. FOUQUET AU R. P. MARTINET.

Mission de Saint-Eugène, chez les Kootenays,
le 15 mai 1885.

Mon révérend et bien cher Père,

Les *Kootenays*, qui se donnent encore le nom de *Tounarhas* et que leurs voisins appellent *Skalzirs*, étaient autrefois bien plus nombreux qu'aujourd'hui ; leurs ancêtres occupaient en permanence les deux versants des montagnes Rocheuses, entre le 48e et le 50e degré de latitude Nord. Il y a moins d'un siècle, une maladie, dont je n'ai pu exactement reconnaître le caractère à la description qui m'en a été faite, vint décimer cette valeureuse nation. Ne pouvant plus depuis lors, en face d'ennemis aussi nombreux que les Cris et les Pieds-Noirs,

conserver les deux versants, ceux de l'Est prirent l'habitude de passer les montagnes et de se répandre dans les vallées de l'Ouest. En quittant le versant oriental, ils laissèrent leur nom au lac dit *des Kootenays*, dans le diocèse de Saint-Albert ; mais ils ne renoncèrent pas à leur droit d'aller y chasser le bison ; et ce droit, ils surent toujours le maintenir avec une froide bravoure contre les Pieds-Noirs, nation dix fois plus nombreuse que la leur.

De ce côté-ci des montagnes, ils pouvaient se disperser en toute liberté dans notre belle vallée, depuis le lac où la Colombie prend sa source jusqu'à celui des Têtes-Plates; s'étendre en toute sécurité dans la vallée des Arcs-Plats et sur les bords de son beau lac, lequel mesure près de 100 lieues de long : ils n'avaient aucun danger à courir. Mais quand il s'agissait de traverser de nouveau les montagnes Rocheuses, de reparaître sur leurs anciennes terres et jusqu'au cœur du pays ennemi, à la poursuite du bison, la nation se réunissait tout entière en un corps compact et elle marchait comme un seul homme.

La terre alors tremblait sous les pas des bisons et des chevaux lancés à toute vitesse, mais le cœur du Kootenay ne comptait pas une pulsation de plus. Quand l'excitation était à son comble, au beau milieu de la chasse, dans l'entraînement et les compétitions de la course ou dans l'enivrement du combat (car il y avait de tout cela dans ces expéditions aventureuses), il suffisait d'une parole pour arrêter tout court dans son élan la tribu entière. Au seul commandement des chefs, le calme succédait au tumulte, et les guerriers, froids et immobiles, se tenaient prêts à tout événement. *Xantla! Xantla!* les Pieds-Noirs! les Pieds-Noirs! Ce cri courait les rangs comme une traînée de poudre : aussitôt la troupe, sans

s'émouvoir, se disposait au combat, sombre, silencieuse et fière.

L'union et le courage suppléaient au nombre. Il n'était pas permis de faire bande à part : les chefs veillaient d'un œil attentif sur cette consigne inviolable : notre fameux Makaille en sait quelque chose. Makaille a toujours aimé n'en faire qu'à sa tête : mauvaise habitude dont il ne s'est pas encore entièrement corrigé. Sous prétexte qu'il n'était pas loin des montagnes, il voulut, dans une expédition de chasse, se séparer un jour du gros de la nation : c'était un mauvais et dangereux exemple. Joseph, ce chef si doux, si énergique, si fin et si sage, que nous regrettons toujours, donna ordre à Nilkoutaho, son chef de police, de ramener Makaille et les siens au campement général. Makaille voulut regimber et fit même mine d'user de son fusil. Démonstrations inutiles. Nilkoutaho et ses aides s'emparèrent tranquillement des chevaux de charge et les amenèrent au camp, où Makaille, laissé sans vivres et sans couvert, dut revenir, l'oreille basse, le cœur contrit et humilié.

Autrefois les Kootenays faisaient régulièrement, trois fois par an, ces expéditions de chasse et de guerre, deux pendant la belle saison, une pendant l'hiver.

A mon arrivée dans le pays je m'étais même préoccupé du projet de les suivre. A cet effet, je m'étais déjà muni de pouvoirs auprès de Mgr Grandin, qui m'accorda plus que je ne demandais. Je n'attendais plus que la fin de mes travaux de construction pour entrer en campagne, lorsque les bisons commencèrent à disparaître, et puis, Mgr Grandin, venant à fonder la Mission du Fort Mac-Leod, je n'avais plus les mêmes motifs d'accompagner nos expéditionnaires.

Toutefois, pendant mes rêves de voyage, je m'avisai un jour de demander à Nilkoutaho comment les Koote-

nays s'y prenaient pour traverser les rivières. « C'est bien simple, me répondit-il; avec nos loges et tout notre butin, nous faisons un gros ballot, nous attachons dessus les enfants et les femmes faibles; puis nous fixons une longue corde à la machine flottante; un jeune homme prend le bout de la corde, et, mettant sa monture à la nage, tire à travers la rivière toute la cargaison. Les autres, naturellement, passent sans difficulté, sur leurs chevaux lancés à la nage. » — J'eus beau parler de canots d'écorce, Nilkoutaho n'y voulut rien entendre. — « Tu sais bien, lui dis-je, que je suis fort mauvais cavalier et point du tout nageur; que tout récemment j'ai failli me noyer dans la rivière Sainte-Marie et que je n'ai échappé au danger qu'en me cramponnant à la crinière de mon cheval. — Jamais, me répondit-il, nous n'avons noyé un enfant. » Et l'argument était pour lui péremptoire; il fallait en prendre mon parti.

Pendant l'été, ces excursions étaient, pour les Kootenays, de vraies parties de plaisir; la rencontre même qu'ils pouvaient faire de quelques bandes de Pieds-Noirs n'étaient, à leurs yeux, que des incidents de voyage qui venaient en rompre agréablement la monotonie.

L'hiver, c'était autre chose. Il leur fallait traverser de hautes montagnes, couvertes de 20 à 30 pieds de neige, voyager à pied et à la raquette; souvent le ventre vide ou à peu près; et ils n'avaient pas la chance, les pauvres gens! de rencontrer sur leur route des chiens du mont Saint-Bernard. Toutefois n'exagérons pas le sentiment de commisération; ils sont moins délicats que nous et ils en remontreraient peut-être, en fait d'endurcissement, aux chiens mêmes du mont Saint-Bernard; dans les détresses de la faim, du froid et de la fatigue, ils seraient bien capables de leur porter secours au lieu d'en recevoir.

Pendant que j'étudiais leur langue, je demandai un jour à Nilkoutaho, pour me rendre bien compte de la propriété des termes, s'il appellerait *affamé* un homme qui aurait passé un jour sans manger. Il se mit à rire. « Vous autres blancs, me dit-il, vous êtes tout de suite affamés. Il n'en est pas de même des sauvages. » Selon lui, être à jeun depuis vingt-quatre heures, c'est tout simplement avoir l'appétit ouvert ; après quarante-huit heures, le Kootenay commence à avoir faim; mais il lui faut trois, quatre ou cinq jours de diète avant de crier famine.

Nos chasseurs, après avoir longtemps poursuivi les bisons dans la plaine, revenaient à la montagne, chargés d'un riche butin. Il n'était plus question de jeûne ; mais quel attirail ! et, par suite, quelles fatigues ! La loge, le lit, la batterie de cuisine, les armes de guerre et de chasse, les sacs de viande et les ballots de cuir, sans parler des enfants : il leur fallait transporter tout cela sur le dos ! Ils en venaient à bout ; mais avec quelle patience et quelle fatigue !

Ils ont pour ce travail une stratégie traditionnelle. Le lundi, ils transportent une partie de ce mobilier à telle distance qui leur permet de revenir le soir au campement du matin ; le mardi, ils se chargent du reste de leurs effets et des enfants, et vont camper à la place où ils ont déposé la charge du lundi ; le mercredi, ils recommencent, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans les vallées de l'Ouest, où il n'y a plus qu'un pied ou deux de neige.

A ce moment-là, les jeunes gens vont à la recherche des chevaux qui, abandonnés en liberté à l'époque du départ, se sont éparpillés dans les champs pour y gratter la neige et trouver leur nourriture sous ce manteau de frimas. En cela les chevaux sont servis par un instinct extraordinaire autant qu'admirable.

Une fois les chevaux retrouvés, les Kootenays entrent dans la période de jouissance. Plus d'ennemis, plus de fatigues, plus de privations ; des vivres en abondance. Ils mènent pendant six semaines ou deux mois une vie de paresse et de plaisir, après quoi ils recommencent.

Mais j'ai tort, en finissant mon récit, de m'exprimer au temps présent, car tout cela est devenu, pour nos Kootenays, presque de l'histoire ancienne. Depuis quatre ou cinq ans, ils n'ont pas eu une seule chasse en grand. Ainsi que nous le leur avions prédit, les bisons disparaissent rapidement devant les carabines à seize coups et à longue portée, dont nos sauvages sont tous armés, et aussi devant les chemins de fer et le flot de la colonisation. Quelques-uns persistent néanmoins. A la moindre nouvelle que des bisons ont été vus dans les prairies, ils partent, presque toujours sous la conduite de leur chef Isidore, et ils traversent la montagne; mais c'est ordinairement pour revenir les mains vides. Ils ont été si souvent déçus dans leurs espérances qu'ils finiront par renoncer à ces expéditions lointaines, peu favorables aux progrès de la civilisation chrétienne. Du moins je l'espère, sans oublier toutefois leur obstination.

Actuellement et en masse, ils sont dans un réel état de souffrance. Ils ne peuvent pas se résigner à échanger la chasse du bison contre celle du cerf, du chevreuil ou du renne. Quant à poursuivre le lièvre ou le lapin, ils se croiraient déshonorés : ils laissent ces amusements enfantins à leurs petits garçons et à la race blanche.

Un de nos amis, employé du gouvernement canadien, a chez lui, pour décorer sa modeste demeure, un tableau représentant une chasse au renard, si célèbre parmi les Anglais. Il faut entendre les réflexions qu'inspire à nos Kootenays cette mise en scène de lords et de ladies à la poursuite du chétif animal ! Quelles gorges chaudes ils

font sur le danger qu'ils courent et comme ils tournent en ridicule ce déploiement de forces et de stratagèmes !

Un peu moins de fierté leur siérait davantage, car n'ayant plus les grandes chasses et pas encore l'habitude du travail, ils sont tombés dans la misère. A dire vrai, je ne suis pas trop surpris de voir mes pauvres Kootenays devenus un peu maussades. Ils affectent, par principe, de se donner un air de gravité excessive et ils traitent d'enfants quiconque ne leur ressemble pas; ils se sont ainsi fait auprès de leurs voisins la réputation d'hommes peu démonstratifs; si vous ajoutez à cela la faim, la misère, le changement soudain d'habitudes, le passage d'une vie pleine d'épisodes et de surprises à une vie monotone et languissante, vous vous expliquerez qu'ils soient tristes, sombres et peu aimables.

Depuis plusieurs années, j'épiais le moment et le moyen d'établir des amusements honnêtes parmi eux. Je me heurtais toujours à quelque difficulté ; nos dévots surtout me faisaient une opposition qu'il eût été imprudent de briser; à peine pouvais-je obtenir un peu de liberté pour les enfants. Cette année-ci, aux fêtes de Pâques, notre moulin ayant donné sa première farine, l'événement leur avait dilaté le cœur. Je fis porter quelques sacs dans le camp, moitié pour les enfants de la première communion, moitié pour les hommes qui remporteraient le prix à la cible. Ils organisèrent donc le tir, commencèrent par s'adjuger en commun la moitié de cet enjeu, qu'ils consommèrent en un grand dîner de famille, et ils destinèrent le reste aux gagnants. Le vrai gagnant c'était moi, tant j'étais heureux de mon premier succès.

Le lendemain c'était le tour des enfants. Le P. Martin mit à leur disposition une quantité de navets. Mais, pour se les approprier, il fallait les tirer à la flèche. Ce fut vraiment une scène amusante, et le grave chef de To-

bacco-Plain différa son départ pour jouir de ce spectacle. Ce qui me plaisait infiniment, c'était le sérieux des enfants, le vif intérêt qu'ils prenaient à ce jeu et le plaisir que les vieux grognards eux-mêmes y trouvaient.

Je souhaite de voir ces jeux et d'autres semblables s'acclimater parmi nos Kootenays comme dérivatifs aux jeux de hasard et particulièrement au jeu de cartes. Le Kootenay adonné au jeu jouera tout, jusqu'à sa chemise, et, après avoir tout perdu, il se jouera lui-même, s'engageant à servir comme esclave un temps déterminé. Il n'est ni voleur ni ivrogne, mais s'il devient joueur, il perdra bien vite toutes ses bonnes qualités.

Veuillez agréer, etc.

(*A suivre.*) L. Fouquet, o. m. i.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. TATIN.

Mission Saint-Joseph du lac William,
le 5 septembre 1883.

Mon révérend et bien-aimé Père Tatin,

Comme vous le voyez par l'en-tête de cette lettre, je ne suis plus à Sainte-Marie ; j'ai quitté les bords du Fraser pour venir dresser ma tente dans la charmante vallée du lac William. Il y a déjà plus d'un an que, à la suite de la visite canonique faite dans notre vicariat par le R. P. Martinet, je reçus mon obédience pour cette Mission. Au mois de janvier dernier, après quelque temps de préparation à la vie de Missionnaire, M^gr^ d'Herbomez, notre bien-aimé Vicaire apostolique, voulut bien mettre le comble à mes vœux en m'assignant la Mission des Tchilkotines comme ma part de travail dans la vigne du bon Maître. En me chargeant de ces sauvages, Sa Gran-

deur m'exhortait à m'armer de patience et de bonne volonté. La suite vous fera voir que cette recommandation n'était pas inutile.

On parle volontiers de ceux qu'on aime ; et comme les sauvages que le bon Dieu m'a confiés me sont chers à plus d'un titre, je voudrais vous en parler un peu aujourd'hui. Si donc vous me le permettez, mon bien-aimé Père, j'essayerai de vous dire ce que sont les Tchilkotines, et ce qu'il m'a été donné de faire pour eux depuis que j'en suis chargé.

Les Tchilkotines (*nkí tœne*, les hommes d'ici-bas, ou simplement *Tœne*, les hommes) forment, à l'ouest des montagnes Rocheuses, la branche la plus méridionale de la grande famille de Peaux-Rouges à laquelle nos Missionnaires du Nord-Ouest ont donné le nom collectif de *Déné-Dindjié*. Leur langue accuse à tel point une communauté d'origine avec elle, que l'homme le moins versé dans les études ethnographiques et philologiques ne saurait s'y méprendre un instant. Ces sauvages doivent leur nom distinctif à la rivière Tchilko, appelée par les blancs Tchilkotine, dont ils peuplent la vallée. Cette rivière prend sa source par le 33e degré de latitude Nord et, entre le 124e degré et le 125e degré de longitude Ouest, descend vers le sud-est pendant une centaine de milles, fait une courbe à l'est et va, presque en ligne droite, se jeter dans le Fraser après un cours d'environ 300 milles. Mais le territoire des Tchilkotines est loin d'être resserré par les limites étroites de la vallée. Comme ils sont encore nomades pour la plupart, on peut regarder comme leurs terres de chasse et de pêche les immenses forêts ou plateaux-prairies qui s'étendent entre le 31e degré et le 32° 30′ de latitude Nord. A l'est et à l'ouest, leur pays est bordé respectivement par le Fraser et la chaîne des Cascades.

C'est dans cette immense étendue de terres que se meut la petite poignée de sauvages qu'on appelle les Tchilkotines. Très nombreux autrefois, mais décimés par des guerres continuelles avec des tribus étrangères et surtout par la petite vérole à l'arrivée des blancs, les Tchilkotines proprement dits ne sont guère aujourd'hui au-delà de cinq cents. Ils sont divisés en cinq bandes, ayant chacune un chef à sa tête. Si à ces bandes vous ajoutez deux autres camps situés au-delà du 53e degré et dont la population est composée de Tchilkotines et de Porteurs, vous aurez une idée assez exacte de l'étendue de ma paroisse.

Par impossibilité de suffire à tout, nous n'avions pas encore pu nous occuper spécialement de ces sauvages. Aussi, tandis que partout ailleurs où le prêtre a pénétré, presque tous les sauvages sont chrétiens et passablement instruits, il n'y a encore de baptisés, chez les Tchilkotines, que ceux qui l'ont été dans leur enfance ou à l'article de la mort, et leur ignorance des vérités de la foi est telle qu'elle justifie pleinement ce que m'écrivait Mgr d'Herbomez en me les confiant : « C'est une Mission nouvelle. »

En outre, ils ont toujours joui et jouissent encore parmi les sauvages et les blancs d'un nom assez peu enviable, et il faut avouer que leurs précédents sont loin d'être édifiants. Je ne voudrais pas médire de mes gens ; mais puisque j'ai promis de vous les faire connaître, je ne puis tenir ma promesse sans entrer dans quelques détails au sujet de quelques-uns de leurs faits d'armes.

Les Porteurs se souviennent encore d'un de leurs camps dont les habitants furent tous massacrés en une nuit par les Tchilkotines.

En 1863, alors que les mines d'or du Caribou attiraient tant d'étrangers dans la colonie, un parti de blancs ou-

vrait un *trail* ou sentier entre la mer (*bute-inlet*) et le fort Alexandre. Les Tchilkotines, pensant que ces blancs venaient s'emparer de leur pays (d'autres disent pour se venger des libertés qu'ils se permettaient avec leurs femmes), fondirent sur eux et, de vingt-quatre hommes dont se composait la bande, ils en massacrèrent vingt et un. Le gouvernement de la Colonie fut obligé d'organiser contre les meurtriers une expédition militaire très dispendieuse, et, après de longues recherches et du sang répandu des deux côtés, il parvint à s'emparer des principaux instigateurs du massacre et les livra à la justice qui les fit pendre dans leur propre pays pour servir d'exemple.

Il y a une douzaine d'années, un Irlandais qui s'était établi sur une de leurs terres dut céder à leurs menaces de mort, et abandonner le fruit de ses sueurs pour venir se fixer où il est maintenant, dans une éclaircie de la forêt défrichée autrefois par M. Dewdney, le gouverneur actuel de Manitoba.

Mais je n'ai pas besoin de remonter si haut pour trouver dans leurs annales des preuves non équivoques de leur esprit d'indépendance et d'insubordination. Quelques jours seulement après la première visite que je leur fis au mois d'avril dernier, deux sauvages, se trouvant un soir à l'embouchure de la rivière Tchilkotine, entrèrent dans une cabane de chétive apparence où vivaient deux Chinois. Après avoir mangé de ce qui leur fut offert de bonne grâce, comme les Chinois, à cause de l'exiguïté de leur logis, refusaient de les héberger pendant la nuit, mes Tchilkotines se saisirent de leurs fusils, et, sans plus de façon, envoyèrent à leurs hôtes deux balles qui les étendirent morts à leurs pieds. Puis, non contents de cet exploit, ils parcoururent le pays, volant et pillant chez les blancs ce qui put leur tomber sous la main. On dit même qu'ils avaient, de concert avec quelques autres individus

de la tribu, formé le projet d'égorger tous les blancs dans la même nuit, ce qui certes ne leur eût pas été difficile. Mais ceux-ci, émus du danger qui les menaçait, s'improvisèrent soldats, et avant même l'arrivée de la police purent, avec l'aide de quelques sauvages mieux disposés, s'emparer par surprise de l'un des meurtriers ; il fallut presque deux mois de courses et de recherches à une vingtaine d'hommes armés avant de pouvoir mettre la main sur le second. On les amena à Clinton pour les juger, et comme on faisait subir à l'un d'eux l'interrogatoire usité en pareil cas : « Pourquoi tant de questions? s'écria Taratsiltinat impatienté ; je vous l'ai dit et vous le répète : c'est moi qui ai tué ce Chinois. Mon père est mort par la corde, par la corde je veux mourir. » Il était le fils de l'un des principaux auteurs du massacre de 1863.

Pendant ce temps, les frères des prisonniers, sans doute pour perpétuer des traditions de famille, méritaient, par leurs déprédations auprès des blancs, de se faire arrêter à leur tour. De plus, au cours de son interrogatoire, l'un des deux meurtriers révéla le nom d'un autre Tchilkotine qui, en 1880, tua un blanc, avec sa femme et ses deux enfants, et brûla ensuite tout ce qu'ils possédaient.

Vous le voyez, mon révérend Père, mes sauvages ne sont pas encore des saints, et, comme Monseigneur me le faisait pressentir, il me faudra beaucoup de patience et de bonne volonté pour en faire de bons chrétiens. Ce serait aller trop loin cependant que de leur appliquer l'axiome : *Ab uno disce omnes ;* il y aurait injustice à les croire tous voleurs ou assassins, et le bon Dieu, j'en suis certain, aura ses élus parmi eux comme partout ailleurs.

Mon premier soin, lorsque je fus chargé de ces sauvages, fut de me mettre à l'étude de leur langue. De

grandes difficultés m'attendaient dans cette étude; mais aussi, je l'espère, les résultats compenseront pleinement les peines que je me serai données pour les vaincre. Ce n'est certes pas chose facile que de pénétrer dans les secrets d'une langue inconnue, dont le génie diffère autant du français que le français du chinois, sans grammaire ni dictionnaire d'aucune sorte, pour en découvrir et confier à la mémoire non seulement les mots, mais les règles grammaticales et les idiotismes qui lui sont propres. Cette tâche m'a été facilitée jusqu'ici par le concours d'une vieille femme Tchilkotine assez intelligente qui s'est établie près de la Mission. Avec elle, j'ai pu traduire le catéchisme, quelques prières et quelques chants. Je suis encore loin de posséder cette langue suffisamment pour pouvoir la parler; mais je ne me décourage pas, et, s'il plaît à Dieu, j'espère bien être en état, l'année prochaine, de donner à mes gens quelques petites instructions sans interprète.

Le tchilkotine est une langue très belle, mais excessivement difficile, non pas comme le shoushouape, à cause de sa prononciation (bien qu'elle renferme plusieurs sons qui, à une oreille française, ne paraissent pas mal étranges); mais à cause de son génie, de son mécanisme, et surtout à cause du nombre et de la variété de ses conjugaisons. Car il faut vous dire, mon révérend Père, que, dans cette bienheureuse langue, non seulement les verbes, mais les adjectifs et même plusieurs prépositions, ou plutôt *post*-positions, se conjuguent. De plus, presque chaque verbe a sa conjugaison particulière, laquelle change complètement selon que vous affirmez ou que vous niez, que vous parlez à un seul individu ou à plusieurs, que le verbe a pour complément un pronom personnel ou un nom de chose, qu'il est réfléchi, actif ou passif, etc. Ce n'est pas tout; vous ne saurez qu'im-

parfaitement cette langue si vous n'en savez pas la musique. Car, à l'instar des Napolitains, les Tchilkotines ont une manière de parler qui est un véritable chant. Il m'est arrivé plus d'une fois de leur demander quelque chose, de leur faire certaines questions en très bon tchilkotine sans parvenir à être compris. S'il y avait alors parmi mes auditeurs un individu plus intelligent que les autres, il devinait ma pensée, répétait ma phrase exactement dans les mêmes termes, mais en l'accentuant d'une manière toute différente, en la chantant, pour ainsi dire, sur un air tchilkotine.

Je crois maintenant vous en avoir assez dit, mon bien cher Père Tatin, pour vous faire connaître un peu mes sauvages et leur langue. J'aurais pu entrer dans de longs détails sur leur caractère et leurs mœurs; mais, outre que je ne veux avancer que ce dont je suis certain, je n'oublie pas que je fais une lettre et non une étude ethnographique.

J'ai dit plus haut que ces sauvages ont été forcément privés de la visite régulière des Missionnaires du lac William. La cause principale de ceci est moins la distance qui les sépare de la Mission que le Fraser qui, à certaines époques, est pour le Missionnaire comme un barrière infranchissable. Vous savez que ce fleuve, à partir de Yale, est un véritable torrent, d'une rapidité extrême. Pour le traverser, hommes et bagages doivent se confier à un léger canot, tandis que le cheval suit à la nage comme il peut. Cette opération, toujours plus ou moins dangereuse, n'est pourtant pas de nature à arrêter le Missionnaire. Mais comme, en raison de la nature montagneuse du pays et des énormes couches de neige qui s'y amoncellent au nord, le fleuve est sujet à des crues fréquentes et très considérables, il arrive souvent que le canot que l'on croyait bien amarré est em-

porté par le courant, et alors impossible de traverser. C'est cette considération, jointe à plusieurs autres, qui a porté Mgr d'Herbomez à permettre au Missionnaire des Tchilkotines d'aller passer quelque temps chez eux pour les amener à bâtir une église (ils n'en ont pas encore une seule) et une maison pour le prêtre, laquelle pourra, dans un avenir plus ou moins prochain, devenir une résidence permanente.

A cet effet, je me rendis chez eux au printemps dernier, en compagnie du R. P. Guertin, leur ancien Missionnaire, et ensemble nous choisîmes, pour l'église et la maison, l'emplacement qui nous parut le plus favorable. J'espère, mon révérend Père, que vous voudrez bien me faire grâce des détails de ce premier voyage : c'est déjà de l'histoire ancienne et je n'aime guère à revenir sur un passé lointain. Dans cette visite, je leur déterminai le jour où ils auraient à venir me chercher, et leur promis que le R. P. Blanchet, qui est passé maître dans l'art de construire des églises pour les sauvages, viendrait diriger leurs travaux.

Au jour fixé, deux chefs, avec deux de leurs gens, arrivaient à la Mission. Ils m'avaient promis de faire préparer les matériaux nécessaires pour la construction de l'église et de la maison ; mais, entre ma première visite et l'époque où ils vinrent nous chercher, le meurtre des deux Chinois et les troubles qui s'ensuivirent étaient intervenus. L'échauffement des esprits avait fait oublier l'église et les promesses faites au prêtre. Il semble même que leur empressement à venir nous chercher provenait moins de leur zèle pour la religion que de motifs politiques.

En effet, à leur arrivée à la Mission, ils n'eurent rien de plus pressé que de me parler des troubles qui affligeaient leur pays. Ils me dirent combien ils avaient le

cœur malade de ce que les blancs venaient arrêter leurs gens pour les emmener au loin dans la *maison forte* (la prison). Puis le grand chef Anarém m'apprit qu'un grand nombre des siens s'étaient enfuis dans la forêt de peur d'avoir à subir le même sort, et, pour mettre un terme à l'incertitude qui pesait sur eux, il me demanda d'écrire... à qui ? A la reine, tout simplement. Le brave homme avait appris que les blancs de ce pays étaient gouvernés par un être quelconque, homme ou femme, qu'on appelait *Queen* (reine), et il s'imaginait sans doute qu'elle s'empresserait de m'accorder tout ce que je lui demanderais. N'ayant pas de mon influence auprès de Sa Majesté une aussi haute idée que le chef des Tchilkotines, je me contentai de lui promettre d'écrire au docteur Powell, le superintendant général des sauvages, si, après un mûr examen, je voyais que sa cause était juste.

Maintenant, mon bien-aimé Père, si ce n'est pas indiscrétion de ma part, je vous inviterai à quitter pour un moment Inchicore et les rives brumeuses de la verte Erin. Si vous le voulez, nous referons ensemble le voyage que je viens de faire chez mes sauvages.

Nous sommes au lundi 2 juillet, jour de bon augure : c'est la fête de la Visitation de notre bonne Mère et l'anniversaire de mon ordination. Il est déjà neuf heures du matin, il est temps de partir. Nous descendons d'abord la vallée de la Mission, longeons le lac William d'une extrémité à l'autre, et bientôt nous nous trouvons à quelque 4 ou 5 milles du Fraser. S'il y avait un canot sur le rivage, nous pourrions le traverser tout à l'heure ; mais le courant a emporté celui qui s'y trouvait il y a deux mois. Pour pouvoir traverser, il nous faut remonter jusqu'à Soda-Creek et allonger ainsi notre route d'une soixantaine de milles. Inutile cependant de perdre notre

temps en regrets superflus. Contre mauvaise fortune, bon cœur ! Voici la montagne, en avant ! Nous avons, en la gravissant, un avant-goût des nombreuses ascensions que nous aurons à faire pendant le reste du voyage. Nos chevaux font voler la poussière, soufflent avec effort et semblent demander grâce.

Enfin, nous voilà sur le sommet. Maintenant, à part quelques ravins qu'il nous faudra franchir, nous aurons un assez bon chemin. Nous pénétrons dans la forêt. Elle est tapissée de fleurs, de baies sauvages et de fraises odoriférantes qui semblent nous inviter à faire halte quelques instants. Bref, le trajet serait très agréable, n'étaient les branches d'arbres qui nous caressent plus souvent que nous ne le voudrions, et surtout, pour ceux qui ne sont pas en tête de la caravane, les nuages de poussière que font voler les chevaux et dont il leur faut, bon gré, mal gré, avaler une bonne partie. D'un autre côté, le bon P. Blanchet ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a perdu l'habitude du cheval, et lorsque, le soir, nous arrivons à Soda-Creek, il se plaint de la fatigue. Le lendemain et pendant tout le reste du voyage, il est obligé, pour ne pas aggraver son état, d'aller à pied une bonne partie du chemin. Je ne saurais certainement trop le remercier d'avoir bien voulu, malgré son âge, se soumettre à toutes ces incommodités pour m'aider, moi et mes sauvages, en suppléant à notre inexpérience.

A Soda-Creek, nous sommes hébergés par M. P. Dunlevi, dont la femme est une excellente catholique. Le lendemain matin, nous traversons le Fraser après en avoir remonté le rivage près d'un demi-mille, sans l'ombre de sentier, au milieu des épines et des broussailles qui couvrent le flanc de la montagne. Néanmoins, cette opération n'est pas toujours aussi facile. Lorsque je traversai le fleuve au même endroit, au mois d'avril der-

nier, les banquises qui le bordaient formaient de chaque côté comme un rempart de glace d'une douzaine de pieds d'épaisseur, franchissable seulement par une brèche qu'on y avait pratiquée, et les glaçons que le courant charriait en grand nombre menaçaient à chaque instant de faire chavirer notre frêle embarcation.

En gravissant la montagne qui forme l'autre rive du Fraser, l'un de nos compagnons aperçoit dans la forêt un ours et deux mouflons et regrette vivement de n'avoir pris ni fusil ni munitions. Nous sommes maintenant au territoire tchilkotine. Ici, je me sépare du R. P. Blanchet, qui, à cause de son état de fatigue, ne nous suivra que de loin et fera le reste du voyage à petites journées. Nous traversons une vaste forêt de conifères et de peupliers trembles, puis nous entrons dans d'immenses prairies naturelles que nous franchissons bride abattue. Le lendemain, nous arrivons au village où la bande des Tchilkotines les plus civilisés a établi ses quartiers d'hiver. C'est la bande de *Tuzi* (la bouche d'eau). Ce commencement de bâtisse en troncs d'arbres, carré comme un dé à jouer, est leur future église. Vous le voyez, les mains qui l'ont élevé ne se sont guère préoccupées des règles de l'architecture.

Mais où sont les sauvages? Leurs maisons en troncs d'arbres, au toit recouvert de terre, sont désertes. Remontez, durant un mille, le ruisseau que vous voyez à droite, et là vous les trouverez sous la tente, jouissant des douceurs de la vie de campement. Nous ne leur faisons qu'une courte visite, car nous devons les revoir à notre retour. Après avoir distribué quelques médecines avec quelques bons conseils, nous repartons.

Depuis hier, nous avons quitté la forêt. Désormais nous traversons de hauts plateaux couverts de *bunch grass* (gazon en touffes), par des chemins qui seraient dété-

tables en France, mais qui passent ici pour excellents. Après avoir chevauché un peu plus d'une demi-journée, nous apercevons tout à coup une vallée profonde, arrosée par un cours d'eau qui, des hauteurs où nous sommes, nous apparaît comme un filet d'argent. C'est la rivière Tchilkotine et sa vallée. Elle est là, à nos pieds, à 1700 pieds de profondeur, et il ne nous faudra pas moins d'une heure pour l'atteindre. Comme le Fraser, elle est très rapide et encaissée très souvent de hautes montagnes qui, en maint endroit, forment un véritable rempart à pente presque perpendiculaire.

Une fois dans la vallée, il nous faut subir les ardeurs d'une chaleur sénégalienne, chaleur telle, qu'à mon retour à la Mission, après une absence de moins de six semaines, j'avais le teint basané comme un Turc. A mesure que nous approchons de l'endroit choisi pour l'emplacement de la future Mission, la vallée s'élargit, les montagnes s'écartent pour faire place à des forêts de pins et à des prairies qui seraient assez belles si elles étaient plus fraîches. Mais pourquoi ces colonnes de fumée qui obscurcissent l'horizon et ces feux qui dévorent des forêts entières? Demandez-le aux sauvages qui les ont allumés, et ils vous répondront que cette fumée leur épargne la peine de courir au loin pour retrouver leurs chevaux. « Sans elle, vous disent-ils, nos chevaux, tourmentés par les maringouins, s'enfuient dans les bois, croyant échapper à leurs poursuites ; avec elle, ils restent près de nous, sachant bien que, dans la fumée, ils sont à l'abri de leurs atteintes. » C'est ingénieux, mais pas très économique.

Samedi soir, après quelques allées et venues dans la vallée pour voir une malade et baptiser un nouveau-né, qui mourut le lendemain, nous arrivons à l'emplacement de la future Mission.

Sur la rive gauche de la Tchilkotine, le regard s'étend

sur une plaine magnifique, unie comme un lac congelé, arrosée par le Tlâtènko (rivière qui chemine dans l'herbe), joli ruisseau à l'eau limpide qui descend de la montagne, et, après quelques méandres dans la prairie, va se jeter dans la rivière. A environ 1 mille et demi de la Tchilkotine, la plaine se relève soudain, pour former, à une quarantaine de pieds au-dessus de son niveau, un plateau d'un demi-mille de large sur 1 mille de long, accolé à une montagne escarpée qui forme le fond du paysage. C'est sur ce plateau que les sauvages d'Anarèm ont planté leurs tentes ; c'est là que j'aurai ma maison et que le Souverain Maître du ciel et de la terre aura sa première résidence parmi les Tchilkotines. Avec l'autorisation de Mgr notre Vicaire apostolique, cette église sera dédiée sous le vocable du Sacré Cœur de Jésus, qu'on m'a appris à connaître et à aimer au scolasticat d'Autun. Daigne ce divin Cœur prendre sous sa protection sauvages et Missionnaire, et accorder, aux uns le courage et la force d'âme qui leur feront briser avec leurs mauvaises habitudes pour bientôt devenir ses enfants, et à l'autre le zèle apostolique et les grâces qui lui sont nécessaires pour exercer dignement son ministère parmi eux!

J'ai oublié de vous dire qu'au camp de Tuzi j'avais rencontré le chef des sauvages du lac Tleuzkenz. Se trouvant à Quesnelle quelque temps auparavant pour faire la traite de ses fourrures, il avait appris du R. P. Guertin que je devais aller bientôt donner la mission aux Tchilkotines, et il était venu avec deux jeunes gens pour m'emmener chez lui. Il m'apprit que, depuis près de deux mois, les sauvages d'un camp situé à trois journées de marche du lac Tleuzkenz m'attendaient à son camp. Ces sauvages n'avaient pas encore vu de prêtre, et il craignait beaucoup que le manque de vivres ne les con-

traignît à retourner dans leur pays, si je ne me pressais d'aller les voir. De plus, il m'avait lui-même attendu longtemps chez les Tchilkotines, et il avait hâte de voir un de ses enfants qu'il avait laissé en danger de mort. Mû par ces considérations, je me décidai à laisser le R. P. Blanchet avec les sauvages d'Anarèm pour commencer leur église, tandis que j'irais moi-même là où le devoir semblait m'appeler.

C'est pourquoi, le lundi 9 juillet, après un jour et demi de repos, je me mettais de nouveau en route. J'avoue que cette partie du voyage me parut longue et bien fatigante. Quatre longs jours durant, nous chevauchâmes dans une forêt de pins droits comme des aiguilles, entremêlés de distance en distance de bouquets de trembles : forêt sans chants, sans fleurs et sans fruits. De quelque côté que vos regards s'étendent, ils ne se reposent que sur l'éternelle verdure de milliers de conifères. Çà et là, une petite montagne se détache du sein de la forêt comme une île émerge des profondeurs de l'Océan; mais elle est invariablement revêtue des immanquables pins. Je ne vous dirai pas le nombre des révérences à droite et à gauche qu'il me fallait faire pour éviter un peu les branches d'arbres qui, malgré mes précautions, me soufletaient à chaque instant. En dépit de mes inclinations profondes, je crus plus d'une fois que le dos de ma lévite allait être emporté par les arbres à demi tombés sur le chemin, qui formaient des arcs de triomphe par trop modestes en élévation.

Mais ce qui rendit cette partie de mon voyage particulièrement pénible fut l'énorme quantité de troncs d'arbres gisant sur le sol et formant un obstacle qui, un jour, faillit m'être fatal. Le sentier était obstrué par trois ou quatre gros arbres tombés les uns près des autres, et il n'y avait pas à songer à les éviter en faisant un détour,

la forêt étant à cet endroit littéralement jonchée de troncs d'arbres presque à hauteur d'homme. Devant cet obstacle, mon cheval s'arrête et refuse d'avancer. J'essaye, en l'éperonnant sans pitié, de le faire enjamber ces arbres l'un après l'autre. Mais, excité par mes coups, il recule soudain, et, d'un bond terrible, il franchit l'obstacle et me lance sur un tronc d'arbre où je tombe lourdement. La blessure que cette chute m'occasionna, jointe à une indisposition continuelle causée par la mauvaise nourriture et l'eau de marais, la seule que nous eûmes à boire plus d'une fois, me rendit le reste du voyage très pénible. En outre, des bourbiers sans fond et les débris sans nombre d'énormes blocs de rochers s'ajoutaient très souvent aux troncs d'arbres pour faire souffrir cheval et cavalier, d'autant plus que mon guide avait hâte de revoir son pays, et, pour accélérer la marche, semblait ne voir ni bourbiers, ni pierres, ni troncs d'arbres.

Lorsque, chaque soir, nous pouvions trouver un endroit où nos chevaux eussent un peu à manger, nous campions sous quelque tremble ou sapin dont le feuillage nous servait de tente. Alors, mes trois compagnons, quoique non encore baptisés, ne manquaient pas de faire leur prière en commun et de chanter leurs cantiques, car pour eux les idées de prière et de chant sont corrélatives ; l'une ne va pas sans l'autre. Je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvai lorsque, le premier soir, pendant que je récitais mon office à la lueur du feu de bivouac, je les entendis entonner leurs chants, que s'empressèrent de répéter les échos de la forêt. Combien de gens, me dis-je alors, ont été baptisés dans l'Eglise catholique et comblés des grâces dont elle est la dispensatrice, qui sont moins fidèles à remplir leurs devoirs de chrétiens que ces pauvres enfants des bois, qui ne voient

le prêtre qu'une fois par an et n'ont pas encore été régénérés par les eaux du baptême !

Le second jour, nous touchons à un lac qui est comme la tête d'une chaîne de neuf ou dix petits lacs de 3 ou 4 milles de longueur, reliés entre eux par une des branches de la rivière à l'eau noire (Nazko), qui prend sa source dans le premier. Nous la traversons sept ou huit fois sans pourtant, excepté le dernier jour, nous écarter de sa vallée.

La veille de notre arrivée, Pékèn, le chef qui me sert de guide, m'avertit que, dernièrement, deux de ses gens étaient venus à notre rencontre, mais que, ne nous trouvant point, ils étaient retournés au lac Tleuzkenz. Comme je lui demandais d'où il pouvait tenir ces informations, il me montra une branche d'arbre plantée dans la cendre du foyer, marquée de deux coches faites récemment et inclinée dans la direction du lac Tleuzkenz. J'admirai la simplicité du procédé, et me dis, à part moi, que, sous certains rapports, nos sauvages pouvaient encore en apprendre aux blancs.

Enfin, le vendredi 13 juillet, après un voyage de plus de 160 milles, nous touchons à l'extrémité du lac Tleuzkenz. Dès le matin, le chef a pris les devants ; il est allé annoncer à ses gens l'arrivée du *yakastabayiltik* (le parleur de Celui qui est en haut, le Prêtre). Bientôt je vois déboucher des massifs de saules qui bordent le lac deux cavaliers accourant bride abattue. Ce sont deux sauvages de la place qui s'empressent de venir me souhaiter la bienvenue. Bientôt un, puis deux, puis une dizaine leur succèdent les uns après les autres. Après une chaleureuse poignée de main et l'inévitable *klaraoyam !* (bonjour), ils vont se placer les uns derrière les autres et forment, dans l'étroit sentier, une procession d'une quinzaine de sauvages à cheval, à laquelle je préside. C'est escorté de ce

cortège que je fis mon entrée au village du lac Tleuzkenz.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, ce lac se trouve un peu au-delà du 53e degré de latitude nord. C'est une belle petite nappe d'eau en forme de fer à cheval renflé au centre, et dont les branches, effilées aux extrémités, peuvent avoir de 4 à 5 milles de longueur. Le climat en ce lieu est si rigoureux qu'on ne peut y récolter ni céréales d'aucune sorte, ni même de pommes de terre. Tous les soirs, pendant les dix jours que j'y séjournai, il fallait s'approcher d'un bon feu pour ne pas grelotter de froid plusieurs heures avant le coucher du soleil, et cela au mois de juillet. Les sauvages qui habitent les bords du lac ne sont guère plus d'une soixantaine, mais je les ai trouvés dans d'excellentes dispositions, et leur empressement à s'instruire des vérités de la foi et à conformer leur conduite aux enseignements du prêtre m'a paru former un contraste frappant avec la quasi-indifférence d'un bon nombre de Tchilkotines proprement dits. Evidemment, ils sentent leur isolement au milieu de la forêt et savent que le prêtre ne peut pas être au milieu d'eux aussi souvent qu'ils pourraient en avoir besoin.

Dès mon arrivée, je m'enquis des sauvages qu'on m'avait annoncés comme n'ayant pas encore vu le prêtre. Malheureusement, après m'avoir attendu deux mois, se trouvant à bout de provisions, ils avaient quitté la place depuis deux jours seulement. Mais Pékèn, le chef du lac Tleuzkenz, avait déjà dépêché un de ses gens pour faire revenir ceux qu'il pourrait rencontrer. Le lendemain soir, il était de retour avec deux familles qui s'étaient attardées à ramasser dans le bois des fruits et des racines et qui, en revenant pour me voir, firent tant de diligence qu'une petite fille se cassa la jambe. Ces sauvages méritent certainement qu'on fasse quelque chose pour eux. C'était la cinquième fois que leur bande venait

au lac Tleuzkenz pour profiter de la visite du prêtre, et chaque fois leurs espérances avaient été déçues. Aussi, sur leurs instances, j'ai promis que, l'année prochaine, je ne manquerais pas d'aller les voir.

Je commençai la mission dès que ces deux familles furent revenues au camp. Je dois dire tout d'abord que les exercices en furent suivis avec une scrupuleuse exactitude. A part deux individus qui parfois se permettaient de s'absenter pour des motifs plus ou moins plausibles, tout le monde, hommes, femmes et enfants, au premier son de la corne (les cloches sont encore inconnues dans toute l'étendue de ma paroisse), quittaient leurs tentes et venaient à l'église, qu'ils saluaient avant d'entrer par une inclination profonde, accompagnée d'un grand signe de croix. Leur ponctualité était d'autant plus méritoire que, ayant dépensé toutes leurs provisions dans un *tatœz-san-tsœkórollih*, ou festin funèbre, qu'ils avaient fait selon leurs coutumes traditionnelles pour honorer le fils du chef décédé deux jours avant mon arrivée, ils étaient obligés de vivre au jour le jour de ce qu'ils pouvaient prendre dans le lac ou sur la lisière de la forêt. Leur église est bien misérable et devra bientôt faire place à une autre un peu moins indigne de l'Hôte auguste qu'elle est destinée à recevoir. Ils la bâtirent il y a cinq ans, après la première visite du prêtre, alors qu'ils étaient encore tout à fait novices en ce genre de construction. Les troncs d'arbres qui en forment les murs laissent entre eux un vide qui permettrait de passer le bras, et, la nuit, on pourrait sans peine apercevoir les étoiles par les trous du toit.

Matin et soir, tout le temps que dura la mission, je leur donnais une instruction sur un sujet dogmatique ou moral, et, vers le milieu du jour, je leur faisais un catéchisme qui durait ordinairement de deux à trois heures.

Le reste du temps était employé à faire mes exercices de piété et à répondre à leurs nombreuses questions. A chaque instant ils assiégeaient ma tente et m'accablaient de questions dont vous chercheriez en vain la solution dans les *Casus conscientiæ* de Gury. Il fallait leur dire quel péché commettait celui qui mangeait avant sa prière du matin, celui qui allait à l'église sans mocassins ; qui, le dimanche, cueillait des fruits sauvages lorsqu'il n'avait rien à manger, etc. Ces sauvages ont une peur terrible du diable, et chaque fois que, dans le cours de mes instructions, il m'arrivait de prononcer son nom, vieux et vieilles ne manquaient pas de se signer avec leur médaille.

Ils ont aussi un très grand désir du baptême, et la seule difficulté sérieuse qu'ils m'aient donnée fut occasionnée par mon refus de les baptiser sans les connaître suffisamment. Cette décision souleva une véritable tempête ; on me représenta que les prêtres qui m'avaient précédé au lac Tleuzkenz avaient toujours remis ainsi d'année en année, et à la fin ils n'étaient point revenus ; la même chose pouvait m'arriver ; en outre ils étaient bien misérables loin du prêtre et avaient grand'peur d'aller dans la terre du grand feu. Néanmoins, je fus inébranlable, et me contentai de leur promettre qu'à une prochaine visite je baptiserais ceux d'entre eux qui seraient assez instruits et qui, par leur bonne conduite, m'auraient donné des garanties suffisantes de la sincérité de leurs promesses. Ces sauvages récitent chaque jour le chapelet et sont très assidus à faire à l'église leurs prières du matin et du soir, et s'il arrive à l'un d'eux de commettre une faute publique, il en est puni par une sévère fustigation qu'il doit subir devant tout le monde. Ils ont aussi une coutume bizarre qui me parut bien touchante. Lorsque vous arrivez à leur camp, vous remar-

quez, éparpillées çà et là, sur les petites éminences qui dominent leur village, des espèces de petites chapelles bigarrées de rouge et de bleu et surmontées de plusieurs croix : ce sont leurs sépultures. C'est là que reposent ensemble les membres décédés d'une même famille. Plusieurs fois par semaine, au sortir de l'église, après la prière du matin, les parents et amis des défunts se rendent devant ces petites chapelles pour prier en commun pour leurs morts. Rien de pittoresque et de saisissant comme ces groupes d'humbles enfants de la forêt priant ensemble, sur ces tertres funèbres, un Dieu qu'ils connaissent à peine, et lui demandant de prendre en pitié ceux des leurs qui ne sont plus. Et ces sauvages, pour la plupart, ne sont pas encore baptisés !...

Ce n'est pas à dire cependant qu'ils soient déjà parfaits. Le *téyèn*, ou jongleur-médecin, a encore beaucoup d'influence sur eux en l'absence du prêtre, et ils sont loin de respecter les liens du mariage comme ils le devraient. Mais comme ils m'ont paru dociles à la voix du prêtre, j'ai tout lieu d'espérer que ces abus disparaîtront peu à peu.

Au cours de la mission, j'admis au catéchuménat les deux familles dont j'ai déjà parlé. Chacun fit son *rœnat-sekwélnik* ou accusation publique de ses fautes, et le dernier jour je confessai les vieillards et les enfants qui étaient baptisés. De ce chef, j'entendis seize confessions, fis six baptêmes et bénis deux mariages. J'avais décidé que, eu égard à leur extrême pénurie, je ne prêcherais que cinq jours. A l'expiration de ce terme, ils me demandèrent de leur parler encore trois jours, ce que je fis sans me faire trop prier. Mais quand, au bout de ces huit jours de mission, ils voulurent encore me faire prolonger mon séjour au milieu d'eux, je leur répondis que je n'étais pas venu pour les faire mourir de faim, et,

pour trancher la question, je me mis à faire mes bagages.

Les adieux furent pénibles, on sentait qu'ils me voyaient partir avec peine, et j'avoue que les regrets étaient réciproques. Après mes dernières recommandations, tout le monde prit le chemin de la forêt, tandis qu'avec mon interprète et un autre Tchilkotine je me mettais en route pour rejoindre le R. P. Blanchet. Adieu donc, chers enfants des bois, que le bon Dieu vous protège et vous préserve de tout danger!

Comme il n'y avait pas une seule bouchée en réserve dans tout le camp lorsque nous le quittâmes, nous n'eûmes, en revenant, que ce que la poudre et le plomb purent nous procurer. Mais je dois dire que la bonne Providence veilla sur nous et, à l'exception du dernier jour où nous ne pûmes rien tirer, les lièvres et les poules sauvages avaient toujours soin de se faire tuer à point. Un jour même, je récitais mon chapelet en longeant la rivière à l'Eau-Noire, lorsque tout à coup j'entendis Thommie, mon interprète, me crier d'une voix comprimée : « Arrête! arrête! — Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je en me retournant. — Ne vois-tu pas... de l'autre côté de la rivière, un peu en arrière de ce tremble? » Je regarde dans la direction indiquée et j'aperçois un ours énorme se régalant paisiblement de racines qui poussent dans la vallée. Aussitôt Kwœlh, mon autre compagnon, inspecte ses armes et court vers l'ours en se cachant le mieux qu'il peut. Mais l'animal avait bon œil ; il aperçoit mon homme et s'enfuit majestueusement. Celui-ci se met à sa poursuite, et lorsqu'il croit le moment favorable, il lui envoie la charge de son fusil. Mais la distance était trop grande ; la balle, au dire du chasseur, ne fait qu'effleurer la peau de l'ours, qui nous dit adieu pour ne plus revenir.

Le lendemain, pendant que nous faisions sécher au feu du bivouac nos habits, qu'une pluie d'une demi-journée avait trempés jusqu'au dernier fil, j'aperçus un chevreuil qui venait se désaltérer au même cours d'eau. J'en avertis mes compagnons, mais ils ne se pressèrent pas assez, et, lorsqu'ils allèrent pour le tirer, il avait repris le chemin de la forêt.

Maintenant, mon révérend Père, ma plume commence à se sentir fatiguée, et votre attention doit l'être depuis longtemps. J'omets donc les divers autres incidents de la route et j'arrive de suite chez les Tchilkotines, au camp d'Anarèm, où j'avais laissé le P. Blanchet, mon bon et courageux confrère. Je m'attendais à trouver là tous les sauvages de la place pour leur donner la mission et à voir les murs de l'église à peu près terminés (il y avait presque trois semaines que j'avais quitté le camp). En outre, comme je n'avais mangé depuis un jour que les restes desséchés d'une galette, je commençais à avoir faim.

Quel ne fut donc pas mon désappointement lorsque, en arrivant sur le plateau de la Mission, je ne trouvai que quelques chevaux sauvages errant en liberté et m'aperçus que l'église en était encore à sa base! Où sont allés les sauvages? Qu'est devenu le P. Blanchet? Qu'est-il arrivé pendant mon absence? Et maintenant, où aller? Autant de questions qui se pressent dans mon esprit et demandent une solution. Cependant mon parti est bientôt pris. A 11 milles de là, réside un des deux blancs qui se sont établis dans la vallée : nous irons coucher chez lui; peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements. Aussitôt dit, aussitôt fait. A huit heures du soir, nous frappons à la porte de M. Tom Hans, et là j'apprends, par un billet laissé par le P. Blanchet, que les sauvages ont quitté depuis bientôt deux semaines. « Lorsqu'ils ont appris l'arrivée du saumon, me dit-il, aucune

considération n'a pu les retenir. Ne pouvant rester seul, je suis retourné à Saint-Joseph. »

Cette nouvelle me contraria beaucoup ; elle contrecarrait tous mes plans. Les sauvages à la pêche, il n'y avait pas à songer à bâtir leur église, au moins pour cette saison, et il m'était bien difficile, au milieu des préoccupations qu'elle occasionnerait, de leur faire suivre une mission en règle. Je ne pouvais cependant leur savoir mauvais gré d'avoir quitté la place. Le saumon ne remonte les rivières qu'à une époque déterminée et pendant un certain temps, et, pour le sauvage, le saumon c'est la récolte, c'est la richesse. S'il ne profite de son passage pour faire ses provisions, il lui faudra jeûner tout l'hiver et au delà.

Je me rendis donc à leur campement sur les bords du Fraser, où j'arrivai le surlendemain. Mais là, nouvelle déception. Plus de la moitié des sauvages d'Anarèm, et tous ceux d'une autre bande que j'espérais trouver réunis avec leurs chefs, étaient absents. Ils étaient allés, les uns à la chasse dans la forêt, les autres, en plus grand nombre, au fort Alexandre, soi-disant pour y faire la pêche du saumon, mais tout aussi vraisemblablement pour être à portée de se procurer du whisky, que les blancs de la place leur vendent sans scrupule. Comme je ne pouvais espérer les faire revenir avant plusieurs semaines, je dus me résigner à donner la mission à ceux qui restaient, cent vingt sauvages environ, y compris les gens de Tuzi, qui étaient presque tous avec leur chef.

L'endroit où nous étions campés étant une petite plaine absolument dépourvue d'arbres, nous dûmes, pour nous protéger un peu contre les ardeurs du soleil, former, avec de petits sapins arrachés à la forêt voisine, une haie en forme de fer à cheval qui nous servit d'église. Au fond, nous dressâmes, le mieux que nous pûmes, un autel

rustique sur lequel, chaque matin, la divine Victime voulut bien descendre et nous bénir.

Je n'ai pas besoin de dire que les exercices de la mission ne furent pas aussi bien suivis qu'au lac Tleuzkenz. Comme le saumon était rare cette année, les sauvages ne pouvaient le prendre que la nuit; et pendant le jour ils étaient plus disposés à se reposer sous la tente qu'à venir aux instructions. Je dois dire cependant que bien peu de ceux qui se trouvaient dans notre campement ou dans son voisinage manquèrent aux exercices, et j'en pourrais citer plusieurs qui firent de réels sacrifices pour assister régulièrement aux instructions et catéchismes.

Je pensais qu'une fois la mission terminée j'irais visiter deux autres bandes de sauvages auxquels leur vie nomade et la nature de leur pays ont valu le nom de *Tchilkotines des Rochers*. Ils étaient alors campés au pied de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles dont j'avais entrevu les blancs sommets en revenant du lac Tleuzkenz. Mais lorsque je voulus mettre mon dessein à exécution, je ne pus trouver ni guide, ni interprète. Ces sauvages, me disait-on, étaient très loin éparpillés de tous côtés dans la forêt; le sentier qui menait à leur pays était affreux, ou plutôt il n'y avait point de sentier; je serais très malheureux chez eux, vu qu'ils sont mauvais et ne vivent que de chasse, de racines et de graines sauvages, etc. Voyant que, malgré ces représentations, je persistais dans ma résolution, on finit par me dire que personne ne connaissait le chemin, ce que je suis loin de croire. Enfin on me fit observer que l'automne prochain, aux premières neiges, ils reviendraient tous dans la vallée de la Tchilkotine et qu'ainsi je pourrais facilement les voir et leur donner la mission. Cette dernière remarque me porta à ne pas insister davantage, et comme je ne pouvais plus rien faire pour eux, leur

pêche n'étant pas finie et devant être immédiatement suivie de leur chasse d'automne, je me décidai à retourner à la mission du lac William.

Je traversai donc de nouveau le Fraser, mais cette fois non sans danger : mon cheval faillit se noyer. Le lendemain, je montais une vallée parallèle à celle du lac William, arrosée par un charmant ruisseau qui serpente à demi caché sous la verdure de ses rives et auquel on a donné le nom pourtant peu poétique de Cheminée (*Chimney-Creek*). Puis, après avoir franchi la montagne qui sépare les deux vallées, j'arrivai à la mission Saint-Joseph après une absence d'un peu moins de six semaines.

Dans cette visite, je n'ai pu voir que trois camps, bien qu'il m'ait fallu faire presque 600 milles, soit 215 lieues environ.

Tel est, mon révérend et bien-aimé Père Tatin, l'exposé de mon travail chez les Tchilkotines depuis qu'ils m'ont été confiés. C'est bien peu de chose, assurément, mais j'espère que l'hiver prochain les circonstances me seront plus favorables. Mon récit a été long, trop long peut-être; mais j'ai confiance en votre indulgence, et puis il me semble trouver ma justification dans ces paroles de nos saints Livres auxquelles je faisais allusion en commençant : *Ex abundantia cordis os loquitur*.

Veuillez, mon révérend Père, prier pour moi et pour mes sauvages, et me croire toujours,

Votre très humble et très affectionné.

Adrien-G. Morice, o. m. i.

PROVINCE BRITANNIQUE.

LETTRE AU T. R. PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Paris, le 24 octobre 1883.

Mon très révérend Père,

Envoyé par vous à nos Frères scolastiques d'Inchicore, avec la mission de leur donner les exercices de la retraite annuelle, j'ai profité de mes vingt-deux jours de congé pour visiter en courant notre belle province britannique et faire connaissance avec ses maisons et ses œuvres. Comme un écolier en vacances, joyeux et alerte, j'ai voulu tout voir, ne fût-ce qu'en passant. J'ai réussi à remplir ce programme à peu près en entier. Leith est le seul point où je n'ai pu atteindre. L'esprit et le cœur encore remplis de souvenirs, le portefeuille riche de notes écrites en chemin de fer ou en bateau, je ramasse ces fleurs éparses pour les coordonner et en faire un bouquet épargné par l'automne, que je dépose en vos mains. Puisse-t-il exhaler quelques parfums, et vous rappeler les suaves journées de votre récente et troisième visite aux îles des Saints ! Dans nos Annales, le R. P. Anger a indiqué, jour par jour, votre itinéraire avec son labeur et ses haltes. Après ce récit, écrit en un style grave et orné, qui est le style de l'histoire, je serais tenté de laisser dormir ma plume ; mais, dussé-je me heurter au péril de ne faire qu'esquisser des tableaux achevés par une autre main, rien de ce qui intéresse notre famille religieuse ne vous étant indifférent, je vous raconterai ce que j'ai vu : *Sed et supportate me.*

De Paris à Londres il y a moins loin que de Paris à Lyon. Partir de la gare du Nord à huit heures du matin et arriver à la gare de Cannon-Street, en plein Londres,

à cinq heures et demie du soir, c'est le maximum de rapidité désirable. Et si, ce jour-là, un beau soleil répand ses rayons; si la Manche est calme, portant sans secousses et sans colère, sur les flots où il glisse, un beau vapeur chargé de deux cents passagers; si les roches grises de Douvres, surmontées de leur forteresse, se dessinent dans un ciel pur, le voyageur entrant ainsi dans le port par un splendide après-midi de fin d'été jouit d'un spectacle rare dont il est tout émerveillé : *Non omnibus datum est.*

De Douvres à Londres, deux heures sans arrêts. Pendant quelques instants on longe la mer, où les baigneurs en villégiature plongent leurs membres pour refaire la vigueur de leurs nerfs; on traverse Folkestone, charmante petite ville du rivage, et, de là, on marche à toute vitesse vers Londres, à travers le joli pays de Kent. Verdure, prairies, troupeaux étendus sur ce frais tapis soigné comme un parquet de salon, arbres fruitiers abondants : c'est une succession de paysages où la nature n'offre, il est vrai, rien de grandiose, mais où elle se complaît à exposer des miniatures dans une campagne d'une toilette irréprochable. Chislehurst, village coquettement peigné, adossé aux épaulements de la route : c'est là que mourut le vainqueur de Sébastopol, devenu le vaincu de Sedan. C'est la fin de la campagne; nous touchons à Londres, nous y sommes déjà. Le P. Fayard, venu à Tower-Hill, pour remplacer pendant quelques jours des Pères en retraite, m'attend à la gare; c'est un *speaker;* il parle anglais; je lui confie mon inexpérience et ma vie, et de ce Raphaël attentif et bon, je ne puis que dire tout le bien possible. C'est l'urbanité française jointe à la charité fraternelle.

Londres est immense : fourmilière d'hommes qui vont sans perdre de temps à leurs affaires, vaste magasin dont le monde entier est tributaire. Là, pas d'oisifs, mais aussi

pas d'insulteurs. Demandez votre chemin, on vous renseigne poliment, clairement et sans mots inutiles ; tous sont respectueux pour les *clergymen* de toute église. Partout des clochers se dressent sur les bords de la Tamise. A voir leurs flèches, qui percent le pâté compact des maisons, on se croirait en plein pays catholique. Malheureusement ce sont des temples protestants; plusieurs de ces églises furent confisquées à l'époque de la Réforme; d'autres, de construction plus récente, attestent la diversité des sectes; mais un jour, dans le nombre, beaucoup feront retour à leurs anciens propriétaires. Le mouvement des conversions est, en effet, considérable à Londres parmi les esprits cultivés; il s'étendra peu à peu du centre aux extrémités du cercle. Je voudrais me rendre compte de ce progrès, mais hélas ! je n'ai que quelques heures pour observer.

Westminster est la merveille de Londres. Cette belle abbaye, cette vaste église au style antique, où se reconnaît la main d'un saint, c'est la majesté des siècles qui passe devant vous. Je ne tenterai pas une description. Mais pourrait-on, sans être accusé de barbarie, ne pas signaler la chapelle de Henry VII, le dernier roi catholique — 1509 — j'inscris les dates telles que je les ai lues — et la ceinture de chapelles qui rayonnent autour avec leurs sépultures royales? Là j'ai vu Elisabeth, la reine odieuse à la face hypocrite et à l'âme cruelle. Le marbre, malgré ses plis habiles, ne peut déguiser ses traits; je les reconnais tels que l'histoire les a burinés. D'une main la fille de Henry VIII tient son sceptre comme un bâton qui va frapper brutalement des serviteurs; de l'autre, le globe du monde, moins solide ici qu'aux mains de Charlemagne. Mais j'ai vu aussi, relégué en un coin modeste, le mausolée de Marie Stuart et donné une larme à cette reine martyre, qui fut en sa jeunesse

l'épouse d'un roi français. J'ai prié au pied du monument de saint Edouard le Confesseur (1066), fondateur de cette œuvre monastique : O saint roi! sous ces voûtes profondes où vous dormez et où tant de personnages vulgaires sont venus vous rejoindre, priez pour la conversion d'un pays qui, sous la houlette catholique, monta au premier rang de l'honneur et du dévouement à l'Eglise.

Tout le long des nefs latérales, des monuments funéraires sont alignés. On y rencontre toutes sortes de gens. Il y a là des orateurs, des hommes d'Etat, des soldats et des marins célèbres, des écrivains, des poètes, des inventeurs de machines. C'est un musée, ce n'est pas la maison de Dieu. Toutes les célébrités, quelle qu'en soit l'origine, sont admises. J'ai lu sur un marbre, avec la date : Québec, 1759, le nom du général Wolfe, notre adversaire au Canada, et, sur une dalle, je lis le nom de Darwin. Que vient donc chercher l'idéologue matérialiste dans cette promiscuité de la gloire?

Disons que le chœur des chanoines est un chef-d'œuvre. Il est fermé au public et ne s'aperçoit que dans le clair-obscur de sa dentelle de pierre.

Saint-Paul, cathédrale protestante, étale son dôme et son écrasante masse de pierres non loin de la Tamise. Beaucoup de curieux s'y pressent, mais je n'y vois pas une âme qui prie, et c'est là une des tristes observations qui s'est imposée à mon esprit dans ces musées religieux. Les âmes ne s'y élèvent à rien de surnaturel. Même observation ici qu'à Westminster. Des inscriptions lapidaires et des tombeaux de grands hommes. A droite, Wellington, le vainqueur de Waterloo; à gauche, Ponsomby, général tué dans cette terrible journée. Le premier, comme Nelson, a de nombreuses colonnes et statues ; j'en ai vu à Londres et à Dublin. La gloire militaire partout est respectable et je salue. Un marbre imposant

se détache un peu plus haut; il représente un dignitaire de l'Eglise protestante; des Indiens sont à ses pieds; je m'approche : c'est le premier évêque anglican de Calcutta.

Sortons d'ici : j'en ai assez, malgré les sons de l'orgue que l'on accorde en ce moment. Saint-Paul est un monument ample et beau ; je n'en veux pas médire, mais, en plein été, tout y est froid. L'orgueil habite dans ces murs, l'art y règne sans la prière, et c'est en vain que j'y cherche l'espérance.

Dans l'ancienne cité, la Tour de Londres s'élève au centre d'un quartier pauvre et populeux. Ses murs épais rappellent la forteresse de Guillaume le Conquérant et la prison d'Etat. J'aime ces vieux gardiens qui font le service d'un pas lent et mesuré. Leur costume tranche dans notre uniformité moderne. Ils sont étranges peut-être, mais ils sont imposants. Chapeau large et d'une forme antique, collerette ample, vêtements moyen âge et le tout à l'avenant : couronne royale dessinée sur la livrée avec les insignes du Royaume-Uni, boucles sur les souliers et hallebarde au poing ou clefs pendantes; dans cette tenue ils sont comme une apparition d'une société disparue. Dans la Tour, il y a des salles larges et profondes, des cachots, des arsenaux meublés avec profusion, une chapelle romane d'une haute antiquité, des cours spacieuses où vont et viennent des soldats et une foule de visiteurs. C'est ici que notre regretté P. Cooke organisa le service religieux pour les soldats catholiques et que l'Angleterre protestante ouvrait à son zèle ses casernes, alors que la France catholique s'apprêtait à fermer nos chapelles. Le rapprochement est dur et je rends hommage à une nation qui laisse à ses enfants la liberté religieuse.

Cette vieille Tour, où sont conservées des armes de guerre et les richesses de la paix, a un aspect sévère.

Les murs sont ceux d'une prison : les collections militaires sont complètes, mais la lumière n'arrive que mesurée et à demi éteinte, et les joyaux de la Couronne, exposés dans une salle basse, ne brillent pas de tous leurs feux. A côté des pesantes armures, voici un joujou noir à l'extrémité d'une galerie. C'est un billot sur lequel tombèrent plusieurs têtes illustres; la hache est reliée à son horrible support et joue dans un mouvement facile comme pour servir à la démonstration d'une scène de mort. J'aimerais mieux cet objet ailleurs, car ce n'est pas une arme, mais un instrument de supplice : chaque chose à sa place, s'il vous plaît !

La collection d'orfèvrerie est particulièrement intéressante. Je me contenterai de signaler les objets suivants : la couronne de la reine d'Angleterre : *the Crown of our beloved Sovereign, Her Majesty Queen Victoria;* le sceptre et la couronne du jour du couronnement et tout le mobilier précieux de la cérémonie : bracelets, diadèmes, vases des huiles saintes, fonts baptismaux des enfants de race royale ; le sceptre et la couronne de saint Edouard, etc. Tout près de là sont exposés les insignes des divers ordres du Royaume avec leurs colliers et leurs étoiles, tels : l'ordre de Saint-Georges et de Saint-Michel, celui du Bain, celui de l'Etoile de l'Inde et l'ordre très noble de la Jarretière : *Most noble Order of the Garter.*

Mais l'attrait qui l'emporte en nous dans cette rapide inspection des curiosités de la grande ville, ce n'est pas son passé, c'est son présent catholique. Un mouvement religieux s'agite en elle et la flamme apostolique brûle en son sein. C'est ce foyer nouveau que nous voudrions voir dans tout son éclat; nous ne pourrons en apercevoir que les étincelles.

Tower-Hill est à deux pas d'ici : c'est l'église des Martyrs du catholicisme. Nos Pères gardent en ce lieu les

plus purs souvenirs de l'histoire; une nombreuse population catholique s'assemble autour d'eux, et c'est une mission continuelle qu'il faut faire. Le nom du R. P. Cooke est gravé sur le marbre et inscrit dans les cœurs. L'église et les écoles voisines portent son empreinte. Le nom du R. P. Ring, aujourd'hui Provincial, est associé au sien dans ces créations. De beaux autels, entre autres celui dédié au Saint-Esprit, et celui de Notre-Dame de toutes Grâces destiné à conserver le nom d'un sanctuaire antique, nous voient agenouillés dans la prière. Nous visitons les écoles en compagnie de M. Léonce de la Rallaye, écrivain catholique qui compta au nombre de nos témoins à l'époque de l'expulsion à Paris. Venu à Londres pour étudier les méthodes scolaires, il prend un grand plaisir à observer les exercices d'un peuple d'enfants qui, sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille et d'un instituteur chrétien, évolue avec grâce sous nos yeux.

Sur un point opposé de Londres, Brompton-Road, église des Oratoriens de Saint-Philippe de Néri, reçoit de nombreux fidèles. Nous entrons d'abord dans une chapelle provisoire où tout un pensionnat de jeunes filles, sous la surveillance d'une religieuse, se presse autour d'un confessionnal. Puis nous visitons l'église définitive. Bâtie sur le modèle de Saint-André della Valle, complète en son architecture, vaste dans ses proportions, on peut dire d'elle que c'est une petite basilique. Rien n'y est épargné de ce qui peut rehausser la beauté de la maison de Dieu. Dans le couvent voisin, un essaim de savants prie et travaille. C'est de là que sont sortis des hommes comme le P. Faber, auteur d'ouvrages mystiques justement estimés.

Les Pères Maristes ont à Londres deux églises : l'une, celle de Sainte-Anne, pour les fidèles de langue anglaise ;

l'autre, Notre-Dame de France, pour nos nationaux. Celle-ci est située tout près de Leicester-Square. Le R. P. Tatin voudra bien m'y accompagner à mon retour. L'église française est une croix grecque, flanquée de quatre tribunes où l'on accède par des escaliers en spirale. L'autel de la sainte Vierge est dédié à Notre-Dame des Victoires ; une petite statue de Notre-Dame de Lourdes est perdue dans un coin, et une belle statue de saint Pierre est exposée à une place d'honneur. Des confessionnaux courent le long de l'église. Elle est bien tenue, mais malheureusement mal éclairée, sans grandeur, et notre piété nationale pourrait désirer un sanctuaire plus spacieux et plus riche. Nous prions longuement Notre-Dame de France de conserver la foi dans notre patrie et de développer son progrès à l'étranger. Je ne sortirai pas d'ici sans donner une mention honorable au portier qui nous a reçus : un enfant de dix ans, grave, intelligent, s'exprimant comme une personne de grande maison : un amour de portier, quoi!

Kilburn est à Londres ce que Neuilly est à Paris. C'est bien une charmante résidence, fermée aux bruits de la ville et ayant sortie sur la campagne. Le *New Priory* — c'est son nom — a un aspect monastique, et l'église, bien que non encore terminée, est de bonne architecture et d'une tenue irréprochable. Deux mille catholiques y reçoivent des soins religieux et le Sacré Cœur y est spécialement honoré. Le R. P. Cox nous accueille avec empressement, et nous passons en sa compagnie et en celle de quelques Junioristes, futurs Missionnaires, deux heures trop vite écoulées. Au bout de l'avenue voisine, les Sœurs de l'Espérance ont une petite communauté. Leur costume, comme celui d'autres religieuses, peut paraître dans Londres sans difficulté, et il n'est pas possible, à voir la charité qui soigne les malades et celle qui

instruit l'enfance passer ainsi dévouée et respectée, que les esprits sérieux ne finissent par réfléchir et comprendre.

En réalité, c'est l'histoire des conquêtes de l'Eglise dont nous voudrions retrouver les pages. Voir un fleuve dont les eaux gonflées par la marée portent des navires chargés de richesses; traverser des parcs immenses, comme celui de Hyde-Park; voir des statues de grands hommes et des colonnes commémoratives, tout ceci n'est pour nous que d'un intérêt secondaire. Mais voir le flambeau de la foi qui brille sur les ténèbres protestantes et sur cet ordre matériel si puissant, c'est là la grande joie du prêtre catholique. Un mot de M. de Maistre me revient à l'esprit : « Quand le catholicisme parlera français et anglais, il sera le maître du monde. » *Fiat!*

Je pars de Londres, y laissant le P. Fayard, qui me rejoindra demain soir.

De Londres à Leeds on se rend, en quittant le comté de Middlesex, tout rempli de l'amplitude de la capitale. Je ne mentionne qu'une station sur cette route de quatre heures, parce qu'elle rappelle le nom du chef des Apôtres et qu'elle se lie aux origines de son culte en Angleterre : c'est Péterborough. Ce que j'ai à en dire se trouve dans un alinéa emprunté aux *Moines d'Occident* de M. le comte de Montalembert. « Péterborough, y est-il dit, le *burg* ou château de Saint-Pierre, la plus ancienne des célèbres maisons que l'on vit successivement s'élever au milieu de ces vastes marécages, qui formaient une sorte de frontière naturelle entre les Saxons du centre et de l'est, entre la Mercie et l'Est-Anglie. Le jour de la dédicace du monastère, le roi Wulphère, son fondateur, parla ainsi : « C'est ici que viendront chercher et visiter « saint Pierre ceux d'entre nous qui ne pourront aller à « Rome. »

C'était au septième siècle.

Nous voici à Leeds, où nous passerons la journée du dimanche dans l'hospitalité du bon et aimable P. Pinet et de ses aimables Pères. Un dimanche à Leeds! il faut voir ça. C'est un spectacle de mission. Durant tout ce jour nous avons vécu dans la belle église de Mount-Saint-Mary's. On y chante, on y prêche sans cesse. Les offices se succèdent sans laisser un répit à nos Pères : messes d'associations, grand'messe, réunion des écoles pour les catéchismes, sermons aux messes et aux vêpres, deux bénédictions. Hier soir, en arrivant, vers huit heures, j'ai vu la longue nef latérale de gauche remplie de jeunes gens attendant leur tour de confession; aujourd'hui nous les retrouvons à la sainte Table, et dans leur salle de jeux et de *meetings*. On ne se lasse pas sur ce Thabor de Leeds où la foi irlandaise et la piété de nos Pères ont élevé une église monumentale; et, pour que rien ne nuise à notre admiration, les ombres qui couvrent la ville ont disparu aujourd'hui, et le mont de Marie nage dans la lumière. De l'autre côté de la rue, les Sœurs de la Sainte-Famille ont des écoles florissantes, un asile, un *orphanage*. La ruche est aujourd'hui en pleine activité, et, malgré le va-et-vient, tout dans la maison est net et luisant; la couche de charbon qui macule les maisons et les édifices de la ville ne s'attaque qu'aux murs de l'école et elle ne peut faire invasion dans ce domaine si bien gardé.

Sicklinghall est à une heure de Leeds. Le R. P. Provincial vient de réunir dans cette solitude plusieurs Pères pour deux retraites successives. Nous irons voir ce tranquille séjour tout rempli de la mémoire de nos premiers Pères et animé encore aujourd'hui par la présence d'un personnel de retraitants non encore complètement dispersé. Le R. P. Brody vient nous attendre à la gare de Wetherby. De là à Sicklinghall il n'y a pas loin. Six heures dans cette jolie campagne, c'est un véritable repos. Avec

le P. Arnoux, en attendant le dîner, je fais une promenade champêtre dans le voisinage, et je puis dire que les points de vue y sont pittoresques comme la nature s'y montre riante. A Sicklinghall on peut vivre en bénédictin ou en chartreux ; c'est une cellule dan sla verdure, cellule peu large, il est vrai, mais garnie de livres et à la portée du bon Maître. Dans un petit jardin vert encadré entre les murs reposent plusieurs des nôtres. C'est un cimetière monastique. Avec mes goûts d'historien et d'annaliste, j'ai recueilli les noms de ces chers défunts. Ce sont les Pères et Frères : Bouquillon, Gilligan, Healy, Caix, Goddart, convers novice ; Mac-Guire, junioriste noyé dans la Wharfe, qui coule non loin d'ici ; et, dans le cimetière paroissial qui entoure la maison, les PP. Redmond, Crawley (Georges) et le Frère convers Keogh.

Nous rentrons à Leeds tout embaumés de la piété respirée dans l'hospitalité du R. P. Provincial et des siens, et après avoir fait une petite visite au couvent des Sœurs qui ont à Sicklinghall une succursale de leur belle maison de Leeds.

De Leeds à York, il n'y a qu'une heure par le chemin de fer. Tous ceux qui viennent de France vont, me dit-on, en pèlerinage à York. Pour faire comme tout le monde et déjà tout gagnés à cette idée, nous irons donc à York, entre le café du matin et le thé du soir. Le R. P. Pinet veut bien encore nous servir de guide, au P. Fayard et à moi. J'ai vu la cathédrale d'York, mais voilà tout ce que j'en puis dire. Je ne tenterai pas d'en faire la description. Du reste, le R. P. Anger nous l'a donnée en termes très exacts dans le numéro de décembre 1881. Le protestantisme a ravi ce chef-d'œuvre de pierre au catholicisme, et ce fut peut-être là sa déprédation la plus énorme. En parcourant cet immense vaisseau, où la sainte Vierge et les saints sont remplacés par des héros beaucoup trop

laïques et par des évêques protestants que leurs épouses sont venues rejoindre sous le marbre funéraire, on se demande pourquoi le protestantisme a fait la guerre aux saints. Il valait vraiment bien la peine de les descendre de leurs niches et baies resplendissantes pour les remplacer par de si insignifiants personnages. Cette cathédrale, sans Jésus-Christ, sans sa mère, sans ses amis, me fait l'effet d'un cadavre, et je me range tout à fait à l'appréciation du cardinal Wiseman dans la *Dublin Review* : « Dans cette cathédrale, le protestantisme est comme un enfant dans l'armure d'un géant. » Confisquer et expulser sont deux moyens de gouvernement familiers à la révolution et au protestantisme.

Avant de sortir nous pénétrons dans la crypte, où se rencontrent trois styles : le saxon, le roman et le moderne.

Non loin de la cathédrale volée, une modeste église catholique naît de terre, comme une fleur au pied d'un chêne. Elle est dédiée à saint Wilfrid, le moine apôtre et évêque d'York, dont la vie est une des plus belles pages de l'histoire du catholicisme en Angleterre. Trois fois il fit le pèlerinage de Rome et rapporta de la Ville éternelle les traditions les plus pures de la doctrine et de la discipline. Ce fut lui qui contribua à amener sa patrie à la célébration de la Pâque, dont la date était encore controversée, au jour fixé par l'Eglise romaine. Son nom est partout; sa main se retrouve dans toutes les grandes œuvres. Nous prions dans l'église de ce saint, qui eut avec notre pays des relations apostoliques fréquentes, et qui fut sacré à Compiègne des mains d'un évêque français. Ravis de notre pèlerinage, nous rentrons à Leeds. Avant de quitter cette ville, je dis la messe à l'autel de saint Labre, saint fort honoré des Irlandais du quartier. Avoir placé au cœur de cette population pauvre un

pauvre pour la consoler et l'instruire, c'est un trait de génie sorti du cœur si bon du P. Pinet.

Trois heures à Liverpool! C'est trop peu pour goûter l'hospitalité du bon P. O'Dwyer et de ses confrères; trop peu pour admirer la belle église de Holy-Cross, ses colonnes d'un granit si fin, comme, du reste, toutes nos églises de la province; ses autels, et en particulier le maître-autel, qui a coûté 40 000 francs et dont les Annales ont déjà donné une description; la chaire en bois sculpté, d'un grand effet. Nous voudrions séjourner ici, assister à quelque office, jouir du spectacle de cette église remplie, entendre les chants et les prières de ces catholiques irlandais dont on raconte des merveilles. Ils sont six mille sous la houlette de nos Pères, et Liverpool compte vingt-quatre paroisses catholiques. Ces âmes simples et énergiquement croyantes sont le sel de la vérité sur la corruption protestante. Partout où nous passons, nous sommes témoins de faits édifiants. Un seul trait suffira. Quand, il y a quelques mois, le R. P. Roche, alors supérieur de Holy-Cross, se débattait contre la mort, à laquelle les soins fraternels et les prières des fidèles ont seuls pu l'arracher, des Irlandais, à genoux sur le seuil des portes et en face des fenêtres du malade, imploraient du Ciel sa guérison; et le ministre d'un temple voisin, ému comme bien d'autres à la pensée du danger, ne dédaigna pas de recommander le bon Père aux prières de son assistance. Que Dieu vous le rende, mon révérend!

Nous traversons la Mersey aux eaux boueuses et gonflées par la marée, nous longeons les quais et les docks remplis de marchandises, et, vingt minutes après, en face du pénitencier flottant desservi par nos Pères, nous abordons à Rock-Ferry.

Quel joli petit pays! Quelles fraîches avenues et quelles rues propres et alignées au cordeau! C'est à l'église que

nous rencontrons le R. P. Anthony Gaughren et ses deux confrères. Ils sont occupés tous les trois à confesser les enfants de l'école des Sœurs. Après avoir prié un instant dans cette église, riche et bien tenue, nous visitons la communauté de la Sainte-Famille, qui lui est contiguë. On veut bien nous présenter le noviciat. Il est nombreux. Nous parlons de Royaumont et de la France dans cette courte entrevue. Demain nous reviendrons pour dire la messe. De cette maison sortiront un jour des apôtres de l'école et des malades, des Missionnaires pour le monde entier. L'église et la maison de la Sainte-Famille sont les deux bijoux de Rock-Ferry. Nos Pères n'occupent qu'une maison étroite et provisoire ; mais la bienveillance de leur accueil et leur aimable charité nous rappellent que, où que nous allions, nous sommes chez des frères.

Mais il est temps de nous diriger vers l'Irlande, la date de la retraite approchant.

De Holy-Head, à l'extrémité de l'île d'Anglesey, à Kingstown, entrée de la baie de Dublin, la traversée est de quatre heures. Quatre magnifiques bateaux, portant les noms des diverses provinces de l'Irlande, font alternativement le service. L'*Ulster*, sur lequel nous sommes embarqués, coupe la vague avec aisance, et, malgré le mauvais temps, avance rapidement. Debout sur le pont, le visage fouetté par le vent et la tête sous un parapluie, nous interrogeons l'horizon où bientôt vont se dessiner les premiers contours de la verte Erin, la terre d'émeraude. La voilà enfin qui se dégage lentement des brumes dans un ciel rasséréné, ainsi que la première étoile du matin échappant à la prison de la nuit. Salut, terre de saint Patrice, patrie de tant de saints et de héros, de poètes et d'apôtres. mère attendrie oublieuse de tes propres douleurs et secourable aux exilés !

Notre bateau touche enfin au quai de Kingstown,

qu'il affleure doucement, et nous voilà dans les bras des RR. PP. Tatin et Yenveux, deux cœurs d'or : dans une heure nous serons à Inchicore.

Sur le seuil de cette vaste et hospitalière demeure, tous les nôtres attendent les voyageurs. Vous vous rappelez, mon très révérend Père, l'accueil que vous fit, il y a deux ans, cette brillante jeunesse. Votre image m'est apparue, dans ce premier *occursus* qui, tout à coup, me mettait en présence de tant de Frères aimés, comme dans un tableau de famille l'image du Père, plus haut placée, domine tous les portraits et concentre tous les regards. C'est sous votre bénédiction que je passai à mon tour dans ces rangs apostoliques où les larmes se mariaient aux sourires : *Ecce quam bonum et quam jucundum!*

Dans cette maison d'Inchicore la France et l'Irlande vivent en sœurs. Deux communautés, l'une présidée par le R. P. Brady, et l'autre par le R. P. Tatin, vont et viennent, se livrant à des œuvres distinctes, mais elles sont réunies par le même lien fraternel. Les uns étudient, les autres s'occupent des âmes; ici on creuse les âpres sillons de la théologie, et là on prêche dans une belle église, avec des accents pleins de force et de zèle, à un auditoire toujours fidèle. Et puis, dans les beaux jardins, sur les vertes pelouses, à l'heure des récréations, l'Irlande s'exerce au jeu animé du cricket et la France pousse d'un bras vigoureux la boule dauphinoise. Vous avez assisté à ces charmantes fêtes de famille, mon très révérend Père, et vous avez aussi vu nos Pères de la résidence dans les œuvres de leur ministère, toujours occupés au souci des écoles, au service des malades, dans un district d'usines, dont ils sont la providence. Vos scolastiques vous ont adressé une lettre dont vous avez demandé l'insertion dans nos Annales : je leur laisserai donc la parole et j'abrégerai.

Dublin est une grande et belle ville, où le voyageur a beaucoup à voir et à apprendre. Je n'ai eu que le temps d'entrevoir. Les églises catholiques sont nombreuses et fréquentées; j'y ai vu des foules empressées à la récitation du saint Rosaire. Voici la liste de quelques chapelles : celle des Augustiniens, où le regretté P. Cooke fit, pour la première fois, entendre sa voix sur la terre d'Irlande. Cette église avait alors pour recteur le docteur Crane, aujourd'hui évêque de Sandhurst (Australie), et frère d'un de nos Pères. Le R. P. Cooke, dans ses *sketches*, raconte tout au long les événements providentiels qui préparèrent la fondation d'Inchicore. Citons encore l'église des Jésuites, resplendissante comme un livre doré sur tranche; celle des Dominicains, plus sévère, et surtout la chapelle des Lazaristes, laquelle affecte les proportions et le caractère d'une véritable église. La cathédrale est petite, mais elle sera, dit-on, remplacée par un édifice plus beau. J'ai vu là un monument élevé à la mémoire du cardinal Cullen, avec des bas-reliefs représentant toutes les œuvres dont il fut le créateur ou le protecteur : *Pater pauperum; Parens alumnorum.* Saint-Patrick, église volée aux catholiques, est la cathédrale protestante. Elle est d'un beau style et a des détails fort curieux à étudier; mais, sur cet arbre plein de sève, le protestantisme a jeté son manteau de glace.

Nous visitons l'ancien Parlement, meublé encore et disposé comme autrefois. Tout y est en ordre comme pour une séance; seule, la liberté a fui. La statue de Georges III se dresse hautaine dans ce sanctuaire d'une patrie qui fut si glorieuse; sur les murs une tapisserie représente la bataille de la Boyne, de triste mémoire, et le triomphe de Guillaume III d'Orange, l'adversaire de Louis XIV sur le continent.

Trinity-College est l'université protestante. C'est une

série de bâtiments séparés par de larges cours et par des parcs frais et bien entretenus. C'est à la bibliothèque que nous faisons notre plus longue station. Dans une longue galerie, 250 000 volumes sont rangés avec ordre. Toutes les classifications de la science sont représentées ; les Pères de l'Eglise ont un compartiment bien rempli. Nous jetons un coup d'œil rapide sur des éditions anciennes et sur de précieux manuscrits. Le rayon des Bibles et des livres d'Eglise nous voit longtemps arrêtés et attentifs. Voici le Nouveau Testament de Wiclef, et voici un missel catholique des premiers temps de l'imprimerie. En feuilletant les pages, on constate des suppressions de texte. Un mot de l'oraison de la Messe de Saint-Thomas de Cantorbéry est effacé et change complètement le sens : *Deus, pro cujus Ecclesiâ gloriosus Pontifex Thomas gladiis impiorum occubuit*; le mot *Ecclesiâ* est gratté intentionnellement. Grattez et effacez tant que vous voudrez, messieurs les protestants, vous ne détruirez pas l'histoire. C'est un fait lumineux comme le soleil, que l'on meurt pour l'Eglise, et c'est surtout pour la cause de cette mère que l'on ne regrette pas le sacrifice de sa vie : n'est-ce pas sur son cœur que se forment les héros et les saints ?

Stephen's Green, au centre de la ville, est un parc délicieux, et Phœnix-Park, à l'extrémité, est un parc immense. Il y a dans son enceinte des jardins botanique et zoologique ; des avenues royales, des chemins étroits et sinueux, des champs et des prairies. Nous assistons au défilé d'un régiment de Highlanders précédé du joueur de cornemuse. Quels beaux hommes ! Quelle attitude martiale et quel pas ferme et puissant sous ces colosses ! Le costume paraît étrange, mais il a un cachet d'originalité qui inspire le respect autant qu'il pique la curiosité. Un peu plus loin on nous indique l'endroit où Cavendish et Burke tombèrent sous le fer d'assassins. C'est une

tache de sang sur la robe verte et soignée de ce beau jardin. Nous hâtons le pas, en priant Dieu de faire régner partout la justice et la vraie liberté.

O'Connell fut la gloire de l'Irlande. Au collège, des maîtres que nous vénérions nous faisaient admirer autrefois sa mâle et patriotique éloquence. L'Irlande lui a élevé, au cœur de la ville de Dublin, un monument royal; nous saluons en passant ce bronze si hardiment travaillé, aux flancs duquel l'art a ressuscité O'Connell et semblé rendre la parole au grand homme. Au cimetière catholique de Glasnevin, nous prions sur sa tombe. Elle est désignée par une haute tour affectant la forme antique des tours irlandaises et s'élevant d'une sorte de tumulus, qui abrite la chambre mortuaire où le grand orateur dort son dernier sommeil. Une inscription gravée sur le sarcophage rappelle que Daniel O'Connell mourut en 1847, à Gênes, alors qu'il se rendait en pèlerinage au tombeau des saints Apôtres. Un chemin de ronde circule autour du monument funéraire, et dans des cellules pratiquées dans le mur reposent plusieurs membres de la famille et des amis d'O'Connell. Nous remontons tout émus au cimetière supérieur.

Bien souvent j'avais entendu parler des *Reformatorys* de Glencree et de Philipstown; de l'ordre qui y règne, de l'activité de leurs ateliers, ouverts pour diverses corporations de métiers; du savoir-faire des deux ou trois cents enfants, *boys*, composant le personnel laborieux de chacun de ces établissements; du dévouement sans bornes de nos Pères et des nombreux Frères convers attachés à ces maisons de correction. Ce que j'ai vu a pleinement répondu à mon attente et je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir eu que quelques heures pour les visiter. Le R. P. Anger les a décrites par le détail; sa narration est complète et fort intéressante ; je n'ajouterai pas à son récit. Cinq

heures passées à Glencree et trois à Philipstown, c'est assez pour avoir une idée d'ensemble, et trop peu pour m'autoriser à tracer un tableau. Un mot seulement.

De Dublin à Bray, sur les bords de la mer, la route est gracieuse; de Bray à Glencree, par Enniskerry et la montagne, elle suit des gorges ombragées par de beaux arbres, elle longe des parcs et se déroule ensuite sur des plateaux élevés d'où la vue s'étend au loin. Le panorama est fort beau, surtout quand on voyage en *Jaunting-car*, sorte de véhicule découvert qui a ses avantages comme son originalité et qui permet au regard d'explorer l'horizon. Le R. P. King, qui nous accompagne, le P. Tatin et moi, nous donne des explications complètes. A mesure que l'on monte, on découvre le Sugar-Loaf, des pics couverts de verdure et la mer moutonnant au large. C'est comme un coin du Puy-de-Dôme sur la route des monts d'Or, mais avec une altitude bien inférieure à celle des monts d'Auvergne.

Les PP. Mac-Intyre et Miller nous reçoivent comme des pèlerins. Avec eux nous visitons tout : depuis l'atelier des cordonniers et des tailleurs jusqu'à la salle où les plus petits enfants, sous la direction d'une mère de famille, s'exercent avec de grandes aiguilles à l'art de tricoter des bas. Une musique militaire, dirigée par un ancien chef de musique de régiment, fait retentir les échos de la montagne pendant une heure et nous tient immobile dans la cour; et si l'heure ne nous pressait, nous ne pourrions nous arracher au plaisir de l'entendre. Nous continuons notre visite; elle durera jusqu'à ce que nous verrons le soleil baisser à l'horizon. Le P. Miller voudra bien alors nous conduire dans la voiture de la maison, par une route différente de celle suivie le matin et plus courte, et il ne nous laissera qu'à l'entrée d'un faubourg de Dublin, en face d'un tramway. Ce bon Père

reprendra la route de Glencree, seul, et par une nuit sombre, avec la perspective de ne rentrer que vers minuit, pour dire, demain dimanche, la messe de onze heures.

J'ai rapporté de Glencree le vingt-troisième et dernier rapport sur l'œuvre : *twenty third*, pour le garder dans nos archives. Il est du P. Mac-Intyre, et donne tous les détails concernant le *Reformatory*, placé sous la protection de saint Kévin. Ne pouvant tout citer, j'en détache cette simple phrase : *On the* 13 *th July we were honored with a visith from the Right Hon, the Lord-Mayor. His Lordship was accompanied on the occasion by the Lady Mayoress, and was met by more than* 400 *ladies et gentlemen. They all visited the various departments of the Institution and were pleased to cxpress themselves satisfied with what they saw.*

Glencree est dans la montagne, à quelques lieues de Dublin ; Philipstown est dans la plaine, au centre de l'Irlande. Nous voyageons, pour nous y rendre, en chemin de fer jusqu'à la petite station de Geashill. Sur la route, nous saluons du regard Newbridge, où les Sœurs de la Sainte-Famille ont une maison ; la ville de Kildare, célèbre par le pèlerinage à sainte Brigide, la fondatrice et la mère des monastères de l'île, et le camp de Curragh of Kildare, où nous apercevons des soldats à la manœuvre. De Geashill à Philipstown il nous reste 7 milles à faire en *Jaunting-car*. Grâce à la vitesse des chevaux irlandais on dévore l'espace dans ce pays ; nous sommes donc arrivés à destination en un rien de temps.

Philipstown est un établissement complet. Rien n'y manque de ce qui peut former des hommes utiles, qui, plus tard, sauront faire face à toutes les éventualités de la vie. Tous les métiers et l'agriculture elle-même ont ici leur noviciat. Les jeunes détenus ont l'œil vif, la mine éveillée et la démarche militaire. Ils défilent devant nous au son

du clairon, pour aller au réfectoire, marchant d'un pas cadencé et uniforme qui rappelle les meilleurs soldats. Un colonel d'infanterie serait ici pleinement satisfait. La musique nous joue, comme à Glencree, le *Saint Patrick's day*. Ça réveille, ça émoustille de voir ces braves petits musiciens qui soufflent avec vigueur dans leurs instruments, et, à entendre l'air de la patrie, on sent l'enthousiasme gagner le cœur. Mais nous voyons tout au pas de course dans ce bel établissement de Saint-Conleith, traversant à la hâte les rues et les places : je veux dire, les ateliers, les corridors, les salles immenses et les cours. O mon bon Père Newman, pardonnez-moi d'avoir brusqué le départ. Je n'ai vu qu'en passant, mais je n'oublie pas l'accueil reçu à votre foyer, et tandis que le meilleur cheval de vos écuries, *Black-Prince*, nous emportait au galop de son allure fière et dégagée, les regards fixés sur les murailles blanches du *Reformatory*, les RR. PP. Brady, Tatin et moi, ne pouvions les en détacher. Je regardai longtemps, jusqu'à ce qu'enfin Philipstown disparût dans l'océan de verdure qui lui sert de cadre et derrière le rempart des sapins qui montent la garde sur la route.

J'ai vu Glencree la veille de l'ouverture de la retraite du scolasticat, le 22 septembre, et Philipstown le lendemain de la clôture, le 1er octobre. Des deux j'ai conservé dans ma mémoire un portrait fidèle : l'un, avec sa mâle et sauvage beauté ; l'autre avec son aspect plus doux et plus riant. Je voudrais que nos réformateurs modernes et nos prôneurs d'économie sociale fissent ces deux pèlerinages. Ils recevraient là d'utiles leçons. La religion instruit et réforme mieux que l'orgueil, avec moins de bruit, mais plus profondément. Il n'y a pas jusqu'à la maison de fer de Philipstown, plantée au milieu de la cour pour faire un dortoir, qui n'ait ses charmes : beau navire au repos sur ses ancres, gardant ses hamacs et ses

jeunes matelots, loin des tempêtes et des passions du monde.

La suppression d'une conférence remplacée par la coulpe me permit, le vendredi de la retraite, d'aller à Belmont-House, entre deux trains. Le temps était pluvieux et maussade ; une tempête de vent avait jonché la route de branches d'arbres. Nous descendîmes à la station de Stillorgan, le P. Duvic et moi, et nous fûmes rejoints une heure après, à Belmont, per le R. P. Brady. Malgré l'absence du soleil et le voile des nuages, nous pûmes, d'un balcon de la maison, distinguer les beautés du site : la mer, dont les flots viennent mourir dans la baie de Dublin ; Kingstown, qui en est la clef, et Black-Rock sur le rivage. Belmont-House est une paisible et jolie résidence, en bon air, avec des ombrages et des jardins, des perspectives ouvertes et agréables à l'œil, mais la maison est malheureusement insuffisante et incommode. Le R. P. Comerford, seul Père présent à la maison, nous en fait les honneurs avec une courtoisie toute fraternelle. Nos bons Frères novices, tout entiers à l'étude et à la piété dans cette douce solitude, se joignent à lui pour nous accueillir, et nous passons ensemble quelques instants de doux repos au sein de cette chère famille.

L'avant-veille de mon départ d'Inchicore, arrivèrent des Pères missionnaires. Ils revenaient de Donegal, ville principale du comté de ce nom, dans le diocèse de Raphoë. Les PP. Furlong, Saint-Laurence et Coyle ont travaillé là comme on travaille dans les missions d'Irlande. Voici le récit verbal que j'ai entendu. Dans un pays où il y a deux mille cinq cents catholiques, il y a eu dix mille communions. Un jour, quinze prêtres du voisinage sont venus aider nos Pères à entendre les confessions, et un autre jour il s'en est trouvé jusqu'à vingt-cinq. L'évêque de Raphoë lui-même a voulu prendre part au labeur, et

avoir aussi son tour de confessionnal. Le jour de la rénovation des promesses du baptême, Mgr Logue, comme un simple fidèle, est venu, un cierge à la main, prononcer sa formule.

Allons, nos bons Pères de la province britannique, taillez vos plumes et envoyez souvent à nos Annales le récit de vos œuvres merveilleuses.

Je dois remercier ici le R. P. Brady, qui a bien voulu me faire faire la connaissance de M. l'abbé Nugent, journaliste catholique, et de M. Aspinall, juge à Liverpool, dont le fils est à la tête des usines d'Inchicore.

Le retour en Angleterre, sur le *Connaught*, en compagnie du R. P. Tatin, s'effectua sans encombre. Le soir du 3 octobre, nous étions à Kilburn, où le R. P. Provincial, le P. Cox et plusieurs autres Pères nous reçurent en frères. Le lendemain, à Tower-Hill, le R. P. Gaughren (Matthew), récemment installé supérieur, et ses Pères, nous donnaient pour quelques heures l'hospitalité des amis de Dieu. Le 5 octobre, au matin, je disais adieu à nos Pères de Kilburn, et me séparais du R. P. Tatin à la gare centrale de Charing-Cross, et le soir du même jour, mon très révérend Père, j'étais près de vous, vous parlant de vos enfants de la province britannique, répondant à vos questions empressées et vous offrant les hommages de tous.

Et maintenant, revenu d'un pays de liberté, je rencontre à chaque pas, devant notre porte brisée, des espions qui surveillent quelques Missionnaires. En vérité, la police pourrait employer plus utilement son temps. C'est encore aujourd'hui le *tempus belli :* un jour viendra le *tempus pacis.*

Agréez, mon très révérend Père, l'hommage de mon filial et obéissant respect en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

M. de L'Hermite, O. M. I.

MAISON DE TOWER-HILL

LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE A TOWER-HILL

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DES GRACES.

(Extrait du *Catholic Times*, du 10 octobre.)

Dimanche dernier, 7 octobre, dans l'après-midi, le Cardinal-Archevêque de Westminster s'est rendu à l'église des Martyrs anglais (*Great Prescot street, Tower-Hill*) dans le but d'y ouvrir une chapelle dédiée à Notre-Dame des Grâces.

Cette cérémonie avait le privilège d'exciter dans tous les rangs de la société un intérêt dont témoignait assez la foule nombreuse empressée de s'y rendre et qui n'était point uniquement composée de catholiques. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de la consécration d'une élégante chapelle, qui donne un nouveau charme à cette petite église déjà si gracieuse, où se conserve la mémoire des Martyrs anglais : il s'agissait aussi du rétablissement d'une ancienne dévotion, consacrée par la piété de nos pères dans les siècles passés, et témoin irrécusable de la perpétuité, non seulement des doctrines, mais encore des simples pratiques de piété dans l'Eglise catholique.

Après cette entrée en matière, le journal raconte les origines du sanctuaire.

C'était vers l'an 1350. Le roi Edouard III, étant exposé à faire naufrage au milieu d'une horrible tempête, promit, s'il échappait au danger, de bâtir une église en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame. Ayant heureusement touché au port, il accomplit fidèlement son vœu, et fit construire une église et un monastère sous le vocable de « Chapelle royale de Sainte-Marie des Grâces ». Les Cisterciens en devinrent les propriétaires et les chapelains. Ce lieu béni devint bientôt un lieu de pèleri-

nage, et plusieurs personnages distingués y choisirent leur sépulture. Parmi eux il faut signaler sir Nicolas Lovaigne, qui, par son testament, demanda à reposer dans l'Abbaye de Notre-Dame des Grâces, à Londres, près de la Tour.

Aux archives de l'ancien chapitre de Westminster, on voit encore une empreinte sigillaire de l'Abbaye de Notre-Dame des Grâces, représentant au sommet la sainte Vierge et l'Enfant Jésus; à droite, un personnage royal dans l'attitude de la prière ; à gauche, d'autres personnes également agenouillées; au bas, l'écu aux armoiries royales, par allusion au fondateur, le roi Edouard III, le tout entouré de cette légende : *Sigillum Monasterii Beatae Mariae de Gratiis.*

A partir de cette époque les abbés se sont succédé régulièrement, depuis Guillaume de Sainte-Croix, le fameux abbé de Garendon nommé à la demande du roi, jusqu'à Henry Morus, le dernier d'entre eux, probablement lié de parenté avec le grand chevalier Thomas Morus. Sous les règnes de Henry VIII et d'Elisabeth, les moines furent dispersés et la propriété confisquée. L'emplacement de cette ancienne abbaye coïncide avec l'emplacement de l'église dans laquelle s'accomplit la cérémonie du jour.

Le journal fait ensuite l'énumération des principaux personnages, des sociétés ou délégués de sociétés présents à cette cérémonie. Puis il continue :

Son Eminence fut reçue à la maison de communauté par le R. P. M. Gaughren, O. M. I., et par les autres Pères de la mission ; Elle fut de là accompagnée jusqu'au sanctuaire, où l'adresse suivante lui fut présentée :

« Daigne Votre Eminence avoir pour agréable. Nous, délégués de divers corps religieux attachés à cette Eglise : tant en notre nom qu'au nom de ceux que nous représentons et

de la part des fidèles de la mission de Tower-Hill nous saluons avec une joie toute filiale, dont nos cœurs surabondent, ce jour où il nous est permis de souhaiter la bienvenue à Votre Eminence comme à un Prince de l'Eglise en qui nous reconnaissons un père et un ami.

« Nous saluons Votre Eminence comme le représentant du Vicaire de Jésus-Christ, comme le chef de la hiérarchie dans ce royaume, le successeur de saint Augustin, le zélé défenseur du dogme de l'infaillibilité, l'infatigable avocat de l'éducation catholique, le courageux défenseur de la cause de la tempérance chrétienne.

« C'est sous d'heureux auspices que nous Vous présentons ces hommages. Votre Eminence vient rétablir parmi nous une dévotion à l'Immaculée Reine des cieux qui, il y a cinq siècles, a fait de la terre que nous foulons une terre sainte, un lieu de pèlerinage où les fidèles sont venus de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Midi, supplier Notre-Dame des Grâces de leur obtenir les faveurs dont ils avaient besoin, ou la remercier des bienfaits reçus.

« La chapelle qu'un roi pieux avait fondée et qu'un roi impie avait détruite a été, à notre grande joie, relevée par un enfant de Marie maintenant couronné dans le ciel. Elle n'attend plus que la bénédiction solennelle, que Votre Eminence lui apporte, pour être à notre égard, à l'égard de ce diocèse et de tout le peuple, sur cette terre autrefois si catholique, une source intarissable de bénédictions.

« Le rétablissement de l'ancienne dévotion ne peut pas manquer de raviver dans cette contrée la foi antique en témoignage de laquelle tant de martyrs ont rougi de leur sang la terre que nous foulons, et de réveiller dans les cœurs catholiques des sentiments de généreuse piété.

« Nous savons très bien que rien n'est plus cher au cœur de Votre Eminence, et c'est pourquoi nous demandons la permission de lui offrir aujourd'hui nos plus vives, nos plus sincères et nos plus respectueuses congratulations. Daigne Notre-Dame de toutes grâces veiller sans cesse sur les jours de Votre Eminence et répandre abondamment sur Elle ses

plus excellentes bénédictions. Qu'elle daigne faire prospérer toutes les œuvres auxquelles Votre Eminence a mis la main, pour la plus grande gloire de son divin Fils. Qu'elle daigne Vous protéger dans le long voyage que Vous allez entreprendre, et vous ramener parmi nous plein de santé et d'une nouvelle vigueur. Que Vous puissiez longtemps encore travailler au milieu de nous, comme le bon Pasteur au milieu de son troupeau fidèle et dévoué. En même temps que nous adressons au ciel cette fervente prière, nous demandons instamment à Votre Eminence sa paternelle bénédiction. »

Le Cardinal-Archevêque a répondu dans les termes suivants :

J'éprouve une grande joie à venir m'unir à vous dans un acte de reconnaissance envers Dieu tout-puissant et de dévotion envers sa Bienheureuse Mère ; à venir me féliciter avec vous du renouvellement, ou plutôt de la renaissance d'une dévotion qui a fleuri en cet endroit même, dans les siècles passés. Il n'y a pas dans Londres un lieu plus sacré que celui où nous sommes. Le sol que nous foulons a bu le sang de nos martyrs, fidèles au devoir et morts avec dignité dans ce grand conflit, où les puissants du monde voulaient dépouiller le Vicaire de Jésus-Christ de sa suprématie sur l'Eglise de notre nation. Un lord, grand chancelier (c'était une noble victime), un cardinal de la sainte Eglise (il était digne de la suprême récompense), répandirent leur sang au lieu même où nous sommes.

Il y a deux sanctuaires célèbres mentionnés dans l'histoire et associés dans la pensée par l'acte de ce jour : le sanctuaire de Notre-Dame des Grâces et le sanctuaire de Notre-Dame de Tous les Saints ; deux sanctuaires distincts pour honorer notre Bienheureuse Mère. Nous sommes en voie de relever la mémoire de l'un et de l'autre ; or, j'espère bien que ce sera quelque chose de plus que la restauration d'un simple souvenir.

Un événement tel que celui qui nous occupe en ce jour a une

grande signification et contient de précieux encouragements.

Douze cents ans se sont écoulés depuis que saint Augustin, représentant alors le Vicaire de Jésus-Christ, comme je le représente aujourd'hui moi-même, quoique indigne, apporta de nouveau la foi en Angleterre. Pendant douze cents ans cette foi est demeurée vivante, en dépit de toutes les contradictions. Les doctrines de l'Eglise catholique, contenues dans les écrits du vénérable Bède, sont absolument les mêmes que celles auxquelles nos Martyrs ont rendu le témoignage du sang il y a trois siècles; les mêmes qui sont enseignées à l'heure présente par tous les Evêques et par tous les prêtres dans le pays tout entier. Tout ce que l'homme peut faire contre elles a été fait; et ces doctrines ont survécu. Le peuple anglais ne les a jamais rejetées ; il serait plus vrai de dire qu'on les lui a dérobées. Un roi impie et des courtisans serviles, des évêques lâches et des prêtres mercenaires qui ont pris la fuite quand ils ont vu venir le loup : voilà ceux qui ont volé sa foi à l'Angleterre ; le peuple anglais, lui, ne l'a jamais rejetée. Il l'ignore, il est vrai, mais ce sont ceux qui avaient mission de le conduire, qui l'ont frauduleusement dépouillé de son héritage : eux, qui ont banni des églises de Londres et d'ailleurs, dans la nation entière, la présence du très saint Sacrement : eux, qui ont fait, du sanctuaire où résidait la vie en personne, par la présence du divin Sauveur immolé sur l'autel, un sépulcre de désolation, un sépulcre dont on peut dire que le Seigneur y avait été déposé, mais qu'il n'y est plus.

Jugez, après cela, de la situation des enfants qui avaient appris à croire à la présence réelle de Notre-Seigneur dans le très saint Sacrement, jugez dans quel état ils durent se trouver, du jour où le saint Sacrement leur fut enlevé ! Que leur restait-il pour appuyer leur foi? S'ils entraient dans une église, ils éprouvaient un saisissement comparable à celui que l'on éprouverait dans la froide demeure de la mort ; la lampe du sanctuaire avait cessé de brûler ; la foi allait aussi s'éteignant dans leurs âmes, et il advint bientôt que des milliers de malheureux cessèrent de croire.

Si telle était la condition de ceux qui avaient vu du moins le saint Sacrement recevoir les hommages des fidèles sur l'autel, quelle ne dut pas être celle des infortunés qui vécurent après la perpétration du sacrilège ! Cette génération, moins heureuse encore que la première, naquit dans les ténèbres et vécut au sein d'une société déjà dépouillée de sa foi. Depuis lors, en effet, l'Anglais, en naissant, ne rencontre que le demi-jour, l'obscurité et le froid de l'hiver.

Auparavant, non seulement le saint Sacrement était partout exposé sur l'autel, mais il n'était pas un petit enfant qui ne fît rouler pieusement dans ses doigts le chapelet de la Bienheureuse Vierge Marie. L'amour et la vénération pour la Mère de Dieu et la nôtre étaient dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres ; le laboureur courbé sur son sillon, le bûcheron au sein de la forêt, les petits enfants au hameau solitaire : tous connaissaient notre auguste et immaculée Mère. Il y avait partout des autels élevés à son honneur, et l'Angleterre était appelée le *Douaire de Marie*, car le peuple anglais avait un amour spécial pour la Mère de Dieu.

Ce culte de Marie va se relevant peu à peu soit dans les églises éparses çà et là, soit dans les paroisses de notre population catholique. Aujourd'hui, par exemple, nous nous sommes donné rendez-vous pour accomplir un acte signalé d'amour envers cette bonne Mère, pour ériger un autel en l'honneur de Notre-Dame des Grâces et de Tous les Saints, monument perpétuel qu'aucun sacrilège, je l'espère, ne viendra renverser.

Cet acte a une grande signification. Pourquoi la Mère de Dieu est-elle appelée Notre-Dame des Grâces ? J'en trouve deux raisons. La première, c'est qu'elle était le premier et le plus parfait ouvrage des grâces de l'Esprit-Saint ; son immaculée conception a été le plus grand trésor de sanctification qu'ait acquis le précieux sang de son Fils, répandu sur le Calvaire.

Son cœur était rempli de grâce. Quand elle reçut la visite de l'ange, elle fut trouvée pleine de grâce, comblée de grâce, avec toute la plénitude et la splendeur que l'Esprit-Saint

pouvait y mettre. Pendant toute sa vie Marie correspondit aux grâces qu'elle avait reçues et qui se multipliaient ainsi et s'accumulaient dans son cœur. Comme la neige qui tombe sur une montagne, le jour, la nuit, sans cesse, jusqu'à s'élever si haut et à briller d'un éclat si intense, que l'œil de l'homme peut à peine y atteindre ou s'y fixer; ainsi Marie a été sanctifiée de plus en plus par la grâce de l'Esprit-Saint, et nous ne trouvons pas de mesure pour donner une idée des progrès de sa sainteté.

Si vous voulez être les enfants de Marie, il faut lui devenir semblables, vous efforçant, autant que la fragilité humaine le permet, d'être fidèles et diligents à suivre ses exemples, en toute ferveur et persévérance.

Il y a une seconde raison de cette appellation :

Toutes les grâces déversées sur le monde l'ont été en vertu des mérites de Jésus-Christ, en vertu de ce sang précieux de l'Agneau immolé dès le commencement. Toutes les grâces accordées, avant ou après le déluge, aux patriarches et aux prophètes, provenaient des mérites prévus de Jésus-Christ ; toutes les grâces accordées aux saints de la nouvelle loi par le moyen des sacrements : les grâces, les inspirations, les salutaires impulsions qui vous sollicitent vous-mêmes : tout cela est un effet des mérites de Jésus-Christ. Ainsi donc il est vrai de dire que tous les biens nous viennent par Jésus-Christ.

Mais il y a un autre principe également vrai, c'est que toutes les grâces nous viennent par Marie, et cela pour deux raisons.

Et d'abord : tout nous vient par Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ nous est venu par l'incarnation, à la faveur de la nature humaine qu'il a prise et tirée de la substance de sa Bienheureuse Mère. Par conséquent, on peut affirmer, de toutes les grâces que nous recevons, qu'elles nous viennent par Marie.

Voici l'autre raison : la Bienheureuse Mère de Dieu et des hommes, debout à la droite de son divin Fils dans la gloire de son royaume, prie pour nous continuellement, élevant

vers Dieu ses mains innocentes ; elle intercède pour nous et nous obtient les grâces qui nous sont départies si abondamment.

Il y a deux sortes de grâces qui nous viennent plus spécialement par l'intercession de la Mère de Dieu. Ce sont celles que nous appelons les premières et les dernières grâces.

Tant de pieuses pensées, tant de bons mouvements, tant de saints désirs apparaissent dans nos cœurs sans que nous sachions d'où ils viennent et à quoi ils tendent. A coup sûr ils ne naissent pas du sol glacé de notre nature ; c'est du dehors et par une main étrangère qu'ils ont été introduits dans nos cœurs. Nous n'avons pas même eu l'idée de les demander dans la prière. Qui peut se rendre le témoignage de les avoir en toute circonstance provoqués? En vertu de quelle prière a commencé cette première grâce, qui est le principe d'actes innombrables de piété et d'œuvres charitables? En vertu de la prière de la Mère de Dieu.

Autre considération : si des enfants de Marie, qui ont déshonoré son nom et souillé la robe blanche de leur baptême, reviennent de leurs égarements et demandent pardon, qu'est-ce qui les a ramenés ainsi? Pour eux des prières sont montées vers le ciel et des mains immaculées se sont élevées afin de demander grâce : et cette première grâce de conversion a été obtenue par notre bonne Mère.

En ce qui regarde la dernière grâce, nous savons que l'homme ne peut persévérer jusqu'à la fin et faire une sainte mort, à moins que Dieu ne lui donne la suprême grâce de la persévérance. Cette grâce, nous ne pouvons pas la mériter de nous-même : elle est gratuite comme notre grâce baptismale, comme notre régénération : l'une comme l'autre est, de la part du dispensateur, un acte de liberté, de souveraineté et de miséricorde. Or, qui donc a prié pour nous? Les saints dans le ciel, ceux qui nous veulent du bien sur la terre, mais, avant tous et par-dessus tous, Marie, Mère de Dieu et notre Mère, qui veille sur nous et ne se lasse jamais.

Ayant exhorté ses auditeurs à nourrir en leurs âmes

un ardent amour pour Marie, son Eminence, au sujet de l'adresse qui lui avait été présentée, s'exprima en ces termes :

Je vous remercie des paroles d'affection et de fidèle attachement que vous m'avez adressées. Vous demandez que mes jours soient prolongés ; ils ne peuvent pas l'être. J'ai accompli ma tâche. Mon prédécesseur, après avoir porté la charge pastorale pendant quinze ans, est allé, jeune encore, jouir du repos et de la récompense. Non, je ne suis pas en droit de m'attendre à une prolongation de vie : le temps est court ; le temps s'envole : je considère le temps qui me reste à vivre comme le déclin du jour ; quant à la journée elle-même, elle n'est plus. N'importe ! que ce temps soit long ou qu'il soit court, il sera passé au milieu de vous et consacré à votre salut. Bien plus, je compte reposer au jour de mon dernier repos ici au milieu de vous, dans ce champ funéraire et sous ce gazon de verdure où repose la poussière du premier archevêque de Westminster.

Je remercie très cordialement les membres des confréries qui ont signé cette adresse. Je voudrais pouvoir le faire à l'égard de chacun d'eux. Plusieurs parmi eux sont particulièrement chers à mon cœur, cependant je ne puis les nommer, de peur de paraître oublier les autres. La confrérie de la Sainte-Famille connaît ma sollicitude pour elle dans toutes les parties de ce diocèse. La société des jeunes gens : je n'ai pas eu occasion de faire beaucoup en sa faveur. La société de totale abstinence ... Mais je ne dois pas parler de cela. Je me souviens cependant que la dernière fois que je suis venu ici, c'était pour recevoir dans la Ligue de la Croix les petits enfants des écoles : ce fut pour mon cœur une consolation bien profonde et bien sentie. S'ils entrent dans la vie avec une telle résolution, ils ne peuvent pas manquer de persévérer. Les enfants de Marie, quelque part qu'ils se trouvent, doivent savoir qu'ils sont sous la protection et le spécial patronage de la Mère de Dieu. L'enfant de chœur... Je ne désire qu'une chose, c'est que les hommes aient plus de goût

pour servir à l'autel ; qu'ils prennent à cœur de suivre l'exemple de Thomas Morus, qui, chaque dimanche, se rendait à la paroisse de Chelsea, près de l'endroit où je demeure, pour y chanter les vêpres. Nonobstant l'éclat et la dignité de sa haute position, il estimait que son plus grand honneur était de servir à l'autel. L'association du saint Enfant Jésus et la société de l'Autel : pour ces sociétés comme pour toutes les autres je fais des vœux et j'appelle les bénédictions du ciel. Puissent-elles prospérer toujours, car il leur appartient d'entraîner la multitude autour d'elles ; elles seront comme des flambeaux sur la voie, à la faveur desquels les autres fidèles verront à se conduire.

Nous ne savons pas quelles indulgences étaient attachées au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces dans les temps anciens ; mais nous savons qu'au sanctuaire de Notre-Dame de Tous les Saints était attachée une indulgence de quarante jours, à la condition d'y réciter un *Pater* et un *Ave*. En vertu de la même autorité, toujours vivante, de l'Eglise catholique, s'exerçant par le Vicaire de Jésus-Christ, je renouvelle et j'attache à l'autel de Notre-Dame des Grâces l'indulgence accordée au sanctuaire de Tous les Saints. En outre, je veux qu'en mémoire des bienfaits de cette journée, soixante jours d'indulgence soient ajoutés aux quarante plus haut mentionnés, à la condition d'ajouter, au *Pater* et à l'*Ave* déjà prescrits, un *Gloria Patri* en action de grâces pour la restauration de ce sanctuaire de la *Grâce*.

En conséquence : à partir de ce moment il y a cent jours d'indulgence à gagner dans ce sanctuaire pour quiconque y récitera une fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria Patri*.

Ces mêmes prières pour gagner l'indulgence furent alors récitées par Son Eminence, et l'assistance y répondit à haute voix et à l'unisson. Son Eminence, après avoir donné sa bénédiction à l'assistance du haut de la chaire, a procédé à la bénédiction de la statue de Notre-Dame des Grâces. La bénédiction du saint Sacrement a terminé la cérémonie.

Le duc de Norfolk, lord Denbigh, lady Mary Howart, lady Herbert et plusieurs autres personnages de distinction, présents à la cérémonie, ont été admis à présenter leurs hommages à Son Éminence au parloir de la communauté.

Ajoutons que le Cardinal, à son départ, fut acclamé par la foule qui se pressait dans la rue, et que le révérend Père provincial et nos Pères de Kilburn étaient venus se joindre à ceux de Tower-Hill pour la circonstance. Le R. P. Tatin, Supérieur du scolasticat d'Inchicore, de passage à Londres, était aussi présent.

SCOLASTICAT D'INCHICORE

LETTRE DES SCOLASTIQUES AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Inchicore, le 22 septembre 1883.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le père de famille n'est jamais plus heureux que lorsqu'il reçoit une marque d'affection et de reconnaissance de ceux de ses enfants que la main de la Providence a conduits sur une rive étrangère. Quelques lignes suffisent à son cœur aimant pour lui faire oublier et la douleur de la séparation et les soucis d'un labeur incessant, et pour resserrer ainsi les liens qui l'unissent à ces fils tendrement aimés. C'est cette pensée qui guide encore aujourd'hui la plume de vos enfants d'Inchicore. Ils n'ont pas à vous raconter cette fois de grands événements, ni à vous faire partager de grandes émotions. Il s'agit simplement d'une petite fête de famille qui réunissait hier les deux communautés d'Inchicore autour du R. P. DE L'HERMITE, arrivé la veille au milieu de nous. Le bon Père vous en parlera certainement, mais il est des détails que son humilité voudra laisser dans l'ombre, et c'est à ces omissions que vous nous permettrez de suppléer avec une filiale simplicité.

Nous n'essayerons pas de vous décrire la joyeuse acclamation qui s'éleva quand apparut la voiture qui nous apportait, avec le bon Père DE L'HERMITE, le souvenir de tout ce que nous avons de plus cher : c'était la France,

nos familles ; c'était vous-même qui arriviez. Vous dirons-nous qu'un tel et un tel ont pleuré secrètement de joie !... Mais l'heure avancée obligea bientôt le révérend Père à remettre au lendemain à faire plus ample connaissance avec nous.

Depuis quelque temps, le R. P. directeur de la chorale nous faisait préparer ce que le langage scolastique a si bien nommé : une petite séance. Deux jours seulement nous séparaient de l'ouverture de la retraite, et il avait été convenu que la séance aurait lieu le samedi. Mais nous avions compté sans la Providence, qui se plaît à déjouer les calculs humains. Car le vendredi matin, au moment où nous commencions à endosser l'uniforme réglementaire du pays pour une promenade de faveur, le R. P. Directeur nous annonce que la séance aura lieu dans quelques heures. Vite, nous disons adieu à la promenade au Jardin botanique. La toilette séculière est promptement abandonnée, et nous voilà tous à l'œuvre pour préparer nos chants. Nous étions pris de court, mais la joie et l'affection suppléèrent à ce que le temps ne nous permettait pas de faire.

A cinq heures et demie, la séance commençait. Les RR. PP. Brady, supérieur ; Kirby et W. Dawson accompagnaient le R. P. Assistant. Tous les Pères et Frères du Scolasticat étaient présents.

Nous ne ferons pas la description de nos chants. Contentons-nous de dire que orgue, castagnettes, mirlitons, voix, cœur, tout chanta, et nous croyons que tout chanta bien, parce que tout était mesuré au rythme de l'affection.

Cependant, dans notre petit concert de joyeuse et filiale harmonie, le point d'orgue manquait. Ce sont les échos bien affaiblis de cette dernière phrase musicale que nous voudrions faire parvenir jusqu'à vos oreilles.

Les chants et déclamations ayant cessé, le P. de l'Hermite, très ému, se lève et improvise la réponse suivante, que nous avons essayé de reproduire après coup :

« Mes révérends Pères et mes chers Frères,

« Je ne veux pas que cette séance s'achève sans vous exprimer et ma joie et mon admiration. Je suis sous le charme de ce que je viens de voir et d'entendre. Vous savez allier les arts à la piété et à l'étude, et si j'éprouve un regret, c'est que notre bien-aimé Supérieur général ne soit pas ici, à ma place ; avec quelle satisfaction il vous eût entendus chanter, réciter, déclamer dans les deux langues des morceaux si bien choisis ! C'est à lui que doit revenir l'honneur de cette séance, et quand je serai de retour près de lui, je lui dirai que, à Inchicore, il a non seulement des théologiens, mais aussi des artistes.

« La douce et cordiale gaieté dont vous ne vous séparez jamais est bien un cachet distinctif des membres de notre chère Congrégation. En vous entendant chanter, déclamer, et jouer avec tant d'aisance de beaux airs sur vos mirlitons, je me rappelais la parole d'un cardinal de la sainte Église Romaine à un de nos Pères Assistants. C'était à Ponzano, dans les montagnes où ils se reposent de leurs longs mois d'études à Rome, que vos Frères, scolastiques comme vous, se livraient, comme ici, aux charmes d'une innocente récréation dont la musique faisait tous les frais : « On voit bien, dit Son Éminence, que « ce sont des Missionnaires ; n'importe où on les envoie « un jour, ils seront heureux partout... »

« En effet, pour des Missionnaires, la patrie est partout où est Dieu et partout où il y a des âmes à sauver.

« Comme la Providence est bonne pour moi ! Voilà que, sans vous en douter, vous me faites passer d'une ma-

nière charmante le trente-deuxième anniversaire de ma première messe. C'était à pareil jour, à Notre-Dame de la Garde, et je ne puis oublier un détail de cette journée de la première messe, si mémorable pour tout prêtre ; j'avais en ce moment, tout près de moi, dans les rangs de mes Frères, un Frère que j'aimais beaucoup alors, et que j'aime encore plus aujourd'hui ; je le retrouve aujourd'hui ; il est là, à ma droite : c'est le R. P. Kirby. (Ici, applaudissements enthousiastes des Scolastiques.)

« Ah ! mes chers Frères, je savais bien qu'en venant en Irlande je ne venais pas dans une terre étrangère. L'Irlande et la France sont deux sœurs luttant l'une et l'autre pour la conservation d'une même foi. Vous appartenez à deux nationalités distinctes, mais il n'y a entre vous qu'un même esprit et un même cœur. Les chers Frères Irlandais, à qui nous étions si heureux autrefois de donner l'hospitalité à Autun, nous accueillent à leur tour à leur foyer : nous vivons encore en famille. Nous sommes tous de la même race religieuse, et comme autrefois les fils de Jacob, interrogés par Pharaon, répondaient : « Nous sommes tous les enfants d'un même « père : *Filii unius viri sumus*, » nous pouvons dire en nous tenant la main : « Nous sommes tous, nous aussi, « les enfants d'un même père. » Ce père s'appelait autrefois Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, noble cœur et grand caractère ; aujourd'hui, il s'appelle Joseph Fabre, et dans le successeur du Fondateur nous retrouvons la tendresse de son cœur.

« Je lui raconterai cette journée, mes chers Frères. Cela lui fera du bien, car nous pleurons souvent, en France, séparés que nous sommes les uns des autres, martyrs de la liberté. Mais nous nous aimons toujours, n'est-ce pas? et la charité conserve, unit ce que l'injustice a voulu diviser. Français, Irlandais, que cette

charité règne toujours parmi vous : elle sera notre force.

« Et maintenant, je vous remercie de vos souhaits de bienvenue, si bien exprimés en langue poétique par un des Benjamins de la famille, c'est-à-dire par un des plus jeunes et des plus récemment arrivés, et je vous donne l'assurance que notre bon Père Général sera heureux de tout ce que je lui rapporterai de la soirée d'aujourd'hui. »

Le R. P. Tatin remercia le R. P. de l'Hermite de ses éloquentes paroles : « Oui, dit-il, vous apportez aux exilés le souvenir de la patrie, mais vous n'êtes pas venu seul dans cette chère et catholique Irlande. Vous y êtes venu avec le cœur de notre bien-aimé Père Général. Vous êtes en ce moment, près de nous, son légat *a latere ;* vos paroles sont ses paroles. Puissent-elles, pendant les huit jours que vous allez passer au milieu de nous, nous enflammer de plus en plus pour la sanctification de nos âmes ; nous faire aimer de plus en plus notre famille religieuse, et nous préparer efficacement à travailler à la sanctification des âmes... »

A son tour, le R. P. Brady, supérieur de la communauté des PP. Missionnaires, demande la permission d'ajouter un dernier accord à cette harmonie déjà si pure, et prononce dans sa langue maternelle les paroles suivantes :

« Mes révérends Pères et mes chers Frères,

« Je manquerais à un de mes devoirs de supérieur, et je ferais violence à mon cœur, si je ne me levais, moi aussi, pour vous adresser quelques mots dans cette circonstance.

« Vous avez parlé, mon révérend Père, de l'union qui existe entre la France et l'Irlande ; cette union n'a pas commencé à exister aujourd'hui, ni hier, ni il y a cent

ou deux cents ans. Les Irlandais, chassés de leur pays par la perfidie de l'Angleterre, ont toujours trouvé un foyer en France, et ont trouvé des armées pour combattre ses ennemis. Ils ont aidé la France à remporter plusieurs de ses plus glorieuses victoires. Ils ont versé leur sang pour elle, que dis-je ! plusieurs des plus brillantes pages de l'histoire de France sont écrites avec le sang des Irlandais. Personne n'ignore les services rendus à la France, particulièrement à Fontenoy, par cet illustre corps, connu sous le nom de *Irish Brigade*. Pendant la dernière guerre de 1870, plusieurs Irlandais combattaient dans les rangs de l'armée française ; d'autres se joignaient au corps des ambulances. Dans ce corps, j'avais un cousin, qui à son retour me dit : « Si j'avais l'oc-« casion de servir encore la France, j'abandonnerais « l'ambulance, et je me ferais soldat afin d'avoir l'hon-« neur de combattre pour elle. » Pendant cette dernière guerre encore, il y avait autant d'anxiétés pour son issue, ici en Irlande, qu'il y en avait en France. A Dublin, comme à Paris, l'émotion était la même à l'annonce d'une victoire et d'une défaite. L'Irlande triomphait avec la France ; l'Irlande pleurait quand la France pleurait. La France, de son côté, n'a jamais cessé de sympathiser avec l'Irlande, et de l'aider aux heures de détresse et de douleurs.

« Mais ce n'est pas à cause de cette connexion nationale entre la France et l'Irlande que nous vous accueillons avec joie au milieu de nous, mon révérend Père, c'est parce que vous venez de la part de notre vénéré Supérieur Général, et à cause de vos mérites personnels. Nous n'avons jamais été plus heureux que lorsque nous avons pu ouvrir nos portes à nos chers Scolastiques exilés de leur patrie, et nous leur sommes reconnaissants pour les services qu'ils nous rendent, comme aussi de nous

procurer de temps en temps le plaisir des visites des premiers Supérieurs de notre chère Congrégation. Nous fûmes heureux d'accueillir, il y a deux ans, notre vénéré Supérieur Général ; l'année dernière, c'était le R. P. Sardou. Aujourd'hui nous éprouvons un extrême plaisir de vous souhaiter la bienvenue à vous-même, mon révérend Père. Et nous nous réjouissons avec vous d'être tous frères et enfants de notre toujours vénéré Fondateur, C.-J.-E. de Mazenod; oui, nous sommes fiers d'être Oblats de Marie Immaculée... »

Tout était terminé. Quelques instants après, nous étions prosternés aux pieds de Jésus-Eucharistie, et nous lui demandions de réaliser toujours la belle parole du R. P. de l'Hermite : *Filii unius viri sumus*.

Daignez agréer, très révérend et bien-aimé Père, ce petit témoignage d'affection ; veuillez nous bénir et nous croire toujours

Vos fils très obéissants,

Les Frères scolastiques.

SCOLASTICAT DE ROME

Deux lettres, l'une du R. P. Célestin Augier, l'autre de son frère, le R. P. Cassien Augier, procureur général de la Congrégation à Rome, nous arrivent en même temps. La première est datée de Ponzano, résidence d'été de nos Scolastiques; la seconde de Rome même. Elles nous initient parfaitement l'une et l'autre à la vie de nos chers scolastiques, soit à la campagne pendant les vacances, soit à Rome pendant la durée des cours. Ces deux intéressants documents se complètent l'un par l'autre.

Nous donnons d'abord la lettre du R. P. Célestin Augier.

Ponzano-Romano, le 30 septembre 1883.

« Mon révérend et bien cher Père de l'Hermite,

« Invité par le très révérend Père Général à prêcher la retraite annuelle de nos scolastiques de Rome, j'ai dû venir à Ponzano pour y rejoindre la communauté qui y passe ses mois de vacances. La vue de ce séjour de nos Frères et les relations qui existent entre eux et S.Ém. le cardinal Oreglia m'ont poussé à écrire les lignes suivantes que je vous transmets. Si vous les croyez capables d'intéresser les lecteurs de nos Annales, je vous les livre en toute possession.

« Votre Frère respectueusement dévoué en N.-S. et M. I.

« Cél. Augier, o. m. i. »

Ponzano romano.

Ce nom de Ponzano n'a pas encore figuré dans nos annales. Il me semble pourtant mériter cet honneur. N'a-t-il pas conquis droit de cité parmi nous ?

Ce petit pays, naguère inconnu aux Oblats, est, depuis deux ans, pour les habitants du numéro 152 de la place Saint-Ignace à Rome, un objet d'ardente convoitise et une sorte d'Eden vers lequel ils aiment à reporter leur souvenir et à placer leurs plus douces espérances. Quand nos scolastiques sentent leur tête fatiguée sous le poids des nombreux arguments philosophiques et théologiques qui se croisent, se heurtent et s'entre-choquent dans leur cerveau, comme des soldats sur un champ de bataille, les uns pour et les autres contre, ils vont en esprit à Ponzano, et le calme se fait, le bruit des armes tombe et la paix rentre au logis. Et lorsque les aridités de l'hébreu, des chiffres, des figures de géométrie, des problèmes d'algèbre et des formules scientifiques ont desséché leur âme, elle se reporte en souvenir sur les hauteurs de Ponzano, et la voilà trempée d'une rosée aussi douce que fraîche.

Si le révérend Père Procureur a à traiter quelque affaire épineuse et embrouillée ; si, après avoir fait maint voyage de la Propagande à la Chancellerie, de la Chancellerie au Vicariat et du Vicariat au Vatican ; si, après avoir vu Son Excellence Mgr le secrétaire et Leurs Éminences le cardinal préfet et le cardinal rapporteur, la lumière n'est point encore faite, si la solution tarde à venir, il court, en pensée au moins, à Ponzano, et des flots de lumière inondent son esprit. Un jour nouveau s'est levé dans son intelligence. Qu'est-ce donc que ce Ponzano qui occupe tant de place dans les pensées et

dans les affections de nos Pères et de nos Frères de Rome?

Pour vous décrire Ponzano il me faudrait un pinceau tout autre que celui qui est à ma disposition. Les Claude Lorrain, les Salvator Rosa, les Rubens et autres paysagistes célèbres ne seraient point ici de trop.

Ponzano est un bourg de la Campagne romaine, sis au nord-ouest de la Ville éternelle, aux bords et sur la rive droite du Tibre, dans la région qu'on appelle la Sabine : *Pontianus in Sabinis*. Il couvre de ses maisons étagées comme les gradins d'un amphithéâtre, de sa belle église et de son clocher à flèche, la pointe conique d'un mamelon. Sur son flanc gauche il porte suspendu le palais d'un cardinal. Ce palais est peint moitié en rouge et moitié en blanc ; couleurs symboliques et tout à fait à leur place chez un cardinal. Le rouge dit le présent et le blanc peut être l'avenir d'un prince de l'Église.

De cette hauteur qui porte le bourg de Ponzano le regard se perd dans un vaste et bel horizon. Du côté de l'est et à vos pieds vous avez le Tibre et la vallée large et profonde dans laquelle il roule ses flots jaunissants. *Vidimus flavum Tiberim* (Horace). Il multiplie ses méandres à l'infini et on dirait, en le voyant, un immense serpent boa endormi sous vos yeux, et déroulant au soleil les ondulations variées de ses grands anneaux. Le Tibre s'en va vers Rome avec une majestueuse lenteur. Il se recueille avant d'entrer dans la Ville éternelle, et il semble n'en franchir les murs que saisi de crainte et de respect. C'est, au reste, le caractère particulier et dominant de la Campagne romaine. Elle est empreinte de silence et de paix. Le fleuve lui-même y est sans voix. La ville célèbre, qui mieux qu'Alexandre a commandé le silence et l'admiration au monde, continue d'en imposer à la nature autour d'elle. Par-delà le Tibre, se

dressent les montagnes de la Sabine. Elles sont un premier contrefort des Apennins, dont les cimes courant jusqu'au détroit de Messine partagent l'Italie en deux versants inégaux, qui regardent, l'un la Méditerranée et l'autre l'Adriatique. Aux flancs des montagnes de la Sabine, vous apercevez de nombreux et riches villages. Ils sont là comme de grandes ruches humaines blanchissantes au soleil couchant.

Du côté du sud de Ponzano vous avez la vallée qui court tortueuse et inculte vers Rome et la Méditerranée. C'est dans cette vallée qu'on voit s'ébattre et qu'on entend mugir de grands troupeaux de bœufs aux cornes élargies et à l'aspect sauvage. Avec les chevaux qui leur furent donnés pour compagnons ils se partagent l'empire de la Campagne romaine. Quand la chaleur est trop grande, ils vont se rafraîchir dans les eaux du fleuve, et c'est un spectacle curieux que de voir se jouer dans le Tibre ces amphibies d'une nouvelle espèce.

A l'ouest s'étend tout un grand et riche tapis de verdure. Ce sont des coteaux aux cimes arrondies qui se cachent à l'ombre de forêts d'ormeaux et de chênes. Plus loin s'élève, solitaire, majestueux et fier, le mont Soracte chanté par Horace et Virgile. « *Vides*, disait l'un, *ut altâ stet nive candidum Soracte*, Voyez-vous comme le Soracte blanchit sous l'épaisse couche de neige qui le couvre ! » Et Virgile : «*Summe Deûm, sancti custos Soractis Apollo*, Apollon, le plus élevé des dieux, et gardien du mont Soracte.» Au moment où j'écris ces lignes la neige dont parle Horace s'est fondue aux rayons du soleil et le temple d'Apollon a fait place à une église dédiée à saint Sylvestre et desservie par des religieux Trinitaires. Suivant une tradition consacrée par l'Église dans la légende du saint, le pape Sylvestre errait caché dans les rochers du Soracte, lorsque Constantin, sur le point d'égorger un

enfant, pour trouver dans un bain de sang un remède contre la lèpre qui dévorait son corps, fut averti en songe par les Apôtres Pierre et Paul de demander sa guérison au Pontife des chrétiens. Constantin fit venir à lui Sylvestre et obtint par ses prières d'être délivré de la terrible maladie.

A voir le Soracte de loin et par certains côtés on dirait un chien géant assis dans la plaine et mis en vedette devant Rome pour la prévenir de la venue des barbares du Nord.

Du côté du nord de Ponzano l'horizon s'étend jusqu'aux montagnes de l'Ombrie et de la Toscane, ces montagnes qui nous cachent Viterbe, Foligno, Assise et Pérouse.

Mais quelque intéressant que soit pour nous le bourg de Ponzano, gardons-nous bien d'y rester. Nous serions encore trop dans le monde, un monde assez peu élégant, il est vrai, mais c'est toujours le monde.

Dans la direction du mont Soracte, regardez sur ce coteau distant d'un jet de pierre et qui s'élève à une hauteur égale à celle où vous êtes, regardez cette petite église et cet ancien couvent habité naguère par des Franciscains. Le tout est entouré d'un petit jardin dans lequel croissent de grands et beaux figuiers. La vigne, comme au temps de Virgile, y monte sur des ormeaux ébranchés pour s'y déployer et y suspendre ses pampres verts et ses grappes empourprées : *semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est.* Ancienne dépendance de l'Abbaye des Trois-Fontaines, près de Saint-Paul hors les murs, l'église et le couvent de Saint-Sébastien étaient autrefois un lieu de retraite, *un ritiro.* C'est là que des moines de divers ordres sont venus successivement chercher une solitude plus profonde et un renouvellement de ferveur et d'esprit religieux. C'est là aussi que

nos frères scolastiques viennent se mettre à l'abri des chaleurs torrides et quelque peu malsaines de la Ville éternelle. Saint-Sébastien est le lieu de leur villégiature, le séjour de leurs vacances.

La petite église n'a rien de monumental; mais elle est très propre et très convenable. Avec sa tribune fermée, laquelle n'a d'accès que par l'intérieur du couvent, elle suffit amplement aux exigences de la communauté et au service religieux du petit public qui la fréquente. Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne chapelle et née en 1546 d'un vœu fait à l'occasion d'une peste qui ravageait le pays, cette église est pour les habitants de Ponzano un but de pèlerinage et un sanctuaire très aimé. Les chants de nos Frères, l'éclat de nos fêtes et de nos cérémonies les attirent tout particulièrement. Aussi, le matin des grandes solennités, les confessionnaux sont-ils assiégés; hommes et femmes les entourent, et ceux de nos Pères qui entendent et qui parlent l'italien trouvent là un exercice consolant et fructueux de leur zèle.

Ce couvent est régulier, mais modeste. Les salles y sont peu spacieuses et rares. Le réfectoire est la pièce principale, il sert à la fois de salle à manger et de salle d'étude. Nos Frères y prennent à la fois le pain qui nourrit le corps et les mets substantiels et délicats de l'esprit. En faisant trois pas sur les briques usées, inégales et branlantes du plancher des cellules, vous avez mesuré leur largeur et leur profondeur. La lumière et l'air ne vous arrivent que par une lucarne étroite et carrée. Au réfectoire, des bancs attachés aux murs et des tables plantées et bâties dans le sol. Dans les cellules, une table de bois blanc, une paillasse couchée sur deux planches qui portent sur des bancs en vieux fer ou en bois vermoulu. Une chaise, les plus riches en ont deux, et, pour rétablir l'équilibre, dans plus d'un dortoir on pos-

sède une chaise pour trois. Telles sont les principales richesses mobilières du couvent de Saint-Sébastien. Mais l'air y est si pur, l'horizon si beau, la solitude si entière et si profonde et la gaieté si franche et si complète !

De ce point, on peut faire des excursions dans les vallons voisins à travers les bois et sur les bords du Tibre. Il n'est pas jusqu'au Soracte qui ne tente quelquefois l'ambition et le courage tout chevaleresque de nos scolastiques. Déjà, plusieurs assauts ont été donnés à la fière montagne et ils ont toujours été couronnés d'un plein succès. Nos Oblats ont impunément foulé aux pieds le sol jadis consacré à Apollon.

Le Dieu de la lumière a pourtant voulu tenter une revanche. Il y a quinze jours, une petite armée se formait sous la direction de Mgr Allard. Le vénérable Archevêque vient chaque année refaire sa jeunesse sur les hauteurs de Saint-Sébastien. Il prouve, par son exemple, à nos jeunes Frères qu'on peut avoir été un zélé Missionnaire en Amérique et en Afrique, porter sur ses épaules soixante-dix-sept ans d'âge, et être à la fois le plus exact et le plus régulier des membres d'une communauté, et le plus alerte et le plus infatigable des excursionnistes. Mais revenons à notre excursion au Soracte.

Partie avec munitions, cavalerie et infanterie, la petite troupe, ardente et joyeuse, avait heureusement atteint les plus hautes cimes de la montagne. Elle se reposait, je ne dirai point à l'ombre de ses lauriers ; sur ces hauteurs dénudées l'ombre est rare et les lauriers plus rares encore ; mais elle se reposait de la marche et de ses fatigues, contemplant, là-bas, les flots bleus de la Méditerranée, plus loin les Apennins, plus loin encore les plaines étrusques, lorsque le dieu du jour, l'antique Apollon, attristé et sans doute courroucé de voir son domaine envahi et profané par des religieux, de vrais clé-

ricaux ceux-là, des enténébrés, retire soudain ses rayons. La nuit se fait sur ces hauteurs, les vents se déchaînent, les nuages accourent, l'orage éclate et les rafraîchissements célestes abondent autour de nos scolastiques. Ils tombent à flots pressés. On revient pourtant, mais non sans peine, non sans avoir failli plus d'une fois être emporté par les torrents, jeté au fond d'un abîme, ou égaré dans un coin perdu de la montagne. On dit même que certains pégases devenus rétifs ont fait mordre la poussière à leurs cavaliers et les ont laissés morts... de frayeur sur le chemin.

Ponzano n'a pas seulement un bon air, un vaste horizon et des fruits excellents, il est encore riche d'un trésor que nous ne pouvons point passer sous silence. La reconnaissance nous oblige à le nommer, et cela malgré les vives protestations de sa modestie, si jamais cette page lui tombe sous les yeux. Je veux parler du cardinal Oreglia di Santo-Stefano, dont nous avons naguère aperçu le palais.

Ce cardinal, ancien nonce à Lisbonne, porte une taille svelte et élancée et un grand air de noblesse et de simplicité. A travers la transparence de sa figure ovale et amaigrie on entrevoit et on découvre une âme élevée, douce et bonne. Ses yeux brillent d'un éclair d'intelligence et de finesse. Il parle plusieurs langues étrangères, mais le français a toutes ses préférences.

Son Eminence est à Ponzano la providence des pauvres et du pays. Elle sème autour d'elle les bienfaits à pleines mains. Mais les rayons de sa bonté viennent jusqu'à nous ; ils ont visité plus d'une fois Saint-Sébastien et ses habitants.

Saint-Sébastien se fait justement gloire d'avoir le cardinal pour paroissien. Lorsque, à la chute du jour, nos

deux petites cloches, qui remplissent le campanile de l'église, s'ébranlent et qu'elles envoient au loin et au large leur son argentin appelant les fidèles à la prière et à la bénédiction du très saint Sacrement, on voit presque toujours le pieux et saint cardinal arriver des premiers au sanctuaire avec son vicaire général, son secrétaire particulier et les amis toujours nombreux qu'il reçoit chez lui de Rome.

Il y a plus : ce noble et éminent paroissien de Saint-Sébastien a voulu s'en faire le protecteur et le père. Il ne dédaigne pas de venir à nous, de se mêler à nos Frères, de se promener avec eux. Comme le bon pasteur de l'Évangile, il les connaît tous par leur nom, et il les appelle de ce nom. Il pousse même la condescendance jusqu'à se mesurer avec eux au jeu de boule. S'il perd, ce qui arrive quelquefois, les scolastiques sont jeunes, et La Fontaine a dit de cet âge qu'il est sans pitié, et puis l'ambition de gagner un prince de l'Eglise ; si Son Eminence perd, elle paye son écot en offrant son anneau à baiser aux gagnants.

Qu'on ne parle plus de la fierté des cardinaux romains. Chez eux une bonté paternelle vous accueille, une attention scrupuleuse vous écoute et une haute sagesse vous répond. Vous rencontrerez toujours en eux la simplicité de la colombe unie à la prudence du serpent.

Un dernier mot qui mettra dans tout son jour les bontés du vénérable cardinal pour nous. Ici je raconte en témoin oculaire et, comme les anciens soldats d'Austerlitz, je puis dire : J'y étais. Le cardinal connaît le goût prononcé de nos Frères pour les grandes promenades, et il saisit toutes les occasions pour leur rendre ces excursions aussi agréables que possible. C'est ainsi qu'il avait eu soin de faire préparer un vrai festin sur les hauteurs du mont Soracte et d'avertir les moines de leur venue

prochaine pour que l'accueil fût plus cordial, la réception plus fraternelle.

Mais cela ne lui suffisait pas. Il a voulu avoir sa grande promenade à lui, être, lui Eminence, un but de promenade. Nous avons donc eu notre journée chez le cardinal, dans son palais de Ponzano. Cette journée mérite d'être rapportée avec quelques détails.

Au signal donné par le R. P. Supérieur, la communauté tout entière s'ébranle. Cette fois point de retardataires et pas d'exemptions demandées.

Mgr Allard, notre vénéré et saint Archevêque, est à notre tête. Nous descendons les pentes rapides de notre coteau, pour remonter bientôt les chemins et les rues de Ponzano qui s'élèvent en zigzags jusqu'au palais du cardinal. Sur le passage de notre noir bataillon, les fenêtres des maisons s'ouvrent et se garnissent de têtes curieuses. Nous parcourons le borgho Garibaldi, la via Cavour, et nous arrivons place Victor-Emmanuel.

Depuis l'annexion des États pontificaux au royaume subalpin, chaque village de la Campagne romaine a l'honneur de porter ces trois noms écrits sur ses murs et dans ses rues. Nous sommes au terme de notre course. Elle n'a pas duré longtemps. Vingt minutes à peine ont suffi pour faire le trajet. Aussi, pas de sueur aux fronts et pas de lourdeur aux jambes.

Nous voilà dans le palais de Son Éminence. « Vous êtes chez vous, mes enfants. » C'est le mot qui nous accueille. Il dit avec éloquence l'hospitalité qui nous est faite. Nous avions pris place au salon, autour du cardinal, lorsque soudain éclate une symphonie nouvelle et toute champêtre. Des instruments de musique, appelés *mirlitons*, fabriqués à Saint-Sébastien par nos Frères eux-mêmes, avec des roseaux et, le dirai-je ? avec des pelures d'oignon, résonnent à qui mieux mieux, et, chose étrange !

les sons qui s'en échappent s'imposent à notre attention. Ils nous arrivent transformés en beaux airs d'opéra. Oui, des airs d'opéra ont passé par là et ils n'en sont pas sortis trop défigurés. En prêtant l'oreille à cette musique, je songeais malgré moi aux bergers de Virgile dont les chants remplissent les Bucoliques. Je les voyais essayant sur leurs roseaux légers de champêtres accords : *Silvestrem tenui musam meditaris avenâ.* Mais les bergers de Virgile ne connaissaient probablement pas les airs d'opéra. Après la symphonie, on nous régale d'un beau chant. Puis on vient causer devant nous. On nous raconte des fables de La Fontaine, on les chante ou on les travestit. Voici venir un séminariste. Il vous dit qu'il n'a pas beaucoup à se louer de l'ordinaire de sa maison. Un vicaire s'avance, lequel prétend que son curé a toujours la meilleure part. Au vicaire se heurte un distrait, qui nous raconte ses mésaventures, et il est remplacé par un voyageur, lequel, voulant aller à la mer, voyage beaucoup et revient chez lui sans le savoir et sans avoir rien vu. Deux Frères mendiants vous tendent la main en chantant leur misère. On leur donne des médailles en guise de monnaie, ce qui paraît très peu les satisfaire. Un rabbin hébraïsant nous dit, en sa langue et en un chant des plus soporifiques, le *Quam bonum et jucundum*... Nous sommes éveillés par des accents mâles et forts qui s'échappent de toutes les poitrines. C'est un hymne aux zouaves pontificaux. Les noms de Pie IX, de La Moricière et de Charette font éclater les bravos et les applaudissements. Le cardinal donne lui-même le signal. Il semble que nous allons reprendre Rome et la rendre au Pape, et cela le 20 septembre, jour anniversaire de l'entrée des Piémontais dans la Ville éternelle.

Tant de bravoure méritait une récompense. Elle nous attendait à la salle à manger du palais, devenue ce jour-

là le réfectoire de la communauté. Nous avons tous pris place autour du cardinal. Son Éminence nous fait elle-même les honneurs de sa table. Nous lui disons tout bas : « *Sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*, Nous voilà tous, comme des jeunes plants d'olivier, autour de votre table. » Les plats se succèdent, nombreux, abondants et préparés avec un art tout romain et tout cardinalice. A tous et à chacun les honneurs de la démolition et de la ruine. A Ponzano, l'air donne grand appétit, et puis nous sommes à la table d'un cardinal, et, pour des scolastiques, l'aubaine est d'autant meilleure qu'elle est plus rare. Il est bon d'en profiter. A moins d'espérer une invitation du Pape, on ne saurait viser plus haut. Après quelques moments accordés à une récréation toute de famille, nous regagnions notre chère solitude de Saint-Sébastien, charmés des suaves amabilités dont nous avions été l'objet.

J'allais finir cette trop longue lettre, lorsqu'il m'est revenu en mémoire un autre trait de la bonté du cardinal. Le fait s'est passé à Rome et je suis bien aise de le rapporter ici, de crainte qu'on ne croie que Son Éminence n'est bonne pour nous qu'à Ponzano. Un de nos Frères scolastiques, parti tout récemment pour Colombo, souffrait d'un mal au pied et il n'avait pas pu accompagner ses frères et condisciples à la promenade. Voulant tout de même respirer l'air du dehors, il s'était rendu en omnibus à la basilique de Sainte-Marie Majeure. Il venait d'achever sa prière et sa station dans ce sanctuaire célèbre de Marie et il s'en allait, bâton à la main et d'un pied mal assuré, vers l'omnibus, pour opérer son retour à la maison. A cette heure passe le cardinal Oreglia avec son équipage. Apercevant le Frère, il fait arrêter son coche et interpelle le voyageur : « Où allez-vous ? — Éminence, je vais prendre l'omnibus pour retourner à la maison.—

Montez ici, s'écrie le cardinal, et vous me ferez gagner les trois sous de l'omnibus. » Chemin faisant, il cause avec le Frère et, ayant appris de lui que la communauté était en promenade, il lui demande à quelle heure devait avoir lieu le retour. « A l'*Ave Maria*, répond le Frère. — Eh bien ! à l'heure de l'*Ave Maria* vous serez chez vous, » ajoute le cardinal. Et il promène le Frère dans Rome jusqu'à six heures du soir, heure de l'*Ave Maria*. Cette heure sonnait à l'horloge de l'église Saint-Ignace, et nos Frères, aussi exacts que l'horloge, entraient dans leur maison, lorsque soudain ils voient arriver vers eux une voiture et un équipage de cardinal. On se range tout autour, on s'apprête à baiser respectueusement la main et l'anneau de l'Éminence qui vient leur faire visite, quelques-uns même sont à genoux pour recevoir sa bénédiction, la portière s'ouvre et, ô surprise ! ô déception ! c'est le F. Farbos qui descend de voiture, et on entend une voix bien connue : « Mon Frère, n'oubliez pas que vous m'êtes redevable de trois sous. » La voiture reprend aussitôt sa course et disparaît.

Je vous ai raconté un des côtés de la vie de nos scolastiques à Ponzano, je laisse aux soins de mon frère le Procureur général auprès du Saint-Siège de vous dire leur vie religieuse exemplaire, leurs travaux et leurs succès dans leurs études philosophiques et théologiques.

Que je puisse toutefois, avant de me séparer de ce frère bien-aimé, le remercier de son bon accueil et surtout de ne s'être pas trop souvenu que j'ai été autrefois son supérieur et que je suis encore son frère aîné.

Célestin Augier, O. M. I.

RAPPORT DU R. P. AUGIER (Cassien).

Rome, le 15 octobre 1883.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. SOULLIER et le R. P. MARTINET, que nous avons eu le bonheur de posséder quelque temps au milieu de nous, m'ont engagé l'un et l'autre à donner aux lecteurs de nos annales des nouvelles de la communauté de Rome. J'hésitais à le faire, trouvant notre chronique bien pauvre et bien peu intéressante. Rien n'est monotone comme la vie d'un scolasticat, même à Rome.

Je m'exécute cependant et d'aussi bonne grâce que possible. Les faits que j'ai à raconter ne sortent pas du cercle intime de la famille, et nos Frères n'y trouveront pas d'autre intérêt que celui que leur indulgente charité voudra bien y mettre.

Une plume doublement fraternelle ayant parlé du séjour de nos vacances, je devrais peut-être ne pas y revenir. J'ai pensé cependant qu'après le voyageur qui donne poétiquement ses impressions d'un jour il y avait encore place pour le modeste chroniqueur qui dit les faits tout simplement et par ordre de dates. Tant pis pour moi si le contraste est trop grand entre ces pages et celles qui précèdent!

La dernière lettre publiée dans les annales est datée du mois de juillet 1882. Nous venions alors de réaliser un projet qui nous tenait vivement au cœur pour la santé de nos Frères. A peine étions-nous intallés à Rome que de divers côtés on nous fit cette question : « Mais où irez-vous pendant les vacances ? » Il était évident en effet que rester à Rome pendant les mois de forte chaleur, dans une maison trop petite pour le nombre de ses habi-

tants, sans jardin, sans cour, sans autre salle de récréation que le réfectoire, c'était nous exposer aux maladies et aux fièvres. Mais si la question s'imposait d'elle-même, la réponse n'était pas facile pour des nouveaux venus inexpérimentés et n'ayant aucune connaissance des personnes et des lieux. Nous chargeâmes saint Joseph d'y pourvoir. Pendant son mois béni nous lui demandâmes, entre autres grâces, un arbre contre les chaleurs de l'été : *umbraculum ab æstu*. Or le mois de mars n'était pas fini que, par une de ces circonstances insignifiantes en elles-mêmes, mais derrière lesquelles la bonté de Dieu aime à se cacher, nous apprenions l'existence, à environ cinquante kilomètres de Rome, d'un petit couvent abandonné depuis quelques années et parfaitement à notre convenance d'après la description pleine de charmes qu'on nous en fit.

Air pur, solitude profonde, site enchanteur qui devait rappeler Notre-Dame de Sion par l'étendue de ses horizons et Notre-Dame de l'Osier par la variété de ses paysages ; maison entièrement isolée avec un petit jardin qui l'entoure de toutes parts, assez près du village pour pouvoir sans trop de gêne renouveler nos provisions, assez éloignée pour échapper à tout bruit, à tout regard indiscret ; église gracieuse, restaurée depuis peu et encore pourvue de tous les objets nécessaires au culte : on nous parle même de beaux calices, de riches ostensoirs, d'un tabernacle en marbre revêtu à l'intérieur de plaques d'argent. Avec ses deux principaux autels, consacrés l'un à l'Immaculée Conception et l'autre à saint Joseph, on la dirait bâtie pour les enfants de Marie Immaculée. Population sympathique jusqu'à l'enthousiasme, et, comme couronnement, un cardinal qui vient chaque année demander à l'air pur de ces montagnes et aux eaux vivifiantes d'une source ferrugi-

neuse le rétablissement d'une santé qu'il a usée au service de Dieu et de l'Église. Et pour jouir de tous ces avantages, nous n'avons qu'à nous présenter et à passer par quelques formalités un peu longues peut-être, mais fort peu compromettantes.

C'était beau, si beau que nous n'osions croire à tant de bonheur. Nous sommes dans le pays des superlatifs et des hyperboles: n'allions-nous pas être victimes de quelque figure de rhétorique ? Une visite à cette nouvelle terre promise devait résoudre la question. Béni, encouragé par S. Ém. le cardinal Oreglia, Ordinaire du lieu et qui a sur le couvent de Saint-Sébastien des droits incontestables quoique non encore reconnus par le gouvernement, accompagné d'un vénérable prélat, enfant du pays, et dont le concours aidé de celui de sa famille n'a pas peu contribué à amener une solution favorable, je pris la route de la Sabine. Deux heures en chemin de fer à travers la Campagne romaine, une heure et demie à dos d'une monture tout évangélique, dans les sentiers raides et étroits de la montagne, et nous étions à Ponzano. Les habitants que les travaux des champs ne retenaient pas hors du village étaient sur pied, clergé en tête, pour nous recevoir. C'était de bon augure. Quelle ne fut pas ma joie de constater qu'on n'avait pas trop abusé de la permission d'exagérer ! Tout n'est pas parfait sans doute ! L'accès, par exemple, pourrait être plus facile. Pour arriver à Ponzano de la gare la plus voisine, il faut non seulement faire un long trajet, mais encore traverser en barque le Tibre qui sort quelquefois de sa placidité ordinaire, et, s'enflant comme un orgueilleux, refuse absolument de porter sur ses flots le voyageur attardé. Mais on m'assure que le fleuve-roi a rarement de ces caprices et qu'ils durent peu. On me montre, du reste, une autre route par laquelle nous pourrons faire

arriver nos bagages, et qui donnera plus d'une fois à nos marcheurs la tentation de retourner à Rome à pied. Le *Conventino*, avec son unique étage et ses étroites cellules de Franciscains, est bien petit pour une nombreuse communauté. Mais des scolastiques, futurs missionnaires, n'ont pas le droit d'être difficiles. Ils disent volontiers, à l'encontre du proverbe : « Là où il n'y a pas de gêne il n'y a pas de plaisir. » Donnons à chaque cellule deux ou trois lits, élevons à la dignité de dortoir cette grande chambre où repose en ce moment une charmante couvée, et nous aurons un abri pour la nuit. Le réfectoire, sans rien perdre de sa destination primitive, peut devenir en même temps une salle d'étude où philosophes et théologiens trouveront une fraîcheur perpétuelle. Il a encore ses fortes tables de hêtre sauvées de la destruction par S. Ém. le cardinal Oreglia qui les a rachetées de ses deniers. Sur un côté de cette pièce on me fait remarquer une fresque assez curieuse qui a la prétention de représenter la dernière cène. A voir l'agneau pascal, on dirait un lapin écorché qui s'enfuit à toutes jambes. Saint Jean, jeune adolescent d'une quinzaine d'années, dort de tout son cœur sur les genoux du divin Maître, et saint Pierre est si drôlement triste qu'on ne peut le regarder sans rire. Je soupçonne quelque moine facétieux d'avoir voulu laisser à la postérité la plaisante figure de ses confrères. Nous cherchons en vain le nom du nouveau Léonard de Vinci. L'artiste n'a pas eu l'humilité de signer son œuvre, il s'est contenté d'en inscrire la date sur le siège d'un des convives : 1623. Si le couvent est petit, le site, le jardin, l'église sont bien tels qu'on nous les avait décrits, et il faut reconnaître que saint Joseph a bien fait les choses. Nous lui avions demandé un lieu de repos pour nos corps, il nous donne en plus une délicieuse retraite pour reposer

et refaire nos âmes. Dans ce séjour enveloppé de silence, le recueillement s'impose, l'âme s'élève, la prière monte comme d'elle-même du cœur aux lèvres, et on se sent pressé de marcher sur les traces de tant de fervents religieux dont les vertus ont sanctifié pendant des siècles ces corridors et ces cellules qui vont devenir notre demeure.

Ce fut donc en toute joie et reconnaissance que, sur vos ordres, je signai, à la date du 29 juin, l'acte par lequel les Pères Cassiano Augier et Bartholomeo Albertini acceptaient pour dix ans le titre de chapelains de Saint-Sébastien avec charge d'entretenir le couvent et l'église et d'y accomplir les cérémonies du culte au moins aux principales fêtes. Bientôt le P. Nillès était nommé aumônier d'un hôpital sans malades, représenté dans le couvent même par une petite chambre, un vieux lit et quelques ustensiles. En retour de ces titres et de ces fonctions, nous recevions le droit d'habiter le couvent, de bénéficier des fruits du jardin, et une somme de 70 francs par an nous était allouée par la commune à titre d'indemnité.

Quelques jours devaient suffire au Frère Nicolas pour meubler notre nouvelle demeure, et le 19 juillet toute la communauté émigrait en toute hâte vers les montagnes. Il était temps de quitter Rome. Les fortes chaleurs de l'été, unies au travail écrasant des concours et des examens, avaient épuisé nos Frères.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On en voyait *peu* d'occupés
A *prendre* le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie.

L'air de Ponzano, en ranimant l'appétit, eut bientôt rendu des forces aux moins vaillants, et tel qui n'avait pu faire à pied le court trajet de la place Saint-Ignace à

la gare, après une semaine de repos, étonnait les bons campagnards par ses courses à travers bois.

Jamais le *Conventino* de Saint-Sébastien n'avait vu habitants plus nombreux et plus joyeux : jamais son église n'avait retenti de plus beaux chants, et ses vieilles orgues rajeunies s'éveillent sous les doigts de nos artistes et trouvent des accents qu'elles n'avaient jamais connus. La population enthousiasmée nous prodigue les marques de sa sympathie et de sa vénération. Sans pitié pour notre modestie, elle s'en va répandant de tous côtés la réputation de ses nouveaux concitoyens, et nous avons la surprise de voir arriver des visiteurs, prêtres et laïques, venus d'assez loin pour contempler cette nouvelle merveille.

Ces braves gens font mieux. Ils profitent de notre présence pour se rapprocher de Dieu, et nous ne tardons pas à nous apercevoir que, sans trop compromettre le repos de nos vacances, nous pouvons exercer le saint ministère et faire du bien aux âmes. Nos provisions de médailles, scapulaires, chapelets plusieurs fois renouvelées sont plusieurs fois épuisées, et ce ne sont pas seulement de bonnes femmes ou des enfants qui nous demandent avec une sainte avidité des objets de piété, ce sont encore les hommes, les jeunes gens. Il se passe peu de jours où le P. Albertini ne soit appelé au confessionnal, et il lui arrive plus d'une fois de n'en sortir qu'après plusieurs heures d'un travail continuel. Si à la confession nous avions pu ajouter une prédication régulière et suivie, le bien aurait été doublé. Espérons que, l'année prochaine, nous pourrons réaliser un projet que notre petit nombre de Pères, notre peu de connaissance de la langue et des occupations trop multipliées nous ont à peine permis de former. Mais nous pouvons dire dès maintenant que notre présence à Ponzano a porté des fruits de salut. Des

hommes, éloignés depuis plusieurs années des pratiques religieuses, ont repris le chemin de l'église ; les sacrements sont plus fréquentés, et, lorsqu'aux principales fêtes un d'entre nous vient exercer ses fonctions de chapelain, il est sûr de passer au confessionnal une bonne partie de la matinée.

Mais reprenons notre chronique. Le 29 juillet Mgr ALLARD vient nous rejoindre et nous apporte avec l'éclat de sa dignité l'exemple de toutes les vertus religieuses. Pas d'autre couche pour le saint vieillard que la pauvre paillasse de l'Oblat, pas d'autres sorties que celles que le Père supérieur, toujours consulté, veut bien autoriser. Le saint archevêque ne se réserve que le privilège de se lever un peu plus tôt pour donner plus de temps à la prière, et de se mortifier davantage... à notre intention.

Puis, vers le milieu des vacances, voici venir Son Éminence le cardinal que nous apprenons bien vite à connaître et à aimer. Je remercie mon Frère d'avoir dit quelque chose des relations qui existent entre Son Éminence et les Oblats. En racontant les bontés dont nous sommes l'objet de la part de ce Prince de l'Église, il a soulagé notre cœur et payé une dette dont nous n'avions pas encore osé nous acquitter. Nous avions trop reçu pour nous taire ; mais nous étions trop près pour parler. Notre famille religieuse a dans le Cardinal Oreglia un protecteur et un ami, les scolastiques de Rome un Père aimant et aimé, et le Procureur un Conseil toujours prêt dont les sûres lumières l'ont préservé de plus d'une erreur. Notre séjour à Ponzano n'aurait-il eu pour résultat que de nous attirer la bienveillante protection de ce Prince de l'Église, nous en remercierions encore mille fois le bon Dieu. Les graves questions que nous avons eu à traiter cette année à Rome montrent assez que ces relations n'ont pas été établies sans un dessein particulier de la divine Providence. Mais

assez sur ce sujet. Je ne veux pas avoir trop de reproches.

Au commencement de septembre, nous recevons la visite du R. P. Hamonic, venu du grand séminaire d'Ajaccio pour nous prêcher la retraite annuelle et qui devait nous édifier, moins encore par sa parole que par l'exemple d'une joyeuse résignation dans les souffrances. Mgr Allard veut bien présider la clôture de ces saints exercices et reçoit, avec la rénovation de nos vœux, l'oblation perpétuelle des Frères Marçais (Albert), Longeon (Pierre) et Thévenon (Charles). Un mois et demi après, en la fête de tous les Saints, les Frères Scharsch, Simon et Belle (Isidore) prenaient à leur tour rang sous la bannière de Marie-Immaculée. Cette belle cérémonie couronnait dignement les joies de nos vacances. L'heure du travail allait sonner, et du reste le froid commence à se faire sentir sur les montagnes; comme les hirondelles, nous ne demandons pas mieux que de reprendre notre essor vers les pays chauds.

Le 2 novembre, après avoir payé à nos chers défunts la dette de notre piété fraternelle, après avoir chanté à Marie le cantique du départ, qui pour plusieurs devait être le cantique d'adieu, nous redescendons les pentes de Saint-Sébastien, heureux et reconnaissants des bienfaits sans nombre reçus dans ce séjour béni. Le bon peuple de Ponzano ne peut se faire à l'idée que le silence et la solitude vont reprendre possession de sa chère église de Saint-Sébastien. Bien des larmes coulent sur notre passage, et les vieillards, n'osant nous dire : Au revoir ! nous donnent un touchant rendez-vous au ciel.

Le lendemain les classes recommençaient, et avec les classes notre vie régulière et monotone. Quelques circonstances devaient cependant y apporter une agréable variété.

Saluons dès les premiers jours l'arrivée de quatre nouveaux Frères. Enfants du Nord et enfants du Midi, ils viennent à nous avec un égal bonheur et sont reçus avec une égale allégresse. Lorsque le prophète disait : *Multiplicasti gentem*, et *non magnificasti lætitiam*, il n'avait certainement pas en vue les scolasticats. Ici, plus la famille est nombreuse, plus grande est la joie. Nous sommes au grand complet : 17 scolastiques, 3 Pères, 4 Frères convers. C'est tout ce que notre maison de la place Saint-Ignace peut contenir.

Le 16 novembre, nous assistons à la distribution solennelle des prix, présidée par Son Éminence le cardinal Alimonda. C'est par là, on s'en souvient, que nous avions débuté l'année dernière. Nous étions alors simples spectateurs. Nous allions, cette année, être quelque peu acteurs. Disons d'abord, pour notre décharge, que nous avons hésité quelque temps à prendre part aux concours, d'ailleurs facultatifs, qui, avec les examens pour les grades, couronnent chaque année scolaire. Il nous semblait que notre titre de religieux devait nous tenir à l'écart de ces joûtes où l'émulation qui précède et accompagne le combat peut si facilement devenir l'orgueil après la victoire. Mais le révérend Père, préfet des études à l'Université grégorienne, pressenti à ce sujet, nous ayant répondu par une invitation formelle, nos Frères étaient vaillamment entrés dans la lice en prenant pour devise : A la gloire du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée. Sortiraient-ils vainqueurs de la lutte? Leurs noms obtiendraient-ils cette célébrité d'un moment que donne la lecture du palmarès, ou resteraient-ils perdus dans cette foule trop nombreuse pour n'être pas respectable, que couvrent le silence et l'obscurité ? Nous l'ignorions encore. De plus, à la fin de l'année, des examens avaient été passés pour le baccalauréat en philosophie : nous suppo-

sions bien que le résultat n'était pas trop défavorable ; mais ne nous faisions-nous pas illusion ?

On comprend que pour des novices comme nous il y eut quelque émotion dans le cœur. Quel conscrit n'a pas un peu tremblé au jour de la première bataille? Nous assistons, non sans quelque impatience, aux préliminaires obligés d'une distribution des prix. C'est d'abord un nouveau docteur qui, pendant une demi-heure, s'obstine à prouver à des auditeurs qui l'entendent peu et ne l'écoutent pas du tout que le Pape est infaillible. C'est ensuite la réception des insignes du doctorat : imposition de la barrette à quatre cornes, mise au doigt de l'anneau symbolique, profession de foi, accolade donnée au nouveau docteur par le préfet des études et que renouvellent tous les professeurs de l'Université; cérémonie un peu longue et qui serait tout à fait ennuyeuse si, par certains côtés, elle ne prêtait d'autant plus à rire que les personnages qui y prennent part affectent d'être plus graves. Comment garder son sérieux lorsqu'on voit le sort capricieux favoriser d'une énorme barrette une toute petite tête qui disparaît dans sa profondeur, et réserver la plus étroite pour quelque tête forte d'Allemand qui a toutes les peines du monde à la retenir sur son sommet? Et cette accolade, donnée à une distance si respectueuse que deux amis pourraient s'embrasser sérieusement entre les deux têtes qui se croisent à l'extrémité des épaules ? Une éloquente allocution du cardinal-président, qui rappelle aux nouveaux docteurs les avantages de la doctrine et de la méthode de saint Thomas, nous ramène au sérieux et termine la première partie du programme.

Nous apprenons alors que tous nos candidats au baccalauréat sont reçus : ils viennent successivement recevoir des mains de Son Éminence le parchemin qui témoigne officiellement de leur haut savoir et les proclame,

quels que soient leur âge et leurs talents, *optimæ spei adolescentes*. Finalement arrive la distribution des récompenses. Onze de nos Frères avaient pris part aux concours ; ils obtiennent le prix d'hébreu, le 1er et le 2e prix de philosophie, le 2e prix de mathématiques, 5 accessits, 3 mentions très honorables (*laudati verbis amplissimis*) et 12 mentions honorables (*laudati*), en tout 24 nominations. Pour des débutants arrivés en classe lorsque les cours étaient déjà commencés et qui devaient rencontrer dans la différence de langue et de prononciation des difficultés particulières, ce n'était pas trop mal. On a bien dit que les concours ne donnent pas toujours la mesure exacte de la force des études : c'est possible, mais en tous cas ils ne furent jamais regardés comme un signe d'infériorité. Ce fut donc de tout cœur que nous donnâmes aux lauréats une accolade... non doctorale. Pourquoi aurions-nous dissimulé notre satisfaction de ce succès relatif? Nous en étions heureux pour vous, bien-aimé Père, dont nous étions certains de réjouir le cœur, heureux aussi pour notre famille religieuse à laquelle nous avons le vif désir et la légitime ambition de faire honneur. Et puis, il faut bien le dire, ce résultat dès la première année nous donnait un peu de cette confiance qui double les forces et multiplie le courage.

Puissent nos Frères ne pas oublier que noblesse oblige ! Puissent-ils avoir le bonheur chaque année de vous offrir, je ne dis pas des prix et des médailles (c'est bien difficile dans une carrière où ils ont pour concurrents l'élite des étudiants séculiers et religieux), mais au moins des places qui témoignent de leur bonne volonté et de leur application ! Puissent-ils surtout, après avoir prié le Dieu des sciences de bénir leurs efforts, rester assez humbles pour lui laisser toute la gloire du succès !

Le mois de mars nous apporte une bien douce surprise.

Le R. P. Soullier arrive subitement au milieu de nous. C'est la première visite que nous recevons de nos supérieurs depuis notre installation à Rome. Elle n'en est que plus agréable. Pendant un mois et plus, ce vénéré Père vit de notre vie, prend part à nos promenades, se fait notre cicerone dans les visites aux monuments de la Ville éternelle. Il se permet de trouver fort beaux les chants de nos Frères dans la vaste et magnifique église de Saint-Ignace où, sur une gracieuse invitation des Révérends Pères Jésuites, nous célébrons les offices de la Semaine sainte; il préside, le 3 avril, à l'oblation perpétuelle du F. Joseph Lemius, assiste à une discussion théologique et philosophique, et veut bien nous dire, en nous quittant, que les jours passés au milieu de nous ont été pour son cœur une fête continuelle. Une seule chose lui a déplu : c'est de trouver, à son arrivée, la redoutable fièvre installée à la maison. Nous avons bien vite congédié l'importune locataire. Puisse-t-elle ne pas revenir !

Nous espérions que cette visite du premier Assistant général serait suivie d'une autre visite vivement désirée. Vous aviez bien voulu nous promettre, mon très Révérend et bien-aimé Père, d'être au milieu de nous après les fêtes de Pâques. Des circonstances imprévues vous ont obligé à retarder notre bonheur, mais nous savons que nous ne perdrons rien pour attendre quelques mois de plus.

Le R. P. Soullier n'était pas venu à Rome pour sa seule satisfaction et la nôtre. Avant son départ, il put nous annoncer qu'un nouveau champ s'ouvrait au zèle des Oblats. Le vicariat de Colombo, avec ses 133 000 catholiques et ses 1 200 000 païens ou hérétiques, venait d'être confié à la Congrégation : très probablement plus d'un scolastique de Rome serait appelé à porter avant l'heure le poids de l'apostolat. Les senti-

ments que les scolastiques d'Inchicore ont si bien décrits, cette attente qui fait espérer à tous ce qui ne sera le lot que de quelques uns, cette joie chez les uns, cette sainte jalousie chez les autres à la nouvelle des obédiences, enfin cette tristesse de la séparation, leurs Frères de Rome les ont éprouvés et d'autant plus vivement qu'ils y étaient moins habitués. Nous savions combien il est doux de recevoir des Frères et de goûter avec eux le bonheur chanté par le Roi-Prophète : *Quam bonum et jucundum habitare Fratres in unum !* Nous ignorions encore combien il est douloureux de s'en séparer. A tous il avait été dit : *Sanctificamini*, *cras enim faciet Dominus inter nos mirabilia*, et tous se tenaient prêts pour le sacrifice, l'accomplissant à l'avance dans leur cœur, afin d'être plus forts quand l'heure de l'accomplir effectivement serait venue, et, si cette heure ne sonnait pas, afin d'en avoir tout le mérite devant Dieu. Trois seulement furent élus. Le 24 juin, en la fête du glorieux Précurseur, les Frères Farbos, sous-diacre, Melga et Belle, tonsurés, recevaient leur obédience pour Colombo. Ils devaient quitter Rome le 8 juillet et s'embarquer à Naples le 10 du même mois. Certes, le sacrifice ne pouvait être plus complet. Ils partaient, interrompant tout à coup des études qui les avaient passionnés, quittant cette Ville Eternelle qui avait pris possession de leur cœur, et dans laquelle ils avaient espéré vivre encore quelques années : ils partaient non seulement sans dire à des parents bien-aimés un dernier adieu, mais encore sans connaître le chef de leur famille religieuse, celui qu'avec tant d'amour ils appellent leur Père. Nous avions espéré qu'ils auraient au moins une dernière bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Cette consolation devait encore leur être refusée. Oui, le sacrifice a été complet, et Dieu seul sait tout ce qu'il a coûté

à leur cœur. Nous n'avons connu, nous, que leur joie de pouvoir réaliser leur titre d'Oblats missionnaires en s'immolant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Vous avez voulu que le R. P. Martinet vous remplaçât auprès de ces chers enfants et les accompagnât jusqu'au lieu de leur embarquement. Merci pour eux! Je sais qu'ils ont trouvé dans la présence de ce Père bien-aimé une grande consolation. Dire qu'à Naples ils ont été reçus par les bonnes sœurs de l'Espérance, c'est dire qu'ils y ont été entourés des soins les plus délicats, les plus attentifs et les plus dévoués. Que la bonne Mère Léonie reçoive ici l'expression de notre vive reconnaissance! Les Pères Tarmenude et Souhait venaient rejoindre nos voyageurs à Naples et leur apportaient la douce espérance de pouvoir chaque jour assister au saint sacrifice de la messe et recevoir la sainte communion.

J'ai nommé le R. P. Martinet. Ce bon Père qui, il y a moins de deux ans, nous avait installés à Rome, au milieu de tant de peines, venait de recommencer sa vie de recherches, de soucis et de fatigues. Il s'agissait de nous trouver une nouvelle maison.

Les nouveaux maîtres de Rome voudraient pouvoir dire sur la Ville éternelle la parole de Nabuchodonosor sur Babylone : *Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi in domum regni, in robore fortitudinis meæ, et in gloria decoris mei* (1) ? Espérons que Dieu leur répondra bientôt comme au roi superbe : *Regnum tuum transibit a te.* En attendant, la vieille Rome se transforme : ses rues étroites et tortueuses, qui défendaient le passant contre les rayons d'un soleil trop ardent, vont faire place à des rues larges et parfaitement alignées. Des milliers de maisons sont condamnées à tomber sous le marteau démolisseur. Celle que nous habitons à la place Saint-Ignace est de ce

(1) Daniel, IV, 27 et 28.

nombre. Ne nous en plaignons pas trop. Cette maison, qui aurait été un vrai paradis si elle avait gardé sa destination première de simple Procure, est bien petite pour un scolasticat, et nous ne pouvons que bénir le bon Dieu d'une mesure qui nous oblige à la quitter.

Nos Frères seront heureux d'apprendre que les efforts du R. P. Martinet ont été couronnés d'un plein succès. Un terrain a été trouvé dans un quartier réputé des plus sains (point important à Rome), et en même temps fort tranquille, ce qui n'est pas à dédaigner pour une maison d'étude. Bientôt les ouvriers se mettront à l'œuvre, et avant peu la Congrégation aura à Rome une maison vaste, régulière, parfaitement appropriée aux exigences d'une grande communauté. Nos cœurs reconnaissants aiment à faire honneur de cet heureux résultat au glorieux saint Joseph. Nous nous étions trop bien trouvés de son intercession l'année dernière pour n'y pas recourir encore cette année, et c'est un besoin pour nous autant qu'un devoir de proclamer que maintes fois le saint Patriarche nous a donné des preuves de sa puissance et de sa bonté.

J'ai oublié de mentionner deux visites qui nous ont grandement réjouis. La première est celle du R. P. Mac Grath, Supérieur de Lowell et futur Provincial de la province des Etats-Unis. Il venait appeler les grâces de Dieu et les bénédictions du Saint-Père sur les œuvres si nombreuses et si florissantes de nos Pères en Amérique, et tout particulièrement sur le berceau de la naissante province. Ce cher Père m'en voudrait si je répétais tout haut ce que tout bas nous avons dit de lui et pendant son trop court séjour au milieu de nous et après son départ. La seconde visite est celle de Mgr Balaïn, évêque de Nice. L'exiguïté de notre local nous a privés de l'honneur et du plaisir de lui donner l'hospita-

lité, mais sa charité a su trouver au milieu de ses nombreuses occupations le temps de venir visiter et bénir à diverses reprises ceux qu'avec tant d'affection il appelle ses frères. Après avoir vu le R. P. Mac Grath, nous disions : L'Oblat est *partout* le même ; en voyant Mgr Balaïn si bon, si paternel, si condescendant, nous disons : L'Oblat est *toujours* le même.

A l'heure où j'écris ces lignes, nos secondes vacances sont sur leur déclin. Encore quelques jours et elles ne seront plus qu'un souvenir, mais un souvenir plein de charmes, car elles ont été la répétition des joies éprouvées et des bienfaits reçus l'année dernière. Mêmes témoignages de paternelle bienveillance de la part de S. Em. le cardinal Oreglia : mêmes marques de sympathie et de confiance de la part de la population. La pieuse chapelle est toujours plus fréquentée et pendant ce beau mois du saint Rosaire la récitation du chapelet et la bénédiction du très saint Sacrement y attirent chaque soir un grand nombre de fidèles. Touchant spectacle que celui de ce peuple unissant sa voix à la voix de nos Frères pour chanter les louanges de la Madonna del Rosario et répondant à toutes les invocations qui lui arrivent de la tribune ou du sanctuaire ! On dirait un dialogue entre le ciel et la terre. C'est qu'ici le peuple ne reste pas, comme dans nos églises de France, simplement auditeur froid et distrait de chants qui lui sont étrangers et qui trop souvent n'éveillent aucun sentiment dans son âme. Il connaît les chants et les prières liturgiques ; il les aime et il y prend part avec ce bonheur particulier que nous éprouvons tous à répéter des airs appris dans notre enfance. Aucune musique ne vaut cette union et cette harmonie des âmes. Une oreille délicate n'y trouvera peut-être pas toujours son compte ; mais qu'importe l'oreille, si le cœur est satisfait ?

Les ordinations et les oblations sont les grands jours du scolasticat. Il nous a été donné pendant ces vacances de goûter à plusieurs reprises les joies de ces fêtes de famille toujours si belles et si émouvantes. Les sous-diacres, au nombre de sept, avaient seuls pris part à l'ordination de la Trinité. S. Em. le cardinal Oreglia a bien voulu, le 8 septembre, faire, dans sa chapelle privée, une ordination supplémentaire qui nous a donné quatre tonsurés, quatre minorés et un diacre.

Le 15 août, les FF. Lacoste (Henry) et Sautel (Philippe) disaient à Marie triomphante : *Tuus sum ego :* nous voulons pour toujours être à vous sur la terre, afin d'être éternellement avec vous dans le ciel. Et, le 29 septembre, fête de Saint-Michel, les FF. Cuny (Jean) et Antoine (Albert) envoyaient à Dieu le cri de fidélité du glorieux Archange : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ?

Nous clôturions, ce jour-là même, les exercices de notre retraite annuelle prêchée du 22 au 29 septembre par le R. P. Augier (Célestin) de la maison d'Aix. Je sens combien toute parole d'éloge serait ici déplacée. Mais il ne nous sera pas défendu d'être reconnaissants pour le bien fait à nos âmes pendant ces jours de recueillement et de prière. On me permettra bien aussi, mon très révérend et bien-aimé Père, de vous remercier tout haut de m'avoir ménagé la consolation de passer quelque temps avec un frère bien-aimé, qui forme désormais toute ma famille sur terre et que je pourrais tout aussi bien appeler le père de mon âme, puisque c'est à lui, après Dieu, que je dois ma vocation religieuse et sacerdotale, c'est-à-dire la joie et l'honneur de ma vie. Il y a dix-neuf ans, il recevait mes vœux perpétuels et se portait garant devant Dieu de ma fidélité : aujourd'hui, il a voulu à son tour me rendre dépositaire de ses engagements sacrés en les renouvelant entre mes mains. Puissions-nous mé-

riter cet éloge de l'Esprit-Saint : *Frater, qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma :* le frère aidé par son frère est comme une ville forte.

Dans un scolasticat il ne peut guère être question de travaux extérieurs. Toute l'activité est dépensée à l'intérieur dans la formation des âmes par la piété, et le développement des intelligences par le travail et l'étude. Citons pour mémoire : la retraite aux élèves du séminaire français, la direction spirituelle d'une communauté de religieuses françaises (œuvre que nous n'avons acceptée que sur les pressantes sollicitations de Mgr de Saint-Dié et pour donner à ce vénéré Prélat une marque de notre reconnaissance pour l'intérêt qu'il veut bien témoigner à notre Congrégation) : quelques instructions et les exercices de la retraite annuelle dans cette même communauté. Voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, les PP. Nillès et Albertini continuent à remplir avec un zèle au-dessus de tout éloge leurs modestes mais si importantes fonctions de répétiteurs. Les Frères scolastiques répondent à leurs soins avec la même application et la même ardeur, sans oublier toutefois que vertu et piété passent science ; et nos chers Frères convers, toujours aussi bons et aussi dévoués, font toujours tous les métiers comme ils parlent toutes les langues, sinon avec le même succès, du moins avec la même bonne volonté. Nous voudrions leur trouver des aides qui, en partageant leurs travaux, diminuent leurs fatigues et puissent plus tard devenir les continuateurs de leur dévouement et de leurs œuvres. Les essais tentés jusqu'à ce jour, sans être complètement heureux, ne sont pas de nature à nous décourager.

Ma dernière parole, dans cette lettre déjà trop longue, sera un souhait de bienvenue aux deux aimables Frères que l'Amérique vient de nous envoyer. Les Frères Giroux et Gallagher sont parmi nous les représentants

de cette belle province du Canada, si riche de consolation et d'espérance. Nous saluons d'avance le jour où toutes les provinces et tous les vicariats de la Congrégation seront représentés au scolasticat de Rome. Les nouveaux Frères ont déjà reçu un gage précieux des joies qui les attendent dans la Ville éternelle. Trois jours après leur arrivée, ils avaient le bonheur de s'incliner sous la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, et d'unir leur voix à la voix de trente mille pèlerins acclamant le Pontife-Roi dans l'immense basilique de Saint-Pierre.

Veuillez nous bénir, mon très révérend et bien-aimé Père, et agréer la nouvelle expression de notre respectueuse et filiale affection en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Cassien Augier, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'AIX.

(Supplément au numéro de septembre.)

Le dernier rapport sur la maison d'Aix, inséré dans le numéro de septembre, présentait une lacune causée par la disparition accidentelle d'une des feuilles du manuscrit. Nous croyons devoir combler cette lacune en indiquant les travaux faits par plusieurs Pères de cette maison, dont le nom n'a pas figuré dans le dernier numéro de nos Annales.

Le R. P. Martignat semble ne pas sentir le poids que les années commencent à jeter sur ses hautes et larges épaules.

L'œuvre des missions et des missions dans les paroisses de montagne a tous ses attraits. Aussi le voyons-nous souvent sur les hauteurs des Cévennes et dans les gorges des Alpes. Il porte à son actif près de cinquante œuvres diverses. Onze missions : mission de la Colle de la Verdière (diocèse de Fréjus); mission de Grans (diocèse d'Aix) ; mission de Montpellier, missions diverses dans les diocèses de Rodez et dans celui de Viviers. Des retraites pascales à Luc (Drôme), à Lemps-Lestang, à Taulignan, à Saint-Albans, à Pont-Fermentières, à Ornas, à Agde, à Saint-Etienne-de-Lugdarès, à Maussane, à Mouriès, à Maillane, à Puget-Théniers. Retraites aux petits séminaires d'Avignon et de Crest, à la maîtrise et

aux Dames de Die, et plusieurs autres retraites à des communautés religieuses et à des congrégations de paroisses.

Le R. P. Lamblin est surtout le missionnaire des bords de la Durance. Ces populations, riches en produits d'un sol fertile et plus riches encore en foi chrétienne, écoutent avec plaisir les sermons courts et imagés de ce Père. Elles sont avides de chant. Leur prière est autant faite de musique que de foi et d'amour de Dieu. Le R. P. Lamblin est toujours heureux de les seconder dans cette manière de parler à Dieu. Il a sucessivement visité les paroisses d'Eyguières, de Saint-Cannat, de Gardanne, d'Eygalières, de Jouques, de Mouriès, de Saint-Andéol, de Sénas, d'Arles, de Mornas, de la Roque-d'Antheron, de Graveson, de Rognonas. Il a prêché le carême de Saint-Sébastien à Narbonne, et il a pris part au Jubilé d'Agde et aux missions de Saint-Andéol, de la Colle, de Grans et d'Ansouis.

Le R. P. Bruissan nous a quittés l'année dernière pour Notre-Dame de Lumières. Ce n'est pas sans regret que nous avons vu s'éloigner un missionnaire capable et zélé qui ne redoute rien autant que l'inaction. Pendant son séjour à Aix, ce Père ne s'est point épargné ! Il a prêché le carême à la paroisse Saint-Pierre d'Avignon, à celle des Augustins à Marseille et à Privas. Ce carême a été couronné du plus beau succès. Monsieur le curé s'est hâté de redemander un Père Oblat pour le carême de 1884. Le R. P. Bruissan a encore prêché un carême à Saint-Julien d'Arles, l'avent à la Madeleine d'Aix, des retraites à Château-Renard, à Trets, à Mouriès, à Marignane, à Auriol, à Montpellier et à Mâcon.

Le R. P. Bruissan a été remplacé à Aix par le R. P. Bénédic qui nous est venu de Notre-Dame de la Garde. Ce Père a prêché l'avent à la paroisse de Saint-Victor, à

Marseille. Sa campagne de carême se compose de quatre retraites pascales successives données au plan d'Orgon, à Saint-Andéol, à Maussane et à Mouriès.

A la date du rapport fait sur la maison d'Aix, il y avait plus d'un an que le R. P. Augier, Célestin, était redevenu membre de cette communauté. Voici quelle a été sa part dans les œuvres qui forment la moisson de cette maison. Il a prêché la retraite des supérieures de la congrégation de Saint-Thomas de Villeneuve à Aix, la retraite des Demoiselles d'Antibes, la retraite des Carmélites de Draguignan, deux retraites de l'Espérance à Paris, une retraite à l'œuvre de Saint-Victor à Marseille, la retraite de la communauté de Notre-Dame de l'Osier, une retraite pascale à Lambesc, l'avent à la paroisse de Saint-Vincent de Paul à Marseille et le carême à la paroisse de Notre-Dame du Mont dans la même ville. Il a eu la consolation de donner, le jour de Pâques, la sainte communion à 500 hommes que des conférences spéciales avaient préparés à ce grand acte de la vie chrétienne.

MAISON DE JERSEY.

La maison de Jersey étant, à cause de sa proximité de la France, rattachée à notre province du Nord, nous insérons ici l'article suivant de la *Chronique de Jersey*, du 8 septembre. Il rend compte de la cérémonie de la pose de la première pierre d'une nouvelle église dont le zèle et l'activité du R. P. Michaux vont doter la population française de Saint-Hélier.

FÊTE POUR LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-THOMAS.

LE BAZAR.

Un va-et-vient continuel de visiteurs et d'acheteurs, un tohu-bohu indispensable et sans nom, un brouhaha étourdissant vous arrête tout d'abord à votre arrivée dans la salle des Old-Fellows, métamorphosée en bazar pour la circonstance.

N'en pouvant mais... vous êtes cloué sur place par la foule exubérante et aussitôt empoigné de tous les côtés à la fois, car, disons-le bien vite, le coup d'œil est de tout point charmant, les cris éclatent dans cette foule bariolée et les lazzis circulent à cœur joie ; les fleurs embaument, les fruits ne sont rien moins qu'exquis et les gâteaux croustillants et dorés ; les liqueurs rafraîchissantes aux teintes chaudes divisées pétillent dans les verres.., et, de plus, les marchandes de toutes ces belles et bonnes choses,alertes et gracieuses, ne cessent de rivaliser de gaieté, de zèle et d'entrain.

Vous dirai-je ce qu'on voit dans cette salle et ce qu'on n'y voit pas? ce qui s'y passe et ce qu'on y vend? La tâche serait trop ardue! — il y a de tout et de bien autres marchandises encore : Des masses de jouets d'enfants, des montagnes de babys et de poupées en bois, en sucre, en son, en plâtre, en cire et à ressorts, avec ou sans articulations, des arlequins qui gesticulent et de petites dames qui commencent déjà à perdre leurs petites têtes ; des lunettes pour les myopes et des sourires pour les gens grincheux ; de moelleux coussins, de soyeux tapis et de douillettes couvertures ; des lapins vivants ou en gibelotte et des tourterelles ; des cornets acoustiques pour les sourds et des bonnets de coton pour les rhumatisants ; des statuettes, des chinoiseries, des lanternes plus ou moins magiques, des natures mortes et d'innombrables bibelots de toutes sortes ; la pantoufle de Cendrillon et la botte de sept lieues du Petit Poucet ; des tourniquets

et des bourriquets; des flots de dentelles et de chiffons; des raseurs et des rasoirs, des poètes et des phraseurs, sans oublier les mauvais bouts rimés de votre serviteur; tout cela enlevé, troqué, vendu, échangé, pris et repris, donné, prêté, revendu et emballé, de ci et de là, à droite et à gauche, et dans tous les endroits à la fois.

Voilà *grosso modo* ce que fut le Bazar catholique, les 3, 4 et 5 septembre 1883. Aux gourmands de détails qui *oncques vouldraient dasvantaige en connoître,* nous dirions qu'entre autres curiosités nous avons remarqué une réduction en bois de la chapelle catholique dont on a posé jeudi la première pierre, rendue avec une habileté rare et une exactitude de détails qui font le plus grand honneur à M. Bretel, son auteur.

Ajoutons encore que nous avons admiré sans réserve la prestigieuse habileté d'un négrillon aux lèvres lippues qui, dans son ingurgitation continuelle de gros sous au profit du Bazar, nous a fait vaguement songer à l'engouffrement des budgets dans des pays civilisés où les aventures militaires n'ont pas cessé d'être à l'ordre du jour.

Et maintenant laissons la parole aux chiffres et convenons de leur éloquence en présence de ceux-ci :

Le Bazar a produit la somme de 380 livres sterling sans compter les pence !

Qu'on se le dise !

L'arrivée de Mgr Virtue, évêque de Portsmouth.

Mercredi matin, entre dix et onze heures, un public nombreux était massé aux abords du quai de débarquement des steamers anglais. On attendait S. G. Mgr Virtue, évêque de Portsmouth. — A l'entrée du packet dans le port, la musique de l'*Avenir* saluait à son arrivée le prélat attendu, en jouant avec une *maestria* toute française la marche du Drapeau blanc. Après avoir donné la bénédiction aux personnes présentes, Sa Grandeur, accompagnée de son grand vicaire, M. Cahill, du Rév. doyen Mac-Carthy, des PP. Oblats et

des prêtres venus de France et d'Angleterre, est montée en voiture, et le cortège s'est rendu directement à la maison qu'occupe le Rév. doyen et où Mgr Virtue résidera ces quelques jours.

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE.

Jeudi dans l'après-midi, longtemps avant l'heure fixée pour la cérémonie, la foule se presse vers Berry-House, dans Val Plaisant. Le temps, terne et gris, se montre quelque peu menaçant, pas assez cependant pour empêcher l'affluence, et bientôt même l'encombrement.

Une tente spacieuse a été élevée dans l'enceinte et à la place même où s'élèvera le maître-autel; un autel provisoire est placé, orné de verdure et de fleurs, et surmonté de la croix. La pierre est là, sur la gauche du transept, prête à être mise en place et scellée. On n'attend plus que Monseigneur qui, à l'heure fixée, arrive processionnellement, mitre en tête et crosse en main, suivi de M. Cahill, son grand vicaire, du Rév. Mac-Carthy, de M. l'abbé Volckeryck, ancien recteur de Saint-Thomas, de l'abbé Renault, chanoine de l'évêché de Rennes, et d'un clergé imposant et nombreux.

Ici encore la musique de l'*Avenir*, toujours jeune et infatigable, joue de verve un morceau d'ouverture et se fait apprécier par le public d'élite placé aux premiers rangs.

Après la consécration de l'autel, à l'endroit où s'élèvera le tabernacle sacré, Monseigneur s'est rendu près de la pierre placée sur l'un des bas-côtés. L'imposition sur les quatre faces de cette pierre et la bénédiction ayant eu lieu au chant des Psaumes et dans les formes consacrées par l'Eglise, elle a été mise en place et cimentée séance tenante. — Préalablement, différentes monnaies jersiaises, ayant cours actuellement, ont été déposées dans une cavité *ad hoc*, ainsi qu'une médaille commémorative en argent, portant d'un côté la perspective de la nouvelle église, et sur l'autre face l'inscription suivante :

Le 6 septembre 1883.

S. S. Léon XIII étant vicaire de Jésus-Christ ;

Mgr Virtue étant évêque de Portsmouth ;

Les RR. Pères Oblats de Marie Immaculée étant chargés de la mission de Saint-Thomas ;

M. Alfred Frangeul étant architecte de l'œuvre, cette pierre a été bénite par Mgr Virtue, évêque de Portsmouth.

Après quoi la maîtrise a chanté le *Kyrie Eleison*, puis, solennellement, la procession a fait deux fois le tour de l'enceinte pour revenir à son point de départ. A ce moment, un silence religieux s'est produit. Le prédicateur montait en chaire.

Il nous faut ici regretter à nouveau le manque de place qui nous force à extraire et abréger, c'est en entier qu'il nous faudrait reproduire le sermon substantiel du chanoine Renault.

Nous ne suivrons pas l'orateur à la période abondante et facile dans le développement de son sujet, bien qu'il nous ait tenu constamment sous le charme de son éloquence ; mais nous rendrons justice avec lui aux promoteurs de cette œuvre superbe, le défunt Morley et l'aimable abbé Volckeryck, ainsi qu'à leur digne continuateur, le R. P. Michaux, aidé des Pères Oblats de la Mission.

Après le sermon, dont tous les auditeurs ont pu, comme nous, apprécier le mérite et la beauté, Mgr Virtue a donné sa bénédiction solennelle aux fidèles et quitté la place, suivi d'une partie de son clergé. Enfin, une quête au profit de la nouvelle église a été faite, avec accompagnement de musique, par les abbés Volckeryck et Renault.

Pendant la cérémonie, MM. Baudoux et fils, les habiles photographes que chacun connaît, toujours avides de plaire à leur public et continuellement à la piste des sujets nouveaux, ont saisi la minute opportune pour tirer un splendide groupe, formé près de la première pierre par Mgr Virtue et tous les officiants. Aux personnes désireuses de conserver un souvenir durable de cette belle fête, nous dirons que cette photographie sera mise en vente.

Nous terminons en ajoutant qu'une magnifique truelle en argent, gravée sur le plat, a été offerte à Mgr Virtue, évêque de Portsmouth, comme témoignage de reconnaissance de la Mission française.

On évalue à 2 000 les personnes présentes à la pose de la première pierre de l'église Saint-Thomas.

LE THÉ. — LE CONCERT.

Malgré une petite pluie fine et abondante, le public qui affluait à Berry-House se rendait à la file au Hall des Old-Fellows où devait être servi le thé, suivi du concert. A six heures, la foule était déjà tellement compacte qu'on ne pouvait circuler que très difficilement à l'intérieur de la salle. A sept heures, la vaste pièce était comble, et nous commencions à craindre quelques cas d'apoplexie foudroyante, quand les fenêtres ouvertes à point sont venues nous tranquilliser à cet égard. Les provisions disparaissaient à bouche que veux-tu, et le bruissement des mâchoires joint aux remuements métalliques des cuillers dans les tasses produisait un effet inappréciable et que n'eût pas dédaigné pourtant le feu maëstro Wagner. De gargantuesques provisions disparaissaient comme par enchantement et se fondaient dans le gouffre béant de mille bouches formidables. C'était à n'y pas croire.

Un peu avant huit heures, n'était la solidité reconnue du magnifique Hall des Old-Fellows, un effondrement nous eût paru inévitable.

C'est avec une peine inouïe que le Cercle catholique, mis littéralement sur les dents, a pu parer à cette éventualité inattendue d'une salle prise d'assaut. C'était à qui aurait des sièges, et nous avons vu, de nos propres yeux vu, un audacieux jeune homme essayer, mais inutilement, de mettre un banc dans sa poche. Enfin, tant bien que mal, tout le monde a pu se caser, et, pour égayer les lenteurs de l'attente, l'*Avenir*, toujours sur la brèche, exécute bravement les plus gais morceaux de son répertoire.

A huit heures, le prélat fait son entrée sans cérémonie,

mais au bruit d'une ovation aussi chaleureuse que spontanée. — Mgr Virtue est un imposant et beau vieillard à la tête grisonnante et dont le profil de médaille antique se détache très finement ; avant d'occuper la chaire épiscopale de Portsmouth, il remplissait, nous assure-t-on, la charge d'aumônier de la marine de Sa Majesté. Cela seul suffirait à nous expliquer son exactitude toute militaire.

La première partie du concert commence par *the Golden Star*, et le P. Simon, au moyen d'un très ingénieux apologue, fait au prélat la présentation des membres du Cercle, dont il est le directeur effectif. Un des plus jeunes membres se détache alors et lit à Monseigneur une adresse à laquelle celui-ci — qui, malheureusement, n'use qu'avec une grande difficulté de la langue française — répond par quelques paroles émues.

Il nous est matériellement impossible de suivre le programme pas à pas sans dépasser les bornes de l'hospitalité.

La soirée s'est terminée par le traditionnel *God save the Queen !*

Nous constaterons, en terminant ce trop long article, que tout s'est passé en bon ordre, malgré l'encombrement, et nous adresserons nos sincères félicitations à tous ceux qui, de près ou de loin, ont offert leur aide et prêté leur concours à cette fête de quelques jours. Ils ont puissamment contribué à son succès ; il a été tel qu'il a dépassé toutes les espérances et donné des résultats que personne n'eût osé attendre.

La recette totale s'élève à plus de 500 livres sterling.

Finis coronat opus !

Ad. Th.-Ch.

VARIÉTÉS

Le Très Révérend Père Supérieur général a reçu de nombreuses lettres de félicitations et de remerciements, à l'occasion de l'envoi de la Vie de notre vénéré Fondateur. Parmi ces documents, il en est deux qui sont un véritable titre d'honneur pour la Congrégation. Ce sont deux lettres d'Évêques ; l'une, de S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris ; l'autre, de Mgr Robert, évêque de Marseille. Le premier fut le fils bien cher du Fondateur et un de ses premiers collaborateurs ; aujourd'hui, selon l'expression de Léon XIII, il est la lumière de notre Congrégation. Le second est le troisième successeur de Mgr de Mazenod sur le siège de Marseille. Ces deux pontifes font donc pleine autorité pour rendre hommage à la mémoire et aux œuvres de celui dont le R. P. Rambert a écrit la vie.

Voici ces letires :

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL GUIBERT,
ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Paris, le 24 octobre 1883,
fête de Saint-Raphaël.

Mon Très Révérend Père,

Je viens de terminer la lecture de la *Vie de Mgr de Mazenod*, ce saint et grand évêque, fondateur de notre société des Oblats, écrite par le P. Rambert. Il me serait impossible de vous dire toute la consolation que j'ai ressentie en faisant, chaque jour,

ma lecture spirituelle dans ces pages, qui me rappelaient des souvenirs si chers à mon cœur. Il semblait que ma vie se renouvelait et que je revenais aux temps heureux de ma jeunesse sacerdotale, où nous vivions aux pieds de ce père aimé, qui nous formait aux vertus religieuses et au saint ministère des Missions. Il exerçait sur les âmes une action vraiment extraordinaire. Cette puissance était sans doute l'effet d'un don surnaturel ; mais elle venait aussi de l'élévation de son esprit et de la bonté incomparable de son cœur. Quand on l'avait vu et qu'on était entré en relations avec lui, on était saisi, on lui appartenait. Jamais la pensée de le contrarier ne venait à l'esprit, parce que ce qu'il pensait, ce qu'il demandait, ce qu'il prescrivait était toujours ce qu'il y avait de meilleur et de plus parfait.

En étudiant l'histoire des fondateurs des grands ordres religieux, on est plein d'admiration pour leurs vertus ; mais on se demande comment ces hommes, qui étaient faits de chair comme nous, ont pu prendre sur leurs semblables un ascendant assez puissant pour créer ces sociétés si fortes, si compactes, qui durent et se conservent pendant de longs siècles, à travers mille causes de destruction. Nous expliquons ce merveilleux phénomène de l'ordre spirituel par l'intervention de la grâce ; mais il est évident que Dieu, en formant les serviteurs qu'il destine à l'accomplissement de ses desseins, met, dans ces natures d'élite, quelque chose qu'il ne donne pas au commun des humains. Il leur infuse quelques traits de sa puissance créatrice. Quand je connus ce vénérable Père et que j'eus vécu quelque temps avec lui, je compris beaucoup mieux ces illustres fondateurs des sociétés religieuses, parce que j'avais sous les yeux un saint qui était de leur race.

Heureux ceux à qui il a été donné de vivre dans son intimité et qui ont été formés par lui ! C'est une grâce dont ils doivent remercier la divine Providence. Ils ont reçu des impressions de foi, de zèle, d'amour de Dieu et de l'Église, qui ne s'effacent jamais.

Vous avez eu, mon très révérend Père, une heureuse pensée en faisant écrire cette *Vie ;* le temps était venu ; plus tard

les souvenirs se fussent affaiblis, et peut-être des documents importants auraient fait défaut. Cette histoire, qu'on pourrait croire écrite par Mgr de Mazenod lui-même, puisqu'elle est faite en grande partie de ses écrits et avec les notes qu'il avait coutume de prendre à la fin de chaque journée, sera un monument d'un prix infini pour la Congrégation. Ceux qui viendront après nous seront encore formés par lui en lisant sa vie ; ils le verront, il leur parlera, il les préparera au saint ministère, comme il nous a préparés nous-mêmes. Ce sera un moyen puissant de conserver, dans la société des Missionnaires, l'esprit primitif et surtout cette affection fraternelle qui unit tous ses membres et qui est comme le cachet particulier de cette famille religieuse.

Le P. Rambert a rendu un véritable service à la Congrégation en composant cet ouvrage. J'ai placé les deux précieux volumes près de moi, dans mon cabinet de travail. J'aurai sans cesse à mes côtés un Père et un ami ; ce sera mon plus doux entretien, et, dans les peines de la lutte, les difficultés, mon guide le plus sûr et le plus aimé.

Agréez, mon très révérend Père, la nouvelle assurance de mon tendre et bien sincère dévouement.

+ J.-Hipp., cardinal Guibert,
Archevêque de Paris.

LETTRE DE Mgr ROBERT, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Marseille, le 23 août 1883.

Mon révérend et bien cher Père,

J'ai reçu, je ne saurais vous dire avec quel plaisir, la *Vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod*, qui était, vous le savez, si impatiemment attendue parmi nous. J'en ai commencé sans retard la lecture et l'ai poursuivie jusqu'à la fin, presque d'un seul trait. Tout y a aidé : le charme inexprimable du fond et le talent de l'auteur.

Il a suivi, dans son histoire, l'ordre des temps, montrant

tour à tour Mgr de Mazenod dans son administration diocésaine et dans la direction de sa congrégation, mêlant quelquefois, dans le récit, ces deux choses, suivant que le réclamait la suite chronologique des faits. Il en devait être ainsi. Il n'y a pas deux trames dans cette vie, qui est éminemment une ; c'est la même pensée qui l'inspire dès les premières années et qui la conduit jusqu'au bout : la gloire de Dieu et le salut des âmes, surtout des âmes les plus abandonnées. C'est l'unique but des préoccupations constantes de l'évêque et du fondateur d'ordre. Ces deux fonctions sont, sans doute, fort distinctes de leur nature. Mais, comme elles s'exerçaient sur le même territoire, le diocèse de Marseille qui a vu se former, grandir et prospérer la congrégation des Oblats, comme elles convergeaient ensemble vers la même fin et comme surtout elles étaient réunies dans la même personne, elles ont donné à tout son ministère une grande unité d'action. Il avait pour ses deux familles une égale activité de zèle et surtout un égal amour. « Un cœur me suffit, disait-il, pour aimer tous les enfants que le bon Dieu m'a donnés. » Son diocèse l'entendait bien ainsi ; dans la reconnaissance qu'il lui a vouée, il a toujours aimé à y associer sa famille religieuse pour les services qu'il en a reçus, particulièrement dans la personne d'un grand nombre de ses prêtres, qui ont été si solidement et si complètement formés par elle au grand séminaire.

J'estime que le R. P. Rambert a été très sagement inspiré de reproduire, le plus souvent qu'il a pu, les lettres et surtout le *Journal* du saint évêque. Il a su lier et amener ces citations nombreuses avec un art si parfait, qu'on croit être toujours avec Mgr de Mazenod lui-même. Et ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de jouir de ses entretiens croient, en lisant ces extraits, entendre encore retentir à leurs oreilles cette parole émue et toute de feu, cette voix vibrante qui traduisait si bien les sentiments de sa grande âme, cet accent pénétrant qui portait la conviction chez ses auditeurs et les entraînait. Il a déposé, dans son *Journal*, les pensées les plus intimes de son âme, telles qu'elles s'y produisaient et telles qu'il les voyait. Aussi ce précieux journal du grand évê-

que nous le montre tout entier et nous révèle des trésors de force, de tendresse, d'esprit de pénitence, en un mot, des trésors de sainteté, qui étaient restés cachés dans son cœur, mais qu'il était bon de montrer pour servir de modèle aux pasteurs des âmes et pour édifier les fidèles.

Je n'aurai pas besoin de recommander cette *Vie* à mes pieux diocésains, surtout aux membres du clergé. Tous voudront la lire et contempler à loisir les traits de l'un « de ses plus grands et de ses plus saints évêques, qui, après avoir relevé le siège épiscopal de Marseille, l'a fait resplendir d'un incomparable éclat ».

Veuillez agréer, très révérend et très cher Père, avec toute ma gratitude, l'assurance de mon affectueux dévouement en N.-S.

✝ Louis, évêque de Marseille.

FÊTE DE SION.

Comment raconter la grande solennité du 11 septembre à Notre-Dame de Sion? Depuis le 8, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge et ouverture de l'Octave, chaque jour, dès l'aurore, des groupes de pèlerins ont gravi la sainte colline pour apporter « à la Mère très bonne » le tribut de leur vénération et de leur amour. De Nancy, de Mirecourt, de tous les points de la Lorraine, la vapeur a amené au pied du sanctuaire de Marie des chrétiens qui savent encore prier, faire réparation, aimer. Sous le regard vivifiant de la douce Vierge, cette partie de l'Octave s'est écoulée dans la paix, dans la joie, dans la prière, au milieu des saints cantiques. Quel doux prélude à l'imposante solennité qui se préparait ! A ces premières fêtes, le soleil avait souri par son radieux éclat. L'espérance était dans tous les cœurs, et lorsque le 10, au soir, le feu de joie traditionnel, éclairant l'horizon de ses flammes pétillantes, annonçait au loin « la grande nouvelle », tous comptaient bien qu'un ciel pur éclairerait la solennité du lendemain. Le soleil n'a point brillé, mais la protection de

Marie a été visible. Dès l'aube, les confessionnaux sont assiégés.

Le saint sacrifice est célébré à tous les autels du sanctuaire. A midi la sainte victime descendait encore, à la voix du prêtre. Plus de 700 pèlerins ont pris part au banquet eucharistique.

Vers huit heures, les cloches annoncent l'arrivée de Monseigneur. Une foule nombreuse, empressée, sympathique, se porte au-devant du prélat. Ce sont des fils qui vont au devant de leur père. Nos populations n'avaient pas eu encore le bonheur de voir leur nouvel évêque, mais Sa Grandeur a laissé dans les localités déjà parcourues des fruits et des souvenirs impérissables dont la renommée avait déjà ému nos campagnes. On voulait entendre l'évêque apôtre, on voulait voir l'ami de l'ouvrier, l'ami du pauvre et de l'orphelin, l'ami de l'enfance, celui qui ne craint pas de pénétrer dans l'humble mansarde. Aussi quel empressement ! quel respect ! C'est sous un modeste mais gracieux arc de triomphe que Sa Grandeur descend de voiture et bénit les fidèles prosternés. Porté sur les bras de sa mère, un jeune chérubin lui présente un magnifique bouquet de roses. Monseigneur, désireux d'offrir le saint sacrifice, s'avance à travers une haie que lui forment le respect et la vénération de son peuple. Tous les fronts s'inclinent sous sa main bénissante. La foule l'a déjà précédé dans le sanctuaire. La grande nef, les bas-côtés, le chœur, tout est envahi. Près de 400 personnes ont voulu recevoir le pain eucharistique des mains de Sa Grandeur.

Mais dix heures viennent de sonner. Le flot des pèlerins a considérablement augmenté. Le plateau est couvert d'une foule immense et recueillie. Précédé d'un nombreux clergé (l'on n'estime pas à moins de 200 le nombre des ecclésiastiques qui se trouvaient sur la sainte montagne), Monseigneur, en chape et en mitre et la crosse à la main, s'avance sur l'estrade qui lui a été préparée sous les tilleuls. A ce moment le coup d'œil était ravissant. Le plateau s'était merveilleusement transformé sous une véritable décoration humaine pleine de variété, de mouvement et de vie. Monseigneur était debout,

assisté de MM. les chanoines ; tout autour le bon clergé de Lorraine en habit de chœur ; tout autour encore et sur un immense circuit, près de 5000 personnes réunies et groupées, et pour cadre à ce vivant et incomparable tableau, le lointain et magnifique horizon si connu et si aimé. La messe va commencer. Sur la plate-forme de la tour paraît, revêtu des ornements sacerdotaux, M. le doyen de Vézelise. De tous les cœurs qui n'en font qu'un, de toutes les voix présentes et réunies jaillissent, comme un cri immense, les chants liturgiques. La fanfare de Vézelise envoie aux quatre vents du ciel ses plus harmonieux accords. On prie, on chante. Quelle magnifique affirmation de la foi, que ce *Credo* enlevé par des milliers de poitrines et jeté comme un témoignage de nos convictions profondes à tous les pays d'alentour ! On sentait vibrer dans tous les cœurs la même foi, la même charité, la même espérance, et l'on comprenait aisément le mot de l'apôtre : Ce qui a triomphé du monde, c'est notre foi ; *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* Comment dépeindre le frémissement involontaire qui s'empare de toutes nos âmes quand, la messe achevée, Monseigneur paraît au haut de la plate-forme ! Le ciel est noir, les nuages s'amoncellent, quelques gouttes de pluie tombent déjà : n'importe ! La foule ne veut pas perdre une parcelle de ce festin de l'éloquence. Monseigneur n'a encore prononcé que quelques mots, et déjà nous sommes tous suspendus à ses lèvres. Essayerons-nous d'analyser les paroles de notre vénéré pasteur ? Nous craindrions de les dénaturer en les dépouillant de leur charme littéraire ; nous ne rendrions jamais la conviction profonde qui leur donnait la vie. Quelle sublime paraphrase du *Magnificat !* Est-ce un chant ? est-ce un commentaire ? C'est l'un et l'autre. La voix sonore de Monseigneur pénétrait jusqu'aux dernières zones de son vaste auditoire. La phrase forte, colorée, saisissable et saisissante allait remuer tous les cœurs, toutes les fibres de la religion et du patriotisme. Quelle âme d'évêque et de Français ! entendions-nous dire. Une émotion indicible s'est emparée de la foule, quand, commentant ces paroles : *et exaltavit humiles*, il nous a

parlé de nos illustrations lorraines, du B. Pierre Fourier et de l'humble fille de Domremy. Aussi, quoique le ciel devînt de plus en plus menaçant, malgré le vent, malgré la pluie, pas un désordre ne s'est produit dans cette foule électrisée au contact de l'âme si noblement vibrante de son pasteur. La bénédiction du très saint Sacrement a dignement clôturé cette première partie de la journée.

A deux heures, un joyeux carillon nous rassembla encore aux pieds de Marie, dans l'intérieur du sanctuaire, cette fois. Monseigneur est à son trône. Le ciel est toujours chargé d'épais nuages et on a résolu de ne pas organiser la procession. Mais la piété des fidèles n'est pas satisfaite ; les pèlerins désirent vivement leur manifestation tant aimée en l'honneur de « la bonne Mère ». Il semble que le démon ait voulu empêcher autant qu'il était en son pouvoir cette importante manifestation. Mais Marie encbaînait sa puissance et suspendait les nuages dans le ciel. La procession a pu se déployer sans obstacle. Qu'elle était grandiose, cette guirlande vivante autour de la sainte colline! Les bannières triomphantes, dons de nos pères, les reliques des saints protecteurs de nos pays, les images de Marie, portées sur des milliers de poitrines, tout cela enivrait l'âme de je ne sais quel arome céleste qui faisait dire : Si les fêtes de la terre sont si belles, que seront les fêtes du ciel! Qu'ils étaient animés, religieux, vibrants, ces cantiques que la foi de nos vaillants Lorrains jetait vers le ciel! Ces chants, tantôt brillants comme la fanfare de la foi, tantôt mélancoliques comme un soupir, tantôt tendres et soumis comme l'écho d'une prière lointaine, allaient porter à toutes les populations d'alentour le témoignage de notre croyance. Hommes, femmes, enfants, religieux, prêtres, tout le monde chantait, et si toutes les voix n'étaient pas toujours à l'unisson, du moins tous les cœurs battaient des mêmes aspirations, des mêmes saints désirs. Trois mille personnes au moins faisaient partie de la procession. La foule revenue au pied de la tour ouvre ses rangs, et Monseigneur monte une seconde fois sur la plate-forme. On désirait l'entendre encore, et il n'a point voulu tromper l'attente générale, En quelques mots

rapides, bien sentis, il nous a encore ouvert son cœur. Il a remercié les gardiens du sanctuaire, il a félicité ce clergé si Lorrain, si fidèle, si dévoué. A tous les pèlerins, il a exprimé sa vive satisfaction de tout ce qu'il avait vu et entendu. A la fin, il a béni la foule qui s'est éloignée silencieuse, recueillie.

La fête était terminée. Cette solennité n'avait demandé ses émotions qu'aux sentiments élevés, et son éclat qu'à l'enthousiasme le plus pur, le plus désintéressé, le plus vrai. Elle restera dans les annales de Notre-Dame de Sion comme une des plus belles pages.

Nous permettra-t-on de relever quelques-unes des scènes intimes dont nous avons été les témoins durant les dernières heures? Que le diocèse tout entier n'était-il là pour voir son vénéré pasteur distribuant des médailles au milieu d'une foule avide! Quelle expansion! quelle explosion de sainte et ineffable familiarité! On se pressait, chacun tendait la main, tous criaient : A moi, Monseigneur! Il est une expression qui nous a personnellement frappé et qui, malgré son barbarisme, n'en traduit pas moins les sentiments de la foule. Un brave homme, malgré son désir, n'avait pas eu la chance d'obtenir une médaille. Monseigneur avait répondu : Mon cher ami, je n'en ai plus. — C'est égal, dit-il en s'éloignant : celui-là, c'est le *plus bon* des évêques.

Ces dernières heures de la fête avec la libre expansion des cœurs ont été peut-être les plus touchantes. La joie, une joie saine qui est le sourire de l'âme, était sur tous les visages, dans tous les groupes. La foule stationna longtemps encore aux abords et au dedans du sanctuaire. Elle s'éloigna lentement et comme à regret, emportant de ces lieux, de cette journée, de cette fête, un ineffaçable souvenir et, comme l'avait dit Monseigneur, une invincible espérance. X. (*Semaine religieuse de Nancy*, numéro du 16 septembre 1883.

Pèlerinage du 23 septembre a Saint-Andelain. — On nous écrit de Saint-Andelain :

Les lecteurs de la *Semaine religieuse* de Nevers sont, depuis plusieurs années, accoutumés au récit de cette consolante fête. Nous ne pourrions que redire dans les mêmes termes ce qu'ils savent déjà : la splendeur du sanctuaire, l'édification mutuelle que se donnent ces foules accourues de vingt paroisses, l'éclat des cérémonies et de la procession.

Cette année, la splendeur d'une belle journée, entre la pluie de la veille et celle du lendemain, a donné à notre fête une joie inespérée. Nous avons compris qu'un très grand nombre de fidèles, privés de la participation au pèlerinage diocésain à Lourdes, sont venus chercher ici une compensation.

Le programme a été fidèlement suivi. M. l'abbé Marchal, vicaire général de Bourges, a célébré la messe de communion. Déjà, malgré l'heure matinale, l'assistance était nombreuse. A la messe du pèlerinage, la grande nef était remplie par l'assistance. M. le curé de Saint-Andelain a fait aux pèlerins le compte rendu des œuvres. Il a montré les confréries de la Salette et de Lourdes suivant une progression très consolante : la première compte aujourd'hui 3,184 associés de près de quarante diocèses de France et de l'étranger. Il a insisté surtout sur l'association naissante des Mères-Chrétiennes, qui répond aux besoins de l'époque. La lecture du discours de la sainte Vierge aux bergers de la Salette a produit une excellente impression.

Nous ne décrirons pas le spectacle qu'a présenté la cérémonie du soir. Rien ne peut rendre ce qu'il y a de saisissant dans une réunion pareille : ce silence, ce calme, malgré l'entassement dans un local dont les proportions ne suffisent plus. Le prédicateur, M. l'abbé Marchal, a dû gagner la chaire en faisant le tour de l'église à l'extérieur. Son discours nous a retracé d'abord les circonstances extérieures de l'événement prodigieux du 19 septembre 1846. Puis, dans la seconde partie, avec une véritable éloquence, sont venues se placer les conséquences pratiques de cette apparition : la

réforme sociale au point de vue religieux, basée sur celle de la famille : c'est là que la vie chrétienne doit reprendre toute sa sève. L'orateur a tracé le plan et montré le modèle de cette vie de foi se communiquant du père et de la mère aux enfants, puis de ce foyer rayonnant sur toute la société. Le silence, l'attention, l'émotion de l'auditoire prouvaient que cette parole apostolique pénétrait au plus intime des âmes et des cœurs.

Un cantique populaire, distribué à chaque pèlerin, a fait le charme de la procession, qui a déroulé ses rangs immenses dans le jardin.

A la rentrée, l'autel où Jésus va paraître et bénir est resplendissant ; les lustres brillent de leurs centaines de lumières. Les chants sont exécutés par le cercle des jeunes gens de Cosne et quelques membres de la Société chorale de Sancerre. Tout le monde a admiré et goûté la suavité et l'expression des divers morceaux, les soli exécutés d'une manière si vivante par M. l'abbé Guillon, vicaire de Saint-Aignan de Cosne ; le jeune et intelligent président du cercle, M. Basset ; M. Bourreux, de Sancerre, si bien secondé par M^me^ la vicomtesse de Bardonnet sur l'harmonium et M. Sifflet sur le violoncelle.

En somme, voilà encore une belle et bonne journée fortifiante pour la piété. Répétons avec M. Ernest de Toytot, l'un de nos fidèles pèlerins : Les pèlerins défilent une dernière fois devant la chapelle, jetant à la Vierge, en passant, un soupir, une larme, une prière. Ils disparaissent par les chemins, emportant avec eux l'espérance d'une prière exaucée et la satisfaction d'une journée remplie de joie et de bénédictions (*Semaine religieuse de Nevers*, numéro du 16 novembre 1883.)

NOUVELLES DIVERSES

Après avoir visité en entier le vicariat de Saint-Albert et poussé jusqu'au lac Labiche, le R. P. Soullier a dû revenir à Saint-Boniface, et de là se rendre au Canada et aux Etats-Unis où, avant son retour en Europe, il fera la visite canonique.

— Les cours suivis par nos scolastiques de Rome ont repris de nouveau et nos Frères sont remplis d'une sainte ardeur pour l'étude. La Province du Canada a envoyé deux scolastiques à Rome, les Frères Giroux (Étienne) et Gallagher. La France et les pays lointains où notre Congrégation exerce son zèle se trouvent déjà réunis dans la même confraternité d'études et de prières sous le regard du successeur de Pierre.

OBLATIONS

DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1882.

1106. Abhervé-Guéguen, Jean-Louis-Marie, 1er janv. 1882, Saint-Gerlach.
1107. Melga, Jacques, 6 janv. 1882, Rome.
1108. Raffier, Henri, 6 janv. 1882, Rome.
1109. Farbos, Léopold, 6 janv. 1832, Rome.
1110. Devaux, Ferdinand (F.-C), 6 janv. 1882, Rome.
1111. Stefanini, Dominique, 2 fév. 1882, N.-D. de l'Osier.
1112. Troyon, Jean-Baptiste (F.-C.), 17 fév. 1882, Montmartre.
1113. O'Hagan, James (F.-C.), 17 fév. 1882, Belmont.
1114. Royer, Jules-Marie-Joseph-Etienne, 17 fév. 1882, Jaffna.
1115. Marcilly, Victor (F.-C.), 17 fév. 1882, Ile-à-la-Crosse.
1116. Valiquet, Adrien-Napoléon-Thomas, 17 mars 1882, Ottawa.
1117. Aubertin, Nicolas (F.-C.), 19 mars 1882, N.-D. de Sion.
1118. Cornu, Vital (F.-C.), 19 mars 1882, N.-D. de Sion.
1119. Isler, Laurent (F.-C.), 19 mars 1882, N.-D. d'Arcachon.
1120. O'Donnell, Anthony (F.-C.), 3 mai 1882, Phillipstown.
1121. Ménard, Joseph-Victor (F.-C), 25 mai 1882, Montmartre.
1122. Langevin, Louis-Philippe-Adélard, 25 juillet 1882, N.-D. des Anges.
1123. Conrard, Charles, 15 août 1832, N.-D. de Sion.

1124. Dumet, Auguste-Marie, 31 août 1882, Ottawa.
1125. Paradis, Charles-Alphonse, 31 août 1882, Ottawa.
1126. Fafard, François-Xavier-Charles, 31 août 1882, Ottawa.
1127. Marçais, Albert-Jules, 8 sept. 1882, Rome.
1128. Longeon, Pierre, 8 sept. 1882, Rome.
1129. Thévenon, Charles-Joseph, 8 sept. 1882, Rome.
1130. Forget-Depatis, Joïada-Joseph-Marie, 15 sept. 1882, N.-D. des Anges.
1131. O'Neill, John-Gonzaga-Mary (F.-C.), 24 sept. 1882, N.-D. des Anges.
1132. Corr, Hugues, 8 oct. 1882, Inchicore.
1133. O'Dwyer, Joseph, 8 oct. 1882, Inchicore.
1134. O'Brien, John, 8 oct. 1882, Inchicore.
1135. Sergent, Eugène, 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.
1136. Plante, Simon-Marie-Joseph, 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.
1137. Belle, Isidore, 1er nov. 1882, Rome.
1138. Sharsch, Simon, 1er nov. 1882, Rome.
1139. Carrour, Olivier, 1er nov. 1882, Providence (Mackenzie).
1140. Lorfeuvre, Joseph-Marie (F.-C.), 1er nov. 1882, Lac-la-Biche.
1141. Milsens, Joseph, 1er nov. 1882, Lac-la-Biche.
1142. Proulx, Nicolas, 5 nov. 1882, N.-D. des Anges.
1143. Morin, Hormisdas-Charles (F.-C), 3 déc. 1882, N.-D. des Anges.
1144. Saint-Geneys, Aristide-Louis, 12 déc. 1882, Jaffna.
Ferré, Pierre (F.-C.), 27 janv. 1883, Autun.
Emard, Pierre-Basile, 4 fév. 1883, Ottawa.
Chautemps, Vincent (F.-C.), 17 fév. 1883, Marseille.
Fortin, Joseph-Onésime (F.-C.) 17 fév. 1883, N.-D. des Anges.
Quigley, James-Joseph (F.-C.), 4 mars 1883, Belmont.

Van Tighem, Léonard, 19 mars 1883, Saint-Albert.
Desroches, Pierre-Benjamin, 29 avril 1883, Ottawa.
Caumont, Arsène, 15 août 1883, Saint-Gerlach.
Coquil, Louis-de-Gonzague, 15 août 1883, Inchicore.
Lecorre, Emile-Louis, 15 août 1883, Inchicore.
Roux, Félix-Jean, 15 août 1883, Inchicore.
Lacoste, Henri-Jules, 15 août 1883, Rome.
Sautel, Philippe-Xavier, 15 août 1883, Rome.
Juge, Jean-Baptiste-Ferdinand (F.-C.), 15 août 1883, N.-D. de l'Osier.
Foisy, Donat, 30 août 1883, Ottawa.
Magnan, Joseph-Alexis, 30 août 1883, Ottawa.
Lemoine, Joseph-Georges, 30 août 1883, Ottawa.
Gallagher, John, 30 août 1883, Ottawa.
Campeau, Théophile, 30 août 1883, Ottawa.
Legault, Hormisdas, 30 août 1883, Ottawa.
Caron, Adélard, 30 août 1883, Ottawa.
Boissonneau, François-Alexis, 14 sept. 1883, N.-D. des Anges.
Baudot, Emile-Hippolyte, 16 sept. 1883, Heer.
Cuny, Jean-Nicolas, 29 sept. 1883, Rome.
Antoine, Albert, 29 sept. 1883, Rome.
Loos, Alphonse, 29 septembre 1883, Saint-Gerlach.
Dommeau, Pierre, 30 sept. 1883. Inchicore.
Dunne, Patrick, 30 septembre 1883, Inchicore.
Dupays, Joseph, 30 septembre 1883, Inchicore.
Rolland, Ernest, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.
Legrand, Léon-Louis-Joseph, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.
Byrne, Michaël-Mary (F.-C.), 1er nov. 1883, Belmont.
Faivre, Eugène (F.-C.), 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.
Lapointe, Joseph-Grégoire (F.-C.), 1er nov. 1883, N.-D. des Anges.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1883.

Le R. P. Brun, Jacques-Auguste, mort à Talence, le 9 janvier. Il était né le 11 mars 1807; il avait fait son oblation perpétuelle le 1er novembre 1849.

Le R. P. Billiaut, Jean-Baptiste, mort à Marseille, le 24 mars. Il était né le 5 mars 1844; il avait fait son oblation perpétuelle le 24 août 1863.

Le R. P. Madden, Daniel, mort à Liverpool, le 13 avril. Il était né le 20 juillet 1848; il avait fait son oblation le 17 février 1868.

Le R. P. Adam, Marie-Edmond, mort à N.-D. de Sion, le 21 avril. Il était né le 2 février 1854; il avait fait son oblation perpétuelle le 6 octobre 1878.

Le R. P. Fafard, Désiré-Joseph, mort à Lachine (N.-D. des Anges), le 14 mai. Il était né le 22 juillet 1852; il avait fait son oblation perpétuelle le 15 août 1877.

Le Frère scolastique Mac-Sherry, Patrick, mort à Inchicore, le 6 juin. Il était né le 21 octobre 1860; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 décembre 1880.

Le Frère convers Fournier, Philippe, mort à Aix, le 23 juillet. Il était né le 31 octobre 1816; il avait fait son oblation le 25 décembre 1851.

Le Frère convers Lefebvre, Magloire, mort à Lachine (N.-D. des Anges), le 2 octobre. Il avait fait son oblation perpétuelle le 17 février 1875.

Le R. P. Sumién, André, mort à N.-D. de la Garde, le 28 octobre. Il était né le 7 octobre 1802; il avait fait son oblation perpétuelle le 30 mai 1822.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1883.

Pages.

Missions étrangères. — Province du Canada. — Lettre du R. P. Tortel au T. R. P. Supérieur général 5
Imposante solennité de l'université d'Ottawa 9
Vicariat de la Colombie britannique. — Lettre du R. P. Chirouse. 16
Vicariat de Ceylan. — Rapport adressé à Mgr Bonjean par le R. P. Gouret 20
Trincomalie. — Extrait d'une lettre du R. P. Massiet 28
Maisons de France. — Maison de Saint-Ulrich, près de Sarrebourg (Alsace-Lorraine). — Lettre du R. P. Bach 30
Variétés. — Voyage du Supérieur général en Espagne 36
Rapport sur le noviciat de Saint-Gerlach 75
Nouvelles diverses 101

JUIN 1883.

Missions étrangères. — Province du Canada. — Le collège d'Ottawa. 105
Vicariat de Saint-Albert. — Les missions sauvages du nord-ouest. 119
Vicariat de Natal. — Lettre du R. P. Biard 142
Juniorat. — Maison du Sacré-Cœur, à Ileer, près Maëstricht (Limbourg hollandais) 158
Maisons de France. — Maison du Sacré-Cœur, à Montmartre 173
Maison de Saint-Andelain 178
Variétés. — Lettre à Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert 182
Souvenirs d'un voyage en Irlande 189
L'Exposition de l'Œuvre apostolique 194
Nouvelles diverses 198

SEPTEMBRE 1883.

Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Albert. — Lettre pastorale des évêques de la Province ecclésiastique de Québec 201
Lettre de Mgr Grandin 209
Vicariat du Mackenzie. — Journal de Mgr Clut 218
Scolasticat. — Lettre au T. R. P. Supérieur général 224
Maisons de France. — Maison d'Aix. — Lettre du R. P. Augier ... 235
Maison de l'Osier. — Lettre du R. P. Lavillardière 248
Variétés. — Pèlerinages. — Pèlerinage anglais à Notre-Dame de Lourdes 274
Les pèlerins de Tours à Montmartre 276

Pages.

Allocution de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris à MM. les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul..... 279
Circulaire du T. R. P. Supérieur général..... 286
Nouvelles diverses..... 294
Questions liturgiques..... 297
Nécrologie. — M. Ducros (de Sixt)..... 304

DÉCEMBRE 1883.

Missions étrangères. — Ceylan. — Lettre du R. P. Charles Collin. 305
Arrivée de Mgr Bonjean à Colombo..... 321
Vicariat de Natal. — Lettre du R. P. Schoch au R. P. Martinet. 338
Colombie britannique. — Lettre du R. P. Fouquet au R. P. Martinet. 343
Lettre du R. P. Morice au R. P. Tatin..... 350
Province britannique. — Lettre du R. P. de L'Hermite au T. R. P. Supérieur général..... 375
Maison de Tower-Hill. — Le cardinal-archevêque à Tower-Hill. 398
Scolasticat d'Inchicore. — Lettre des Scolastiques au T. R. P. Supérieur général..... 409
Scolasticat de Rome. — Lettre du R. P. Célestin Augier..... 415
Lettre du R. P. Cassien Augier..... 422
Maisons de France. — Maison d'Aix..... 448
Maison de Jersey..... 450
Variétés. — Lettre du cardinal Guibert..... 457
Lettre de l'évêque de Marseille..... 459
Fête de Sion..... 462
Pèlerinage du 23 septembre à Saint-Andelain..... 467
Nouvelles diverses..... 468
Oblations..... 469
Nécrologie..... 472

PARIS — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

294878
P
Author Missions de la Congrégation des Missionnaires oblats de Marie Immaculée, 21,1883 Relig. M
Title
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU